BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE COX, FILS ET BAYLIS, GREAT QUEEN STREET,
LINCOLN'S-INN-FIELDS.

650835

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS,

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC;

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.



TOME II.

LIVRE TROISIEME.

A LONDRES,

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSONS, PATER-NOSTER-ROW, ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANÇOIS,

EN PROSE.

LIVRE TROISIÈME.

ÉLOQUENCE, TABLEAUX, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, MŒURS.

RATEURS GRECS ET ROMAINS.

Philippique de Démosthène, intitulée de la Chersonèse.

Occasion de cette Philippique.

ISOBLEPTE, un des petits rois races, redoutant les entreprises de lippe, et voulant se ménager contre l'appui des Athéniens, avoit pris le i de leur céder la Chersonèse, qu'île avantageusement située sur llespont, et qui pouvoit être utile ie nation puissante sur mer, telle toit alors Athènes. Cardie, l'une villes principales de cette pres-e, avoit refusé de se soumet-comme les autres, à la domination énienne, et s'étoit mise sous la ection de Philippe, qui avoit dans oment une armée dans la Thrace. ènes, qui avoit envoyé une colonie la Chersonèse, la fit soutenir par des troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe, qui les commandoit, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordoit aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédoit dans la Thrace maritime, les pille, les ravage et remporte un riche butin qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avoit point entre eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités qu'il avoit violés le premier ; et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général pour le forcer à la soumission, en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée révolte Démosthène, qui monte à la tribune et prononce ce superbe discours.

IL faudroit, Athéniens, que ceux qui vous parlent dans cette tribune, tous également exempts de complaisance ou d'animosité, ne songeassent qu'à énoncer ce qui leur paroît le meilleur à faire, surtout quand nous avons à délibérer sur de grands intérêts publics. Mais, puisque parmi nos orateurs, il en est qui se laissent conduire, soit par un esprit de contention et de jalousie, soit par d'autres motifs personnels, c'est à vous du moins de mettre de côté toutes ces considérations particulières, pour ne vous occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous croirez utile à l'État.

De quoi s'agit-il aujourd'hui ? de la Chersonèse menacée par Philippe, qui, depuis onze mois, est dans la Thrace avec une armée ; et de quoi nous parlent vos orateurs ? des opérations et des entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort peu d'importance aux accusations intentées contre un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, poursuivre aux termes de la loi, soit tout à l'heure, soit dans un autre temps, peu importe ; et je ne vois pas pourquoi ni moi ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions sur un pareil sujet. Mais ce que cherche à nous enlever Philippe notre ennemi, Philippe dont les troupes couvrent les bords de l'Hellespont ; ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni ressaisir, si vous en manquez l'occasion ; voilà ce qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-champ, sans permettre que de vaines et tumultueuses altercations vous le fassent perdre de vue.

Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue, bien des choses qui se disent dans vos assemblées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui s'est dit devant moi dans le sénat : que quiconque se proposoit de vous parler dans les circonstances actuelles, devoit déclarer formellement s'il vous conseilloit la guerre ou la paix. Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si Philippe se tenoit tranquille, s'il n'avoit pas violé les traités, ravi vos possessions, s'il ne soulevoit pas, s'il n'armoit pas contre vous les peuples en même temps qu'il se les attache, sans contredit, il ne tiendroit qu'à vous de rester en paix ; et pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi disposés qu'il est possible de l'être. Mais, si d'un côté nous avons sous les yeux les traités qu'il a jurés avec nous, si de l'autre il est manifeste qu'avant même que Diopithe partît de ces murs à la tête de cette colonie, à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe, contre tout droit et toute justice, s'étoit emparé déjà de ce qui vous appartient ; si vos propres décrets, rendus à ce sujet, accusent authentiquement ces violations des engagements pris avec nous, si toutes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs ou les Barbares, il n'a eu évidemment d'autre objet que de vous faire la guerre, que signifie donc ce qu'on vient vous dire, qu'il faut choisir la guerre ou la paix ? Eh ! vous n'en avez plus le choix ; il ne vous reste qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la justice et de la nécessité ; c'est de repousser l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous parle pas ! A moins cependant qu'on ne prétende que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'Attique, le Pyrée, nos murailles, ne nous fait point d'injure, et n'est pas en guerre avec nous. Mais je ne puis penser, Athéniens, que ceux qui établiroient de semblables règles d'équité, et marqueroient ainsi les limites de la guerre et de la paix, vous paroissent avoir l'idée de ce que prescrit la justice, de ce que vous pouvez supporter sans honte, et de ce qu'exige votre sûreté. Il y a plus : ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en parlant ainsi, justifient Diopithe qu'ils accusent : car, enfin, pourquoi seroit-il permis à Philippe de faire tout ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces, sans être accusé d'allumer la guerre ? — Mais (dit-on) il ne faut pas souffrir que des soldats mercenaires ravagent les bords de l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate.—

Soit : je suis persuadé des bonnes intentions de ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute, ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à leur faire, et la voici : quand ils auront dissipé et anéanti votre armée, en diffamant le général, qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entreprise, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but ; et c'est de vous ramener au même état de choses, qui, dans ces derniers

temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez : rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions : il vous prévient partout, parce que, après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît : il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle ; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir bien vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? l'impuissance et la honte.

Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athéniens, que tandis qu'on vous amuse ici de vaines paroles, au fond, tout ce que l'on veut, c'est que vous restiez oisifs au-dedans et désarmés au-dehors, afin que Philippe, pendant ce temps, puisse faire à son aise tout ce qui lui conviendra Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui. Il occupe depuis long-temps la Thrace et la Thessalie avec des troupes nombreuses : si, avant l'époque des vents étésiens, il assiége Byzance, croyez-vous que les Byzantins persistent dans leurs préventions contre vous, au point de ne pas sentir le besoin de votre secours ? Eh ! à votre défaut, ils appelleroient dans leurs murs des auxiliaires, quels qu'ils fussent, (même ceux dont ils se méfieroient encore plus que de vous,) plutôt que de rester à la merci de Philippe, à moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'emparer de leur ville, avant que personne puisse le savoir ; et si nous n'avons point de troupes sur les lieux, si, quand nous voudrons y en envoyer, les vents s'y opposent, n'en doutez pas, les Byzantins sont perdus. — Mais ce sont des peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur conduite envers nous a été insensée. — Oui, mais ces insensés il faut les sauver, et les sauver pour nous.

Sommes-nous sûrs enfin que Philippe ne se porte pas dans la Chersonèse ? n'a-t-il pas dit dans sa lettre qu'il comptoit se venger de ces peuples ? et n'est-ce pas une raison de plus pour y laisser une armée, que nous avons là toute formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter l'ennemi ? Si nous la perdons cette armée et que Philippe entre dans la Chersonèse, que ferons nous alors ? — Nous mettrons Diopithe en justice. — Nous voilà bien avancés — Nous ferons passer des secours. — Et si la mer n'est pas tenable ? — Mais Philippe n'attaquera pas la Chersonèse. — Et qui vous l'a dit ? qui vous en répond ?

Considérez donc, Athéniens, dans quel temps et dans quelle saison de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de l'exposer sans défense aux entreprises de Philippe. Que dis-je ? voici une considération d'une toute autre importance : si revenant de la haute Thrace, il laisse de côté la Chersonèse et Byzance, et attaque Chalcis et Mégare, comme en dernier lieu la ville d'Orée, aimez vous donc mieux être obligés de l'arrêter sur vos frontières, que de l'occuper loin de vous ?

D'après ces faits et ces réflexions, mon avis est que bien loin de licencier l'armée que Diopithe s'efforce de maintenir pour le service de la république, il faut au contraire lui fournir de nouvelles forces, de l'argent et des munitions. En effet, si l'on demandoit à Philippe ce qu'il aime le mieux, que les troupes de Diopithe, de quelque espèce qu'elles soient (je ne veux disputer là-dessus avec personne :) soient autorisées, honorées, renforcées par le peuple d'Athènes, ou dispersées et détruites par la malveillance de vos orateurs, qui doute que ce dernier parti ne fût celui qu'il préférât ? Ainsi ce que notre ennemi souhaiteroit le plus au monde, c'est précisément ce que vous voulez faire ! . . . Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires vont si mal ? . . . Je vais vous le dire nettement, Athéniens ; je vais mettre sous vos yeux et votre situation et votre conduite : en deux mots nous ne voulons ni combattre ni payer. Nous voulons attirer à nous les deniers publics ; nous refusons à Diopithe ceux qui lui étoient assignés légalement, et nous le chicanons encore sur ceux qu'il se procure, et sur l'emploi qu'il en fera : c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et que nous persistons à ne jamais nous charger de nos propres affaires. Nous louons, il est vrai, tant qu'on veut, ceux qui élèvent la voix pour l'honneur de la patrie ; mais dans le fait, nous agissons comme si nous étions d'accord avec ses ennemis. Vous demandez à ceux qui montent à cette tribune ce qu'il faut faire ; et moi je vous

interroge à mon tour, et je vous demande ce qu'il faut vous dire. Car, je vous le répète, si vous ne voulez servir l'état ni de votre personne ni de votre argent ; si vous ne voulez ni faire passer à Diopithe les fonds qui lui sont dus, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs ; en un mot, si vous ne voulez pas faire vous-mêmes vos affaires, Athéniens, je n'ai point de conseil à vous donner.

Eh ! de quoi serviroient-ils, quand vous souffrez que la licence de la calomnie aille au point de poursuivre Diopithe, non pas seulement sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il fera ? Et c'est là ce que vous entendez patiemment, Athéniens ! . . . Mais ne faut il que vous dire ce qui en arrivera ? oh ! pour cela du moins je vous le dirai, et avec toute liberté ; car il n'est pas en moi de parler autrement.

Soyez sûrs d'abord, (et j'y engage ma tête) que tous vos commandans de vaisseaux, quels qu'ils soient, ne font pas autrement que Diopithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des habitans de Chio, d'Erythrée, enfin de tous les Grecs de l'Ionie et des îles, les uns plus, les autres moins, selon le nombre des bâtimens qu'ils commandent. Et pourquoi les peuples fournissent-ils ces contributions ? croyez-vous que ce soit gratuitement ? non, ils ne sont pas si insensés : c'est afin que vos amiraux protégent leur commerce et leurs possessions : ils achètent à ce prix la sûreté de leurs navires et de leur territoire ; ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent, comme de raison, que tout ce qu'ils en font, n'est que par zèle et par attachement pour vous : peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses intéressées ? Et doutez-vous que Diopithe ne fasse comme les autres ? Oui, les peuples lui donneront de l'argent ; car enfin s'il n'en a pas et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats ? d'où lui viendroit-il de l'argent ? du ciel ? Il vit, et il vivra sur ce qu'il pourra prendre, et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit dons, soit emprunts, il n'importe. Mais que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès de vous ; ils avertissent tout le monde de ne rien donner à un général que vous allez mettre en justice et pour le passé et pour l'avenir. Voilà où tendent tous ces discours que j'entends : *il prendra des villes; il expose et trahit les Grecs*. . . Car vous verrez que ces discoureurs prennent un grand intérêt aux Grecs d'Asie, et qu'ils sont fort empressés à défendre les autres, eux qui ne songent pas à sauver leur propre patrie. Ils parlent d'envoyer un autre général, et contre Diopithe ! . . . Où en sommes-nous, grands dieux ! S'il est coupable, s'il a commis de ces prévarications que les lois punissent, c'est aux lois à le punir : il ne faut pour cela qu'un décret, et non une armée ; ce seroit le comble de la folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois ne peuvent rien, c'est contre eux qu'il faut envoyer des flottes, des troupes, de l'argent ; c'est contre eux que cet appareil est nécessaire. Mais contre un de nos citoyens ! une accusation et un jugement, cela suffit, cela est d'un peuple sage ; et ceux qui vous parlent autrement, veulent vous perdre.

Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de semblables conseillers parmi vous ; mais ce qui est plus triste encore, c'est que l'un d'eux n'a qu'à se présenter à cette tribune, pour vous dénoncer ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme les auteurs de tous nos maux, vous l'accueillez, vous l'applaudissez comme s'il eût dit des merveilles ; mais qu'un citoyen véridique vienne vous dire : "Vous n'y pensez pas, Athéniens, ce n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon qui vous font du mal, c'est Philippe ; entendez-vous ? Sans son ambition, Athènes seroit tranquille ;" vous ne dites pas non, vous ne le pouvez pas ; mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il semble que ce soit lui qui agisse avec vous en ennemi. J'en sais bien la cause ; mais par tous les dieux immortels, ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous parle hardiment, quand il y va de votre salut.

Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres vous ont depuis long-temps accoutumés à n'être à craindre que dans vos délibérations, et nullement dans vos mesures d'exécution ; durs et emportés dans vos assemblées, foibles et mous quand il faut agir. Que l'on vous défère comme coupable de nos malheurs un de vos citoyens, dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous saisir, vous ne demandez pas mieux ; vous êtes tout prêts. Mais qu'on vous dénonce le seul ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez plus quel parti prendre, et vous souffrez impatiemment d'être convaincus de la vérité qui vous déplaît. Ce

devroit être tout le contraire, Athéniens; vos magistrats auroient dû vous apprendre à être doux et modérés envers vos concitoyens, terribles envers vos ennemis. Mais tel est le funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artificieux adulateurs, que vous ne pouvez plus entendre que ce qui flatte vos oreilles, et c'est ce qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin à délibérer que de votre propre salut.

Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure ici tous: si les Grecs aujourd'hui vous demandoient raison de toutes les occasions que vous avez perdues par votre indolence, s'ils vous disoient: " Peuple d'Athènes, vous nous envoyez députés sur députés pour nous persuader que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller sans cesse, et cent autres discours semblables. Nous le savons comme vous; mais, ô les plus lâches de tous les hommes! (ce sont les Grecs qui vous parlent ainsi) quand Philippe, éloigné de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre, par l'hiver, par la maladie, n'avoit aucun moyen de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment pour délivrer les Eubéens? Vous n'avez pas même songé à recouvrer ce qui étoit à vous. Lui, au contraire, tandis que vous étiez chez vous bien tranquilles et bien sains, (si pourtant on peut appeler sains ceux qui montrent tant de foiblesse) il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée, en face de l'Attique même, et de manière à avoir, pour ainsi dire, un pied chez vous. Et sans parler du reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en empêcher? non, comme de concert avec lui, vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair que quand Philippe mourroit dix fois pour une, vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez donc là et vos ambassades et vos accusations; laissez-nous en paix, puisque vous-mêmes aimez tant à y rester." Eh bien! Athéniens, connoissez-vous quelque réponse à ce discours? quant à moi, je n'en connois pas.

Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur, quand ils lui ont dit: que faut-il donc faire? Je pourrois leur répondre d'un seul mot, et avec autant de vérité que de justice: il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails; je vais m'expliquer complètement, et je souhaite que ces hommes si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins à exécuter, quand j'aurai répondu.

Commencez par établir, comme un principe reconnu, comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il vous a déclaré la guerre, et cessez de vous en prendre là-dessus les uns aux autres très inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitans, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens, qui passoient pour ses meilleurs amis, Eutycrate et Léosthène, qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que quand même il auroit asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations, tant que vous serez libres; que s'il lui arrivoit quelqu'un de ces accidens où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jetteroient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte; et il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de la Grèce, ou à renverser celui qui seroit parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises; incessamment il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus, pour vous déterminer à prendre un parti.

Ensuite ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et que, par conséquent, tous ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous seroit assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de miséra-

bles bicoqnes de la Thrace, telles que Mastyre, Drongilie, Cabyre, capable, ponr s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls, qne ce même homme ne portera pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce, qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat au milieu des hivers, ponr déterrer le seigle et le millet enfouis dans les montagnes de Thrace ? Non, Athéniens, non vous ne le croyez pas.

Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjonctures, et quel est votre devoir ? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdn, d'ordonner des contributions publiques et d'en demander à nos alliés, de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nons avons. Pnisqne Philippe en a toujours une sur pied, pour attaquer et submerger les Grecs, il faut aussi en avoir une tonjours prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer, au besoin, quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayez des troupes régnlièrement entretenues, des intendans d'armée, des fonds affectés à la paye de vos soldats, un plan d'administration militaire, le mieux entendu qu'il sera possible. C'est ainsi que vous serez à portée de demander compte aux généraux de leur conduite, et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vons pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable ; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien ; ou si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens ; mais considérez quels dangers s'approchent de vous, si vous ne prenez pas ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes que d'attendre à y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assureroit, ce dont aucun mortel ne peut vous répondre, que même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, qnelle honte encore ne seroit-ce pas pour vous ; (j'en prends tous les dieux à témoins) combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet état, si, pour l'intérêt de votre repos, vous abandonniez les Grecs à la servitude ! Qu'un autre vous donne ces indignes conseils ; qu'il paroisse, s'il en est un qui en soit capable ; écoutez-le si vous êtes capables de l'entendre ! qnant à moi, plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche !

Mais si mes sentimens sont les vôtres, si vous voyez comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre ; qui peut donc vous faire balancer ? qu'attendez-vous encore ? pourquoi des délais, des lenteurs ? quand voulez-vous enfin agir ? quand la nécessité vous y contraindra ? Et quelle nécessité voulez-vous dire ? en est-il une autre, grands dieux ! pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur ? est ce celle-là que vous attendez ? elle vous assiége, elle vous presse, et depuis long-temps. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves, . . Dieux protecteurs, éloignez-la des Athéniens. . . . la contrainte, la violence, la vue des châtimens... Athéniens, je rougirois de vous en parler.

Il seroit trop long de vous développer tous les artifices que l'on met en œuvre auprès de vous ; mais il en est un qui mérite d'être remarqué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe à cette tribune, il ne manque jamais de se trouver des gens qui se lèvent et qui s'écrient, *quel trésor que la paix ! quel fléau que la guerre ! à quoi tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos finances ?* C'est avec de semblables discours qu'ils vous endorment dans votre sécurité, et qu'ils assurent à Philippe les moyens d'achever ses projets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il désire : vous restez dans votre oisiveté chérie ; (et plaise au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher !) votre ennemi s'agrandit, et vos flatteurs gagnent votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce n'est pas à vous que je voudrois persuader la paix ; c'est un soin dont on pent se reposer snr vous-mêmes ; c'est à Philippe que je voudrois la persuader, parce que c'est lui qui ne respire que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous aurez dépensé pour votre sûreté, c'est ce que vous aurez à perdre, et à souffrir,

si vous ne voulez rien dépenser. Il convient, sans doute, d'empêcher la dissipation de vos deniers, mais par le bon ordre et la surveillance, et non par des épargnes prises sur le salut public. Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces mêmes gens qui crient sans cesse contre le pillage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer et de punir, trouvent fort bon que Philippe pille tout à son aise et la Grèce et vous. Comment se fait-il en effet que tandis que le Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions, tandis que de tous côtés il prend des villes, jamais on n'entende ces gens-là condamner ses injustices et réclamer contre ses agressions ; et qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de vous opposer à ses démarches, et de veiller sur votre liberté, sur-le-champ tous se récrient à-la-fois, que c'est provoquer la guerre ? Il n'est pas difficile de l'expliquer : ils veulent, si la guerre que l'on propose entraîne des inconvéniens (et quelle guerre n'en entraîne pas !) tourner vos ressentimens non pas contre Philippe, mais contre ceux qui vous ont donné d'utiles conseils ; ils veulent en même temps pouvoir accuser l'innocence et s'assurer l'impunité de leurs crimes. Voilà le vrai motif de ces éternelles réclamations contre la guerre ; car encore une fois, qui peut douter qu'avant même que personne eût songé à vous en parler, Philippe ne vous la fît réellement, lui qui envahissoit vos places, lui qui, tout-à-l'heure, a fourni contre vous ses secours aux rebelles de Cardie ? Mais après tout, quand nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en avertir et nous le prouver ; il y auroit de la folie de sa part : que dis-je ? quand il sera venu jusques sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce qu'il disoit aux habitans d'Orée, lors même qu'il étoit sur leurs terres ; à ceux de Phéres, au moment de les assiéger ; à ceux d'Olynthe, dans le temps qu'il marchoit contre eux ? Il en sera de même de nous ; et si nous voulons le repousser, ses honnêtes amis vous répéteront que c'est nous qui rallumons la guerre. Eh bien donc ! subissons le joug : c'est le sort de quiconque ne veut pas se défendre.

Faites encore attention, Athéniens, que vous courez de plus grands risques qu'aucun autre peuple de la Grèce. Philippe ne pense pas seulement à vous soumettre, mais à vous détruire. Car il sent bien que vous n'êtes pas fait pour servir, que quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas ; vous êtes trop accoutumés à commander. Il sait qu'à la première occasion, vous lui donneriez plus de peine que toute la Grèce ensemble.

Combattez donc contre lui dès aujourd'hui, si vous voulez éviter une ruine entière. Détestez les traîtres qui le servent, et livrez-les au supplice. On ne sauroit terrasser les ennemis étrangers, si l'on ne punit auparavant les ennemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans cela, vous vous brisez contre l'écueil de la trahison, et vous devenez la proie du vainqueur.

Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose vous outrager si insolemment ? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins contre les autres la séduction des promesses, et même celle des services, n'est-ce que contre vous seul qu'il ose employer la menace ? Voyez tout ce qu'il a fait en faveur des Thessaliens, pour les mener jusqu'à la servitude ; par combien d'artifices il abusa les malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord Potidée et quelques autres places ; tout ce qu'il fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse, et qu'il a rendus puissans dans la Phocide. On sait, il est vrai, de quel prix les uns ont payé, dans la suite, ce qu'ils ont reçu, et quel prix aussi doivent en attendre les autres. Mais pour vous, sans parler de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre, combien, même pendant les négociations de la paix, ne vous a-t-il pas trompés, insultés, dépouillés ? Les places de la Phocide, celles de Thrace, Dorisque, Pyle, Serrio, la personne même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il pas enlevé ? D'où vient cette conduite si différente envers vous et envers les autres Grecs ? c'est que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de Philippe, quand on a reçu son argent, tandis qu'il prend celui de la république. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu

Pyle : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût assujetti la Béotie, en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie, quand il est près d'envahir Bysance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sûreté élever la voix en sa faveur ; et de pauvres et d'obscurs qu'ils étoient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté. Car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu ; et pendant qu'avec tant d'insouciance, vous vous laissez ravir tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares ; Athènes est dans le mépris et l'abandon ; riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre.

J'admire l'inconséquence de vos orateurs : ils ne vous permettent pas de vous défendre quand on vous attaque ; ils vous prescrivent de rester en repos, et ne s'y tiennent pas eux-mêmes, quand on ne leur fait aucun mal. J'entends d'ici le premier d'entre eux qui va monter à la tribune : — Vous ne voulez pas, me dit-il, prendre sur vous un décret en votre nom ? Etes-vous donc si foible et si timide ? — Je n'ai pas du moins leur audace importune et insolente ; mais j'ose dire que j'ai plus de courage que ces indignes ministres qui se mêlent de la chose publique pour la perdre. Certes, il ne faut aucun courage pour prodiguer les accusations, les calomnies, la corruption, aux dépens de vos intérêts. Ils savent se procurer auprès de vous un gage certain de leur sécurité ; il leur suffit, pour ne courir aucun danger, de ne vous dire jamais ce qui peut vous flatter, et de ne se mêler en rien de ce qui peut périliter dans la république. Mais l'homme courageux, c'est celui qui, pour la défendre, ose à tout moment contrarier vos erreurs, qui ne cherche pas à vous plaire, mais à vous servir, qui ne craint pas de traiter devant vous les parties de l'administration les plus dépendantes des caprices de la fortune, et qui veut bien s'exposer à ce qu'un jour on lui en demande compte. Voilà le vrai citoyen, et non pas ces charlatans de popularité, qui, pour obtenir une faveur d'un jour, ont fait tomber les plus grands appuis de votre liberté. Je suis si loin de vouloir me comparer à ceux qui m'apostrophent, si loin de les regarder comme dignes du nom de citoyens, que s'ils me disent : qu'as-tu fait pour la république ? je ne citerois pas les navires que j'ai équipés, les sommes que j'ai données pour les contributions, pour les jeux publics, pour la rançon des prisonniers, et autres choses semblables qui entrent dans les devoirs de l'humanité : non ; je dirois : j'ai fait tout ce que vous ne faites pas, et n'ai rien fait de ce que vous faites. Je pourrois, comme tant d'autres, accuser, proscrire, corrompre ; mais ce n'est ni l'ambition, ni la cupidité qui m'ont amené dans les affaires publiques. Quand je monte à cette tribune, Athéniens, ce n'est pas pour augmenter mon crédit auprès de vous, par des paroles complaisantes ; c'est pour augmenter votre puissance par des avis salutaires. C'est un témoignage que j'ai droit de me rendre, et dont l'envie ne peut pas s'offenser. Je serois un mauvais citoyen, si je vous parlois de manière à devenir le premier parmi vous, tandis que vous seriez les derniers parmi les Grecs. J'ai pour principe qu'il faut que l'état et ceux qui le gouvernent, s'élèvent et s'agrandissent ensemble, et par les mêmes moyens ; qu'il s'agit ici de vous dire non pas ce qu'il y a de plus favorable auprès de vous, car chacun y est assez porté, mais ce qui vous est le plus utile ; car pour vous le conseiller, il faut de la sagesse, et de l'éloquence pour vous le persuader. N'ai-je pas entendu un de ces hommes s'écrier : " Vos conseils sont excellens, mais on n'a jamais de vous que des discours et non pas des actions." Il se trompe : ce n'est pas à moi qu'il doit adresser cette parole, c'est à vous. Quand l'orateur vous a montré le meilleur parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on doit exiger de lui. Lorsque Thimothée vous disoit : Athéniens, vous délibérez, et les Thébains sont dans l'île d'Eubée ! Levez-vous, armez une flotte, montez sur vos vaisseaux : on le crut, on suivit ses conseils : il avoit bien parlé, vous agîtes bien ; chacun fit son devoir, et l'Eubée fut sauvée. Mais si vous fussiez restés oisifs, les paroles de Thimothée, et les affaires

de la république étoient également perdues.

Je me résume, et je conclus qu'il faut ordonner des contributions, entretenir une armée dans la Chersonese, y réformer les abus, s'il y en a eu, ne rien détruire, et ne pas donner aux calomniateurs le plaisir de vous voir travailler vous-mêmes à votre ruine; qu'il faut envoyer des ambassadeurs dans toutes les contrées de la Grèce, pour préparer, discuter, hâter les mesures nécessaires au salut de la république; mais principalement et avant tout, punir les traîtres salariés par vos ennemis, pour vous enchaîner ici par leurs perfides manœuvres: leur châtiment fera détester leur exemple et encouragera les bons citoyens. Si vous prenez sérieusement ces résolutions, si l'exécution les suit sans délai, vous avez toute espérance de réussir; mais vous consentez d'applaudir l'orateur, sans rien faire de ce qu'il vous conseille; je vous le déclare encore, il n'est pas en moi de vous sauver par mes paroles, quand vous ne voulez pas vous sauver vous-mêmes.

Démosthène. Traduction de M. de la Harpe.

§ 2. *Extrait de la Harangue de Démosthène, pour la Couronne.*

Occasion de cette Harangue.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon, à ce sujet, lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre, dans l'assemblée générale du peuple, et que le hérant déclarât qu'on récompensoit le zèle et la probité de cet orateur. Eschyne accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret. " Une cause si extraordinaire, dit Cicéron, excita la curiosité de toute " la Grèce. On accourut de toutes " parts, et l'on accourut avec raison. " Quel plus bean spectacle que de " voir aux mains deux orateurs, excellens chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par " l'art, et de plus animés par une " inimitié personnelle !"

La funeste bataille de Chéronée avoit abattu la puissance d'Athènes, et rendu Philippe l'arbitre de la Grèce; c'étoit Démosthène qui avoit fait entreprendre cette guerre dont l'événement avoit été si funeste. Eschyne, son ennemi, se flatta de pouvoir le rendre odieux sous ce point de vue, et de lui arracher la couronne qu'on lui offroit. Il attaqua le décret comme contraire aux lois. Son accusation roule sur trois chefs: 1°. Une loi d'Athènes défend de couronner aucun citoyen chargé d'une administration quelconque avant qu'il ait rendu ses comptes, et Démosthène, chargé de la réparation des murs et de la dépense des spectacles, est encore comptable: première infraction. 2°. Une autre loi défend qu'un décret de couronnement, porté par le sénat, soit proclamé ailleurs que dans le sénat même; et celui de Ctésiphon, quoique rendu par le sénat, devoit être, selon sa teneur, proclamé au théâtre: seconde infraction. Enfin, et c'est ici le fond de la cause, le décret porte que la couronne est décernée à Démosthène, pour les services qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à la république, et Démosthène au contraire, n'a fait que du mal à la république. Ce dernier chef devoit amener la censure de toute la conduite de Démosthène, depuis qu'il s'étoit mêlé des affaires de l'état, et c'étoit là le principal but de son ennemi, qui cherchoit à lui ravir également et les honneurs qu'on lui accordoit, et la gloire de les avoir mérités.

1. *Exorde.*

Je commence par demander aux dieux immortels, qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai toujours été pour vous et pour l'état: qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler ma défense. Rien ne seroit plus injuste et plus contraire au serment que vous avez prêté, d'entendre également les deux parties; ce qui ne signifie pas seulement que vous ne devez apporter ici ni préjugé ni faveur, mais que vous devez permettre à l'accusé d'établir à son gré ses moyens de justification. Eschyne a déjà dans cette cause assez d'avantages sur moi; oui, Athéniens, et deux surtout bien grands. D'abord, nos risques ne sont pas égaux; s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien; et moi, si je perds votre bienveillance...... Mais non, il ne sortira pas

de ma bouche une parole sinistre, au moment où je commence à vous parler. L'autre avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop naturel d'écouter volontiers l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschyne a pour lui tout ce qui flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette crainte, je me tais sur les actions de ma vie publique, je paroîtrai me justifier mal; je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'état, je serai dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens, imputez-le à celui qui m'a réduit à me défendre.

2. *Tableau de l'Etat de la Grèce, au Moment où Démosthène s'approcha de l'Administration des Affaires.*

La contagion étoit générale dans les villes de la Grèce; ceux qui gouvernoient, se laissoient corrompre par des présens, et la multitude s'abandonnoit à eux ou par aveuglement sur l'avenir, ou par cette foiblesse qui est la suite d'une longue indolence. Chacun croyoit que le malheur n'iroit pas jusqu'à lui, ou s'imaginoit même s'élever sur les ruines des autres; et c'est ainsi que l'imprudente sécurité des peuples leur a fait perdre leur liberté, et que les magistrats qui croyoient livrer tout à Philippe, excepté eux-mêmes, se sont aperçus trop tard qu'ils s'étoient donnés aussi. Ce ne sont plus aujourd'hui des *amis* et des *hôtes*, comme on les appeloit dans le temps qu'il falloit les séduire: les choses ont à présent leur vrai nom, et ce sont de vils flatteurs, détestés des hommes et des dieux. Car il ne faut pas s'y tromper; on ne donne pas d'argent pour enrichir un traître, et quand on a obtenu ce qu'on vouloit, il n'est plus même consulté; sans cela les traîtres seroient trop heureux. Mais non, il n'en est pas ainsi: et comment cela pourroit-il être? Quand celui qui vouloit régner est devenu le maître, il l'est de ceux mêmes qui lui ont vendu les autres. Il connoît leur perversité; il les hait et les méprise. Rappelez-vous ce que vous avez vu et ce que vous voyez aujourd'hui. Lasthene a été l'*ami* de Philippe, jusqu'au moment où il lui a vendu la ville d'Olynthe; Timolaüs, jusqu'à ce qu'il ait perdu les Thébains; Eudique et Simos de Larisse, jusqu'à ce qu'ils lui aient assujetti la Thessalie. Le monde entier est plein des mêmes exemples. Que sont maintenant Aristate à Sicyonne, Périlaüs à Mégare? tous sont dans l'abjection. Et sais-tu ce qui en résulte, Eschyne? c'est que tes pareils et toi, vous tous qui dans Athènes faites métier de la trahison, vous avez la plus grande obligation à ceux qui comme moi défendent de toutes leurs forces la république et la liberté. C'est là ce qui vous soutient, c'est là ce qui vous enrichit: sans nous, il y a long-temps qu'on ne vous paieroit plus: sans nous, il y a long-temps que vous auriez fait tout ce qu'il faut pour vous perdre... Cet insensé n'a-t-il pas dit quelque part que je lui reprochois l'amitié d'Alexandre? Non, je ne me méprends pas ainsi. Je n'ai jamais dit que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe, ni d'Alexandre. Toi! comment? à quel titre? les esclaves, les mercenaires s'appellent-ils les hôtes et les amis de leurs maîtres? J'ai dit que tu avois été d'abord le mercenaire de Philippe, et que tu étois aujourd'hui celui d'Alexandre. Je l'ai dit, et tous les Athéniens le disent. Veux-tu savoir ce qu'ils en pensent? ose les interroger. Tu ne l'oses pas! eh bien! je vais les interroger moi-même. Athéniens, que vous en semble? Eschyne est-il l'ami d'Alexandre, ou son mercenaire? Entends-tu leur réponse?

3. *Justification de Démosthène, au sujet de la Guerre contre Philippe, qu'on lui reprochoit d'avoir suscitée.*

Vous vous souvenez quel tumulte remplit la ville, lorsqu'un courrier vint la nuit apprendre aux Prytanes que Philippe étoit dans Elatée. Au point du jour le sénat étoit assemblé; vous étiez accourus à la place publique; le sénat s'y rend, produit devant vous le courrier, vous rend compte de la funeste nouvelle. Le héraut demande qui veut parler. Personne ne se présente. Tous vos généraux, tous vos orateurs étoient présens; personne ne répondoit à la voix de la patrie, demandant un citoyen qui lui indiquât des moyens de salut; car le héraut prononçant les paroles que la loi met dans sa bouche, est-il autre chose en effet, que l'organe de la patrie? S'il n'eût fallu pour se lever alors, qu'aimer

la république et désirer son salut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, tous, vous vous seriez approchés de la tribune; s'il eût fallu être riche, le conseil des trois cents se seroit levé; ceux qui réunissant l'amour de la patrie et les moyens de la servir, vous ont depuis prodigué leurs biens, se seroient levés aussi. Mais un pareil jour, un pareil moment ne demandoit pas seulement un bon citoyen, un homme sage, un homme opulent: il falloit quelqu'un qui connût à fond le caractère, la politique et les vues de Philippe. Je fus cet homme, je parus, je parlai: j'exposai les desseins de Philippe et ce qu'il falloit faire pour les combattre: personne ne contredit: tous applaudirent. Il falloit un décret, je le rédigeai. Le décret ordonnoit une ambassade vers les Thébains, je m'en chargeai. L'objet de l'ambassade étoit de leur persuader qu'ils devoient oublier toute division et se réunir à vous: je les persuadai. Eh bien! Eschyne, quel fut ton rôle, ce jour là? quel fut le mien? Tu ne fis rien, je fis tout. Si tu avois été un bon citoyen, c'étoit là le moment de parler; il falloit proposer un avis meilleur que le mien, et ne pas attendre à ce jour pour l'attaquer et m'en faire un crime. Mais telle est la différence de celui qui conseille à celui qui calomnie. L'un se montre avant l'événement, et s'oppose aux contradictions, aux revers, aux ressentimens, il prend tout sur lui: l'autre se tait quand il falloit parler, et attend le moment d'un désastre pour élever le cri de la censure et de la haine.

Mais enfin, puisque tu as été muet ce jour-là, dis-moi donc du moins aujourd'hui quel autre discours j'ai dû tenir, quel étoit le bien que je pouvois faire et que j'ai négligé, quelle autre alliance j'ai dû proposer, quelle autre conduite j'ai dû conseiller; car c'est par-là qu'il faut juger de mon administration et non pas par l'événement. L'événement est dans la volonté des dieux: l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu de moi que Philippe fût vainqueur ou non; mais ce qui dépendoit de moi, c'étoit de prendre toutes les mesures que peut dicter la prudence humaine, de mettre dans l'exécution toute la diligence possible, de suppléer par le zèle à ce qui nous manquoit de forces, enfin de ne rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire et digne de la république. Prouve que telle n'a pas été ma conduite, et alors ce sera une accusation et non pas une invective. Si le même foudre dont la Grèce a été accablée est aussi tombé sur Athènes, que pouvois-je faire pour l'écarter? Un citoyen chargé d'équiper un vaisseau pour l'état, le fournit de tout ce qui est nécessaire à sa défense: la tempête le renverse, quelqu'un songe-t-il à l'en accuser? Ce n'est pas moi, diroit-il, qui tenois le gouvernail, et ce n'est pas moi non plus qui ai conduit l'armée...... Si toi seul, Eschyne, devinois alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es comme moi coupable que d'ignorance; et pourquoi m'accuses-tu, quand je ne t'accuse pas? Mais puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune présomption dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc: quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé, quand toi-même, Eschyne, qui dans ce temps n'osas pas ouvrir la bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurois prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. En effet, que dit-on de nous aujourd'hui? que nos efforts ont été trompés par la fortune qui décide de tout; mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe? Et qui donc parmi les Grecs ou parmi les Barbares, ignore que jamais dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux; que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que dans tous les temps elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire? Si je me vantois de vous avoir inspiré cette élévation de sentimens, ce seroit de ma part un orgueil insupportable; mais en faisant voir que tels ont été toujours vos principes et sans moi et avant moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer, que dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque chose dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la postérité. Car si vous me condamnez pour le con-

seil que j'ai donné, vous paroîtrez vous-mêmes avoir failli en le suivant. Mais, non, Athéniens, non, vous n'avez point failli, en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs : vous n'avez point failli : j'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monumens publics. Elle leur accorde à tous la même sépulture et les mêmes honneurs ; oui, Eschyne, à tous ; car tous avoient eu la même vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès.

L'avez-vous remarqué, Athéniens, lorsqu'il a parlé de nos malheurs ? il en parloit sans rien ressentir, sans rien témoigner de cette tristesse qui sied si bien à un citoyen honnête et sensible. Son visage étoit rayonnant d'allégresse, sa voix étoit sonore et éclatante. Le malheureux! il croyoit m'accuser, et il s'accusoit lui-même, en se montrant dans nos revers communs si différent de ce que vous êtes.

4. *Avantage que Démosthène tire de l'Honneur qu'on lui avoit fait de lui confier l'Eloge funèbre des Citoyens tués à Chéronée.*

La république, Eschyne, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère ; même elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devoit rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues ; ce n'est pas Démade, qui venoit de nous obtenir la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pytoclés et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'impudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même ; je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connoissoient également et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle. Ils savoient que vous ne deviez votre impunité qu'à ces malheurs ; que si vos sentimens contre elle n'ont éclaté que dans le temps de sa disgrâce, c'étoit un aveu que dans tous les temps vous aviez été ses ennemis secrets. Il convenoit, sans doute, que celui qui devoit célébrer la vertu de ses concitoyens, n'eût pas été le commensal de leurs ennemis, n'eût pas fait avec eux les mêmes sacrifices et les mêmes libations. On ne pouvoit pas déférer une fonction si honorable à ceux qu'on avoit vu mêlés avec les vainqueurs, partager la joie insultante de leurs festins et triompher de nos calamités. Enfin, ce n'étoit pas avec une voix mensongère qu'il falloit déplorer la destinée de ces illustres morts. Ces justes regrets ne pouvoient être que dans la bouche de celui qui avoit aussi la douleur dans l'âme ; et cette douleur, on savoit qu'elle étoit dans mon cœur et non pas dans le tien. Voilà ce qui a déterminé le suffrage du peuple ; et quand les parens des morts, chargés du triste soin de leur sépulture, ont donné le festin des funérailles, c'est encore chez moi qu'ils l'ont donné, chez moi qu'ils regardoient comme tenant de plus près que personne à ceux dont nous pleurions la perte. Ils leur étoient liés de plus près par le sang, mais personne ne l'étoit davantage par les sentimens de citoyen ; personne, dans la perte commune, n'avoit eu à pleurer plus que moi.

Démosthène. Traduction de M. de la Harpe.

§ 3. *Extrait de la septième Verrine de Cicéron.*

Occasion de ces Oraisons.

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les Pirates infestoient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir étoit d'entretenir la flotte que la république armoit pour les combattre et protéger son commerce. Mais l'avarice du préteur ne vit dans ces moyens de défense qu'un nouvel objet de rapine et d'exactions; et, faisant acheter leur congé aux soldats et aux matelots qui devoient servir sur les galères ; vendant aux villes alliées et tributaires, la dispense de fournir ce qu'elles devoient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qu'il eut en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des Pirates, pourvu qu'il s'enrichît aux dépens de l'état et de la province. Il mit à la tête de cette misérable esca-

dre, non pas un Romain, mais ce qui étoit sans exemple, un Sicilien, nommé Cléomène, dont la femme étoit publiquement la maîtresse du préteur. La flotte Romaine s'enfuit à la vue des Pirates ; Cléomène, le premier, s'empressa de débarquer, et les autres commandans de galères, qui manquoient de tous moyens de défense, suivirent son exemple. Les Pirates brûlèrent les vaisseaux à la vue de Syracuse. Le bruit de cet affront retentit bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et pour ne pas paroître coupable de ce désastre, il forma le desein le plus abominable qui soit jamais entré dans la pensée d'un tyran lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandans Siciliens, dont l'innocence étoit connue, et qui n'avoient pu faire que ce qu'ils avoient fait ; et sans la plus légère preuve, il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat dont Cicéron demanda vengeance.

2. *Tableaux des Horreurs et des Barbaries de Verrès.*

Verrès sort de son palais, animé de toutes les fureurs du crime et de la barbarie. Il paroît dans la place publique, et fait citer les commandans à son tribunal. Ils viennent sans soupçon et sans crainte. Il fait soudain charger de fers ces malheureux qui se fient à leur innocence, qui réclament la justice du préteur, et lui demandent la raison de ce traitement. C'est, leur dit il, pour avoir livré, par trahison, nos vaisseaux à l'ennemi. Tout le monde se récrie, tout le monde s'étonne qu'il ait assez d'impudence pour imputer à d'autres qu'à lui la cause d'un malheur qui n'étoit que l'ouvrage de son avarice ; qu'un homme tel que Verrès, mis, par l'opinion publique, au rang des brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un d'être d'intelligence avec eux ; qu'enfin cette étrange accusation n'éclate que quinze jours après l'événement. On demande où est Cléomène, non pas qu'on le crût plus digne de châtiment que les autres : qu'avoit-il pu faire avec des vaisseaux dénués de toute défense ? mais enfin sa cause étoit la même : où est Cléomène ? On le voit à côté du préteur, lui parlant familièrement à l'oreille, comme il avoit coutume de faire. L'indignation est générale, que les hommes les plus honnêtes, les plus distingués de leur ville, soient mis aux fers, tandis que Cléomène, pour prix de ses complaisances infâmes, est l'ami et le confident du préteur. Il se présente cependant un accusateur : c'étoit un misérable, nommé Turpion, flétri sous les gouverneurs précédens, bien fait pour le rôle abject dont on le chargeoit, et connu pour être l'instrument de toutes les iniquités, de toutes les bassesses, de toutes les extorsions de Verrès. Les parens, les proches de ces infortunés accourent à Syracuse, frappés de cette funeste nouvelle ; ils voient leurs enfans accablés sous le poids des chaînes, portant, ô Verrès ! la peine de ton exécrable avarice. Ils se présentent, réclament leurs enfans, les défendent à grands cris, implorent ta foi, ta justice, comme si tu en avois eu jamais. C'est là qu'on voyoit Dexion de Tyndaris, un homme de la première noblesse qui t'avoit logé chez lui, que tu avois appelé ton hôte ; et ni l'hospitalité, ni son malheur, ni le rang qu'il tient parmi les siens, ni sa vieillesse, ni ses larmes n'ont pu te rappeler un moment à quelque sentiment d'humanité. On voyoit Eubulide, non moins considérable et non moins respecté, qui, pour avoir dans ses défenses prononcé le nom de Cléomène, vit, par tes ordres, déchirer ses vêtemens, et fut laissé presque nu sur la place. Et quel moyen de justification restoit-il donc ? Je défends, dit Verrès, de nommer Cléomène. — Mais ma cause m'y oblige. — Vous mourrez, si vous le nommez. — Mais je n'avois point de rameurs sur mon navire. — Vous accusez le préteur ! Licteurs, que sa tête tombe sous la hache. Juges, voilà le langage de Verrès. Jamais il ne fit de moindres menaces. Ecoutez, au nom de l'humanité, écoutez les outrages faits à nos alliés : écoutez le récit de leurs malheurs. Parmi ces innocens accusés, paroissoit aussi Héraclius de Segeste, Sicilien de la plus haute naissance, que la foiblesse de sa vue avoit empêché de s'embarquer sur son vaisseau, et qui avoit eu ordre de rester à Syracuse. Certes, Verrès, celui-là n'a pu être coupable ; il n'a pu ni livrer ni abandonner le navire où il n'étoit pas. N'importe, on met au nombre des criminels celui qu'on ne peut accuser même faussement d'aucun crime. Enfin de ce nombre étoit aussi Furius d'Héraclée, homme célèbre pendant sa vie,

et qui l'est devenu bien plus après sa mort : c'est lui qui eut le courage non-seulement d'adresser en face à Verrès tous les reproches qu'il méritoit ; (sûr de mourir, il n'avoit plus rien à ménager) mais même d'écrire son apologie dans la prison, en présence de sa mère, qui, toute en larmes, passoit les jours et les nuits auprès de lui. Toute la Sicile l'a lue, cette apologie, l'histoire de tes forfaits et de tes cruautés : on y voit combien chaque commandant de galères a reçu de matelots de la ville qui devoit les fournir, et combien ont acheté de toi leur congé, et lorsqu'à ton tribunal il alléguoit ses moyens de défense, tes licteurs lui frappoient les yeux à coups de verges, tandis que cet homme courageux, résolu à la mort, et insensible à ses douleurs, s'écrioit qu'il étoit indigne que les larmes de sa mère eussent moins de pouvoir sur toi pour le sauver, que les caresses d'une prostituée pour sauver l'infâme Cléomène.

Verrès enfin les condamne tous de l'avis de son conseil; mais pourtant, dans une cause de cette nature, dans une affaire capitale, il ne fait voir ni son questeur Vettius, ni son lieutenant Cervius. Ce prétendu conseil n'étoit que le ramas des brigands qu'il avoit à ses ordres. Juges, représentez-vous la consternation des Siciliens, nos plus fidèles et nos anciens alliés, si souvent comblés des bienfaits de nos ancêtres. Chacun tremble pour soi, personne ne se croit en sûreté. On se demande ce qu'est devenue cette ancienne douceur du gouvernement romain, changée en cet excès d'inhumanité ; comment tant d'hommes ont pu être condamnés en un moment, sans être convaincus d'aucun crime ; comment ce préteur indigne a pu imaginer de couvrir ses brigandages par le supplice de tant d'innocens. Il semble en effet qu'on ne puisse rien ajouter à tant de scélératesses, de démence et de cruautés. Mais Verrès veut se surpasser lui-même; il veut enchérir sur ses propres forfaits. Je vous ai parlé de Phalargus, excepté de la condamnation générale, parce qu'il commandoit le navire que montoit Cléomène. Timarchide, l'un des agens de Verrès, fut instruit que ce jeune homme, ne croyant pas sa cause différente de celle des autres, avoit montré quelque crainte. Il va le trouver, lui déclare qu'en effet il est à l'abri de la hache, mais qu'il court risque d'être battu de verges, s'il ne se rachète de ce supplice ; et vous l'avez entendu vous spécifier la somme qu'il avoit comptée pour se dérober aux verges des licteurs. Mais à quoi m'arrêté-je? sont-ce là des reproches à faire à Verrès ? Un jeune homme noble, un commandant de vaisseau se rachète des verges à prix d'argent : c'est dans Verrès un trait d'humanité. Un autre, au même prix, se dérobe à la hache : Verrès nous y a accoutumés ; ce n'est pas à lui qu'il faut reprocher des crimes usés. Le peuple Romain attend des horreurs nouvelles, des attentats inusités : il sait que ce n'est pas un magistrat prévaricateur qu'on a mis en jugement devant vous, mais le plus abominable des tyrans : vous allez le reconnoitre. Les innocens condamnés, on les traîne dans les cachots ; on prépare leur supplice. Mais il faut que ce supplice commence dans leurs malheureux parens. On leur interdit la vue de leurs enfans ; on défend de leur porter des vêtemens et de la nourriture. Ces pères infortunés qui sont ici devant vous, étoient étendus sur le seuil de la prison ; des mères déplorables y passoient la nuit dans les pleurs, sans pouvoir obtenir les derniers embrassemens de leurs enfans ; elles demandoient pour toute grâce qu'il leur fût permis de recueillir leurs derniers soupirs, et le demandoient en vain. Là veilloit le gardien des prisons, le ministe des barbaries de Verrès, la terreur des citoyens, le licteur Sestius, qui s'établissoit un revenu sur les douleurs et les larmes de tous ces malheureux. — Tant, pour visiter votre fils : tant, pour lui donner de la nourriture : personne ne s'y refusoit. — Que me donnerez-vous pour faire mourir votre fils d'un seul coup ? pour qu'il ne souffre pas long-temps ? pour qu'il ne soit pas frappé plusieurs fois ? Toutes ces grâces étoient taxées. O condition affreuse ! ô insupportable tyrannie ! ce n'étoit pas la vie que l'on marchandoit, c'étoit une mort plus prompte et moins cruelle. Les prisonniers eux-mêmes composoient avec Sestius pour ne recevoir qu'un seul coup : ils demandoient à leurs parens, comme une dernière marque de leur tendresse, de payer cette faveur à l'inflexible Sestius. Est-ce assez de tourmens ? la mort en sera-t-elle au moins le terme ? la barbarie peut-elle s'étendre au-delà ? Oui :

quand ils auront été exécutés, leurs corps seront exposés aux bêtes féroces. Si c'est pour les parens un malheur de plus, qu'ils paient le droit de sépulture. Vous le savez, vous avez entendu Onase de Segeste, vous dire quelle somme il avoit payée à Timarchide pour ensevelir Héraclius. Et qui, dans Syracuse, ignore que ces marchés pour la sépulture, se traitoient entre Timarchide et les prisonniers eux-mêmes? que ces marchés étoient publics, qu'ils se concluoient en présence des parens, que le prix des funérailles étoit arrêté et payé d'avance?

Le moment de l'exécution est arrivé: on tire les prisonniers de leur cachot: on les attache au poteau: ils reçoivent le coup mortel. Quel fut alors l'homme assez insensible pour ne pas se croire frappé du même coup, pour ne pas être touché du sort de ces innocens, de leur jeunesse, de leur infortune, qui devenoit celle de tous leurs concitoyens? Et toi, dans ce deuil général, au milieu de ces gémissemens, tu triomphois sans doute; tu te livrois à ta joie insensée; tu t'applaudissois d'avoir anéanti les témoins de ton avarice. Tu te trompois, Verrès, en croyant effacer tes souillures et laver tes crimes dans le sang de l'innocence. Tu t'accusois toi-même, en te persuadant que tu pourrois, à force de barbarie, t'assurer l'impunité de tes brigandages. Ces innocens sont morts, il est vrai, mais leurs parens vivent, mais ils poursuivent la vengeance de leurs enfans, mais ils poursuivent ta punition. Que dis-je? parmi ceux que tu avois marqués pour tes victimes, il en est qui sont échappés: il en est que le ciel a réservés pour ce jour de la justice. Voilà Philarque qui n'a pas fui avec Cléomène, qui heureusement pour lui a été pris par les pirates, et que sa captivité a sauvé des fureurs d'un brigand plus inhumain cent fois que ceux qui sont nos ennemis. Voilà Phalargus qui a payé sa délivrance à ton agent Timarchide. Tous deux déposent du congé vendu aux matelots, de la famine qui régnoit sur la flotte, de la fuite de Cléomène. Eh bien! Romains, de quels sentimens êtes-vous affectés? qu'attendez-vous encore? où se réfugieront vos alliés? à qui s'adresseront-ils? dans quelle espérance pourront-ils encore soutenir la vie, si vous les abandonnez?.... C'est ici le port, l'asile, l'autel des opprimés. Ils ne viennent pas y redemander leurs biens, leur or, leur argent, leurs esclaves, les ornemens qui ont été enlevés de leurs temples et de leurs cités. Hélas! dans leur simplicité, ils craignent que le peuple Romain ne fasse plus un crime à ses préteurs de les avoir dépouillés. Ils voient que depuis longtemps nous souffrons en silence que quelques particuliers absorbent les richesses des nations; qu'aucun d'eux même ne se met en peine de cacher sa cupidité et ses rapines; que leurs maisons de campagne sont toutes remplies, toutes brillantes des dépouilles de nos alliés, tandis que depuis tant d'années Rome et le Capitole ne sont ornés que des dépouilles de nos ennemis. Où sont en effet les trésors arrachés à tant de peuples soumis, aujourd'hui dans l'indigence; où sont-ils? le demandez-vous, quand vous voyez Athènes, Pergame, Milet, Samos, l'Asie, la Grèce, englouties dans les demeures de quelques ravisseurs impunis? Mais non, Romains, je le répète; ce n'est pas là l'objet de nos plaintes et de nos prières. Vos alliés n'ont plus de biens à défendre. Voyez dans quel deuil, dans quel dépouillement, dans quelle abjection ils paroissent devant vous! Voyez Sthénius de Therme, dont Verrès a pillé la maison; ce n'est pas sa fortune qu'il lui redemande; c'est sa propre existence que Verrès lui a ravie en le bannissant de sa patrie, où il tenoit le premier rang par ses vertus et par ses bienfaits. Voyez Dexion de Tyndaris, il ne réclamera point ce que Verrès lui a pris; il réclame un fils unique; il veut, après avoir pris une juste vengeance de son bourreau, porter quelque consolation à ses cendres. Voyez Eubulide, ce vieillard accablé d'années, qui n'a entrepris un pénible voyage que pour voir la condamnation de ce monstre, après avoir vu le supplice de son fils. Vous verriez ici avec eux, si Métellus, le successeur et le protecteur de Verrès, l'eût permis, vous verriez les mères, les femmes, les sœurs de ces malheureux. L'une d'elles, je m'en souviens, comme j'approchois d'Héraclée au milieu de la nuit, vint à ma rencontre, suivie de toutes les mères de famille, à la clarté des flambeaux, et m'appelant son sauveur, appelant Verrès son bourreau, répétant le nom de son fils, elle restoit prosternée à mes pieds, comme si j'avois pu le lui rendre et le rappeler

à la vie. J'ai été reçu de même dans toutes les autres villes, où la vieillesse et l'enfance, également dignes de pitié, ont également sollicité mes soins, mon zèle et ma fidélité. Non, Romains, cette cause n'a rien de commun avec aucune autre. Ce n'est pas un vain désir de gloire qui m'a conduit comme accusateur à ce tribunal; j'y suis venu, appelé par des larmes; j'y suis venu pour empêcher qu'à l'avenir les injustices de l'autorité, la prison, les chaînes, les haches, les supplices de vos fidèles alliés, le sang des innocens, enfin la sépulture même des morts et le deuil des parens, ne soient, pour les gouverneurs de vos provinces, l'objet d'un trafic abominable; et si par la condamnation de ce scélérat, par l'arrêt de votre justice, je délivre la Sicile et vos alliés de la crainte d'un semblable sort, j'aurai satisfait à leurs vœux et à mon devoir.

Que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosano? où trouverai je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur?... Ma sensibilité n'est pas épuisée, Romains, mais je crains que mes expressions n'y répondent pas. Moi-même, la première fois qu'on me parla de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Je savois qu'il n'étoit que trop réel; mais je sentois qu'il n'étoit pas vraisemblable. Enfin, cédant aux pleurs de tous les citoyens Romains qui font le commerce en Sicile, appuyé du témoignage de toute la ville de Rhége et de plusieurs chevaliers Romains, qui, par hasard, étoient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans mon premier plaidoyer, et de manière à porter la verité jusqu'à l'évidence. Mais que puis-je faire aujourd'hui? il y a déjà si long-temps que je vous entretiens des cruautés de Verrès! je n'ai pas prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudroit faire pour soutenir votre attention, et ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. Il ne me reste qu'un moyen: c'est de vous dire simplement le fait: il est tel que le seul récit suffira. Ce Gavius, jeté, comme tant d'autres, dans les prisons souterraines de Syracuse, bâties par Denis le tyran, trouva, je ne sais comment, le moyen de s'échapper de ce gouffre et vint à Messine. Là, près des murs de Rhége et des côtes d'Italie, sorti des ténèbres de la mort, il se sentoit renaître en revoyant le jour pur de la liberté; il étoit comme ranimé par ce voisinage bienfaisant qui lui rappeloit Rome et les lois. Il parla tout haut dans Messine, se plaignit qu'un citoyen Romain eût été jeté dans les fers. Il alloit, disoit-il, droit à Rome; il alloit demander justice contre Verrès. Le malheureux ne se doutoit pas que s'exprimer ainsi devant les Messinois, c'étoit comme s'il eût parlé dans le palais du préteur. Je vous l'ai dit, et vous le savez, Romains, qu'il avoit choisi les Messinois pour être les complices de tous ses crimes, les receleurs de ses vols, les associés de son infamie. Gavius est conduit aussitôt devant les magistrats de Messine, et par malheur, Verrès y vint lui-même ce jour-là. On l'informe qu'un citoyen Romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse; qu'au moment où il mettoit le pied dans le vaisseau, en proférant des menaces contre Verrès, il avoit été arrêté; qu'on le gardoit afin que le préteur décidât de son sort. Il les remercie de leur zèle et de leur fidélité, et transporté de fureur, arrive à la place publique: ses yeux étinceloient; tous ses traits exprimoient la rage et la cruauté. Tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'il alloit faire, quand tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau, et que les licteurs préparent les instrumens du supplice. L'infortuné s'écrie qu'il est citoyen Romain, qu'il a servi avec Prétius, chevalier Romain, en ce moment à Palerme, et qui peut rendre témoignage à la vérité. Verrès répond qu'il est bien informé que Gavius est un espion, envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus; imputation absurde, dont il n'existoit pas le moindre soupçon, le moindre vestige. Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper. Dans la place publique de Messine, on battoit de verges un citoyen Romain, tandis qu'au milieu des douleurs, au milieu des coups dont on l'accabloit, il ne faisoit entendre d'autre cri, d'autre gémissement que ce seul mot: *Je suis citoyen Romain.* Il pensoit que ce seul nom devoit écarter de lui les tortures et les bourreaux; mais bien loin de l'obtenir, loin d'arrêter la main des licteurs, pendant qu'il répétoit en vain le nom de Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de la mort des esclaves, étoit dressée pour ce malheureux, qui jamais n'avoit cru qu'il existât au monde

une puissance dont il pût craindre ce traitement. O doux nom de la liberté ! ô droits augustes de nos ancêtres ! loi Porcia ! loi Sempronia ! puissance tribunitienne si amèrement regrettée, et qui viens enfin de nous être rendue ! est-ce là votre pouvoir ! avez-vous donc été établie pour que dans une province de l'empire, dans le sein d'une ville alliée, un citoyen Romain fût livré aux verges des licteurs par le magistrat même, qui ne tient que du peuple Romain ses licteurs et ses faisceaux ? Que dirai-je des feux, des fers brûlans dont on se servoit pour le tourmenter ? Et cependant Verrès n'étoit touché ni de ses plaintes, ni des larmes de tout ce qu'il y avoit à Messine de nos citoyens, présens à cet affreux spectacle ! Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un gibet celui qui se disoit citoyen Romain ! Je n'ai pas voulu, vous m'en êtes témoins, je n'ai pas voulu, le premier jour me livrer à ma juste indignation ; j'ai craint celle du peuple qui m'écoutoit ; j'ai craint le soulèvement général qui s'annonçoit de toutes parts ; je me suis contenu, de peur que la fureur publique, assouvie sur ce monstre, ne dérobât à la vengeance des lois. J'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion, qui voyant ce mouvement général, fit promptement écarter de l'audience le témoin qu'on venoit d'entendre. Mais aujourd'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de la cause, et quelle en doit être l'issue, je me renferme avec toi dans un seul point : je m'en tiens à ton propre aveu : cet aveu est ta sentence mortelle. Vous vous souvenez, juges, qu'au moment de l'accusation, Verrès effrayé des cris qu'il entendoit autour de lui, se leva tout à coup, et dit que Gavius n'avoit prétendu être un citoyen Romain que pour retarder son supplice ; mais qu'en effet ce Gavius n'étoit qu'un espion. Il ne m'en faut pas davantage : je laisse de côté tout le reste. Je ne te demande pas sur quoi tu fondes cette imputation ; je récuse mes propres témoins ; mais tu le dis toi-même, tu l'avoues qu'il crioit : je suis citoyen Romain. Eh bien ! réponds-moi, misérable ! si tu te trouvois parmi des nations barbares, aux extrémités du monde, prêt à être conduit au supplice, que dirois-tu, que crierois-tu, si ce n'est, je suis citoyen Romain. Et s'il est vrai que partout où le nom de Rome est parvenu, ce titre sacré suffiroit pour ta sûreté, comment cet homme, quel qu'il fût, invoquant ce titre inviolable, l'invoquant devant un préteur Romain, n'a t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice, mais même le retarder d'un moment ?

Otez cet appui à nos citoyens, ôtez-leur ce garant de leur salut ; et les provinces, les villes libres, les royaumes, le monde entier où ils voyagent avec sécurité, va désormais être fermé pour eux.... Mais pourquoi m'arrêter sur Gavius, comme si tu n'avois été l'ennemi que de lui seul, et non pas celui du nom Romain, des droits de Rome, des droits des nations et de la cause commune de la liberté ! En effet, cette croix que les Messinois, suivant leur usage, avoient fait dresser dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher ? pourquoi l'as-tu fait transporter à l'endroit qui regarde le détroit qui sépare la Sicile et l'Italie ? pourquoi ? c'étoit, tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement, c'étoit afin que Gavius, qui se vantoit d'être citoyen Romain, pût, du haut de son gibet, regarder en expirant sa patrie. Cette croix est la seule, depuis la fondation de Messine, qui ait été placée sur le détroit. Tu as choisi ce lieu, afin que cet infortuné mourant dans les tourmens, vît, pour comble d'amertume, quel espace étroit séparoit le séjour où la liberté règne, et celui où il mouroit en esclave ; afin que l'Italie vît un de ses enfans attaché au gibet, périr dans le supplice honteux réservé pour la servitude.

Enchaîner un citoyen Romain est un attentat ; le battre de verges est un crime : le faire mourir est presque un parricide : que sera-ce de l'attacher à une croix ! L'expression manque pour cette atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour Verrès : qu'il meure, dit-il, en regardant l'Italie ; qu'il meure à la vue de la liberté et des lois. Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme, un seul citoyen que tu as attaché à cette croix, c'est la liberté elle-même, c'est le droit commun de tous, c'est le peuple Romain tout entier. Croyez tous, croyez, que s'il ne l'a pas dressée au milieu du Forum, dans l'assemblée des comices, dans la tribune aux harangues, s'il n'en a pas menacé tous les citoyens Romains, c'est qu'il ne le pouvoit pas. Mais au moins il a fait ce qu'il pouvoit ; il a choisi le lieu le plus

fréquenté de la province, le plus voisin de l'Italie, le plus exposé à la vue ; il a voulu que tous ceux qui naviguent sur ces mers, vissent à l'entrée même de la Sicile, et comme aux portes de l'Italie, le monument de son audace et de son crime.

Péroraison.

Mais quoi ! me dira-t-on, voulez-vous donc vous charger du fardeau de tant d'inimitiés ? Je réponds qu'il n'est ni dans mon caractère ni dans mon intention de les chercher ; mais qu'il ne m'est pas permis d'imiter ces nobles qui attendent dans le sommeil de l'oisiveté les bienfaits du peuple Romain. Ma condition est toute autre que la leur. J'ai devant les yeux l'exemple de Caton, de Marius, de Fimbria, de Cælius, qui ont senti comme moi que ce n'étoit qu'à force de travaux supportés, à force de périls surmontés, qu'ils pouvoient parvenir aux mêmes honneurs où ces nobles, heureux favoris de la fortune, sont portés sans qu'il leur en coûte rien. Voilà les modeles que je fais gloire d'imiter. Je vois avec quel œil d'envie on regarde l'avancement des hommes nouveaux, qu'on ne nous pardonne rien, qu'il nous faut toujours veiller, toujours agir. Et pourquoi craindrois-je d'avoir pour ennemis déclarés ceux qui sont secrétement mes envieux, ceux qui par la différence des intérêts et des principes, sont nécessairement mes adversaires et mes détracteurs ! Je le déclare donc, si j'obtiens la réparation due au peuple Romain et à la Sicile, je renonce au rôle d'accusateur ; mais si l'événement trompe l'opinion que j'ai de mes juges, je suis résolu à poursuivre jusqu'à la derniere extrémité, et les corrupteurs et les corrompus. Ainsi, que ceux qui voudroient sauver le coupable, quelques moyens qu'ils emploient, artifice, audace, ou vénalité, soient prêts à répondre devant le peuple Romain, et s'ils ont vu en moi quelque chaleur, quelque fermeté, quelque vigilance, dans une cause, où je n'ai d'ennemi que celui que m'a fait l'intérêt de la Sicile, qu'ils s'attendent à trouver en moi bien plus de vivacité et d'énergie, quand je combattrai les ennemis que m'aura faits l'intérêt du peuple Romain.

Et vous, déesses vénérables, qui présidez aux fontaines d'Enna, aux bois sacrés de la Sicile, dont la défense m'a été confiée ! vous à qui Verrès a déclaré une guerre impie et sacrilége, vous dont les temples et les autels ont été dépouillés par ses brigandages ! je vous atteste et vous implore. Si dans cette cause je n'ai eu en vue que le salut de nos provinces et la dignité du peuple Romain ; si j'ai rapporté à ce seul devoir tous mes soins, toutes mes pensées, toutes mes veilles ; faites que mes juges, en prononçant leur sentence, aient dans le cœur les sentimens qui ont toujours été dans le mien : que Verrès, convaincu de tous les crimes que peuvent commettre la perfidie, l'avarice et la cruauté réunies ; que Verrès condamné par les lois, comme il l'est par sa conscience, trouve une fin digne de ses forfaits ; que la république, contente de mon zèle dans cette accusation, n'ait pas à m'imposer une seconde fois le même devoir ; et qu'il me soit permis désormais de m'occuper plutôt à défendre les bons citoyens, qu'à poursuivre les méchans.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 4. *Première Catilinaire de Cicéron.*

Occasion de cette Oraison.

L'histoire de la conjuration de Catilina est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les principaux traits. Il suffit pour l'intelligence de cette oraison, prononcée dans le temple de Jupiter Stator, où Cicéron avoit convoqué le sénat, de savoir que l'audace qu'eut Catilina, de s'y présenter dans le moment même où le consul venoit d'apprendre les détails de l'assemblée nocturne des conjurés, y donna lieu. On reconnoîtra aisément, dans cette véhémente apostrophe, l'orateur, le consul, et l'homme d'état.

Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter ? quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée ? Quoi donc ! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici, tout ce que tu vois

enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts, qu'ils sont exposés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de toute part ! Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée, dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés, quelles résolutions tu as prises ! O temps ! ô mœurs ! le sénat en est instruit, le consul le voit, et Catilina vit encore ! Il vit ! que dis-je ? il vient dans le sénat, il s'assied dans le conseil de la république, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes, et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait, si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger ! Il y a long-temps, Catilina, que les ordres du consul auroient dû te faire conduire à la mort...... Si je le faisois, dans ce même moment, tout ce que j'aurois à craindre, c'est que cette justice ne parût trop tardive et non pas trop sévère. Mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore. Tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi, qui ne convienne que ta mort est légitime. Jusque-là tu vivras, mais tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé, (grâce à mes soins) de surveillans et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes me répondront de toutes tes démarches, sans que tu puisses t'en apercevoir. Et que peux-tu espérer encore, quand la nuit ne peut plus couvrir tes assemblées criminelles, quand le bruit de ta conjuration se fait entendre à travers les murs où tu crois te renfermer? Tout ce que tu fais est connu de moi comme de toi-même. Veux-tu que je t'en donne la preuve ? Te souvient-il que j'ai dit dans le sénat, qu'avant le 6 des calendes de Novembre, Mallius, le ministre de tes forfaits, auroit pris les armes, et levé l'étendard de la rébellion ? Eh bien ! me suis-je trompé, non-seulement sur le fait, tout horrible, tout incroyable qu'il est, mais sur le jour ? J'ai annoncé en plein sénat, quel jour tu avois marqué pour le meurtre des sénateurs ; te souviens-tu que ce jour-là même, où plusieurs de nos principaux citoyens sortirent de Rome, bien moins pour se dérober à tes coups que pour réunir contre toi les forces de la république, te souviens-tu que ce jour-là je sus prendre de telles précautions, qu'il ne te fut pas possible de rien tenter contre nous, quoique tu eusses dit publiquement que malgré le départ de quelques-uns de tes ennemis, il te restoit encore assez de victimes ? et le jour même des calendes de Novembre, où tu te flattois de te rendre maître de Préneste, ne t'es-tu pas aperçu que j'avois pris mes mesures pour que cette colonie fût en état de défense ? Tu ne peux faire un pas, tu n'a pas une pensée, dont je n'aie sur-le-champ la connoissance. Enfin, rappelle-toi cette dernière nuit, et tu vas voir que j'ai encore plus de vigilance pour le salut de la république. que tu n'en as pour sa perte. J'affirme que cette nuit tu t es rendu, avec un cortége d'armuriers, dans la maison de Lecca : est-ce parler clairement ? qu'un grand nombre de ces malheureux que tu associes à tes crimes, s'y sont rendus en même temps. Ose le nier : tu te tais ! parle : je puis te convaincre. Je vois ici, dans cette assemblée, plusieurs de ceux qui étoient avec toi. Dieux immortels ! où sommes-nous ? dans quelle ville, ô ciel ! vivons-nous ? dans quel état est la république ! Ici, ici même, parmi nous, pères conscripts, dans ce conseil, le plus auguste et le plus saint de l'univers, sont assis ceux qui méditent la ruine de Rome et de l'empire ; et moi, consul, je les vois, et je leur demande leur avis ; et ceux qu'il faudroit faire traîner au supplice, ma voix ne les a pas même encore attaqués ! Oui, cette nuit, Catilina, c'est dans la maison de Lecca que tu as distribué les postes de l'Italie, que tu as nommé ceux des tiens que tu amenerois avec toi, ceux que tu laisserois dans ces murs, que tu as désigné les quartiers de la ville où il faudroit mettre le feu. Tu as fixé le moment de ton départ : tu as dit que la seule chose qui pût t'arrêter, c'est que je vivois encore. Deux chevaliers Romains ont offert de te délivrer de moi, et ont promis de m'égorger dans mon lit avant le jour. Le conseil de tes brigands n'étoit pas séparé, que j'étois informé de tout. Je me suis mis en défense : j'ai fait refuser l'entrée de ma maison à ceux qui se sont présentés chez moi comme pour me rendre visite, et c étoit ceux que j'avois nommés d'avance à plusieurs de

nos plus respectables citoyens, et l'heure étoit celle que j'avois marquée.

Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution : sors enfin de Rome : les portes sont ouvertes : pars. Il y a trop long-temps que l'armée de Mallius t'attend pour général. Amène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent ; purge cette ville de la contagion que tu y répands ; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître ; qu'il y ait des murs entre nous et toi. Tu ne peux rester plus long-temps : je ne le souffrirai pas : je ne le supporterai pas : je ne le permettrai pas. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisois de toi-même ? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome. Et qui pourroit encore t'y arrêter ? Comment peux-tu supporter le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi ? Quelle est l'infamie domestique dont ta vie n'ait pas été chargée ? quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été souillées ? enfin quelle est la vie que tu mènes ? car je veux bien te parler un moment, non pas avec l'indignation que tu mérites, mais avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens de paroître dans cette assemblée : eh bien ! dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parens, des amis, des proches, quel est celui de qui tu aies obtenu un salut, un regard ? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre toi, quand le silence seul, quand cet arrêt le plus accablant de tous, t'a déjà condamné, lorsqu'à ton arrivée les siéges sont restés vides autour de toi, lorsque les consulaires, au moment où tu t'es assis, ont aussitôt quitté la place qui pouvoit les rapprocher de toi ? Avec quel front, avec quelle contenance peux-tu supporter tant d'humiliations ? Si mes esclaves me redoutoient comme tes concitoyens te redoutent, s'ils me voyoient du même œil dont tout le monde te voit ici, j'abandonnerois ma propre maison ; et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir dans quelque désert, à cacher dans quelque solitude éloignée, cette vie coupable et réservée aux supplices ! Je t'entends me répondre que tu es prêt à aller en exil, si le sénat en prononce l'arrêt. Non, je ne le proposerai pas au sénat ; mais je vais te mettre à portée de connoître ses dispositions à ton égard, de manière que tu n'en puisses douter. Catilina, sors de Rome, et puisque tu attends le mot d'exil, exile-toi de ta patrie. Eh quoi ! Catilina, remarques-tu ce silence ! et t'en faut-il davantage ? Si j'en disois autant à Sextius, à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serois pas en sûreté dans le sénat. Mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve ; quand il se tait, il prononce ; son silence est un décret.

J'en dis autant des chevaliers Romains, de ce corps honorable qui entoure le sénat en si grand nombre, dont tu as pu, en entrant ici, reconnoître les sentimens et entendre la voix, et dont j'ai peine à retenir la main prête à se porter sur toi. Je te suis garant qu'ils te suivront jusqu'aux portes de cette ville, que depuis si long-temps tu brûles de détruire.... Pars donc : tu as tant dit que tu attendois un ordre d'exil qui pût me rendre odieux. Sois content : je l'ai donné : achève, en t'y rendant, d'exciter contre moi cette inimitié dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu veux me fournir un nouveau sujet de gloire, sors avec le cortége de brigands qui t'est dévoué ; sors avec la lie des citoyens ; va dans le camp de Mallius ; déclare à l'Etat une guerre impie ; va te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis long-temps ta fureur insensée. Là, combien tu seras satisfait ! Quels plaisirs dignes de toi tu vas goûter! A quelle horrible joie tu vas te livrer, lorsqu'en regardant autour de toi tu ne pourras plus ni voir, ni entendre un seul homme de bien ?...... Et vous, pères conscripts, écoutez avec attention, et gravez dans votre mémoire la réponse que je crois devoir faire à des plaintes qui semblent, je l'avoue, avoir quelque justice. Je crois entendre la patrie, cette patrie qui m'est plus chère que ma vie, je crois l'entendre me dire : Cicéron, que fais-tu ? Quoi ! celui que tu reconnois pour mon ennemi, celui qui va porter la guerre dans mon sein, qu'on attend dans un camp de rebelles, l'auteur du crime, le chef de la conjuration, le corrupteur des citoyens, tu le laisses sortir de Rome ! tu l'envoies prendre les armes contre la république ! tu ne le fais pas charger de fers, traîner à la mort ! tu ne le livres pas au plus affreux supplice ? Qui t'arrête ? est-ce la discipline de nos ancêtres ? mais, souvent des particuliers

même ont puni de mort des citoyens séditieux. Sont-ce les lois qui ont borné le châtiment des citoyens coupables? mais ceux qui se sont déclarés contre la république, n'ont jamais joui des droits de citoyen. Crains tu les reproches de la génération suivante? mais le peuple Romain qui t'a conduit de si bonne heure par tous les degrés d'élévation, jusqu'à la première de ses dignités, sans nulle recommandation de tes ancêtres, sans te connoître autrement que par toi-même, le peuple Romain obtient donc de toi bien peu de reconnoissance, s'il est quelque considération, quelque crainte, qui te fasse oublier le salut de ses citoyens.

A cette voix sainte de la république, à ces plaintes qu'elle peut m'adresser, pères conscripts, voici quelle est ma réponse. Si j'avois cru que le meilleur parti à prendre, fût de faire périr Catilina, je ne l'aurois pas laissé vivre un moment. En effet, si les plus grands hommes de la république se sont honorés par la mort de Flaccus, de Saturninus, des deux Gracques, je ne devois pas craindre que la postérité me condamnât pour avoir fait mourir ce brigand, cent fois plus coupable, et meurtrier de ses concitoyens; ou s'il étoit possible qu'une action si juste excitât contre moi la haine, il est dans mes principes de regarder comme des titres de gloire les ennemis qu'on se fait par la vertu. Mais il est dans cet ordre même, il est des hommes qui ne voient pas tous nos dangers et tous nos maux, ou qui ne veulent pas les voir. Ce sont eux qui en se montrant trop foibles, ont nourri les espérances de Catilina; ce sont eux qui ont fortifié la conjuration en refusant de la croire. Entraînés par leur autorité, beaucoup de citoyens aveuglés ou méchans, si j'avois sévi contre Catilina, m'auroient accusé de cruauté et de tyrannie. Aujourd'hui, s'il se rend, comme il l'a résolu, dans le camp de Mallius, il n'y aura personne d'assez insensé pour nier qu'il ait conspiré contre la patrie. Sa mort auroit réprimé les complots qui nous menacent, et ne les auroit pas entièrement étouffés. Mais s'il emmène avec lui tout cet exécrable ramas d'assassins et d'incendiaires, alors, non-seulement nous aurons détruit cette peste qui s'est accrue et nourrie au milieu de nous, mais même nous aurons anéanti jusqu'aux semences de la corruption.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, pères conscripts, que nous sommes environnés de piéges et d'embûches; mais il semble que tout cet orage de fureur et de crimes ne se soit grossi depuis long-temps que pour éclater sous mon consulat. Si parmi tant d'ennemis, nous ne frappions que Catilina seul, sa mort nous laisseroit respirer, il est vrai, mais le péril subsisteroit, et le venin seroit renfermé dans le sein de la république. Ainsi donc, je le répète, que les méchans se séparent des bons; que nos ennemis se rassemblent en une seule retraite; qu'ils cessent d'assiéger le consul dans sa maison, les magistrats sur leur tribunal, les pères de Rome dans le sénat, d'amasser des flambeaux pour embraser nos demeures; enfin qu'on puisse voir écrits sur le front de chaque citoyen ses sentimens pour la république. Je vous réponds, pères conscripts, qu'il y aura dans vos consuls assez de vigilance, dans cet ordre assez d'autorité, dans celui des chevaliers assez de courage, parmi tous les bons citoyens assez d'accord et d'union, pour qu'au départ de Catilina, tout ce que vous pouvez craindre de lui et de ses complices, soit à la fois découvert, étouffé et puni.

Va donc, avec ce présage de notre salut et de ta perte, avec tous les satellites que tes abominables complots ont réunis avec toi, va, dis-je, Catilina, donner le signal d'une guerre sacrilége. Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par Romulus, sous les mêmes auspices que Rome même! toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire Romain! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs, et la vie de tous nos citoyens; et tous ces ennemis de Rome, ces déprédateurs de l'Italie, ces scélérats liés entre eux par les mêmes forfaits, seront aussi, vivans et morts, réunis à jamais par les mêmes supplices.

Cicéron. Traduction de M. de la Harpe.

§ 5. *Extrait de la Quatrième Catilinaire.*

Occasion de cette Catilinaire.

Catilina avoit laissé dans Rome Lentulus et Céthégus, et quelques autres de ses principaux confidens, pour épier le moment de se défaire, s'il étoit possible, de Cicéron, le plus grand obstacle à tous leurs desseins, pour mettre le feu dans Rome, et attaquer le sénat dans l'instant où Catilina se montre-

roit aux portes avec son armée, enfin, pour grossir jusque-là leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayèrent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur le champ à Cicéron. Muni de ces pièces de conviction, il convoqua le sénat, manda chez lui Lentulus, Céthégus, Céparius, Gabinius et Statilius qui ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendirent à ses ordres. Il s'empara de leur personne, et les mena au sénat, où il furent convaincus d'après la déposition des députés des Allobroges, et leur propre signature. Il ne s'agissoit plus que de décider du sort des coupables. Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opina à la mort. Son avis fut suivi de tous ceux qui parlèrent après lui, jusqu'à César qui opina à la prison perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avoit déjà un grand crédit, et son opinion pouvoit entraîner d'autant plus de voix, que ceux même qui étoient les plus attachés à Cicéron, craignant que quelque jour on ne lui demandât compte du sang des citoyens, qui dans les formes ordinaires, ne pouvoient être condamnés à mort que par le peuple, paroissoient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand homme qu'ils chérissoient. Ils sembloient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devoient ouvrir. Cicéron s'aperçut du danger nouveau que couroit la république dans ce moment de crise : il savoit que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupoient qu'à se mettre en état de forcer leur prison ; et si le sénat eût molli dans une délibération si importante, c'en étoit assez pour relever le parti de Catilina. L'intrépide consul prît la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la quatrième Catilinaire, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentimens, et ce dévouement d'une âme vraiment Romaine, qui n'ignoroit pas ses propres périls, et qui les bravoit pour le salut de l'état.

Je m'aperçois, pères conscripts, que tous les yeux sont tournés sur moi, que vous êtes occupés non-seulement des dangers de la république, mais des miens. Cet intérêt particulier qui se mêle au sentiment de nos malheurs communs, est sans doute un témoignage bien doux et bien flatteur ; mais je vous en conjure au nom des dieux, oubliez-le entièrement, et laissant à part ma propre sûreté, ne songez qu'à la vôtre et à celle de vos enfans. Si telle est ma condition, que tous les maux, toutes les afflictions, tous les revers doivent se rassembler sur moi seul, je les supporterai non-seulement avec courage, mais avec joie, pourvu que par mes travaux j'assure votre dignité et le salut du peuple Romain. Depuis qu'il m'a décerné le consulat, vous le savez, les tribunaux, sanctuaire de la justice et des lois, le champ de Mars, consacré par les auspices, l'assemblée du sénat, qui est le refuge des nations, l'asile des dieux pénates, regardé comme inviolable, le lit domestique où tout citoyen repose en paix, enfin ce siége d'honneur, cette chaire curule, ont été pour moi un théâtre de dangers renaissans et d'alarmes continuelles : c'est à ces conditions que je suis consul. J'ai souffert, j'ai dissimulé, j'ai pardonné : j'ai guéri plusieurs de vos blessures en cachant les miennes ; et si les dieux ont arrêté que ce seroit à ce prix que je sauverois du fer et des flammes, de toutes les horreurs du pillage et de la dévastation, Rome et l'Italie, vos femmes, vos enfans, les prêtresses de Vesta, les temples et les autels ; quel que soit le sort qui m'attend, je suis prêt à le subir. Lentulus a bien pu croire que la destruction de la république étoit attachée à sa destinée et au nom Cornélien : pourquoi ne m'applaudirois-je pas que l'époque de mon consulat ait été fixée par les destins pour sauver la république ? Ne pensez donc qu'à vous-mêmes, pères conscripts, et cessez de penser à moi. D'abord je dois espérer que les dieux, protecteurs de cet empire, m'accorderont la récompense que j'ai méritée ; mais s'il en arrivoit autrement, je mourrai sans regret ; car jamais la mort ne peut être ni honteuse pour un homme courageux, ni prématurée pour un consulaire, ni à craindre pour le sage. Ce n'est pas que je me fasse gloire d'être insensible aux larmes de mon frère qui est ici présent, à la douleur que vous me témoignez tous ; que ma pensée ne se reporte souvent sur la désolation où j'ai laissé chez moi une épouse et une fille, également chères, également frappées de mes dangers, un fils encore enfant que Rome semble porter dans

son sein comme un garant de ce que lui doit mon consulat ; que mes yeux ne se retournent sur un gendre qui dans cette assemblée attend, ainsi que vous, avec inquiétude l'événement de cette journée. Je suis touché de leur situation et de leur sensibilité, je l'avoue ; mais c'est une raison de plus pour que j'aime mieux les sauver tous avec vous, même quand je devrois périr, que de les voir enveloppés avec vous dans une même ruine. En effet, pères conscripts, regardez l'orage qui vous menace, si vous ne le prévenez. Il ne s'agit point ici d'un Tibérius Gracchus, qui ne vouloit qu'obtenir un second tribunat ; d'un Caïus qui ameutoit dans les comices les tribus rustiques ; d'un Saturninus qui n'étoit coupable que du meurtre d'un seul citoyen, de Memmius : vous avez à juger ceux qui ne sont restés dans Rome que pour l'incendier, pour y recevoir Catilina, pour vous égorger tous ; vous avez dans vos mains leurs lettres ; leurs signatures, leur aveu. Ils ont voulu soulever les Allobroges, armer les esclaves, introduire Catilina dans nos murs ; en un mot, leur dessein étoit qu'après nous avoir fait périr tous, il ne restât pas un seul citoyen qui pût pleurer sur les débris de l'état. Voilà ce qui est prouvé, ce qui est avoué ; voilà sur quoi, pères conscripts, vous avez déjà prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-vous en effet quand vous avez porté en ma faveur un décret d'action de grâces, pour avoir découvert et prévenu une conspiration de scélérats armés contre la patrie ; quand vous avez forcé Lentulus à se démettre de la préture ; quand vous l'avez mis en prison lui et ses complices ; quand vous avez ordonné une *supplication* aux dieux, honneur qui jusqu'à moi n'a jamais été accordé qu'aux généraux vainqueurs ; enfin, quand vous avez honoré des plus grandes récompenses la fidélité des Allobroges ? Tous ces actes si solennels, si multipliés, ne sont-ils pas la condamnation des conjurés ? Cependant puisque j'ai cru devoir mettre l'affaire en délibération devant vous, puisqu'il s'agit de statuer sur la peine due aux coupables, je vais vous dire, avant tout, ce qu'un consul ne doit pas vous laisser ignorer. Je savois bien qu'il régnoit dans les esprits une sorte de vertige et de fureur, que l'on cherchoit à exciter des troubles, que l'on avoit de pernicieux desseins ; mais je n'avois jamais cru, je l'avoue, que des citoyens Romains pussent former de si abominables complots. Si vous croyez que peu d'hommes y aient trempé, pères conscripts, vous vous trompez. Le mal est plus étendu que vous ne le croyez. Il a non-seulement gagné l'Italie, il a passé les Alpes, il s'est glissé sourdement dans les provinces ; les lenteurs et les délais ne peuvent que l'accroître ; vous ne sauriez trop tôt l'étouffer, et quelque parti que vous choisissiez, vous n'avez pas un moment à perdre ; il faut prendre votre résolution avant la nuit.

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagemens pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avoit paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévère que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée, et n'insiste sur la peine de mort que parce que les circonstances et l'intérêt de l'état la rendent nécessaire. Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces, pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette dernière partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

Je ne dois pas vous dissimuler ce que j'entends tous les jours : de tout côté viennent à mes oreilles des discours de ceux qui semblent craindre que je n'aie pas assez de moyens, assez de forces pour exécuter ce que vous aurez résolu. Ne vous y trompez pas, pères conscripts ; tout est préparé, tout est prévu, tout est assuré, et par mes soins et ma vigilance, et plus encore par le zèle du peuple Romain, qui veut conserver son empire, ses biens et sa liberté. Vous avez pour vous tous les ordres de l'état : des citoyens de tout âge ont rempli la place publique et les temples, et occupent toutes les avenues qui conduisent au lieu de cette assemblée. C'est qu'en effet cette cause est la première depuis la fondation de Rome, où tous les citoyens n'aient eu qu'un même sentiment, qu'un même intérêt, excepté ceux qui, trop sûrs du sort que leur réservent les lois, aiment mieux tomber avec la république

que de périr seuls. Je les excepte volontiers, je les sépare de nous ; ce ne sont pas nos concitoyens ; ce sont nos plus mortels ennemis. Mais tous les autres, grands dieux ! avec quelle ardeur, avec quel courage, avec quelle affluence ils se présentent pour assurer la dignité et le salut de tous ! Vous parlerai-je des chevaliers Romains, qui, vous cédant le premier rang dans l'état, ne disputent avec vous que de zèle et d'amour pour la patrie ? Après les longs débats qui vous ont divisés, ce jour de danger, la cause commune, vous les a tous attachés ; et j'ose vous répondre que toutes les parties de l'administration publique ne doivent plus redouter aucune atteinte, si cette union établie pendant mon consulat, peut être à jamais affermie. Je vois ici parmi vous, je vois remplis du même zèle, les tribuns de l'épargne, ces dignes citoyens qui, dans ce même jour, pour concourir à la défense générale, ont quitté les fonctions qui les appeloient, ont renoncé au profit de leurs charges, et sacrifié tout autre intérêt à celui qui nous rassemble. Et quel est en effet le Romain à qui l'aspect de la patrie et le jour de la liberté ne soient des biens chers et précieux ? N'oubliez pas dans ce nombre les affranchis, ces hommes qui par leurs travaux et leur mérite se sont rendus dignes de partager vos droits, et dont Rome est devenue la mère, tandis que ses enfans les plus illustres par leur nom et leur naissance, ont voulu l'anéantir. Mais, que dis-je, des affranchis ? Il n'y a pas même un esclave, pour peu que son maître lui rende la servitude supportable, qui n'ait les conjurés en horreur, qui ne désire que la république subsiste, et qui ne soit prêt à y contribuer de tout son pouvoir. N'ayez donc aucune inquiétude, pères conscripts, de ce que vous avez entendu dire, qu'un agent de Lentulus cherchoit à soulever les artisans et le petit peuple. Il l'a tenté, il est vrai, mais vainement ; il ne s'en est pas trouvé un seul assez dénué de ressources ou assez dépravé de caractère, pour ne pas désirer de jouir tranquillement du fruit de son travail journalier, de sa demeure et de son lit. Toute cette classe d'hommes ne peut même fonder sa subsistance que sur la tranquillité publique : leur gain diminue quand leurs ateliers sont fermés : que seroit-ce s'ils étoient embrasés ! Ne craignez donc pas que le peuple Romain vous manque : craignez vous-mêmes de manquer au peuple Romain. Vous avez un consul que les dieux, en l'arrachant aux embûches et à la mort, n'ont pas conservé pour lui-même, mais pour vous. La patrie commune, menacée des glaives et des flambeaux par une conjuration impie, vous tend des mains suppliantes ; elle vous recommande le Capitole, les feux éternels de Vesta, garans de la durée de cet empire ; elle vous recommande ses murs, ses dieux, ses habitans. Enfin, c'est sur votre propre vie, sur celle de vos femmes et de vos enfans, sur vos biens, sur la conservation de vos foyers, que vous avez à prononcer aujourd'hui. Songez combien il s'en est peu fallu que cet édifice de la grandeur Romaine, fondé par tant de travaux, élevé si haut par les dieux, n'ait été renversé dans une nuit. C'est à vous de pourvoir à ce que désormais un semblable attentat ne puisse, je ne dis pas être commis, mais même être médité. Si je vous parle ainsi, pères conscripts, ce n'est pas pour exciter votre zèle, qui va sans doute au-devant du mien ; c'est afin que ma voix qui doit être la première entendue, s'acquitte en votre présence des devoirs de votre consul. Je n'ignore pas que je me fais autant d'ennemis implacables qu'il existe de conjurés, et vous savez quel en est le nombre ; mais ils sont tous, à mes yeux, vils, foibles et abjects ; et quand même il arriveroit qu'un jour, leur fureur excitée et soutenue par quelque ennemi plus puissant, prévalût contre moi sur vos droits et sur ceux de la république, jamais je ne me repentirai de mes actions ni de mes paroles. La mort, dont ils me menacent, est réservée à tous les hommes ; mais la gloire dont vos décrets m'ont couvert, n'a été réservée qu'à moi. Les autres ont été honorés pour avoir servi la patrie ; mais vos décrets n'ont attribué qu'à moi seul l'honneur de l'avoir sauvée. Qu'il soit à jamais célèbre dans vos fastes, ce Scipion qui arracha l'Italie des mains d'Annibal ; cet autre Scipion qui renversa Carthage et Numance, les deux plus cruelles ennemies de Rome ; ce Paul Emile dont un roi puissant suivit le char de triomphe ; ce Marius qui délivra l'Italie des Cimbres et des Teutons ; que l'on mette au-dessus de tout le grand Pompée, dont les exploits n'ont eu d'autres bornes que celles du monde ; il restera en-

core une place assez honorable à celui qui a conservé aux vainqueurs des nations une patrie où ils puissent venir triompher. Je sais que la victoire étrangère a cet avantage sur la victoire domestique, que dans l'une les vaincus deviennent des sujets soumis ou des alliés fidèles, dans l'autre ceux qu'une fureur insensée a rendus ennemis de l'état, ne peuvent, quand vous les avez empêchés de nuire, être réprimés par les armes ni fléchis par les bienfaits. Je m'attends donc à une guerre éternelle avec les méchans. Je la soutiendrai avec le secours de tous les bons citoyens, et j'espère que la réunion du sénat et des chevaliers sera, dans tous les temps, une barrière qu'aucun effort ne pourra renverser.

Maintenant, pères conscripts, tout ce que je vous demande en récompense de ce que j'ai sacrifié pour vous, du gouvernement d'une province et du commandement d'une armée où j'ai renoncé, pour veiller à la sûreté de l'état, de tous les honneurs et de tous les avantages que j'ai négligés pour ce seul motif, de tous les soins que j'ai pris, de tout le fardeau dont je me suis chargé ; tout ce que je vous demande, c'est de garder un souvenir fidèle de mon consulat. Ce souvenir, tant qu'il sera présent à votre esprit, sera le plus ferme rempart que je puisse opposer à la haine et à l'envie. Si mes espérances sont trompées, si les méchans l'emportent, je vous recommande l'enfance de mon fils, et je n'aurai rien à craindre pour lui, rien ne doit manquer un jour ni à sa sûreté, ni même à sa dignité, si vous vous souvenez qu'il est le fils d'un homme qui, à ses propres périls, vous a garantis de ceux qui vous menaçoient.

Ce qui vous reste à faire en ce moment, c'est de statuer avec promptitude et fermeté sur la cause de Rome et de l'empire ; et quoi que vous puissiez décider, croyez que le consul saura maintenir votre autorité, faire respecter vos décrets et en assurer l'exécution.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 6. *Extrait du Plaidoyer pour Muréna.*

Occasion de ce Plaidoyer.

Licinius Muréna, désigné consul pour l'année suivante, avoit été accusé de brigue par Sulpicius, jurisconsulte renommé, l'un de ses compétiteurs au consulat ; et cette accusation étoit soutenue par Caton dont la vertu et le caractère étoient si respectés, et qui dans ce temps même étoit près d'obtenir le tribunat. Parmi les moyens de défense, il étoit nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvoit y mettre un nom tel que celui de Caton. L'orateur osa employer contre lui le ridicule ; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'auroit pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton seroit devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étoient pas ; car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux mêmes qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte ; c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. On verra avec quelle habileté, avec quelle adresse il sépare la personne de Caton de sa doctrine ; comme il se joue doucement de l'une sans affoiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre. Ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui ; c'est en le comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna, après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

Il est temps d'en venir au plus grand appui de nos adversaires, à celui qu'on peut regarder comme le rempart de nos accusateurs, à Caton ; et quelque gravité, quelque force qu'il apporte dans cette cause, je crains beaucoup plus, je l'avoue, son autorité que ses raisons. Je demanderai d'abord que la dignité personnelle de Caton, l'espérance prochaine du tribunat, la gloire de sa vie ne soient point des armes contre nous, et que les avantages qu'il n'a reçus que pour être utile à tous, ne servent pas à la perte d'un seul. Scipion l'Africain avoit été deux fois consul, avoit renversé Carthage et Numance, les deux terreurs de cet empire, quand il accusa Lucius Cotta : il avoit pour lui une grande éloquence, une grande réputa-

tion de probité et d'intégrité, une autorité telle que devoit l'avoir un homme à qui le peuple Romain devoit la sienne. J'ai souvent ouï dire à nos vieillards que rien n'avoit tant servi Cotta auprès de ses juges, que cette prééminence même de Scipion. Ces hommes si sages ne voulurent pas qu'un citoyen succombât dans les tribunaux, de manière à faire croire qu'il avoit été opprimé par l'excessive prépondérance de son accusateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, que le jugement du peuple Romain sauva Sergius Galba des poursuites d'un de vos ancêtres, citoyen très courageux et très considéré, mais qui sembloit trop s'acharner à la perte de son adversaire. Toujours, dans cette ville, le peuple en corps, et en particulier les juges éclairés et qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux trop grandes forces de ceux qui accusoient. Je ne veux point qu'un accusateur fasse sentir dans les tribunaux une supériorité trop marquée, trop de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces avantages pour le salut des innocens, pour le soutien des foibles, pour la défense des malheureux, oui ; mais pour le péril et la ruine des citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc point nous dire qu'en se présentant ici contre Muréna, Caton a jugé la cause : ce seroit poser un principe trop injuste, et faire aux accusés une condition trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de leur accusateur étoit regardée comme leur sentence. Pour moi, Caton, le cas singulier que je fais de votre vertu ne me permet pas de blâmer votre conduite et vos démarches en cette occasion ; mais peut être puis-je y trouver quelque chose à réformer. Vous ne commettez point de fautes, et l'on ne peut pas dire de vous que vous avez besoin d'être corrigé ; mais seulement qu'il y a quelque chose en vous qui peut être adouci et tempéré. La nature elle-même vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'âme. Elle vous a fait grand dans toutes les vertus : mais vous y avez ajouté des principes de philosophie où l'on voudroit plus de modération, plus de douceur, qui sont enfin, pour dire ce que j'en pense, plus sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité ne le comportent ; et puisque je ne parle pas ici devant une multitude ignorante, vous me permettrez, juges, quelques réflexions sur ce genre d'études philosophiques, qui par lui-même n'est éloigné ni de votre goût ni du mien.

Sachez donc que tout ce que nous voyons dans Caton d'excellent, de divin est à lui, lui appartient en propre ; au contraire ce qui nous laisse quelque chose à désirer n'est pas de lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sectateurs s'appellent Stoïciens. Voici quelques-uns de leurs principes : Que le sage n'a point d'égard pour quelque titre de faveur que ce soit ; qu'il ne pardonne jamais aucune faute ; que la compassion et l'indulgence ne sont que légèreté et folie ; qu'il n'est point digne d'un homme de se laisser toucher ni fléchir ; que le sage même s'il est contrefait, est le plus beau des hommes, le plus riche, même en demandant l'aumône, roi, même dans l'esclavage, et que nous tous, qui ne sommes pas des sages, nous ne sommes que des esclaves et des insensés ; que toutes les fautes sont égales ; que tout délit est un crime ; que celui qui tue un poulet quand il n'en a pas le droit, est aussi coupable que celui qui étrangle son père ; que le sage ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis.

Telles sont les maximes que Caton, dont vous connoissez l'esprit et les lumières, a puisées dans de très-savans auteurs, et qu'il s'est appropriées, non pas comme tant d'autres, pour en faire un sujet de controverse, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent quelque remise : prenez garde, dit Caton : n'accordez rien à la faveur.— Des malheureux supplient.—C'est un crime d'écouter la compassion.—Un homme avoue qu'il a commis une faute et demande grâce.—C'est se rendre coupable que de pardonner.—Mais la faute est légère.—Toutes les fautes sont égales.--Avez-vous dit quelque chose sans réflexion ?—Il ne vous est plus permis d'en revenir.—Mais j'ai été entraîné par l'opinion.—Le sage ne connoit que la certitude et nullement l'opinion.—Vous êtes-vous trompé involontairement sur un fait ?—Ce n'est point une erreur, c'est un mensonge, une calomnie. De là une conduite parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi Caton est-il ici accusateur ? C'est qu'il a dit dans le séna

qu'il accuseroit un consulaire.—Mais vous l'avez dit dans la colère.—Le sage ne se met point en colère.—Mais c'étoit un propos du moment qui ne vous engageoit à rien.—Le sage ne peut sans honte changer d'avis. Il ne peut sans crime se laisser fléchir; toute compassion est une foiblesse : toute indulgence un forfait.

Et moi aussi, dans ma première jeunesse, me défiant de mes propres lumières, j'ai recherché, comme Caton, celles des philosophes ; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des principes. Leurs disciples, hommes mesurés dans leurs opinions, pensent que le sage même peut accorder quelque chose aux circonstances, aux considérations particulières ; que l'homme de bien peut céder à la pitié ; qu'il y a des degrés dans les délits et dans les peines ; que la vertu et la fermeté peuvent faire grâce ; que le sage lui-même peut être quelquefois entraîné par l'opinion, emporté par la colère, touché par la compassion ; qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il a dit, et changer d'avis, s'il en trouve un meilleur ; qu'enfin, toutes les vertus ont besoin de mesure et doivent craindre l'excès.

Si avec le caractère que vous avez, Caton, le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que moi, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus courageux, plus tempérant, plus juste ; cela ne se peut pas ; mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur ; vous ne vous seriez pas rendu gratuitement l'agresseur et l'ennemi d'un homme plein de modestie dans ses mœurs, plein d'honneur et de noblesse dans ses sentimens. Vous auriez pensé que la fortune vous ayant tous les deux préposés dans le même temps à la garde de la république, lui comme consul et vous comme tribun, il devoit y avoir entre vous une sorte de liaison patriotique. Vous auriez supprimé, vous auriez oublié ce que vous aviez dit dans le sénat avec trop de violence, ou vous auriez vous-même tiré de vos paroles une conséquence moins rigoureuse. Croyez-moi : vous êtes maintenant dans le feu de l'âge, dans toute l'ardeur de votre caractère, dans tout l'enthousiasme de la doctrine que vous avez adoptée ; mais le temps, l'usage, l'expérience, doivent, sans doute, quelque jour vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En effet, ces législateurs de vertu, ces précepteurs que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, les devoirs de l'homme au-delà des bornes de la nature. Nous pouvons en spéculation aller aussi loin qu'il nous plaît ; nous élever jusqu'à l'infini ; mais dans la pratique, dans la réalité il est un terme où il faut s'arrêter. Ne pardonnez rien, nous dit-on.—Et moi je réponds : pardonnez, quand il y a lieu à l'indulgence.—N'écoutez aucune considération personnelle.—Et je dis qu'il ne faut y avoir égard qu'autant que le devoir et l'équité le permettent. — Ne vous laissez pas toucher à la compassion.—Jamais sans doute au point d'affoiblir l'autorité des lois, mais autant que le prescrit la première de toutes, l'humanité. — Soyez fermes dans vos sentimens. — Oui, si l'on ne vous en propose pas de meilleurs. Ainsi parloit ce grand Scipion, qui eut comme vous, Caton, la réputation d'un homme très-instruit, d'un homme presque divin dans la discipline domestique ; mais que la philosophie dont il faisoit profession, puisée dans les mêmes sources que la vôtre, n'avoit point rendu plus sévère qu'il ne faut l'être, et qui au contraire a toujours passé pour le plus doux des hommes. Lælius avoit pris ces mêmes leçons ; et qui jamais a eu plus d'aménité dans ses mœurs et a rendu la sagesse plus aimable ? J'en puis dire autant de Gallus, de Philippe ; mais j'aime mieux prendre des exemples dans votre maison. Qui de nous n'a pas entendu parler de Caton le censeur, l'un de vos plus illustres aïeux ? Et qui jamais a été plus mesuré dans sa conduite et dans ses principes : plus traitable, plus facile dans le commerce de la vie ? Quand vous l'avez loué dans votre plaidoyer avec autant de justice que de dignité vous l'avez cité comme un modèle domestique que vous vous proposiez d'imiter. Les liens du sang, les rapports du caractère vous y autorisent, il est vrai, plus qu'aucun de nous ; mais pourtant je le regarde comme un exemple pour moi autant que pour vous-même ; et si vous pouviez aussi à votre sévérité naturelle mêler un peu de sa facilité et de sa douceur, toutes les qualités que vous possédez n'en seroient pas meilleures, mais en deviendroient plus aimables.

Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'abord, que l'on écarte de cette cause le nom de Caton ; que l'on mette

à part son autorité qui doit être nulle dans un jugement légal, ou n'avoir de crédit que pour faire le bien ; que l'on nous attaque par des faits. Que voulez-vous, Caton ? que demandez-vous ? sur quoi porte votre accusation ? Vous vous élevez contre la brigue : je ne la défends pas. Vous me reprochez de justifier dans les tribunaux ce que j'ai proscrit par mes lois : j'ai proscrit la brigue et je défends l'innocence. N'accusez-vous que le crime ? Je me joins à vous. Prouvez que Muréna l'a commis, et j'avouerai que mes propres lois le condamnent.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 7. *Plaidoyer de Cicéron dans la Cause du Poëte Archias.*

Occasion de cette Oraison.

On contestoit à Archias, célèbre poëte Grec, le titre de citoyen Romain. Il étoit né à Antioche ; mais il avoit reçu le droit de cité à Héraclée, ville alliée, qui jouissoit des priviléges de la bourgeoisie Romaine. Les archives de cette ville avoient été brûlées, dans le temps de la guerre sociale ; et vingt-huit ans après, un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident qui lui enlevoit la preuve de son titre. Heureusement il avoit pour lui le témoignage de Lucullus dont la protection lui avoit procuré cette faveur des habitans d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avoit le poëte à son amitié et même à sa reconnoissance.

Si j'ai quelque talent, juges, (et je sens combien j'en ai peu) quelque habitude de la parole, (et j'avoue qu'elle est en moi assez médiocre) quelque connoissance de l'art oratoire, puisés dans l'étude des lettres, qui ne m'ont été étrangères en aucun temps de ma vie ; tous ces avantages, quels qu'ils soient, je les dois à Licinius Archias, qui a droit d'en réclamer le fruit et la récompense. Aussi loin que ma mémoire peut remonter dans le passé et revenir sur mes premières années, je le vois dirigeant mes premières études et m'introduisant dans la carrière que j'ai parcourue ; et si ma voix affermie et encouragée par ses leçons, a été quelquefois utile à mes concitoyens, je dois, sans doute, autant qu'il est en moi, servir celui qui m'a mis en état de servir les autres. Ce que je dis, peut étonner ceux qui ne feroient attention qu'à la différence qu'ils trouvent dans le genre de mes travaux et de ceux d'Archias ; mais l'éloquence n'a pas été ma seule étude, et tous les arts qui tiennent à la culture de l'esprit, ont entre eux comme un lieu de parenté, et forment pour ainsi dire une même famille.

Peut-être aussi sera-t on surpris que dans une question de droit, dans un procès qui se plaide publiquement, devant un préteur si distingué et des juges si graves, en présence d'une si nombreuse assemblée, j'emploie un langage tout différent de celui du barreau ; mais c'est une liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges, et j'espère qu'elle ne leur déplaira pas. Le caractère de l'accusé, homme de lettres, excellent poëte, dont le loisir et le travail ont toujours été également éloignés des altercations et du bruit des tribunaux ; le concours d'hommes lettrés qu'attire ici sa cause ; votre goût pour les beaux-arts qu'il cultive, et celui du magistrat qui préside à ce jugement ; tout m'autorise à croire que vous me permettrez de m'écarter un peu de la méthode ordinaire ; et si j'obtiens de vous cette grâce, je me flatte de vous démontrer que non-seulement Archias ne doit point être retranché du nombre de nos concitoyens, mais même que s'il n'en étoit pas, il mériteroit d'y être admis.

Né d'une famille noble d'Antioche, ville anciennement célèbre et opulente, remplie de savans hommes, et florissante par les arts et les lettres, Archias étoit à peine sorti des études de l'enfance, que ses écrits le placèrent au premier rang. Bientôt il devint si célèbre dans l'Asie et dans la Grèce, que son arrivée dans chaque ville étoit une fête ; l'attente et la curiosité qu'il excitoit alloient encore au delà de sa renommée ; et quand on l'avoit entendu, cette attente même étoit surpassée par l'admiration.

Les lettres Grecques étoient alors répandues dans l'Italie, cultivées dans les villes Latines plus qu'elles ne le sont aujourd'hui, et favorisées dans Rome même par la tranquillité dont jouissoit la

république. Les peuples de Tarente, de Rhége et de Naples s'empressèrent d'honorer Archias du droit de cité et de récompenses de toute espèce ; et tous ceux qui étoient faits pour juger des talens, le regardèrent comme un homme dont l'adoption leur faisoit honneur.

Marius et Catulus étoient consuls, lorsqu'il vint à Rome, où sa réputation l'avoit devancé. Il y trouvoit deux grands hommes, dont l'un pouvoit lui fournir de grandes choses à célébrer, et l'autre, joignant à la gloire des exploits militaires le bon goût et les connoissances, étoit digne d'entendre celui qui pouvoit le chanter. Archias, encore revêtu de la robe prétexte, fut reçu dans la maison de Lucullus ; et il doit non-seulement à son génie et à ses écrits, mais encore à son caractère et à ses mœurs, cet avantage honorable, que la maison où sa jeunesse fut accueillie, est encore aujourd'hui l'asile de sa vieillesse. Il étoit bien venu de Métellus le Numidique et de son fils ; Emilius l'écoutoit avec plaisir ; il vivoit avec les deux Catulus, père et fils ; Lucius Crassus le cultivoit ; il étoit étroitement lié avec toute la famille de Lucullus, d'Hortensius, d'Octavius, avec Drusus et Caton ; et c'est encore un honneur pour lui, que parmi ceux qui le recherchoient, les uns le faisoient par goût et parce qu'ils savoient l'apprécier et jouir de son talent, les autres vouloient seulement s'en faire un mérite.

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvoit s'en tenir là, s'il n'eût voulu que la gagner : elle étoit évidente ; mais il avoit promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer : il tient parole, et s'adressant à l'accusateur, il continue ainsi :

Vous me demanderez pourquoi je parois si attaché à Licinius Archias : parce que c'est à lui que je dois chaque jour le délassement le plus doux des travaux du Forum et du tumulte des affaires. Et croyez-vous que je pusse trouver dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets différens, si je ne puisois sans cesse de nouvelles richesses dans l'étude des lettres, ou que je pusse supporter tant de travaux, si les agrémens de cette même étude ne servoient à me récréer et à me soutenir ? J'avoue que je m'y livre le plus qu'il m'est possible. Que ceux là s'en cachent qui n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité commune, ou qui puisse être produit au grand jour ; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas, moi, qui depuis tant d'années ai vécu de manière que jamais ni mon loisir, ni mes intérêts, ni mes plaisirs, ni même mon sommeil, n'ont refusé un seul de mes momens aux besoins de mes concitoyens ? Qui pourroit me savoir mauvais gré de donner à ce genre d'occupation le temps que d'autres donnent aux spectacles, aux voluptés, aux jeux, aux festins, à l'oisiveté ? L'on doit d'autant plus me le permettre, que cet art même dont je fais profession, et qui a été le refuge de mes amis dans tous leurs périls, ce talent de la parole fait partie de ces études que j'ai toujours aimées ; et si l'on trouve que c'est peu de chose, il est des avantages bien plus grands dont je leur ai obligation. Et en effet, si tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai appris ne m'avoit bien persuadé, dès ma jeunesse, que rien n'est plus désirable dans cette vie que la gloire et la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout, et ne compter pour rien les tourmens, l'exil et la mort, me serois-je exposé pour le salut public à tant de combats et aux attaques continuelles des méchans ? Mais tous les livres, tous les monumens de l'antiquité, toutes les paroles des sages répètent cette grande leçon, et toutes ces instructions seroient ensevelies dans les ténèbres, si le génie ne leur avoit prêté sa lumière. Combien d'excellens modèles se présentent à nous dans ces portraits des grands hommes qu'ont tracés les écrivains de la Grèce et de l'Italie ! C'est eux que j'ai toujours eus devant les yeux dans l'administration des affaires publiques ; c'est en pensant à eux que mon âme s'élevoit et se formoit à leur ressemblance,

Quelqu'un me dira : ces hommes dont les lettres nous ont conservé la gloire et les vertus, étoient-ils eux-mêmes lettrés ? je ne puis l'affirmer de tous : je pense qu'il y en a plusieurs d'un naturel assez heureux pour se porter d'eux-mêmes à tout ce qui étoit honnête et glorieux, sans avoir besoin de leçon ; et j'ajouterai encore que la nature sans l'instruction a communément plus de pouvoir que l'instruction sans la nature. Mais aussi quand on joint à ce qu'on a reçu de l'une tout ce que peut ajouter

l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus admirable dans l'humanité.

De ce nombre étoit Scipion l'Africain, que nos pères ont vu, Lælius, Furius, ces hommes dont la sagesse avoit maîtrisé toutes les passions, ce Caton l'ancien, le citoyen le plus courageux et le plus éclairé de son temps; et si tous ces illustres personnages avoient cru la culture des lettres inutile à la connoissance et à la pratique de la vraie vertu, en auroient-ils fait une de leurs occupations?

Mais quand on ne la considéreroit pas par son utilité et son importance; quand on n'y verroit que l'agrément et le plaisir, ce seroit encore celui de tous qui conviendroit le mieux à l'homme bien élevé. Les autres, en effet, ne sont ni de tous les temps, ni de tous les lieux, ni faits pour tout âge: les lettres sont à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune; elles nous amusent dans la retraite, ne sont point déplacées dans la société; elles veillent avec nous, elles nous accompagnent dans nos voyages; elles nous suivent dans les campagnes; enfin quand nous n'en aurions pas le goût, nous ne pourrions leur refuser notre estime et notre admiration.

Pour ce qui regarde la poésie en particulier, nous avons entendu dire aux meilleurs juges que les autres talens s'acquièrent par les préceptes, mais que celui de la poésie est un don de la nature, une faculté de l'imagination, une sorte d'inspiration divine. Aussi notre vieil Ennius appelle les poëtes des *hommes saints*, parce qu'ils sont distingués à nos yeux par les présens de la Divinité. Qu'il soit donc saint parmi vous, parmi des hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce nom de poëte, que les Barbares mêmes n'ont jamais violé. Les rochers et les déserts semblent répondre à la voix du poëte; les bêtes mêmes paroissent sensibles à l'harmonie, et nous y serions insensibles! Les peuples de Colophon, de Chio, de Salamine, de Smyrne, et d'autres encore se disputent Homère et lui élèvent des autels: ils veulent, long-temps après sa mort, l'avoir pour concitoyen, parce qu'il a été grand poëte; et celui qui est réellement le nôtre par sa volonté et par nos lois, nous pourrions le rejeter! Nous rejeterions celui a employé son génie à chanter la gloire du peuple Romain! Oui, dès sa première jeunesse, il a composé un poëme sur la guerre des Cimbres, et cet hommage flatta Marius même, qui étoit, vous le savez, assez étranger au commerce des muses. C'est qu'il n'est personne, si dur et si farouche qu'il puisse être, qui ne soit flatté de voir son nom porté par la poésie aux générations à venir. On demandoit à ce célèbre Athénien, Thémistocle, quelle étoit la voix qu'il entendroit avec le plus de plaisir: *Celle*, dit-il, *qui chantera le mieux ce que j'ai fait.* Ce même Archias a célébré dans un autre ouvrage les victoires de Lucullus sur Mithridate, et cette guerre si fertile en révolutions, qui a ouvert aux armes Romaines des contrées que la nature sembloit leur avoir fermées, ces batailles mémorables où Lucullus, avec peu de soldats, a défait des troupes innombrables, ce siége de Cyzique où il a sauvé une ville, notre alliée, des fureurs de Mithridate, cet incroyable combat de Ténédos où les forces navales de ce puissant roi ont été anéanties avec les généraux qui les commandoient. La gloire de Lucullus est la nôtre; ce qu'on a fait pour lui, on l'a fait pour nous; et dans les chants d'Archias, consacrés à Lucullus, seront perpétués les trophées, les monumens et les triomphes de Rome.

Et qui de nous ignore combien Ennius fut cher à notre fameux Scipion l'Africain? La statue de ce poëte est élevée en marbre dans le tombeau des Scipions. Son poëme de *la Guerre Punique* est regardé comme un hommage rendu au nom Romain: c'est là que les Fabius, les Marcellus, les Fulvius, les Caton sont comblés de louanges honorables que nous partageons avec eux, sont couverts d'un éclat qui rejaillit sur nous. Aussi nos ancêtres donnèrent à ce poëte, né dans la Calabre, le titre de citoyen Romain, et nous le refuserions à Archias, à qui nos lois l'ont accordé! Et qu'on n'imagine pas que ses travaux doivent nous intéresser moins, parce qu'il écrit en vers Grecs: ce seroit se tromper beaucoup. La langue Grecque est répandue dans tout le monde; la nôtre est renfermée dans les limites de notre empire; et si notre puissance est bornée aux pays que nous avons conquis, ne devons-nous pas souhaiter que notre gloire parvienne jusqu'où nos armes n'ont pu

parvenir ? Si cette espèce d'illustration est agréable et chère aux peuples mêmes dont le poëte raconte les exploits, de quel prix ne doit-elle pas être, quel encouragement ne doit-elle pas donner aux chefs, aux généraux, aux magistrats, qui n'envisagent que la gloire dans leurs travaux et leurs périls ! Alexandre avoit à sa suite un grand nombre d'écrivains, chargés de composer son histoire ; mais quand il vit le tombeau d'Achille, il s'écria : *Heureux Achille, qui as trouvé un Homère pour te chanter !* Et en effet, sans cette immortelle Iliade, le même tombeau qui couvrit les restes du vainqueur de Troye, auroit enseveli sa mémoire. Que dirai-je de notre grand Pompée, dont la fortune extraordinaire a égalé la valeur, et qui en présence de son armée, a proclamé citoyen Romain Théophane de Mitylène, l'historien de ses exploits ? Et nos soldats, ces hommes sans lettres, la plupart rustiques et grossiers, sensibles pourtant aux honneurs de leur général, et croyant les partager, ont répondu par leurs acclamations à l'éloge qu'il faisoit de Théophane.

Avouons-le, Romains, osons dire tout haut ce que chacun de nous pense tout bas : nous aimons tous la louange, et ceux qu'elle touche le plus vivement, sont aussi ceux qui savent le mieux la mériter. Les philosophes qui écrivent sur le mépris de la gloire, mettent leurs noms à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle, même en paroissant la mépriser. Décimus Brutus, aussi grand capitaine que bon citoyen, grava sur les monumens qu'il avoit élevés, les vers d'Accius son ami. Fulvius, que notre Ennius accompagnoit lorsqu'il triompha des Etoliens, consacra aux Muses les dépouilles qu'il avoit remportées. Est-ce donc la toge Romaine qui se déclarera leur ennemie, quand les généraux d'armée les révèrent, et qui refusera aux poëtes la protection et les récompenses que leur accordent les guerriers ?

J'irai plus loin, et s'il m'est permis de parler de mon propre intérêt, si j'ose montrer devant vous cet amour de la gloire, trop passionné peut-être, mais qui ne peut jamais être qu'un sentiment noble et louable, je vous avouerai qu'Archias a regardé comme un sujet digne de ses vers les événemens de mon consulat, et tout ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la patrie. L'ouvrage est commencé, je l'ai entendu, j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à l'achever. Car la vertu ne désire d'autre récompense de ses travaux et de ses dangers, que ce témoignage glorieux qui doit passer à la postérité ; et si on veut le lui ôter, que restera-t-il dans cette vie si rapide et si courte, qui puisse nous dédommager de tant de sacrifices ! Certes, si notre âme ne pressentoit pas l'avenir, s'il falloit que ses pensées s'arrêtassent aux bornes de notre durée, qui de nous pourroit se consumer par tant de fatigues, se tourmenter par tant de soins et de veilles, et faire si peu de cas de la vie ? Mais il y a dans tous les esprits élevés une force intérieure qui leur fait sentir jour et nuit les aiguillons de la gloire, un sentiment qui les avertit que notre souvenir ne doit pas périr avec nous, et qu'il doit s'étendre et se perpétuer dans tous les âges. Eh ! nous tous, victimes dévouées à la défense de la république, nous rabaisserions-nous au point de nous persuader qu'après avoir vécu de manière à n'avoir pas un seul moment de repos et de tranquillité ; nous devons encore périr tout entiers ? Si les plus grands hommes sont jaloux de laisser leur ressemblance dans des images et des statues périssables, combien ne devons-nous pas attacher un plus grand prix à ces monumens du génie, qui transmettent à nos derniers neveux l'empreinte fidèle de notre âme, de nos sentimens, de nos pensées ! Pour moi, Romains, en faisant ce que j'ai fait, je croyois dès ce moment en répandre le souvenir dans toute la terre et dans l'étendue des siècles ; et soit que le tombeau doive m'ôter le sentiment de cette immortalité, soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il doive rester quelque partie de nous qui soit encore capable d'en jouir, aujourd'hui du moins, l'on ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir et ma récompense.

Conservez donc, Romains, un citoyen d'un mérite également prouvé, et par la qualité et par l'ancienneté des liaisons les plus respectables, un homme d'un génie tel que nos concitoyens les plus illustres ont désiré de se l'attacher et d'en recueillir les fruits, un accusé dont le bon droit est attesté par le bienfait de la loi, par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage d'un Lucullus, par les registres d'un Métellus. Faites que celui qui a travaillé pour ajouter, autant qu'il est en lui, à votre gloire, à celle de vos généraux et du peuple Ro-

main, qui promet encore de consacrer à la mémoire, ces orages récens et domestiques dont vous venez de sortir, qui est du nombre de ces hommes dont la personne est regardée comme inviolable chez toutes les nations; faites qu'il n'ait pas été amené devant vous pour y recevoir un affront cruel, mais pour obtenir un gage de votre justice et de votre bonté.

Cicéron, Traduction du même.

§ 8. *Extraits du Plaidoyer pour le Tribun Sextius.*

Occasion de cette Oraison.

La faction de Clodius, soutenue assez ouvertement par César, qui vouloit dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secrètement par Pompée lui même, qui étoit jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur, avoit obligé ce grand homme de céder à son ennemi et de s'éloigner de Rome. Seize mois après il fut rappelé avec le plus grand éclat, mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les ordres de l'état fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius que rien n'intimidoit, s'étant mis à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeoit le Forum, et prétendoit à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devoit se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius, voyant qu'il falloit absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et la place publique devint le théâtre du carnage. Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frère de Cicéron courut risque de la vie.

Toutes les violences de Clodius n'empêchèrent pas le retour de Cicéron: mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser Sextius de violence, par Albinovanus, un de ses affidés, tandis que lui-même se proposoit d'accuser Milon.

Combien étoit absurde l'Accusation de Violence faite à Sextius.

L'orateur après avoir rappelé le combat qui pensa être si fatal à Sextius, et peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croient mort, s'écrie :

Et c'est Sextius, c'est lui qui est accusé de violence! Pourquoi? quel est son crime? c'est de vivre encore. Mais Clodius ne peut pas même le lui reprocher. S'il vit, c'est qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, le coup qui devoit être mortel. A qui t'en prends-tu, Clodius? accuse donc le gladiateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il falloit. Accuse ton satellite, Sabinius de Réate, qui cria si heureusement, si à propos pour Sextius, il est mort. Mais lui, que lui reproches-tu? s'est-il refusé au glaive? ne l'a-t-il pas reçu dans ses flancs, comme les gladiateurs du cirque, à qui l'on ordonne de recevoir la mort? De quoi donc est-il coupable, Romains? est-ce de n'avoir pu mourir? d'avoir couvert du sang d'un tribun les marches du temple de Castor? est-ce de ne pas s'être fait reporter sur la place, lorsqu'il fut rendu à la vie, de ne s'être pas remis sous le glaive? Mais je vous le demande, Romains, s'il eût péri dans ce malheur, si cette troupe d'assassins eût fait ce qu'elle vouloit faire, si Sextius que l'on crut mort, fût mort en effet, n'auriez-vous pas tous pris les armes pour venger le sang d'un magistrat dont la personne est inviolable et sacrée, pour venger la république des attentats d'un brigand? Verriez-vous tranquillement Clodius paroître devant votre tribunal? et celui dont la mort vous eût fait pousser un cri de vengeance, pour peu que vous vous fussiez souvenus de vos droits et de vos ancêtres, peut-il craindre quelque chose de vous, quand vous avez à prononcer entre la victime et l'assassin?

Compte des Motifs qui décidèrent Cicéron à quitter Rome, au lieu de résister à la Faction de Clodius.

Je vais vous rendre compte, Romains, de ma conduite et de mes pensées, et je ne manquerai pas à ce qu'attend de moi cette assemblée, la plus nombreuse que j'aie vue jamais entourer ces tribunaux. Si dans la meilleure de toutes les causes, quand le sénat me montroit tant d'attachement, tous les bons citoyens tant de zèle et d'union, quand l'Italie entière étoit prête à tout faire, à tout risquer pour ma défense,

si avec tant d'appuis j'ai pu craindre les fureurs d'un tribun, le plus vil des hommes, et la folle audace de deux consuls, aussi méprisables que lui, j'ai manqué sans doute à la fois et de sagesse et de fermeté. Métellus s'exila lui-même, il est vrai; mais quelle différence! sa cause étoit bonne, je l'avoue, et approuvée par tous les honnêtes gens; mais le sénat ne l'avoit pas solennellement embrassée; tous les ordres de l'état, toute l'Italie ne s'étoient pas déclarés pour lui par des décrets publics.... Il avoit affaire à Marius, au libérateur de l'empire, alors dans son sixième consulat, et à la tête d'une armée invincible, à Saturninus, tribun factieux, mais magistrat vigilant et populaire, et de mœurs irréprochables.... Et moi qui avois-je à combattre? Ce n'étoit pas une armée victorieuse; c'étoit un ramas d'artisans stipendiés qu'excitoit l'espoir du pillage. Qui avois-je pour ennemi? Ce n'étoit point Marius, la terreur des Barbares, le boulevard de la patrie; c'étoient deux monstres odieux, qu'une honteuse indigence et une dépravation insensée avoient faits les esclaves de Clodius? c'étoit Clodius lui-même, un compagnon de débauche de nos baladins, un adultère, un incestueux, un ministre de prostitution, un fabricateur de testamens, un brigand, un assassin, un empoisonneur; et si j'avois employé les armes pour écraser de tels adversaires, comme je le pouvois aisément, et comme tant d'honnêtes gens m'en pressoient, je n'avois pas à craindre qu'on me reprochât d'avoir opposé la force à la force, ni que quelqu'un regrettât la perte de si mauvais citoyens, ou plutôt de nos ennemis domestiques; mais d'autres raisons m'arrêtèrent. Ce forcené Clodius, cette furie ne cessoit de répéter dans ses harangues que tout ce qu'il faisoit contre moi, c'étoit de l'aveu de Pompée, de ce grand homme, aujourd'hui mon ami et qui l'auroit toujours été, si on lui avoit permis de l'être. Clodius nommoit parmi mes ennemis Crassus, citoyen courageux, avec qui j'avois les plus étroites liaisons; César, dont jamais je n'avois mérité la haine. Il disoit que c'étoient là les moteurs de toutes ses actions, les appuis de tous ses desseins; que l'un avoit une armée puissante dans l'Italie, que les deux autres pouvoient en avoir une dès qu'ils le voudroient, et qu'ils l'auroient en effet; enfin ce n'étoient pas les lois, les jugemens, les tribunaux dont il me menaçoit, c'étoient les armes, les généraux, les légions, la guerre. Mais quoi! devois-je faire si grand cas des discours d'un ennemi, qui nommoit si témérairement les plus illustres des Romains? Non, je n'ai pas été frappé de ses discours, mais de leur silence; et quoiqu'ils eussent d'autres raisons à le garder, cependant aux yeux de tant d'hommes disposés à tout craindre, en se taisant ils sembloient se déclarer; en ne désavouant pas Clodius, ils sembloient l'approuver.... Que devois-je faire alors? combattre? Eh bien! le bon parti l'auroit emporté: je le veux. Qu'en seroit-il arrivé? Avez-vous oublié ce que disoit Clodius dans ses insolentes harangues, qu'il falloit me résoudre à périr ou à vaincre deux fois? Et qu'étoit-ce qu'avoir à combattre deux fois? N'étoit-ce pas avoir à combattre, après ce tribun insensé, deux consuls aussi méchans que lui, et ceux qui étoient tout prêts à se déclarer ses vengeurs? Ah! quand le danger n'eût menacé que moi seul, j'aurois mieux aimé mourir que de remporter cette seconde victoire, qui étoit la perte de la république. C'est vous que j'en atteste, ô dieux de la patrie! dieux domestiques! C'est vous qui m'êtes témoins, que pour épargner vos temples et vos autels, pour ne pas exposer la vie des citoyens qui m'est plus chère que la mienne, je n'ai pu me résoudre à cet horrible combat. Étoit-ce donc la mort que je pouvois craindre? Et lorsqu'au milieu de tant d'ennemis je m'étois dévoué pour le salut public, n'avois-je pas devant les yeux l'exil et la mort? n'avois-je pas dès lors prédit moi-même tous les périls qui m'attendoient?...... Mon éloignement volontaire a écarté de vous les meurtres, l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la patrie, la première fois avec gloire, la seconde avec douleur. Car je ne me vanterai point d'avoir pu me priver, sans un mortel regret, de tout ce qui m'étoit cher au monde, de mes enfans, de mon épouse, de l'aspect de ces murs, de la vue de mes concitoyens qui me pleuroient, de cette Rome qui m'avoit honoré. Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible; et quelle obligation m'auriez-vous donc, si tout ce que j'abandonnois pour vous, j'avois pu le perdre avec indiffé-

rence ? Je vous ai donné, Romains, la preuve la plus certaine de mon amour pour la patrie, lorsque me résignant au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux aimé l'achever que de vous livrer à vos ennemis.

Cicéron, Traduction du même.

§ 9. *Extrait du Plaidoyer de Milon.*

Occasion de ce Plaidoyer.

Clodius et Milon se faisoient une guerre ouverte au milieu de Rome. Milon aspiroit au consulat, et Clodius à la préture ; et ce dernier qui avoit tant d'intérêt à ne pas voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avoit dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne seroit pas en vie. Milon paroissoit déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenoit de la campagne avec une suite d'environ trente personnes : il étoit à cheval ; et Milon qui alloit à Lanuvium, étoit dans un chariot avec sa femme ; mais sa suite étoit plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea : Clodius blessé et se sentant le plus foible, se retira dans une maison, comme pour s'en faire un asile : mais Milon ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Les parens et les amis de Clodius poursuivirent la vengeance de sa mort. Milon fut accusé et, malgré l'éloquent plaidoyer de Cicéron, condamné à l'exil.

Bien loin que Milon doive être puni pour avoir tué Clodius, il mérite, au contraire, la Reconnoissance du Peuple Romain.

Si dans ce moment même Milon, tenant en sa main l'épée encore sanglante, s'écrioit : Romains, écoutez-moi ; écoutez-moi, citoyens ; oui, j'ai tué Clodius ; c'est avec ce bras, c'est avec ce fer que j'ai écarté de vos têtes les fureurs d'un scélérat que nul frein ne pouvoit plus retenir, que les lois ne pouvoient plus enchaîner ; c'est par sa mort que vos droits, la liberté, l'innocence, l'honneur sont en sûreté ; si Milon tenoit ce langage, auroit-il quelque chose à craindre ? Et en effet, aujourd'hui qui ne l'approuve pas ? qui ne le trouve pas digne de louange ? qui ne pense pas, qui ne dit pas tout haut que jamais homme n'a donné au peuple Romain un plus grand sujet de joie ? De tous les triomphes que nous avons vus, nul, j'ose le dire, n'a répandu dans ces murs une plus vive allégresse, et n'a promis des avantages plus durables. Je me flatte, Romains, que vous et vos enfans êtes destinés à voir dans la république les plus heureux changemens : persuadez-vous bien que vous ne les verriez jamais, si Clodius vivoit encore. Tout nous autorise à espérer qu'avec un consul tel que le grand Pompée, cette même année verra mettre un frein à la licence, verra la cupidité réprimée, les lois affermies ; et ces jours de salut que nous attendons, quel homme assez insensé se flatteroit de les voir luire du vivant de Clodius ? Que dis-je ! quelle est celle de vos possessions domestiques dont vous eussiez pu vous promettre une jouissance assurée et paisible, tant que ce furieux auroit pu faire sentir sa domination ? Je ne crains pas qu'on impute à mes ressentimens particuliers de mettre dans mes accusations plus de violence que de vérité. Quoique j'eusse, plus que tout autre, le droit de le haïr, cependant ma haine personnelle ne pourroit pas être au-dessus de l'horreur universelle qu'il inspiroit.... Enfin, juges, je vous le demande : il s'agit de prononcer sur le meurtre de Clodius : imaginez-vous donc, (car la pensée peut nous représenter un moment les objets comme si l'on en voyoit la réalité) imaginez-vous, dis-je, que l'on me promet d'absoudre Milon, sous la condition que Clodius revivra. Vous frémissez tous ! Eh quoi ! si cette seule idée, tout mort qu'il est, vous a frappés d'épouvante, que seroit-ce donc s'il étoit vivant ?

Superbe Péroraison de ce Plaidoyer.

Que me reste-t-il à faire, si ce n'est d'implorer en faveur du plus courageux des hommes la pitié que lui-même ne demande point, et que je demande même malgré lui ? Si vous ne l'avez pas vu mêler une larme à toutes celles qu'il vous fait répandre, si vous n'avez remarqué aucun changement dans sa con-

tenance ni dans ses discours, vous ne devez pas pour cela prendre moins d'intérêt à son sort ; peut-être même est-ce une raison pour lui en devoir davantage. Si dans les combats de gladiateurs, quand il s'agit du sort de ces hommes de la dernière classe, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'aversion et du mépris pour ceux qui se montrent timides et supplians, et qui nous demandent la vie ; si au contraire nous nous intéressons au salut de ceux qui font voir un grand courage et s'offrent hardiment à la mort ; si nous croyons alors devoir notre compassion à ceux qui ne l'implorent pas, combien cette disposition est-elle encore plus juste et mieux placée, quand il s'agit de nos meilleurs citoyens ? Pour moi, je l'avoue, je suis pénétré de douleur, quand j'entends ce que Milon me répète tous les jours, quand j'entends les adieux qu'il adresse à ses concitoyens. Qu'ils soient heureux, me dit-il ; qu'ils vivent dans la paix et la sécurité ; que la république soit florissante ; elle me sera toujours chère, quelque traitement que j'en reçoive. Si je ne puis jouir avec elle du repos que je lui ai procuré, qu'elle en jouisse sans moi et par moi. Je me retirerai, je m'éloignerai, content de trouver un asile dans la première cité libre et bien gouvernée, que je rencontrerai sur mon passage. O travaux inutiles et mal récompensés ! s'écrie t-il ; ô espérances trompeuses ! ô trop vaines pensées! Moi, qui, dans ces temps déplorables, marqués par les attentats de Clodius, quand le sénat étoit dans l'abattement, la république dans l'oppression, les chevaliers Romains sans pouvoir, tous les bons citoyens sans espérance, leur ai dévoué, leur ai consacré tout ce que le tribunat me donnoit de puissance, me serois-je attendu à être un jour abandonné par ceux que j'avois défendus ? moi, qui t'ai rendu à ta patrie, Cicéron, (car c'est à moi qu'il s'adresse le plus souvent) devois-je croire qu'il ne me fût pas permis d'y demeurer ? Où est maintenant ce sénat dont nous avons pris en main la cause ? où sont ces chevaliers Romains qui devoient toujours être à toi ? où sont ces secours que nous promettoient les villes municipales, ces recommandations de toute l'Italie ? enfin, où est ta voix, ô Cicéron, qui a sauvé tant de citoyens ? ta voix ne peut donc rien pour mon salut, après que j'ai tout risqué pour le tien ?

Ce que je ne puis répéter ici qu'avec des gémissemens, il le dit avec le même visage que vous lui voyez. Il ne croit point ses concitoyens capables d'ingratitude ; il ne les croit que foibles et timides. Il ne se repent point d'avoir prodigué son patrimoine pour s'attacher cette partie du peuple que Clodius armoit contre vous ; il compte parmi les services qu'il vous a rendus, ses libéralités dont le pouvoir ajoutant à celui de ses vertus, a fait votre sûreté. Il se souvient des marques d'intérêt et de bienveillance que le sénat lui a données dans ce moment même ; et dans quelque endroit que son destin le conduise, il emporte avec lui le souvenir de vos empressemens, de votre zèle et de vos regrets.... Il ajoute, et avec vérité, que les grandes âmes n'envisagent dans leurs actions que le plaisir de bien faire, sans songer au prix qui les attend ; qu'il n'a rien fait dans sa vie que pour l'honneur ; que si rien n'est plus beau, plus désirable que de servir sa patrie et de la délivrer du danger, ceux-là, sans doute, sont heureux envers qui elle s'est acquittée par des honneurs publics ; mais qu'il ne faut pas plaindre ceux envers qui leurs concitoyens demeurent redevables ; que si l'on apprécie les récompenses de la vertu, la gloire est la première de toutes ; que c'est elle qui console de la brièveté de la vie par la pensée de l'avenir, qui nous reproduit quand nous sommes absens, nous fait revivre quand nous ne sommes plus, et sert aux hommes comme de degré pour s'élever jusqu'aux cieux.

Dans tous les temps, dit-il, le peuple Romain, toutes les nations, parleront de Milon ; son nom ne sera jamais oublié ; aujourd'hui même, que tous les efforts de mes ennemis se réunissent pour irriter l'envie contre moi, partout la voix publique me rend hommage ; partout où les hommes se rassemblent, ils me rendent des actions de grâces. Je ne parle pas des fêtes que l'Etrurie a célébrées et établies en mon honneur : il y a maintenant plus de trois mois que Clodius a péri, et le bruit de sa mort, en parcourant toutes les provinces de l'empire, y a répandu la joie et l'allégresse. Et qu'importe où je sois désormais, puisque mon nom et ma gloire sont partout ?

Voilà ce que tu me dis souvent, Milon, en l'absence de ceux qui m'écou-

tent, et voici ce que je te réponds en leur présence. Je ne puis refuser des éloges à ce grand courage; mais plus je l'admire, plus ta perte me devient amère et douloureuse. Si tu m'es enlevé, si l'on t'arrache de mes bras, je n'aurai pas même cette consolation de pouvoir haïr ceux qui m'auront porté un coup si sensible. Ce ne sont pas mes ennemis qui me priveront de toi; ce sont ceux mêmes que j'ai le plus chéris, ceux qui m'ont fait à moi-même le plus de bien. Non, Romains, quelque chagrin que vous me causiez, (et vous ne pouvez m'en causer un plus cruel) jamais vous ne me forcerez à oublier ce que vous avez fait pour moi; mais si vous l'avez oublié vous-mêmes, si quelque chose en moi a pu vous offenser, pourquoi ne pas m'en punir plutôt que Milon? quoi qu'il m'arrive, je m'estimerai heureux, si je ne suis pas le témoin de sa disgrâce.

La seule consolation qui puisse me rester, Milon, c'est qu'au moins j'aurai rempli envers toi tous les devoirs de l'amitié, du zèle et de la reconnoissance. Pour toi j'ai bravé l'inimitié des hommes puissans; j'ai exposé ma vie à tous les traits de tes ennemis; pour toi j'ai pu même les supplier; j'ai regardé ton danger comme le mien, et mon bien et celui de mes enfans comme le tien propre. Enfin, s'il est quelque violence qui menace ta tête, je ne crains pas de l'appeler sur la mienne. Que me reste-t-il encore? que puis-je dire? que puis-je faire, si ce n'est de lier désormais mon sort au tien, quel qu'il soit, et de suivre en tout ta fortune? J'y consens, Romains; je veux bien que vous soyez persuadés que le salut de Milon mettra le comble à tout ce que je vous dois, ou que tous les bienfaits que j'ai reçus de vous seront anéantis dans sa disgrâce. Mais pour lui, toute cette douleur dont je suis pénétré, ces pleurs que m'arrache sa situation, n'ébranlent point son incroyable fermeté. Il ne peut se résoudre à regarder comme un exil quelque lieu que ce soit où puisse habiter la vertu; la mort même ne lui paroît que le terme de l'humanité, et non pas une punition. Qu'il reste donc dans ces sentimens qui lui sont naturels; mais nous, Romains, quels doivent être les nôtres? Voulez-vous ne garder de Milon que son souvenir, et le bannir en le regrettant? Est-il au monde quelque asile plus digne de ce grand homme que le pays qui l'a produit? Je vous appelle tous, ô vous, braves Romains, qui avez répandu votre sang pour la patrie, centurions, soldats, c'est à vous que je m'adresse dans les dangers de ce citoyen courageux. Est-ce devant vous, qui assistez à ce jugement, les armes à la main, est-ce sous vos yeux que la vertu sera bannie, sera chassée, sera rejetée loin de nous? Malheureux que je suis! C'est avec le secours de ces mêmes Romains, ô Milon! que tu as pu me rappeler dans Rome, et ils ne pourront m'aider à t'y retenir! Que répondrai-je à mes enfans qui te regardent comme un second père, à mon frère aujourd'hui absent, mais qui a partagé autrefois tous les maux dont tu m'as délivré? Je leur dirai donc que je n'ai rien pu pour ta défense, auprès de ceux qui t'ont si bien secondé pour la mienne! et dans quelle cause! dans celle qui excite un intérêt universel. Devant quels juges! devant ceux à qui la mort de Clodius a été le plus utile. Avec quel défenseur? avec Cicéron. Quel si grand crime ai-je donc commis, de quel forfait inexpiable me suis-je chargé, quand j'ai recherché, découvert, étouffé cette fatale conjuration qui nous menaçoit tous, et qui est devenue pour moi et pour les miens une source de maux et d'infortunes? Pourquoi m'avez-vous rappelé dans ma patrie? est-ce pour en chasser, sous mes yeux, ceux qui m'y ont rétabli? voulez-vous donc que mon retour soit plus douloureux que mon exil, ou plutôt comment puis-je me croire en effet rétabli, si je perds ceux à qui je dois mon salut? Plût aux dieux que Clodius (pardonne, ô ma patrie, pardonne: je crains que ce vœu que m'arrache l'intérêt de Milon ne soit un crime envers toi:) plût aux dieux que Clodius vécût encore, qu'il fût préteur, consul, dictateur, plutôt que de voir l'affreux spectacle dont on nous menace! O dieux immortels! ô Romains! conservez un citoyen tel que Milon?—Non, me dit-il, que Clodius soit mort comme il le méritoit, et que je subisse le sort que je n'ai pas mérité. —C'est ainsi qu'il parle; et cet homme né pour la patrie, mourroit ailleurs que dans sa patrie! Sa mémoire sera gravée dans vos cœurs, et lui-même n'aura pas un tombeau dans l'Italie! et quelqu'un de vous pourra prononcer l'exil d'un homme que toutes les nations vont

appeler dans leur sein ! O trop heureuse la ville qui le recevra ! O Rome ingrate, si elle le bannit ; malheureuse si elle le perd ! Mes larmes ne me permettent pas d'en dire davantage, et Milon ne veut pas être défendu par des larmes ! Tout ce que je vous demande, c'est d'oser, en donnant votre suffrage, n'en croire que vos sentimens. Croyez que celui qui a choisi pour juges les hommes les plus justes et les plus fermes, les plus honnêtes gens de la république, s'est engagé d'avance plus particulièrement que personne, à approuver ce que vous auront dicté la justice, la patrie et la vertu.

Cicéron. Traduction du même.

§ 10. *Harangue de Quintius Capitolinus au Peuple Romain.*

Occasion de cette Harangue.

La discorde et l'animosité réciproque des deux ordres de l'Etat, faisoient oublier les intérêts et les dangers communs, pour ne s'occuper que des dissentions domestiques. Les peuples ennemis de Rome avoient profité de l'occasion favorable, pour s'avancer jusqu'aux portes, sans que personne se mît en devoir de les repousser. Le consul Quintius monta à la tribune et parla ainsi.

Quoique je ne me sente coupable d'aucune faute, Romains, je me sens pénétré de honte en paroissant devant vous. Quoi ! vous savez, et la postérité l'apprendra, que les Eques et les Volsques, qui tout-à-l'heure pouvoient à peine résister aux Herniques, sont venus en armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrième consulat de Quintius, et y sont venus impunément ! Quoique dès long-temps les choses en soient au point de ne présager rien que de triste, cependant si j'avois cru que cette année dût être l'époque d'une semblable ignominie, je m'y serois dérobé par l'exil ou par la mort même, si c'eût été le seul moyen de sauver mon honneur. Donc, si vos ennemis avoient été vraiment des hommes, si des guerriers dignes de ce nom avoient eu entre les mains ces armes qui ont menacé nos remparts, Rome pouvoit être prise, lorsque Quintius étoit consul ! Ah ! j'avois assez d'ans et d'honneurs : je devois mourir dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches ennemis ont-ils méprisé ? est-ce nous, consuls ? est-ce vous, Romains ? Si la faute est à nous, ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas, et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions : si la faute est à vous seuls, que les dieux et les hommes ne vous en punissent jamais : il suffit de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont pas compté sur leur courage, encore moins sur votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs biens, passés sous le joug, ils vous connoissent assez : ils se connoissent eux-mêmes. La division des deux ordres, les querelles du sénat et du peuple, voilà la maladie de l'état ; voilà le poison qui nous dévore et nous consume. Tandis que nous ne pouvons nous accorder ensemble ni sur les bornes de l'autorité ni sur celles de la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le sénat, les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais, par les dieux immortels ! que vous faut-il encore ? Vous avez voulu des tribuns : pour avoir la paix, nous y avons consenti. Vous avez désiré qu'on élût des décemvirs : ils ont été créés. Les décemvirs vous ont déplu : nous les avons forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé condamner à l'exil et à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns : ils vous ont été rendus. Vous avez prétendu au consulat, et quoique cette prétention nous parût contraire à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns ; l'appel au peuple ; la loi qui soumet le sénat aux plébiscites ; tous nos priviléges détruits sous le prétexte de rétablir l'égalité ; nous avons supporté, nous supportons tout : quel sera le terme de ces longs débats ? Quand pourrons-nous avoir une commune patrie et ne faire qu'un seul et même peuple ? Vaincus, nous sommes plus patiens et plus paisibles que vous qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous avoir réduits à vous craindre ? C'est contre nous qu'on s'empare du Mont Aventin ; contre nous que l'on se saisit du Mont Sacré ! Mais quand le Volsque étoit prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur nos remparts,

personne ne l'a repoussé. Vous n'avez des armes, vous n'avez des forces que contre nous. Eh bien donc! quand vous aurez assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la place publique de vos fureurs séditieuses, rempli les prisons de sénateurs; allez donc avec ce même emportement et cette même fierté, allez jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs, ou si vous ne l'osez pas, regardez du haut de vos remparts, regardez vos campagnes ravagées par le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées par l'ennemi; voyez fumer vos toits embrasés; et dans ce désordre commun, quand Rome est menacée, quand l'ennemi triomphe, en quel état croyez-vous que soient vos fortunes particulières? Encore un moment, et chacun de vous apprendra les pertes qu'il a faites. Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage? Vos tribuns peut-être vous rendront ce que vous aurez perdu. Oui, sans doute, en déclamations, en invectives, en accumulant les lois sur les lois, les harangues sur les harangues. En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux; mais quelqu'un de vous en est-il revenu plus riche chez lui? En a-t-il rapporté à sa femme et à ses enfans autre chose que des haines, des animosités, des querelles publiques et particulières, dont les suites vous auroient déjà été funestes, si la sagesse d'autrui ne vous défendoit de vos propres fautes. Ah! quand vous serviez sous vos consuls, et non pas sous vos tribuns, dans les camps et non pas dans le *Forum*, quand vos cris faisoient frémir l'ennemi dans les batailles, et non pas le sénat Romain dans vos assemblées, alors chargés de butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'état et de la vôtre, vous retourniez triomphans dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous, vous Romains, qui laissez l'ennemi emporter vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous le voulez; restez ici pour écouter vos harangueurs; passez votre vie dans la place publique. Vous croyez vous dérober à la nécessité des combats; elle vous poursuit: vous n'avez pas voulu vous mettre en campagne contre les Eques et les Volsques: ils sont au pied des murs. Si vous ne les en chassez pas, tout-à l'heure ils seront dans cette enceinte, ils monteront au Capitole, ils vous suivront jusque dans vos maisons. Deux ans sont écoulés depuis que le sénat ordonne de lever des troupes, et de conduire une armée au Mont Algide; et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre loisir, sans songer que ce loisir d'un moment va multiplier les guerres et les dangers. Je sais qu'on peut vous tenir des discours plus agréables; mais quand mon caractère ne me porteroit pas à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt que des choses flatteuses, la nécessité m'en feroit une loi. Je voudrois vous plaire, Romains, mais j'aime encore mieux vous sauver, et à ce prix, je n'examine pas même si vous m'en saurez gré. Il est dans la nature que celui qui ne songe qu'à son propre intérêt en parlant à la multitude, trouve le moyen de paroître plus populaire que celui qui ne voit rien que l'intérêt de l'état. Vous imaginez peut-être que tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs éternels qui ne vous permettent ni de combattre au-dehors, ni d'être tranquilles au-dedans, sont fort occupés de vos intérêts. Quelle erreur! Leur élévation et leur profit; voilà ce qu'ils cherchent en vous soulevant contre nous. Ils sont nuls quand nous sommes tous d'accord; ils sont puissans dans le trouble et le désordre; et ils aiment encore mieux faire le mal, que de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin vous lasser de tant de discordes, vous dégoûter de ces mœurs nouvelles et redevenir semblables à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage, (et si je manque à cet engagement, je dévoue ma tête à tous les supplices,) je m'engage à vous venger dans peu de jours, de ces déprédateurs de vos campagnes, à les mettre en fuite, à m'emparer de leur camp, et à reporter jusque dans leurs villes cette terreur de la guerre qui est venue jusqu'à nos portes, et ce bruit des armes qui retentit autour de nous.

Tite-Live, Traduction du même.

§ 11. *Remercîment de Marius au Peuple Romain, après qu'il eut été nommé pour commander en Afrique, et faire la Guerre à Jugurtha.*

Je n'ignore pas, Romains, que la plupart de ceux qui briguent les honneurs, se montrent, quand ils les ont obtenus, bien différens de ce qu'ils étoient lors-

qu'ils les ont demandés ; d'abord actifs, modestes, supplians, ensuite indolens et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes principes : la république est plus que le consulat, et il convient de mettre plus de soin à servir l'une qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non plus que si j'ai reçu de vous un grand bienfait, vous m'avez chargé d'un grand fardeau. Pourvoir aux dépenses de la guerre en ménageant le trésor public, forcer les citoyens au service sans se faire d'ennemis, veiller à tout au-dedans et au-dehors, et tout cela, au milieu des obstacles, de l'envie et des factions, est plus difficile qu'on ne l'imagine. D'autres s'ils commettent des fautes, ont pour eux leur ancienne noblesse, la gloire de leurs ancêtres, le crédit de leurs parens et de leurs alliés, l'appui de nombreux cliens. Je n'ai pour moi que moi seul : toutes mes ressources sont dans moi-même, dans mon courage, dans ma conduite irréprochable : tout le reste me manqueroit. Je vois que tout le monde a les yeux sur moi, que les bons citoyens me sont favorables, parce que mes actions sont utiles à la république, mais que les nobles n'attendent que l'occasion de m'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts, pour qu'ils ne puissent pas vous en imposer, et pour ne pas donner prise sur moi. Je me suis comporté, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, de manière à être accoutumé à tous les travaux, à tous les dangers : si je me suis conduit ainsi de moi-même, avant de vous être redevable, je n'ai pas envie de changer ma conduite après que vous m'en avez payé le prix. Que ceux à qui l'ambition apprit à se contrefaire, aient de la peine à régler l'usage de leur pouvoir, cela doit être ; pour moi, qui ai passé ma vie à remplir mes devoirs, l'habitude de bien faire m'est devenue naturelle. Vous m'avez chargé de faire la guerre à Jugurtha, et la noblesse en murmure. C'est à vous de voir si un autre choix seroit préférable ; s'il vaut mieux envoyer à cette expédition quelqu'un choisi dans cette foule de nobles, quelque homme de vieille race, qui compte beaucoup d'ancêtres et point d'années de services, à qui la tête tourne dans un commandement si considérable, et qui soit réduit à chercher dans ce même peuple un subalterne qui lui apprenne son métier. Car c'est ce qui arrive le plus souvent, vous le savez, et celui que vous avez choisi pour général s'en choisit un autre pour lui-même. J'en connois, Romains, qui parvenus au consulat, ont commencé à se faire lire les actions de leurs ancêtres, et les livres des Grecs sur l'art militaire ; fort mal-à-propos, ce me semble ; car si dans l'ordre des choses on est élu avant de commander, dans l'ordre de la raison, il faut apprendre à commander avant d'être élu. Comparez à ces anciens nobles si altiers un homme nouveau tel que moi. Ce qu'ils lisent ou ce qu'ils entendent dire, je l'ai vu ou je l'ai fait. Ce que l'étude leur apprend, je le sais par l'expérience : lequel vaut le mieux des paroles ou des actions ? Je vous en fais juges, Romains. Ils méprisent ma naissance, et moi leur lâcheté. Ils me reprochent la faute de la fortune : je leur reproche leurs vices, ou plutôt je pense que tous les hommes sont égaux par la nature, mais que celui-là est le plus noble qui est le meilleur et le plus brave. Demandez aux parens d'un Albinus, d'un Bestia, s'ils aiment mieux être les peres de pareils fils, que d'un Marius : ils vous répondront qu'ils voudroient avoir pour fils celui qui a le plus de mérite. Si les nobles ont raison de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs ancêtres qui ont commencé comme moi par n'avoir d'autre noblesse que la vertu. Ils m'envient mes honneurs ; qu'ils m'envient donc aussi mes fatigues, mes périls, ma probité : car c'est l'un qui m'a valu l'autre. Mais ces hommes corrompus par l'orgueil, vivent comme s'ils méprisoient les honneurs, et les demandent comme s'ils les avoient mérités. Certes, ils s'abusent beaucoup, de prétendre à la fois à deux choses si opposées, aux plaisirs de l'oisiveté, et aux récompenses du courage. Ces mêmes hommes, quand ils parlent dans le sénat ou devant vous, élèvent jusqu'aux cieux le mérite de leurs ancêtres, et croient par-là s'agrandir dans l'opinion : c'est tout le contraire : leur lâcheté paroît d'autant plus coupable, que les actions de leurs aïeux ont été plus éclatantes. La gloire des pères éclaire la honte des enfans. Je ne peux pas, comme eux, citer ce qu'ont fait les autres, mais ce qui vaut beaucoup mieux, je puis dire ce que j'ai fait ; et cependant voyez comme ils sont injustes. Ils ne me permettent pas de m'applaudir de ce qui m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce qui ne leur ap-

partient pas ; apparemment parce que je n'ai pas comme eux, des portraits de famille à étaler devant vous, et que ma noblesse ne date que de moi ; comme s'il ne valoit pas mieux s'en faire une à soi-même, que de flétrir celle dont on a hérité. Je sais que s'ils veulent me répondre, ils ne manqueront pas de paroles éloquentes et bien arrangées, mais comblé de vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous, outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir me taire, de peur qu'on ne prît le silence de la modestie pour un aveu de la conscience. Car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé par leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent me rendre justice ; s'ils sont faux, ma conduite les réfute. Mais puisqu'ils accusent votre choix, qui m'a chargé d'une commission également importante et honorable ; voyez encore une fois si vous devez vous en repentir. Je ne saurois vous donner pour mes garans les triomphes et les consulats de mes pères ; mais s'il le faut, je puis montrer les décorations militaires que j'ai reçues, les enseignes que j'ai prises à l'ennemi, les cicatrices dont je suis couvert. Romains, voilà mes titres de noblesse : ils ne me sont pas venus par succession ; ils sont le prix des fatigues, des services et des dangers.

Je ne parle pas bien ; je ne suis pas éloquent, je le sais : c'est un art dont je fais peu de cas. Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir par de belles paroles des actions qui ne le sont pas ; mais la vertu, quand elle se montre, n'a besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les lettres Grecques : j'ai cru cette étude bien inutile, puisqu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce qui importe davantage à la république, à frapper l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à ne rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai à mes soldats. Je ne me traiterai pas délicatement en les traitant avec rigueur : je ne veux pas que ma gloire ne soit que le fruit de leurs peines ; c'est ainsi que l'on commande à des citoyens ; c'est ainsi qu'il est utile de commander. Vivre soi-même dans la mollesse, et faire vivre son armée dans les privations, est d'un maître et non pas d'un général. C'est en pensant, en agissant comme moi que nos pères ont été grands, et ont illustré la république. La noblesse d'aujourd'hui qui ne leur ressemble guères, nous insulte parce que nous voulons leur ressembler : elle brigue les honneurs comme s'ils lui étoient dus. Ils se trompent ces hommes superbes : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pouvoient leur transmettre, des richesses, des titres, un grand nom : ils ne leur ont pas laissé la vertu : ils ne le pouvoient pas. Ce n'est pas un présent qu'on puisse faire, ni qu'on puisse recevoir. Ils disent que je suis grossier et sans éducation, parce que je n'entends rien à préparer un festin, parce que je ne paie pas un cuisinier, un histrion plus cher qu'un fermier. J'en conviens, Romains. J'ai appris de mon père, et j'ai entendu dire aux honnêtes gens, que le luxe est pour les femmes, et le travail pour les hommes, qu'il faut à un bon citoyen plus de gloire que de richesse, que les ornemens d'un guerrier, ce sont ses armes et non pas ses meubles. Quant à eux, qu'ils s'occupent des seules choses dont ils fassent cas, des plaisirs et de la table ; qu'ils passent leur vieillesse comme ils ont passé leurs premières années, dans les festins, dans les débauches et la dissolution, et qu'ils nous laissent la sueur et la poussière des camps, à nous qui en faisons plus de cas que de leurs voluptés. Mais non : quand ils se sont déshonorés par toutes sortes d'infamies, ils viennent ravir les récompenses des honnêtes gens. Ainsi par la plus criante injustice, le luxe, la mollesse, les vices ne nuisent pas à ceux qui en sont coupables, et nuisent à la république qui en est innocente. Maintenant que je leur ai répondu, non pas en proportion de leur indignité, mais convenablement à mes mœurs ; je dirai un mot de la chose publique. D'abord pour ce qui regarde la Numidie, soyez tranquilles, Romains, vous avez écarté tout ce qui jusqu'à présent avoit défendu Jugurtha ; l'avarice, l'ignorance, l'orgueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux une armée qui connoît le pays, mais jusqu'ici plus brave qu'heureuse, et affoiblie en grande partie par l'avidité et la témérité de ses chefs. Vous tous donc qui êtes en état de porter les armes, préparez-vous à défendre la république avec moi. Que le malheur passé et la dureté des commandans ne vous effraient plus ; vous avez un général qui dans les

marches et les combats, sera votre guide et votre compagnon, et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec le secours des dieux, vous pouvez tout vous promettre, la victoire, le butin, l'honneur; et quand tous ces avantages seroient douteux ou éloignés, il conviendroit encore que les bons citoyens vinssent au secours de la république; car la lâcheté ne sauve personne de la mort, et jamais père n'a désiré que ses enfans vécussent toujours, mais qu'ils fussent estimés et honorés. J'en dirois davantage, Romains, si les paroles donnoient du courage à ceux qui n'en ont pas; mais pour les braves, j'en ai dit assez.

Salluste, Traduction du même.

§ 12. *Discours de Crémutius Cordus, accusé dans le Sénat, sous le Règne de Tibère, d'avoir appelé dans ses écrits Brutus et Cassius* les derniers des Romains.

On m'inculpe dans mes paroles, pères conscrits, tant je suis innocent dans mes actions. Cependant mes paroles même n'ont attaqué ni César, ni ses parens, les seuls qui soient compris dans les accusations de lèse-majesté. On me reproche d'avoir loué Brutus et Cassius: beaucoup d'auteurs en ont écrit l'histoire, aucun ne les a nommés sans éloges. Tite-Live distingué entre tous les écrivains par son éloquence et sa véracité, a donné tant de louanges à Pompée, qu'il en eut d'Auguste le nom de Pompéïen, sans en être moins aimé. Nulle part chez lui, Scipion, Afranius, ni ce même Cassius, ni ce même Brutus, ne sont traités de brigands et de parricides, comme on les appelle aujourd'hui, et souvent il les appelle de grands hommes. Asinius Pollion, dans ses écrits, rend hommage à leur mémoire: Messala Corvinus dans les siens, célébroit Cassius comme son général, et tous les deux furent en crédit et en honneur auprès d'Auguste. Quand Cicéron publia l'ouvrage où il élève Caton jusqu'aux cieux, le dictateur César lui répondit-il autrement qu'en le réfutant comme il auroit fait devant des juges? Les lettres d'Antoine, les harangues de Brutus sont remplies de reproches contre Auguste, injustes, il est vrai, mais très-amers; et on lit encore les vers de Bibaculus et de Catulle, pleins de satires contre les Césars. Mais Jules-César et le divin Auguste les souffrirent et les oublièrent, avec autant de modération que de prudence. Car les satires s'effacent si on les méprise; mais si l'on s'en irrite, on paroît s'y reconnoître. Je ne parle pas des Grecs, chez qui non-seulement la liberté, mais même la licence des paroles n'a jamais été punie, ou n'a été repoussée qu'avec les mêmes armes. Mais surtout il a été toujours libre et innocent de dire sa pensée sur les morts; pour eux il n'y a plus ni faveur ni haine. Mes écrits sont-ils des harangues incendiaires, des trompettes de guerre civile en faveur de Brutus et de Cassius, armés dans les champs de Philippes? Il y a soixante et dix ans qu'ils ne sont plus; et comme on les retrouve dans leurs images, que le vainqueur lui-même n'a pas détruites, leur mémoire garde sa place dans l'histoire. La postérité rend à chacun l'honneur qui lui est dû: et s'il faut que je sois condamné, il ne manquera pas d'écrivains qui se souviendront non-seulement de Brutus et de Cassius, mais aussi de moi.

Tacite, Traduction du même.

§ 13. *Harangue des Scythes à Alexandre.*

Si les dieux avoient proportionné ta stature à ton ambition, le monde ne te contiendroit pas. Tu toucherois l'orient d'une main, le couchant de l'autre, et tu voudrois encore savoir où vont s'ensevelir les feux de l'astre divin qui nous éclaire. C'est ainsi que tu désires toujours plus que tu ne peux embrasser. Tu passes d'Europe en Asie, tu repasses d'Asie en Europe, et si tu avois soumis tout le genre humain, tu ferois la guerre aux forêts, aux montagnes, aux fleuves et aux bêtes sauvages. Quoi donc! ignores-tu que les grands arbres sont longtemps à croître, et sont déracinés en un moment? Insensé celui qui ne regarde que leurs fruits, sans mesurer leur hauteur. Prends garde, en voulant parvenir au sommet, de tomber avec les branches que tu aurois saisies. Quelquefois le lion a servi de pâture aux plus petits oiseaux, et la rouille consume le fer. Il n'y a rien de si fort qui ne puisse craindre même ce qui est foible. Qu'y a-t-il entre toi et nous? nous n'avons jamais approché de ton territoire. Dans les vastes forêts où nous vivons, ne nous est-il pas permis

d'ignorer qui tu es et d'où tu viens ? Nous ne pouvons pas servir, et nous ne voulons pas commander. Veux-tu connoître la nation des Scythes ? un attelage de bœufs, une charrue, une flèche, une coupe, voilà ce qui nous a été donné, ce qui est à notre usage pour nos amis et contre nos ennemis. A nos amis nous donnons les fruits de la terre, produits par le travail de nos bœufs, et ces amis partagent le vin dont nous faisons avec eux des libations. Pour nos ennemis, nous les combattons de loin avec la flèche, et de près avec la pique. C'est avec ces armes que nous avons battu le roi de Syrie, celui des Perses et des Mèdes, et le chemin nous a été ouvert jusqu'en Egypte. Mais toi qui te vantes de faire la guerre aux brigands, es-tu autre chose que le voleur de tant de pays usurpés ? Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu t'es emparé de la Perse et de la Bactriane ; tu as attaqué l'Inde, et voilà enfin que tu étends tes mains avares et insatiables jusqu'à nos troupeaux. Et qu'as-tu besoin de tant de richesses, pour n'y trouver que la disette ? Tu es le premier pour qui la satiété ait produit la faim, puisqu'à mesure que tu as plus, tu désires davantage. Mais ne vois-tu pas depuis combien de temps la Bactriane seule te tient arrêté ? Pendant que tu la soumets, la Sogdiane s'arme contre toi, et pour toi la guerre naît de la victoire. Car que tu sois plus grand et plus vaillant que tout autre, personne cependant ne veut souffrir un maître étranger. Passe seulement le Tanaïs : tu verras jusqu'où s'étendent les Scythes, et tu ne les atteindras pas. Notre pauvreté sera plus agile que l'opulence de ton armée, qui traîne la dépouille de tant de nations ; et lorsqu'ensuite tu nous croiras bien loin, tu nous verras aux portes de ton camp ; car nous fuyons et poursuivons l'ennemi avec la même vitesse. On dit que dans vos adages Grecs on se moque des solitudes des Scythes ; mais nous aimons mieux des déserts incultes que des villes et de riches campagnes. Pour toi, serre à deux mains ta fortune : elle glisse, et on ne la retient pas en dépit d'elle. C'est l'avenir plus que le présent qui donne un bon conseil. Mets un mors à ton bonheur : tu le maîtriseras plus aisément. On dit chez nous que la fortune est sans pieds : elle n'a que des mains et des ailes ; et quand elle nous présente les unes, elle ne laisse pas prendre les autres. Enfin si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux hommes, et non pas leur ravir le leur : si tu n'es qu'un homme, songe toujours que tu es un homme. Il y a de la folie à ne se souvenir que de ce qui nous porte à nous oublier. Tu n'auras pour vrais amis que ceux à qui tu n'auras point fait la guerre ; car entre égaux l'amitié est ferme, et ceux-là sont censés égaux qui n'ont point mesuré leurs forces. Quant aux vaincus, garde-toi de les prendre pour des amis : point d'amitié entre le maître et l'esclave : la paix même est entre eux un état de guerre. Au reste ne crois pas que les Scythes jurent l'amitié ; notre serment, c'est le respect pour notre parole. Nous laissons aux Grecs ces précautions de signer des pactes et d'attester les dieux : pour nous, nous mettons notre religion dans notre fidélité. Ceux qui ne respectent pas les hommes, trompent les dieux : et l'on n'a pas besoin de l'ami, dont la volonté est suspecte. Il ne tient qu'à toi de nous avoir pour gardiens de tes limites d'Europe et d'Asie. Nous ne sommes séparés des Bactriens que par le Tanaïs : au-delà, du côté opposé, nous touchons à la Thrace, qui confine, dit-on, à la Macédoine. Placés aux deux extrémités de ton empire, nous veux-tu pour amis ou pour ennemis ? Choisis.

Quinte-Curce, Traduction du même.

§ 14. *Extraits du Panégyrique de Trajan.*

Conduite et Modération de Trajan.

Maintenant on a renvoyé chez les ennemis de l'empire la terreur et la consternation. Ils apprennent de nouveau à être dociles et soumis : ils croient revoir dans Trajan un de ces héros de l'ancienne Rome, qui n'obtenoient le titre d'empereurs qu'après avoir couvert les champs de carnage et les mers de leurs triomphes. Nous recevons aujourd'hui des otages et nous ne les achetons pas. Ce n'est point par des largesses honteuses qui épuisent et avilissent la république, que nous marchandons le faux titre de vainqueurs ; ce sont les ennemis qui demandent, qui supplient ; c'est nous qui accordons ou refusons, et l'un et l'autre est digne de la majesté de l'empire. Ils nous rendent grâces de ce qu'ils ont obtenu ; ils n'o-

sent se plaindre de ce qu'ils n'obtiennent pas. L'oseroient-ils, quand ils se souviennent de vous avoir vu camper près des nations les plus féroces, dans la saison la plus favorable pour elles, la plus périlleuse pour nous, lorsque les glaces amoncelées rejoignoient les deux rives du Danube, lorsque ce fleuve pouvoit à tout moment nous apporter la guerre sur ses eaux endurcies par les hivers, lorsque nous avions contre nous non seulement les armes de ces peuples sauvages, mais le ciel et leurs frimas ? Il sembloit alors que notre présence eût changé l'ordre des saisons; c'étoient eux qui se renfermoient dans leurs retraites; et nos troupes tenoient la campagne, parcouroient les rivages, et n'attendoient que vos ordres pour saisir l'occasion de fondre sur eux, en passant sur ces mêmes glaces qui faisoient jusqu'alors leur force et leur défense.... Mais votre modération est d'autant plus digne de louanges, que nourri dans la guerre, vous aimez la paix, qu'ayant pour père un triomphateur dont les lauriers ont été consacrés dans le Capitole, le jour même de votre adoption, ce n'a pas été une raison pour vous de rechercher avidement toutes les occasions de triompher. Vous ne redoutez pas la guerre, et vous ne la provoquez pas. Il est beau de camper sur les rives du Danube, sûr de vaincre, si vous le passez, et de ne pas forcer au combat des ennemis qui le refusent. L'un est l'ouvrage de votre valeur, l'autre celui de votre sagesse: celle-ci fait que vous ne voulez pas combattre, celle là que vos ennemis ne l'osent pas. Le Capitole verra donc enfin non pas un triomphe fantastique, ni un vain simulacre de victoire, mais un empereur nous rapportant une gloire véritable, la paix et la tranquillité, et de la part de nos ennemis une telle soumission qu'il n'a pas été besoin de les vaincre. Voilà ce qui est plus beau que tous les triomphes; car jamais nous n'avons pu vaincre que ceux qui avoient d'abord méprisé notre empire. Si quelque roi barbare porte son audace insensée jusqu'à s'attirer votre courroux et votre indignation, c'est alors qu'il sentira que l'intervalle des mers, la largeur des fleuves, la barrière des montagnes, seront de si foibles obstacles contre vous, que les monts, les fleuves, les mers sembleront avoir disparu pour laisser passer, je ne dis pas vos armées, mais Rome entière avec vous.

Jeux publics, et Punition des Délateurs sous le Règne de Trajan.

Nous avons eu des spectacles, non de mollesse et de corruption, et faits pour énerver les courages, mais pour inspirer un généreux mépris de la mort, en montrant les blessures honorables, l'amour de la gloire et l'ardeur de vaincre jusque dans des esclaves fugitifs et des criminels condamnés. Et quelle noblesse vous avez fait voir, César, dans ces fêtes populaires! quelle justice! combien vous avez fait sentir que toute partialité étoit au-dessous de vous! Le peuple a obtenu en ce genre tout ce qu'il demandoit: on lui a même offert ce qu'il ne demandoit pas. Vous l'avez invité vous-même à désirer et à choisir, et vous avez rempli ses vœux sans les avoir prévus. Quelle liberté dans les suffrages des spectateurs! avec quelle sécurité chacun a pu suivre son goût et ses inclinations! Personne n'a passé pour impie, n'a été criminel pour s'être déclaré contre un gladiateur; personne n'a expié par les supplices de misérables amusemens, et de spectateur qu'il étoit, n'est devenu lui-même un spectacle. O insensé et ignorant du véritable honneur, le souverain qui peut chercher jusque dans l'arène des crimes de lèse-majesté, qui se croit méprisé, avili, si l'on ne respecte pas ses histrions, qui regarde leurs injures comme les siennes, qui croit la divinité violée dans leur personne, et qui s'estimant autant que les dieux, estime ses gladiateurs autant que lui! Combien ces affreux spectacles étoient différens de celui que vous nous avez donné! Assez long-temps nous avions vu une troupe de délateurs exercer dans Rome leurs brigandages: abandonnant les grands chemins et les forêts à des brigands d'une autre espèce, ceux-là assiégeoient les tribunaux et le sénat. Il n'y avoit plus de patrimoine assuré, plus de testament respecté; qu'on eût des enfans ou qu'on n'en eût pas, le danger étoit le même, et l'avarice du prince encourageoit ces ennemis publics. Vous avez tourné vos regards sur ce fléau de l'état, et après avoir rendu la paix et la sérénité à nos armées, vous l'avez ramenée dans le Forum; vous avez extirpé cette

peste qui le désoloit, et votre sévérité prévoyante a empêché qu'une république fondée sur les lois ne fût renversée par l'abus de ces mêmes lois. Aussi, quoique votre fortune et votre générosité vous aient mis à portée de nous faire voir dans le cirque ce que la force et le courage ont de plus remarquable, des monstres indomptables ou apprivoisés, et ces merveilles du monde avant vous rares et cachées, et grâces à vous, devenues communes; rien n'a paru plus agréable au peuple Romain, ni plus digne de votre règne, que de voir l'insolent orgueil des délateurs renversé dans la poussière. Nous les reconnoissions tous, nous jouissions tous en voyant ces victimes expiatoires des alarmes publiques, passer dans le cirque sur les cadavres sanglans des criminels, pour être traînés à un supplice plus lent et plus terrible. Jetés pêle-mêle dans de mauvaises barques, on les a livrés aux flots et aux tempêtes. Qu'ils s'éloignent, qu'ils fuient de ces contrées que désola leur méchanceté. Si les vagues les rejètent sur des rochers, qu'ils habitent des terres sauvages et inhospitalières; qu'ils y vivent dans les tourmens de l'inquiétude et du besoin, et que pour comble de douleur, ils regardent autour d'eux le genre humain qu'ils sont forcés de laisser tranquille. Quel spectacle mémorable, que cette flotte chargée de coupables, abandonnée à tous les vents, sans guide et sans secours, et forcée d'obéir aux flots irrités, sur quelque plage inhabitée qu'il plaise à la mer de les porter! Avec quel joie nous avons vu tous ces frêles bâtimens dispersés en sortant du port, comme si la mer eût voulu rendre grâces à l'empereur qui la chargeoit du supplice de ces misérables qu'il dédaignoit de punir lui-même! Alors on a pu connoître quel changement s'étoit fait dans la république, quand les méchans n'ont eu pour asile que ces mêmes rochers sur lesquels auparavant tant d'innocens étoient relégués; quand les déserts auparavant peuplés de sénateurs, ne l'ont plus été que par leurs délateurs et leurs bourreaux.

Comment se fait-il que vos prédécesseurs qui dévoroient tout, qui ne laissoient rien à personne, aient été pauvres au milieu de leurs rapines, et que vous qui donnez tout et ne ravissez rien, vous soyez riche au milieu de vos libéralités? Sans cesse autour d'eux des conseillers sinistres veilloient avec un front sévère et sourcilleux aux intérêts du fisc; les princes eux-mêmes, tout avides, tout rapaces qu'ils étoient, et quoiqu'ils eussent si peu besoin de pareils maîtres, apprenoient cependant de nous tout ce qu'on pouvoit faire contre nous. Mais vous, César, vous avez fermé votre oreille à toute espèce d'adulations, et surtout à celles qui s'adressent à la cupidité. La flatterie est muette, et il n'y a plus personne pour donner de mauvais conseils, depuis que le prince ne les écoute plus; en sorte que nous vous sommes également redevables et pour les mœurs que vous avez, et pour le bien que vous avez fait aux nôtres. C'étoit surtout ce crime unique et extraordinaire de lèse-majesté, inventé pour perdre ceux qui étoient exempts de tout crime, c'étoit là ce qui enrichissoit le fisc. Vous nous avez délivrés de cette crainte, content de cette grandeur réelle que n'eurent jamais ceux qui s'attribuoient une majesté imaginaire. Par là vous avez rendu la fidélité aux amis, la piété filiale aux enfans, la soumission aux esclaves. Nos esclaves ne sont plus les amis de César: c'est nous qui le sommes, et le père de la patrie ne croit plus qu'il leur soit plus cher qu'à nous. Vous nous avez délivrés tous d'un accusateur domestique; vous avez élevé un signe de salut qui a détruit parmi nous la guerre des maîtres et des esclaves; vous leur avez rendu un service égal, en rendant les uns tranquilles et les autres fidèles. Vous ne voulez cependant pas qu'on vous loue de cette justice, et peut être en effet ne le doit-on pas; mais du moins c'est une pensée bien douce pour ceux qui se rappellent celui de vos prédécesseurs qui subornoit lui-même les esclaves contre les maîtres, et leur fournissoit des accusations, pour avoir un prétexte de punir les crimes qu'il avoit inventés, destinée affreuse et inévitable qu'il falloit subir toutes les fois qu'il se trouvoit un esclave aussi méchant que l'empereur.

Comparaison de la Conduite de Trajan avec celle des mauvais Empereurs. Bonheur de Rome sous son Règne.

Combien est utile de passer par l'adversité pour arriver aux grandeurs! Vous avez vécu avec nous, vous avez partagé nos périls; vous avez comme nous vécu

dans les alarmes ; c'étoit alors le sort de l'innocence. Vous avez su par vous-même combien les méchans princes sont détestés, même de ceux qui contribuent à les rendre plus méchans. Vous vous souvenez des vœux et des plaintes que vous formiez avec nous. Ainsi les lumières du particulier servent en vous à éclairer le prince, et vous avez fait plus même que vous n'auriez désiré d'un autre ; et nous dont tous les vœux se bornoient à n'avoir pas pour empereur le pire des hommes, vous nous avez accoutumés à ne pouvoir en supporter un qui ne seroit pas le meilleur de tous. C'est ce qui fait qu'il n'y a personne qui vous connoisse assez peu, et se connoisse assez peu lui-même pour désirer votre place. Il est plus aisé de vous succéder que de s'en croire capable. Qui voudroit en effet supporter le même fardeau ? qui ne craindroit pas de vous être comparé ? qui sait mieux que vous quelle charge on s'impose en remplaçant un bon prince ? Et cependant vous aviez l'excuse de votre adoption. Quel règne à imiter que celui sous lequel personne n'ose fonder sa sûreté sur son abjection ? Nul aujourd'hui ne craint rien ni pour sa vie ni pour sa dignité, et l'on ne regarde plus comme un trait de sagesse de se cacher dans les ténèbres. Sous un prince tel que vous, la vertu a les mêmes récompenses et les mêmes honneurs que dans un état libre, et ce n'est plus le temps où elle n'avoit d'autre prix que le témoignage de la conscience. Vous aimez la fermeté dans les citoyens ; vous ne cherchez pas, comme on faisoit autrefois, à étouffer le courage, à intimider la droiture ; vous l'excitez, vous l'animez. Ce seroit assez qu'il n'y eût pas de danger à être homme de bien ; il y a même de l'avantage. C'est aux honnêtes gens que vous offrez les dignités, les sacerdoces, les gouvernemens : votre amitié, votre suffrage les distingue. Les fruits qu'ils recueillent de leur intégrité et de leurs travaux, encouragent ceux qui leur ressemblent, et invitent à leur ressembler. Car, il n'en faut pas douter, les hommes sont bons ou méchans, selon le prix qu'ils en attendent. Il en est peu d'une âme assez élevée pour ne pas juger par le succès de ce qui est honnête ou honteux. La plupart, quand ils voient donner à l'indolence le prix du travail, au luxe celui de la frugalité, cherchent à se procurer les mêmes avantages par la même voie ; ils veulent être tels que ceux qui les ont obtenus, et dès qu'ils le veulent, ils le deviennent. Vos prédécesseurs, si l'on excepte votre père, et avant lui un ou deux tout au plus, aimoient mieux les vices des citoyens que leurs vertus, d'abord parce que chacun est porté à aimer son semblable, et de plus parce qu'ils pensoient que ceux-là supportoient le plus patiemment la servitude, qui étoient en effet dignes d'être esclaves. C'est dans leur sein qu'ils déposoient tout ; quant aux bons citoyens, ils les reléguoient dans l'obscurité et l'inaction ; et ce n'étoient que les délations et les dangers qui les faisoient connoître. Vous, César, vous choisissez pour amis les hommes les plus estimés ; et véritablement il est juste que ceux qui étoient les plus odieux aux tyrans soient les plus chers à un bon prince. Vous le savez, César, comme rien n'est si différent que l'autorité et la tyrannie, on est d'autant plus attaché à l'une, qu'on déteste plus l'autre. C'est donc les bons que vous élevez, que vous montrez au reste de l'empire, comme les garans des principes que vous avez embrassés et des choix que vous savez faire.

Avec quelle bonté vous accueillez, vous entendez tout le monde ! Comme au milieu de tant de travaux vous semblez être presque toujours de loisir ! Nous venons dans votre palais, non plus comme autrefois, tremblans d'être venus trop tard aux ordres de l'empereur, mais joyeux et tranquilles, et à l'heure qui nous convient. Il nous est permis, même quand vous êtes prêt à nous recevoir, de nous refuser à cet honneur, si nous avons autre chose à faire. Nous sommes toujours excusés à vos yeux ; et nous devons l'être sans doute ; car vous savez assez que chacun de nous s'estime d'autant plus qu'il vous voit, vous fréquente d'avantage, et c'est encore une raison pour vous de vous prêter plus volontiers à ce désir. Ce n'est pas un instant d'audience suivi de la désertion et de la solitude ; nous restons, nous vivons avec vous, dans ce palais, qu'un peu auparavant une bête féroce environnoit de la terreur, lorsque retiré comme dans une caverne, elle s'abreuvoit du sang de ses proches, ou n'en sortoit que pour dévorer nos plus illustres citoyens. Alors veilloient aux portes la menace et l'épouvante ; alors trembloient également ceux qui étoient admis et

ceux qu'on éloignoit. Lui-même ne se présentoit que sous un aspect formidable; l'orgueil étoit sur son front, la fureur dans ses yeux; personne n'osoit l'aborder ni lui parler dans les ténèbres où il se renfermoit, et il ne sortoit de sa solitude que pour la retrouver partout. Mais pourtant dans ces mêmes murailles, dont il se faisoit un rempart, il enferma avec lui la vengeance et la mort, et le dieu qui punit les crimes. Le châtiment alla jusqu'à lui, à travers les barrières dont il s'entouroit. Que lui servit alors sa divinité prétendue, et le secret de cette demeure inaccessible où l'exiloient son orgueil et sa haine pour le genre humain? Combien cette même demeure est aujourd'hui plus assurée et plus tranquille, depuis qu'on n'y voit plus les satellites de la tyrannie et de la cruauté, depuis qu'elle n'a plus de garde que notre amour et de défense que la multitude qu'elle reçoit! Quel exemple peut mieux vous convaincre que la garde la plus sûre et la plus fidèle des princes, c'est leur propre vertu, ou plutôt que jamais ils ne sont mieux défendus que lorsqu'ils n'ont pas besoin de défense?

Tout ce que j'ai dit, pères conscrits, des autres princes que nous avons eus, n'a d'autre but que de vous faire voir combien notre père commun a changé et corrigé l'esprit du gouvernement, si long-temps corrompu et dépravé. Cette comparaison sert à mieux marquer et le mérite et la reconnoissance. De plus, le premier devoir des citoyens envers un empereur tel que le nôtre, c'est de flétrir ceux qui ne lui ressemblent pas. On n'aime point assez les bons princes, quand on ne hait point les mauvais. Enfin, une des plus grandes obligations que nous ayons à notre digne empereur, c'est la liberté de tout dire contre les tyrans. Pourrions-nous oublier que tout récemment Domitien a voulu venger Néron? Est-ce donc le vengeur de sa mort qui auroit permis qu'on fît justice de sa vie? Il prendroit pour lui-même tout ce qu'on diroit contre son modèle. Pour moi, César, je regarde comme un de vos plus grands bienfaits, que nous puissions à la fois, et nous venger du passé et influer sur l'avenir, qu'il nous soit permis d'annoncer par avance, aux méchans princes, qu'en aucun temps, en aucun lieu, leurs mânes coupables ne seront à l'abri des reproches et des exécrations de la postérité. Croyez-moi donc, pères conscrits, montrons avec confiance et fermeté nos douleurs et notre joie. Gémissons sur ce que nous avons souffert autrefois; jouissons de ce que nous voyons aujourd'hui. Voilà ce que nous devons faire en public comme en secret, dans des actions de grâces solennelles comme dans les conversations particulières. Souvenons-nous que le mal que nous dirons de nos tyrans, est l'éloge de notre bienfaiteur. Lorsqu'on n'ose pas parler des mauvais princes, c'est une preuve que celui qui règne leur ressemble.

Pline le jeune, Traduction du même.

§ 15. *Extrait du Discours de Saint Chrysostôme, sur la Disgrâce d'Eutrope.*

Occasion de ce Discours.

Eutrope étoit un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernoit absolument l'esprit de son maître. Ce prince aussi foible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé, malgré lui, d'abandonner son favori. En un moment, Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de Saint Jean Chrysostôme qu'il avoit souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire.

Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissances? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un

peuple assemblé dans le cirque, pour assister au spectacle ? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, il l'a arraché en un moment de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner, par leurs actions et leurs paroles, un servile dévouement ? Tout cela a disparu, et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint Esprit : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devroit être écrite en caractères éclatans, dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres ; mais elle devroit encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens.

N'avois-je pas raison, ô Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses ? Vous connoissez maintenant, par votre expérience, que comme des esclaves fugitifs elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même, en quelque sorte, devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétois souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessoient de vous accabler, parce que *les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.* Avois-je tort de vous parler ainsi ? Que sont devenus tous ces courtisans : ils se sont retirés ; ils ont renoncé à votre amitié ; ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous : nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation, et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'église à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir ; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

Je ne parle pas ainsi, chrétiens, pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes, mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation ? N'avoit-t-il pas des biens immenses ? Lui manquoit-il quelque dignité ? N'étoit-il pas craint et redouté de tout l'empire ? Et plus abandonné et plus tremblant que le dernier des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots ; n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourmens et les bourreaux ; privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

Vous fûtes témoins, quand on vint du palais, pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une foible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentimens de clémence et de compassion à son égard.

Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asile sacré par diverses lois ? Cela est vrai ; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu, de ce qu'il oblige un ennemi si formidable, de venir rendre lui-même hommage et à la puissance de l'église et à sa clémence : à sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite, qui lui a attiré sa disgrâce ; à sa clémence, puisque malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection, comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asile sacré des autels, que lui-même avoit plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui puissent faire tant d'honneur à l'église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un en-

nemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique, montrer à son égard une tendresse plus que maternelle, s'opposer en même temps et à la colère du prince, et à la fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

Vous dites, avec indignation, qu'il a fermé cet asile par diverses lois. O homme, qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ?* Et cet homme, prosterné aux pieds des autels, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois, et en reconnoître l'injustice ? Quel honneur pour cet autel, et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné ? C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat et l'image d'un prince, n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre, et ceint du diadème, mais qu'il foule aux pieds les Barbares vaincus et captifs.

Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâque. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant, et combien le silence même de cet homme, réduit en l'état où vous le voyez, est-il plus éloquent que tous nos discours. Le riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnoître la vérité de cette parole : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.* Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine.

Chrétiens, ai-je calmé vos esprits ? ai-je chassé la colère ? ai-je éteint l'inhumanité ? ai-je excité la compassion ? Oui, sans doute : et l'état où je vous vois, et ces larmes qui roulent de vos yeux en sont de bons garans. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière.

Traduction de Rollin.

Eloquence des Livres Saints.

§ 16. *Discours de Dieu à Job.*

Qui est celui qui laisse mes desseins dans l'obscurité, par des discours dont il n'a pas l'intelligence ? Tenez-vous prêt à répondre : car je veux vous interroger. Où étiez-vous, lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens ? Dites-le moi, si vous en avez connoissance. Qui est-ce qui en a réglé toutes les proportions et les mesures ? ou qui est-ce qui a étendu sur elle le niveau ? sur quoi sont appuyés ses fondemens ? où étiez-vous, lorsque les astres du matin me louoient d'un commun accord, et que tous les enfans de Dieu poussoient des cris de joie ? Qui a présidé à la naissance de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein qui la renfermoit, lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, et que je l'enveloppai de ténèbres, comme de langes et de bandelettes ; lorsque je lui donnai mes ordres, et que je lui opposai des barrières et des portes, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, et tu ne passeras pas plus loin : c'est ici le terme où viendra se briser l'orgueil de tes flots ? Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné vos ordres à la lumière du matin, et qui avez montré à l'aurore le lieu où elle doit naître ? Est-il en votre pouvoir de tenir la terre par les extrémités, et de la secouer pour exterminer les impies ? Etes-vous entré dans les profondeurs de la mer et avez-vous marché dans la profondeur des abîmes ? Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes ? les avez-vous vues ces portes noires et ténébreuses ? Avez-vous une exacte connoissance de toute l'étendue de la terre ? Répondez-moi sur toutes ces choses, si vous les savez. Dites-moi quel est le sentier de la lumière, et quel est le lieu des ténèbres ; par quelle voie viennent les chaleurs excessives, et comment les vents brûlans se répandent sur la terre ; où sont les trésors de la neige et de la grêle ? qui a donné cours aux pluies impétueuses, et un passage au bruit éclatant du tonnerre ? Qui a produit les gouttes de pluie et de ro-

sée ? qui est celui du sein duquel sort la glace, et qui enfante cette gelée blanche qui se forme dans l'air. Connoissez-vous les lois des mouvemens du ciel ? est-ce vous qui lui donnez l'empire sur la terre ? commanderez-vous hautement à la nuée ; et serez-vous aussitôt couvert de l'eau qu'elle répandra avec abondance ? Enverrez-vous les éclairs, et partiront-ils à l'instant ? vous diront-ils, nous voici ? qui a donné à certains animaux l'industrie de filer ? qui a donné au coq d'annoncer l'approche du soleil ? Est-ce vous qui prenez la proie pour la lionne, et qui en rassasiez la faim des lionceaux, lorsqu'ils sont couchés dans les antres, et qu'ils sont en embuscade dans leurs tanières ? Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits courant çà et là, crient vers Dieu, parce qu'ils n'ont rien à manger ?...... Est-ce vous qui avez donné au cheval la force et le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? le rendrez-vous inquiet et le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le temps que la fierté qui paroît dans ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pied la terre ; il est plein de confiance en sa force ; il va au-devant des hommes armés. Il se rit de la peur, et il en est incapable, et la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude et son ardeur, il frappe la terre et l'enfonce ; et il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : courage. Il distingue comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend, ce semble, le commandement des généraux, et il prend part au bruit confus de l'armée. Celui qui veut entrer en discussion avec le Tout-Puissant ne doit-il pas être instruit ? et quand on veut proposer à Dieu de justes plaintes, ne doit-on pas être en état de répondre aux questions que je vous fais ?

Livre de Job, Traduction de Saci.

§ 17. *Idées que les Livres Saints nous donnent de Dieu.*

Sagesse et Toute-Puissance.

Interrogez les animaux et il vous enseigneront. Consultez les oiseaux du ciel, et ils vous instruiront. Parlez à la terre, et elle vous répondra ; et les poissons de la mer vous donneront des leçons. Car qui ne connoît à la vue de toutes ces choses, que c'est Dieu qui les a faites, lui qui tient dans sa main l'âme de tout ce qui a vie, et tous les esprits qui animent la chair de l'homme. L'enfer même paroît à nu devant lui. Il étend le ciel comme un pavillon, sans aucun appui ; il tient la terre suspendue, sans qu'elle pose sur rien. Il lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas sur la terre tout à la fois. Il ôte la vue de son trône, en l'environnant de ses nuages. Il a borné les eaux, leur marquant des limites comme par un cercle fait au compas ; et il les y tiendra renfermées aussi long-temps que durera la succession du jour et de la nuit. Les colonnes du ciel tremblent devant lui, et s'ébranlent à la moindre menace. Sa puissance a séparé les mers de la terre, et sa sagesse a noyé le monde orgueilleux. Son esprit a orné les cieux, et sa main a formé le serpent à plusieurs replis.

La sagesse est dans les vieillards, et la prudence est le fruit de la longue vie. Mais la sagesse et la puissance souveraine sont en Dieu ; c'est lui qui possède le conseil et l'intelligence. S'il détruit, nul ne pourra édifier ; s'il tient un homme enfermé, nul ne pourra lui ouvrir. S'il retient les eaux, tout deviendra sec, et s'il les lâche, elles changeront toute la face de la terre. La force et la sagesse résident en lui ; celui qui trompe et celui qui est trompé sont dans sa main. Il ôte la lumière à ceux qui donnent conseil ; et il frappe d'étourdissement les juges les plus éclairés. Il ôte le baudrier des rois et il ceint leurs reins d'une corde. Il dépouille les pontifes de leur gloire, et renverse les grands par terre. Il ôte la parole de la vérité à ceux qui l'annonçoient, et la sagesse aux vieillards. Il fait tomber les princes dans le mépris, et affoiblit la puissance des forts. Il découvre ce qui étoit caché dans les profondes ténèbres, et produit au grand jour l'ombre même de la mort. Il multiplie les nations et les perd ensuite ; il les disperse et les ramène. Il ôte la sagesse aux chefs des peuples de la terre, et les fait égarer par des lieux déserts, où il n'y a point de route. Ils iront à tâtons dans les ténèbres ; et la lumière ne se lèvera point

sur eux : il les fera chanceler à chaque pas, comme un homme qui est ivre.

Continuation du même Sujet.

Comment l'homme pourroit-il se justifier par rapport à Dieu ? S'il prétend entrer en discussion avec lui, de mille articles il n'y en aura pas un sur quoi il puisse lui répondre. Dieu est sage, il est tout-puissant. Qui lui a jamais résisté et est demeuré en paix ? Il est seul immuable ; et qui pourra traverser l'exécution de ses décrets ? Tout ce qu'il désire, il l'accomplira. Il transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse dans sa fureur s'en aperçoivent. Il remue la terre de sa place, et en ébranle les fondemens. Il commande au soleil, et le soleil ne se lève point ; il tient les étoiles enfermées comme sous le sceau. C'est lui qui a formé seul la vaste étendue des cieux, et qui marche sur les flots de la mer. C'est lui qui est le créateur des étoiles. C'est lui qui fait des choses grandes et incompréhensibles, et des merveilles innombrables. S'il vient à moi, je ne le verrai point ; et s'il se retire je ne m'en apercevrai point. Nul ne peut résister à sa colère, parce qu'il est Dieu ; et ceux qui ont soutenu le parti de l'orgueilleux, sont abattus sous sa puissance. Qui suis-je donc, pour lui répondre, et pour espérer de le persuader par des discours étudiés ? Quand même je serois juste, je ne répondrois point ; mais je conjurerois mon juge de me pardonner ; et lors même qu'il auroit exaucé ma prière, je n'oserois m'assurer qu'il eût entendu ma voix.

Livre de Job, Traduction du même.

§ 18. *Idées que les Livres Saints nous donnent de la Misère de l'Homme pendant la Vie présente, et de ses Espérances pour la Vie future.*

L'homme né de la femme vit très-peu de temps ; et il est rempli d'une infinité de misères. Il ressemble à une fleur, qui n'est pas plutôt éclose, qu'on la coupe : il fuit comme l'ombre et n'a point de stabilité. Et vous croyez, Seigneur, qu'il est digne de vous d'avoir les yeux ouverts sur lui, et de le faire venir en jugement avec vous. Y a-t-il un seul homme exempt de toute souillure ? Non, il n'y en a pas un seul sur la terre, pas même celui dont la vie n'est que d'un seul jour. Quel autre que vous peut lui rendre sa pureté ? Les jours de l'homme sont abrégés ; le nombre de ses mois est entre ses mains ; vous avez marqué les bornes de sa vie, et il ne peut les passer. Retirez-vous donc un peu de lui, afin qu'il respire, jusqu'à ce qu'il arrive, comme le mercenaire, au jour désiré de son repos.

Un arbre n'est point sans espérance. Si on le coupe, il se renouvellera ; et son rejeton ne périt point. Quand sa racine sera vieillie dans la terre, et son tronc desséché, il ne laissera pas de pousser lorsqu'il aura senti l'eau, et il se couvrira de branches, comme lorsqu'il a été planté. Mais l'homme meurt : après être tombé dans une langueur qui le mine, il expire ; et alors où en est-il ? il est comme un étang d'où les eaux se seroient retirées, et comme un fleuve dont le lit seroit à sec. Ainsi l'homme s'endort, et il ne se relève point : jusqu'à ce que le ciel soit consumé et détruit, il ne se réveillera point, et il ne sortira point de son sommeil.

Qui me procurera ce bonheur, que vous me mettiez à couvert dans l'enfer, et que vous m'y teniez caché jusqu'à ce que votre fureur soit passée, et que vous me marquiez le temps auquel vous vous souviendrez de moi ? Si l'homme meurt, n'est-ce pas alors qu'il vit ? Dans cette guerre où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon jugement arrive. Vous m'appellerez, et je vous répondrai ; vous recueillerez avec tendresse l'ouvrage de vos mains. Vous comptez à présent tous mes pas ; mais vous me pardonnerez mes péchés. Vous avez mis mes offenses en réserve comme dans un sac cacheté ; mais vous guérirez mon iniquité. Une montagne se mine insensiblement, et se détruit. Les eaux cavent les pierres ; et l'inondation des torrens gâte les terrains les mieux cultivés. Est-ce ainsi que vous perdrez l'homme ? Non, vous le ferez subsister à jamais ; il s'en ira seulement ; il changera d'extérieur, et vous ne ferez que le congédier. Que ses enfans soient dans l'éclat ou dans l'ignominie, il n'en saura rien, et ne s'en mettra point en peine. Mais tant qu'il vivra, sa chair sera sujette à la douleur, et son âme à l'affliction.

Ibid. Traduction du même.

§ 19. *Idées que les Livres Saints nous donnent de la Félicité passagère des Méchans et de leur effroyable Chute.*

D'où vient que les impies vivent jusqu'à la dernière vieillesse ? et comment sont-ils riches et puissans ? On en voit qui passent les limites de leurs terres, et qui usurpent les biens de leurs voisins ; ils ravissent et enlèvent des troupeaux ; ils saisissent l'âne de l'orphelin, et retiennent pour gage le bœuf de la veuve ; ils moissonnent le champ qui n'est point à eux, et ils vendangent la vigne de celui qu'ils ont opprimé par violence ; ils enlèvent par force le bien des pupilles, et prennent en gage les vêtemens des pauvres. Ils font gémir les habitans des villes ; le sang de ceux qu'ils font mourir crie vengeance ; et cependant Dieu ne punit point. Leur postérité est bien établie à leurs yeux et avec eux ; ils voient jusqu'à leurs petits-fils, et arrière-petits-fils. Leurs maisons jouissent d'une profonde paix, et la verge de Dieu ne les touche point. Leurs vaches conçoivent et conservent leur fruit ; elles s'en déchargent sans avorter jamais. On voit sortir par bandes leurs enfans de leurs maisons, qui dansent et qui sautent en se jouant. Ils battent le tambour, et jouent de la harpe ; ils se divertissent au son des instrumens de musique. Ils passent leurs jours dans les plaisirs ; en un moment ils descendent dans le tombeau sans avoir senti les douleurs d'une longue maladie. Ils disent à Dieu : Retirez-vous de nous ; nous ne voulons point connoître vos voies. Qui est le Tout-Puissant, pour nous obliger à le servir ? Et quel bien nous reviendra t-il quand nous le prierons ? Mais leur bien véritable n'est pas celui dont ils jouissent ; loin de moi les pensées de ces impies !

Avec quelle facilité la lampe des impies s'éteint-elle ! Une subite calamité fondra sur eux, et Dieu dans sa colère leur distribuera des tourmens. Ils seront comme la paille que le vent dissipe, et comme la poussière qu'un tourbillon enlève. Dieu réservera aux enfans le châtiment dû au père ; il punira le père lui-même ; et ce malheureux comprendra alors l'énormité de ses crimes. Il verra de ses propres yeux sa ruine entière ; il boira le vin de la fureur du Tout-Puissant. Car autrement que lui importeroit ce que devient sa famille après lui, ou que sa vie eût été abrégée de moitié ?

Qui entreprendra d'enseigner à Dieu ce qu'il doit faire, lui qui juge ce qu'il y a de plus élevé ? Tel homme meurt, étant fort de corps, sain, riche et heureux ; un autre meurt dans l'amertume de son âme, sans avoir goûté aucun bien. Et néanmoins ils dormiront tous deux dans la poussière, et ils seront également mangés des vers. Mais.......le méchant est réservé pour le jour où il doit périr ; et Dieu le conduira jusqu'au temps où il doit répandre sur lui sa fureur.

Les méchans auront l'enfer pour partage. La miséricorde les oubliera ; ce qui avoit fait leurs délices, sera pour eux un ver rongeur ; on ne se souviendra plus d'eux ; l'iniquité sera mise en pièces comme un bois inutile. L'injuste ne fait aucun bien à la veuve. Il a fait tomber les forts par sa puissance ; mais en s'établissant sur leurs ruines, il n'en est pas pour cela plus assuré de vivre. Dieu lui a donné des biens dans lesquels il met sa confiance, et sur lesquels il s'appuie ; mais les yeux du Seigneur sont attentifs sur les voies des méchans. Ils sont élevés pour un peu de temps ; et ensuite ils disparoissent ; ils sont rabaissés et passent comme tout ce qu'ils aiment ; ils sont comme les petites pointes qui sont au sommet des épis. Ce que je dis est certain ; et qui pourra me convaincre de mensonge, et anéantir mes paroles ?

Ibid. Traduction du même.

§ 20. *Cantique de Moïse, après le Passage de la Mer Rouge.*

Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut. C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je publierai sa grandeur. Jéhova a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova. Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ; les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la Mer Rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, s fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi. Par la grandeur de votre puissance, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoyé votre colère; elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur, les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenue élevée comme en un monceau : les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : je les poursuivrai ; je les atteindrai, je partagerai les dépouilles, j'assouvirai mes désirs. Je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira. Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles. Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, le guide de ce peuple que vous avez racheté, et vous le conduirez, par votre puissance, jusqu'au lieu de votre demeure sainte. Les peuples l'apprendront, et en seront consternés ; les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur. Les princes de l'Idumée seront dans le trouble. Les chefs de Moab trembleront de frayeur ; tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement. L'épouvante et l'effroi fondront sur eux ; la force de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur, jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis. Vous les introduirez, et vous les établirez sur la montagne de votre héritage, dans le lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie ; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer; mais les enfans d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

Exode, Traduction du même.

§ 21. *Sentimens d'Admiration et de Reconnoissance à la Vue des Ouvrages de Dieu.*

Mon âme, bénissez le Seigneur.

Que votre grandeur a d'éclat, ô mon Dieu ! quelle gloire, quelle majesté vous environne ! Vous êtes entouré de lumière comme d'un vêtement.

C'est vous qui avez tendu le ciel comme un pavillon dont les eaux supérieures sont le toit. Vous montez sur les nuées ; vous marchez sur les ailes des vents : les orages sont vos ministres, et le feu brûlant exécute vos ordres.

Vous avez fondé la terre sur elle-même ; les siècles ne l'ébranleront jamais. L'abîme l'environne comme un vêtement. Les ondes étoient arrêtées sur les montagnes ; votre parole menaçante leur a fait prendre la fuite, la voix de votre tonnerre les a remplies de crainte. Aussitôt s'élevèrent les montagnes, les vallées s'abaissèrent dans les lieux que vous leur aviez marqués. Vous avez posé des bornes qu'elles ne passeront jamais. Jamais elles ne reviendront couvrir la terre.

C'est vous qui envoyez les fontaines dans les vallées : leurs eaux se filtrent à travers les montagnes. Les bêtes des champs viendront s'y abreuver ; l'âne sauvage attend qu'elles coulent pour s'y désaltérer. Les oiseaux perchés sur leurs bords feront entendre leurs ramages, au milieu des rochers. Vous arroserez les montagnes mêmes par les eaux du ciel. Toute la terre, rassasiée de vos bienfaits, deviendra féconde.

Vous produisez l'herbe qui nourrit les animaux, les plantes dont vous tirez le pain qui soutient l'homme, le vin qui charme son cœur, l'huile qui répand la joie sur son front. Les arbres des forêts, les cèdres du Liban, qu'il a plantés, seront nourris de ses bienfaits. Ce sera là que les oiseaux feront leurs nids, qu'on verra la race du héron qui en sera le roi. Les cerfs auront leurs retraites sur les montagnes, et les hérissons dans les rochers.

Il a fait la lune pour régler le temps ; le soleil a connu chaque jour le terme de sa course. Vous avez posé les ténèbres ; elles ont formé la nuit : ce sera dans ce temps que les bêtes des forêts passeront à travers les campagnes, que les petits des lions demanderont à Dieu

leur proie qu'ils raviront en rugissant. Le soleil a paru : déjà elles sont rassemblées et retirées dans leurs demeures ; et l'homme sort pour aller reprendre ses travaux jusqu'à la nuit. Dieu, que vos œuvres sont belles ! Vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse ; la terre est toute remplie de vos bienfaits.

Cette mer vaste, immense, de combien de poissons n'est-elle pas remplie, de grands et de petits ! C'est là que passeront les navires, et qu'habiteront ces monstres qui se jouent dans les abîmes.

Tous attendent de vous leur nourriture, quand le temps est venu. Vous la leur donnerez, et il la recueilleront ; vous ne ferez qu'ouvrir la main, et ils seront remplis de vos bienfaits.

Détournez votre visage, ils se troublent : vous leur retirez la vie, ils périssent et rentrent dans leur poussière. Envoyez votre souffle divin, ils renaissent et la face de la terre est renouvelée.

Que la gloire du Seigneur soit célébrée dans tous les siècles ! Que le Seigneur s'applaudisse lui-même dans ses ouvrages ! Il regarde la terre, elle frémit de crainte ; il touche les montagnes, elles s'exhalent en fumée. Je célébrerai la louange de mon Dieu : tonte ma vie, il sera l'objet de mes chants. Puissent mes louanges lui être agréables ! Périssent à jamais ceux qui l'offensent ! qu'ils soient anéantis ! O mon âme, bénissez le Seigneur.

Psaume 103, Traduction de Batteux.

§ 22. *Complainte de David, sur la Mort de Saül et de Jonathas.*

O Israël, vos plus illustres guerriers ont été percés de coups sur vos montagnes. Comment ces vaillans hommes sont-ils tombés morts ! Ne portez point cette nouvelle à Geth ; ne la publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent ; de peur que les filles des incirconcis n'en triomphent. Montagnes de Gelboé, que jamais ni pluie ni rosée ne tombe sur vous ; que jamais vos coteaux ne portent de fruits dont on offre les prémices, puisque c'est là qu'ont été jetés par terre les boucliers des braves, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré roi. Les flèches de Jonathas ne manquèrent jamais d'être teintes du sang des blessés, et de la graisse des braves ; jamais l'épée de Saül ne manqua son coup. Saül et Jonathas, ces princes si aimables, et qui s'aimoient tant durant leur vie, n'ont point été séparés à leur mort. Ils étoient plus légers que les aigles, et plus courageux que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtoit d'écarlate parmi la pompe et les délices, et qui enrichissoit vos habits d'ornemens d'or. Comment les vaillans sont-ils tombés dans la bataille ? comment Jonathas a-t-il été tué sur vos montagnes ? Jonathas, mon frère, votre mort me perce de douleur. Vous m'étiez si cher ; et je vous aimois d'un amour plus tendre que celui qu'on a pour une épouse. Comment les vaillans sont-ils tombés ! comment leurs armes sont-elles perdues !

I. Livre des Rois, Traduction de Saci.

§ 23. *Reproches et Prédictions faites par Isaïe, au Peuple de Juda.*

1. *Ingratitude et Aveuglement des Juifs. Leurs Crimes montés à leur Comble. Leur Pays sera ravagé et désolé.*

Cieux, écoutez, et toi, Terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui parle. J'ai nourri des enfans, et je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le bœuf connoît celui à qui il appartient, et l'âne, l'étable de son maître : mais Israël ne me connoît point, et mon peuple est sans intelligence. Ah ! nation pécheresse ! peuple chargé d'iniquité, race corrompue, enfans méchans et scélérats ! Ils ont abandonné le Seigneur ; ils ont blasphémé le saint d'Israël ; ils l'ont renoncé en retournant en arrière. Par où pourriez-vous encore vous blesser ? Quels crimes pourriez-vous ajouter à ceux que vous commettez ? Toute tête est malade et tout cœur est languissant. Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a point dans ce peuple une partie saine : ce n'est que blessure, que meurtrissure, que plaie sanglante et ouverte, qu'on n'a ni nettoyée, ni bandée, ni adoucie avec l'huile. Votre terre sera déserte, vos villes seront brûlées ; les étrangers dévoreront votre pays devant vous, et il sera désolé comme une terre ravagée par ses ennemis ; et la ville de Sion (Jérusalem) demeurera comme une loge de branchage dans une vigne, comme une cabane dans un champ de

concombres, et comme une ville serrée de près. Si le Seigneur des armées ne nous avoit réservé quelques petits restes, nous aurions été comme Sodome, et nous serions devenus semblables à Gomorrhe.

2. *Leurs Sacrifices, et tout le Culte qu'ils rendent à Dieu lui est en Horreur. Ils ne peuvent espérer le Pardon de leurs Péchés, qu'en changeant de Vie.*

Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de votre Dieu, peuple de Gomorrhe. Qu'ai je affaire, dit le Seigneur, de la multitude de vos victimes? j'en suis dégoûté. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Qui vous a commandé de vous présenter devant moi avec de telles victimes, et de venir fouler aux pieds les parvis de mon temple? Ne me faites plus de vaines et inutiles offrandes de pure farine; l'encens m'est en horreur. Vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes me sont insupportables: tout cela n'est qu'iniquité et que fainéantise. Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et vos assemblées; elles me sont à charge; je suis las de les souffrir. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux pour ne vous pas voir; et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien; examinez tout avant que de juger; assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin; prenez en main la cause de la veuve. Après cela, venez, et entrons en discussion, dit le Seigneur. Quant vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seroient rouges comme le vermillon, ils deviendront comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous serez nourris de ce que la terre a de meilleur; si vous ne le voulez pas, et si vous m'irritez contre vous, l'épée vous dévorera; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche.

3. *Injustices criantes des Juges et des Magistrats. Ils seront exterminés, et d'autres meilleurs qu'eux seront mis à leur Place.*

Comment la cité fidèle, qui étoit pleine de droiture et d'équité, est-elle devenue une prostituée? La justice y habitoit; et il n'y a maintenant que des meurtriers. Votre argent est changé en écume, et votre vin est mêlé d'eau. Vos juges sont livrés à l'injustice; ils sont les complices des voleurs; tous aiment les présens; ils ne cherchent que le gain; ils ne font point justice au pupile, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux. C'est pourquoi le Seigneur, le Dieu des armées, le fort d'Israël a dit: Ah! je me satisferai par la perte de ceux qui me combattent; et je prendrai plaisir à me venger de mes ennemis. Je passerai la main plusieurs fois sur vous; je vous purifierai de toute écume; j'ôterai tout l'étain qui est en vous. Je rétablirai vos juges comme ils ont été d'abord, et vos conseillers comme ils étoient autrefois; et après cela, vous serez appelée la cité de la justice, la ville fidèle. Sion sera rachetée par un juste jugement, et elle sera rétablie par la justice. Les prévaricateurs et les injustes seront brisés tous ensemble; et ceux qui auront abandonné le Seigneur, seront consumés. Vous deviendrez comme un chêne dont toutes les feuilles tombent, et comme un jardin qui est sans eau.

4. *Dieu ôtera à Juda tous ses Appuis, et le réduira à un Dénuement déplorable, à cause des Crimes qu'ils commettent, et dont ils font gloire. Punition du Luxe et de la Mollesse des Femmes.*

Car le dominateur, le Seigneur des armées, va ôter à Jérusalem et à Juda tout ce qui pourroit en être la ressource; toute la force du pain, et toute la force de l'eau, tous les gens de cœur, et les hommes de guerre, les juges et les prophètes, les sages et les vieillards, les capitaines, les personnes vénérables, les hommes de bon conseil, les meilleurs artisans, les plus habiles dans les négociations secrètes. Je leur donnerai des enfans pour chefs; et des hommes sans jugement et sans tête les domineront. Tout le peuple sera en tumulte: l'un opprimera l'autre, et l'ami s'élevera contre son ami, l'enfant contre le vieillard, et les derniers du peuple contre les plus considérables. Si quelqu'un prend son propre frère, né dans la maison de son père, et lui dit: Vous êtes riche en vêtemens; soyez notre chef,

et soutenez l'état qui menace ruine ; il répondra : Je n'y puis remédier; il n'y a point de pain ni de vêtemens dans ma maison ; ne m'établissez pas chef du peuple. En effet, Jérusalem est tombée, et Juda est accablé sous ses ruines, parce que leurs paroles et leurs œuvres se sont élevées contre le Seigneur, pour irriter les yeux de sa majesté. L'impudence même de leur visage rend témoignage contre eux. Loin de rougir de leur péché, ils l'ont publié hautement comme Sodome. Malheur à eux ! parce que Dieu leur a rendu ce qu'ils s'étoient attiré. Dites au juste que tout va bien pour lui, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Malheur à l'impie ! parce qu'il sera puni selon la mesure de ses crimes.

Mon peuple a été dépouillé par ses exacteurs ; et les usuriers s'en sont rendus les maitres. O mon peuple ! ceux qui disent que vous êtes heureux vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous deviez marcher. Le Seigneur est près d'exercer ses jugemens sur les peuples. Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les chefs de son peuple : car c'est vous qui avez ravagé sa vigne ; vos maisons sont pleines des dépouilles du pauvre. Pourquoi écrasez-vous mon peuple ? Pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées ?

Le Seigneur a dit encore : parce que les filles de Sion se sont redressées, qu'elles ont marché la tête haute, qu'elles ont fait des signes des yeux, qu'elles se sont donné des airs de mollesse dans leurs démarches étudiées et contraintes : le Seigneur rendra chauve et sale la tête des filles de Sion, et il les réduira à la nudité la plus honteuse. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs coiffes à réseau, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs brasselets, leurs voiles déliés et transparens, leurs bonnets élevés, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de senteur, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les ornemens qui leur pendent sur le front, leurs habits de rechange, leurs écharpes, leurs beaux tabliers et leurs bourses, leurs miroirs, leur fin linge, leurs rubans et ces habillemens légers qu'elles portent en été. Leur parfum sera changé en puanteur, leurs ceintures d'or en des lambeaux déchirés, leurs cheveux frisés en une tête rasée, leurs riches corps de jupes en un sac, et leur beau teint en un visage brûlé. Les hommes parmi vous passeront au fil de l'épée, et vos plus braves périront dans le combat. Les portes de Sion seront dans le deuil et dans les larmes ; et elle s'asseyera sur la terre toute désolée.

5. *Juda représenté sous l'Image d'une Vigne qui ne produit que des Grappes sauvages. Détail des Vices qui régnoient dans ce Peuple.*

Je vais chanter au nom de mon proche parent, et mon bien aimé, le cantique qu'il a prononcé contre sa vigne.

Mon bien-aimé avoit une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'avoit environnée d'une haie ; il en avoit ôté les pierres, et l'avoit plantée d'un plant rare et excellent; il avoit bâti une tour au milieu, et y avoit fait un pressoir. Il s'attendoit qu'elle porteroit de bons raisins; et elle n'a porté que des grappes sauvages. Maintenant donc, habitans de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Que falloit-il faire pour ma vigne, de plus que ce que j'ai fait ? Pourquoi donc, au lieu de bons raisins que j'attendois, n'en a-t elle produit que de sauvages ? Maintenant je vous dirai ce que je vais faire à ma vigne. J'en arracherai la haie ; et elle sera livrée au pillage. Je détruirai les murs qui la défendent ; et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai inculte : et elle ne sera ni taillée ni labourée. Les ronces et les épines la couvriront ; et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.

La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël ; et les hommes de Juda étoient le plant dont il faisoit ses délices. J'ai attendu qu'ils eussent de l'équité ; et je ne vois que violence. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et je n'entends que des cris.

Malheur à vous, qui joignez maison à maison, et qui ajoutez terre à terre, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque. Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ! Je jure, dit le Seigneur, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies, seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite. Alors dix arpens de vigne donneront à peine de quoi remplir le plus petit tonneau ; et trente boisseaux

4

de bled qu'on aura semés, n'en rendront que trois.

Malheur à vous, qui prévenez le jour pour vous plonger jusqu'au soir dans les excès de la table, et pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe la tête. Le luth et la harpe, les flûtes et les tambours, et les vins les plus exquis se trouvent dans vos festins ; et vous ne pensez point du tout à l'œuvre du Seigneur ; et vous ne vous appliquez point à considérer les ouvrages de ses mains. C'est pour cela que mon peuple sera emmené captif, parce qu'il n'a point d'intelligence ; les plus grands d'Israël mourront de faim, et tout le reste du peuple séchera de soif.

Malheur à vous, qui traînez après vous une longue suite d'iniquités ; vous qui dites en parlant de Dieu : qu'il se hâte ; que ce qu'il doit faire arrive bientôt, afin que nous le voyions ; que les desseins du saint d'Israël s'accomplissent au plutôt, afin que nous reconnoissions s'il dit vrai.

Malheur à vous, qui appelez bon ce qui est mauvais, et mauvais ce qui est bon ; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux.

Malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux, et qui vous croyez prudens et éclairés.

Malheur à vous, qui êtes puissans à boire le vin, et vaillans à vous enivrer ; qui pour des présens justifiez le coupable, et qui ravissez à l'innocent sa justice.

Ils ont foulé aux pieds la loi du Seigneur des armées, et ils ont rejeté avec mépris la parole du saint d'Israël. C'est pour cela que la fureur du Seigneur s'est allumée contre son peuple ; qu'il a étendu sa main sur lui, et qu'il l'a frappé de plaies ; que les montagnes ont été ébranlées ; et que les corps morts ont été jetés comme du fumier au milieu des places publiques. Néanmoins, après tous ces maux, sa fureur n'est pas encore apaisée, et son bras est toujours levé.

Isaïe, Traduction du même.

§ 24. *Lamentation de Jérémie sur Jérusalem.*

I. Comment cette ville autrefois si peuplée, est-elle maintenant déserte ? Comment celle qui étoit la maîtresse des nations, est-elle devenue comme une veuve désolée ? Les chemins qui conduisent à Sion sont dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. Toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont dans le deuil ; et elle est plongée dans l'amertume. Ses ennemis s'en sont rendus maîtres ; ceux qui la haïssoient se sont enrichis de ses dépouilles, parce que le Seigneur a prononcé l'arrêt de sa condamnation à cause de la multitude de ses iniquités. Ses petits enfans ont été emmenés captifs devant l'ennemi qui les chassoit. Tout ce que la fille de Sion avoit de beau, lui a été enlevé. Ses princes ont été comme des beliers qui ne trouvent point de pâturages : ils ont marché sans force, et languissent devant le persécuteur. Son peuple est tombé sous la main ennemie, sans qu'il y eût personne pour le secourir ; ses ennemis ont vu sa désolation, et ils s'en sont moqués. Voyez, Seigneur, et considérez l'avilissement où je suis réduite. Ne vous intéressez-vous point à mes maux, vous tous qui passez par ce chemin ? Considérez, et voyez s'il y a une douleur comme la mienne, et une affliction comme celle qui m'accable. Car le Seigneur m'a inondée de maux au jour de sa colère ; il a envoyé d'en haut dans mes os un feu qui les a dévorés ; il a tendu un filet devant mes pieds, et il m'a fait tomber en arrière ; il m'a rendue toute désolée, et épuisée de tristesse pendant tout le jour. Il a renversé tout ce que j'avois d'hommes de cœur ; il a fait venir contre moi le temps qu'il avoit marqué pour réduire en poudre mes meilleurs soldats ; il a foulé lui-même le pressoir, pour écraser la vierge fille de Sion. C'est pour cela que je fonds en pleurs, et que mes yeux répandent des ruisseaux de larmes, parce que celui qui peut seul me consoler et me redonner la vie, s'est retiré loin de moi. Le Seigneur est juste, et c'est avec justice qu'il me châtie, parce que je me suis révoltée contre ses ordres. Peuples, écoutez tous, je vous en conjure, et considérez ma douleur. Mes vierges et mes jeunes hommes ont été menés en captivité. J'ai appelé mes amis; et ils ont trompé mon espérance. Mes prêtres et mes vieillards ont été consu-

més dans la ville, lorsqu'ils cherchoient quelque nourriture pour soutenir leur vie. Seigneur, considérez l'affliction où je suis ; mes entrailles sont émues ; mon cœur est renversé dans moi-même, parce que je porte la peine de ma révolte. L'épée a tué mes enfans au-dehors, et au-dedans il n'y a eu que mort. On m'entend pousser des soupirs, et il n'y a personne qui me console ; tous mes ennemis ont appris mon malheur, et ils s'en sont réjouis, parce que c'est vous qui m'avez réduite en cet état. Mais vous ferez venir le jour que vous avez prédit ; et ils seront tels que je suis. Que tout le mal qu'ils ont commis se présente devant vous ; traitez-les comme vous m'avez traitée à cause de toutes mes iniquités : car je ne cesse de soupirer, et mon cœur est accablé de douleur.

II. Comment le Seigneur a-t-il convert de ténèbres dans sa fureur la fille de Sion, et précipité du ciel en terre la gloire d'Israël ? Le Seigneur a tout renversé, et il n'a rien épargné ; il a détruit dans sa fureur toutes les demeures de Jacob, et les remparts de la fille de Juda ; il les a jetés par terre ; et il a traité comme des choses profanes le royaume et les princes. Il a brisé, dans le transport de sa fureur, toute la force d'Israël ; il a retiré sa main droite à l'approche de l'ennemi ; sa colère s'est allumée dans Jacob comme une flamme, et a tout consumé ; il a bandé son arc comme un ennemi ; sa main droite s'est présentée pour attaquer ; et a tué tous les plus beaux hommes ; il a répandu sa colère comme un feu sur le tabernacle de la fille de Sion. Le Seigneur a été comme un ennemi ; il a ruiné Israël ; il a renversé tous ses palais ; il a détruit ses forteresses, il a multiplié dans la fille de Juda le deuil et la tristesse. Il a renversé son tabernacle ; il a fait oublier dans Sion les fêtes et les jours de sabbat, et a livré aux opprobres dans son indignation le roi et le sacrificateur. Le Seigneur a rejeté son autel ; il a eu en abomination son sanctuaire ; il a livré entre les mains des ennemis les murs de son temple ; ils ont jeté des cris de joie dans la maison du Seigneur, comme on faisoit dans les fêtes solennelles. Le Seigneur qui avoit résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion, a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé ; l'avant-mur est désolé, et la muraille est tombée de même. Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les barres ; son roi et ses princes sont bannis parmi les nations ; la loi n'est plus, et ses prophètes n'ont point reçu de visions du Seigneur. Les vieillards de la fille de Sion sont assis sur la terre, et gardent un morne silence ; ils ont couvert leurs têtes de cendres ; ils se sont revêtus de cilices ; les filles de Jérusalem tiennent leur tête baissée vers la terre. Mes yeux sont affoiblis à force de verser des larmes ; mes entrailles sont dans le trouble ; mon cœur s'est comme fendu et répandu en terre, à cause de la ruine de la fille de mon peuple, voyant les petits enfans, et ceux qui étoient à la mamelle, tomber morts dans les places de la ville. Ils disoient à leurs mères : Où est le bled, où est le vin ? Ils tomboient dans les places de la ville, comme s'ils eussent été blessés à mort, et ils rendoient l'âme entre les bras de leurs mères. A quoi vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ? Où trouverai je quelque chose d'égal à vos maux, et comment vous consolerai-je, ô vierge, fille de Sion ? Le débordement de vos maux est semblable à une mer : qui pourra vous guérir ? Vos prophètes ont eu pour vous des visions fausses et extravagantes, et ils ne vous découvroient point votre iniquité, pour vous porter à la pénitence ; ils n'ont eu pour vous que des visions et des prophéties pleines de mensonge. Tous les passans ont frappé des mains en vous voyant : ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête : est-ce là, ont-ils dit, cette ville qu'on vantoit comme parfaitement belle, et comme étant la joie de toute la terre ? Le Seigneur a fait ce qu'il avoit résolu : il a accompli ce qu'il avoit arrêté depuis long-temps ; il vous a détruite sans vous épargner : il vous a rendue un sujet de joie à vos ennemis ; et il a relevé la force de ceux qui vous haïssoient. Voyez, Seigneur, et considérez quel est le peuple que vous avez traité de cette sorte. Quoi! les mères être réduites à manger le fruit de leurs entrailles ! les prêtres et les prophètes être égorgés dans le sanctuaire même du Seigneur ! les enfans, les vieillards sont étendus morts sur la terre le long des rues ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous l'épée ;

vous les avez tués au jour de votre fureur; vous les avez égorgés sans en épargner aucun ; ceux que j'ai nourris et élevés, ont été consumés par mes ennemis.

III. Je suis l'homme qui éprouve l'affliction, étant sous la verge de l'indignation du Seigneur. Sa main qui me protégeoit me frappe pendant tout le jour. Lors même que je crie vers lui, et que je le prie, il rejète ma prière. Mais voici ce que mon cœur se rappelle, et ce qui fait que j'espère : c'est par un effet des miséricordes du Seigneur que nous ne sommes pas entièrement consumés ; ses bontés ne sont pas épuisées. Elles se renouvellent tous les matins. Seigneur, que votre fidélité est grande ! Mon âme a dit : Le Seigneur est mon partage ; c'est pour cela que j'espère en lui. Le Seigneur est bon à ceux qui attendent son secours, à l'âme qui le cherche. Il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu promet. Car le Seigneur ne rejète pas les siens pour toujours S'il nous a affligés, il aura aussi compassion de nous, selon la multitude de ses miséricordes. Examinons nos voies avec soin ; recherchons le Seigneur, et retournons à lui ; élevons nos cœurs et nos mains vers le Seigneur qui règne dans le ciel. Disons-lui : nous avons été des prévaricateurs et des rebelles ; c'est pourquoi vous ne nous avez pas épargnés.

Prière.—Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé : considérez et regardez l'opprobre où nous sommes. Notre héritage est passé à des gens d'une autre nation, et nos maisons à des étrangers. Nous sommes devenus comme des orphelins qui n'ont plus de père : nos mères sont comme des femmes veuves. On nous a entraînés les chaînes au cou, sans nous donner de repos dans notre lassitude. Nous avons tendu inutilement la main à l'Egypte et aux Assyriens pour avoir du pain. Nos pères ont péché, et ils ne sont plus ; et nous avons porté la peine de leurs iniquités. Des esclaves nous ont dominés, sans qu'il se trouvât personne pour nous tirer de leurs mains. Nous allions chercher du pain pour soutenir notre vie, au risque de périr par l'épée dans le désert. Notre peau a été brûlée et noircie comme un four, à cause de l'ardeur extrême de la faim qui nous pressoit. Ils ont humilié les femmes dans Sion, et les vierges dans les villes de Juda. Ils ont pendu les princes de leurs propres mains ; ils n'ont point respecté les visages des vieillards. Ils ont réduit les jeunes hommes à tourner la meule, et les enfans sont tombés sous le poids du bois. La joie de notre cœur est éteinte ; nos concerts sont changés en lamentations. La couronne est tombée de notre tête ; malheur à nous, parce que nous avons péché. C'est pourquoi notre cœur est languissant ; et nos yeux sont couverts de ténèbres, à cause de la montagne de Sion, qui est désolée, et où les renards courent en sûreté. Mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement ; votre trône subsistera dans la suite de tous les siècles. Pourquoi nous oublieriez-vous à jamais ? Pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours ? Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons ; renouvelez nos jours comme ils étoient au commencement. Car nous auriez-vous rejetés pour toujours, et votre colère contre nous seroit-elle sans retour ?

Jérémie, Traduction de Saci.

§ 25. *Quatorzième Provinciale.*

Cette provinciale, publiée le 23 Octobre 1656, est un modèle, non-seulement de style, mais encore de raisonnement vif et pressé. Il n'y a point chez les anciens et chez les modernes d'ouvrage où l'on trouve une logique plus vigoureuse. Le célèbre chancelier d'Aguesseau la citoit à son fils comme un chef-d'œuvre d'éloquence qui peut le disputer à tout ce que l'antiquité a de plus admiré, et il doute que les discours de Démosthène et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. On connoit la réponse de Bossuet : quelqu'un lui ayant demandé, quel ouvrage il voudroit avoir fait, s'il n'avoit pas fait les siens : la quatorzième provinciale — et cette réponse dit tout ; quel plus grande éloge pourroit-on en faire ? Despréaux en parloit toujours avec enthousiasme, et c'est principalement ce *discours* et les *pensées* qui lui faisoient regarder Pascal comme le plus grand génie qui eût jamais existé. Elle est adressée à un corps qui a été justement célèbre par plus d'un genre de mérite, qui a eu peut-être des torts qui ont fait son malheur, mais dont la perte pour l'éducation n'a jamais été réparée.

Mes révérends Pères.

Si je n'avois qu'à répondre aux trois impostures qui restent sur l'homicide, je n'aurois pas besoin d'un long discours, et vous les verrez ici réfutées en peu de mots : mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet, que de justifier la fidélité de mes citations, je serai obligé d'employer la plus grande partie de cette lettre à la réfutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous êtes éloignés des sentimens de l'église, et même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez en tant de rencontres, font paroître que dans cette matière vous avez tellement oublié la loi de Dieu, et tellement éteint les lumières naturelles, que vous avez besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la religion et du sens commun. Car qu'y a-t-il de plus naturel que ce sentiment qu'*un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre?* " Nous en sommes tellement instruits de nous-mêmes, dit St. Chrysostôme, que quand Dieu a établi le principe de ne point tuer, il n'a pas ajouté que c'est à cause que l'homicide est un mal : parce, dit ce père, que la loi suppose qu'on a déjà appris cette vérité de la nature."

Aussi ce commandement a été imposé aux hommes dans tous les temps. L'évangile a confirmé celui de la loi ; et le décalogne n'a fait que renouveler celui que les hommes avoient reçu de Dieu avant la loi dans la personne de Noé, dont tous les hommes devoient naître. Car dans ce renouvellement du monde, Dieu dit à ce patriarche : *Je demanderai compte aux hommes, et au frère, de la vie de son frère. Quiconque versera le sang humain, son sang sera répandu; parce que l'homme est créé à l'image de Dieu.*

Cette défense générale ôte aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes. Et Dieu se l'est tellement réservé à lui seul, que selon la vérité chrétienne, opposée en cela aux fausses maximes du paganisme, l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie. Mais parce qu'il a plu à sa providence de conserver les sociétés des hommes, et de punir les méchans qui les troublent, il a établi lui-même des lois pour ôter la vie aux criminels ; et ainsi ces meurtres, qui seroient des attentats punissables sans son ordre, deviennent des punitions louables par son ordre, hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que St. Augustin a représenté admirablement *au livre premier* de la cité de Dieu, *chapitre* 28. *Dieu*, dit-il, *a fait lui-même quelques exceptions à cette défense générale de tuer, soit par les lois qu'il a établies pour faire mourir les criminels, soit par les ordres particuliers qu'il a donnés quelquefois pour faire mourir quelques personnes. Et quand on tue en ce cas-là, ce n'est pas l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. Mais si on excepte ces cas, quiconque tue, se rend coupable d'homicide.*

Il est donc certain, mes Pères, que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir. Et c'est ce que St. Paul nous apprend, lorsqu'en parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : *Que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, pour exécuter ses vengeances contre les coupables.*

Mais comme c'est Dieu qui leur a donné ce droit, il les oblige à l'exercer ainsi qu'il le feroit lui-même, c'est-à-dire, avec justice, selon cette parole de St. Paul au même lieu, *Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux bons, mais aux méchans. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance, n'a qu'à bien faire : car ils sont ministres de Dieu pour le bien.* Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la relève au contraire beaucoup davantage : parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, et tout-puissant pour faire le bien ; et que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissans pour le bien, et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que Dieu étant la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît. Car outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est hors de doute qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause ni sans connoissance,

puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur. Mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte, parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, et non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourroient surprendre, les faux soupçons les pourroient aigrir, la passion les pourroit emporter; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains, et à établir dans leurs états des juges, auxquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette autorité que Dieu leur a donnée, ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc, mes Pères, que pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble, et par l'autorité de Dieu, et selon la justice de Dieu, et que si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche, soit en tuant avec son autorité, mais sans justice; soit en tuant avec justice, mais sans autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon St. Augustin, *que celui qui sans autorité tue un criminel, se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée*; et les juges au contraire qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà, mes Pères, les principes du repos et de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont établi leurs lois; sans que jamais les païens mêmes aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte *de la pudicité* ou *de la vie*: parce qu'ils ont pensé qu'*alors*, comme dit Cicéron, *les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité*.

Mais que hors de cette occasion, dont je ne parle point ici, il y ait jamais eu de loi qui ait permis aux particuliers de tuer, et qui l'ait souffert, comme vous faites, pour se garantir d'un affront, et pour éviter la perte de l'honneur ou du bien, quand on n'est pas en même temps en péril de la vie, c'est, mes Pères, ce que je soutiens que jamais les infidèles mêmes n'ont fait. Ils l'ont, au contraire, défendu très-expressément. Car la loi des douze tables de Rome portoit: *qu'il n'est pas permis de tuer un voleur de jour, qui ne se défend point avec des armes*. Ce qui avoit déjà été défendu dans l'exode (chap. 22) et la loi *furem, ad legem Corneliam*, qui est prise d'Ulpien, *défend de tuer même les voleurs de nuit qui ne nous mettent pas en péril de mort*.

Dites-nous donc, mes Pères, par quelle autorité vous permettez ce que les lois divines et humaines défendent? et par quel droit Lessius a pu dire: *L'exode défend de tuer les voleurs de jour qui ne se défendent pas avec des armes; et on punit en justice ceux qui tueroient de cette sorte. Mais néanmoins on n'en seroit pas coupable en conscience, lorsqu'on n'est pas certain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe, et qu'on est en doute, comme dit Sotus, par ce qu'on n'est pas obligé de s'exposer au péril de perdre quelque chose pour sauver un voleur. Et cela est encore permis aux ecclésiastiques mêmes.* Quelle étrange hardiesse! La loi de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs, lorsqu'ils n'attaquent pas notre vie, et la loi de l'évangile, selon vous, les absoudra! Quoi, mes Pères, Jésus-Christ est-il venu pour détruire la loi, et non pas pour l'accomplir? *Les juges puniroient*, dit Lessius, *ceux qui tueroient en cette occasion; mais on n'en seroit pas coupable en conscience.* Est-ce donc que la morale de Jésus-Christ est plus cruelle et moins ennemie du meurtre, que celle des païens, dont les juges ont pris ces lois civiles qui les condamnent? Les chrétiens font-ils plus d'état des biens de la terre, ou font-ils moins d'état de la vie des hommes, que n'en ont fait les idolâtres et les infidèles? Sur quoi vous fondez-vous, mes Pères? Ce n'est sur aucune loi expresse ni de Dieu ni des hommes, mais seulement sur ce raisonnement étrange. *Les lois*, dites-vous, *permettent de se défendre contre les voleurs, et de repousser la force par la force. Or, la défense étant permise, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoi la défense seroit souvent impossible.*

Cela est faux, mes Pères, que la défense étant permise, le meurtre soit aussi permis. C'est cette cruelle manière de se défendre, qui est la source de vos erreurs, et qui est appelée par la faculté de Louvain UNE DÉFENSE MEURTRIÈRE, dans leur censure de la doctrine de votre père Lami sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de différence, selon les lois, entre tuer et se défendre,

que dans les mêmes occasions où la défense est permise, le meurtre est défendu quand on n'est point en péril de mort. Écoutez-le, mes Pères, dans Cujas au même lieu. *Il est permis de repousser celui qui vient pour s'emparer de notre possession ;* MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER. Et encore : *Si quelqu'un vient pour nous frapper et non pas pour nous tuer, il est bien permis de le repousser,* MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER.

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Molina, Réginaldus, Filintius, Escobar, Lessius, et les autres : *il est permis de tuer celui qui vient pour nous frapper*. Et ailleurs, *il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront, selon l'avis de tous les casuistes*, comme dit Lessius. Par quelle autorité, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers et aux religieux mêmes? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort, qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, et qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine ? C'est sur cela qu'il falloit répondre ; et vous pensez y avoir satisfait, en disant simplement dans votre treizième imposture, *que la valeur pour laquelle Molina permet de tuer un voleur qui s'enfuit sans vous faire aucune violence, n'est pas aussi petite que j'ai dit, et qu'il faut qu'elle soit plus grande que six ducats*. Que cela est foible, mes Pères ! où voulez-vous la déterminer ? A quinze ou seize ducats ? Je ne vous en ferai pas moins de reproches. Au moins vous ne sauriez dire qu'elle passe la valeur d'un cheval ; car Lessius décide nettement, *qu'il est permis de tuer un voleur qui s'enfuit avec notre cheval*. Mais je vous dis de plus, que, selon Molina, cette valeur est déterminée à six ducats, comme je l'ai rapporté : et si vous ne voulez pas en demeurer d'accord, prenons un arbitre que vous ne puissiez refuser. Je choisis donc pour cela votre père Réginaldus, qui expliquant ce même lieu de Molina déclare, *que Molina y détermine la valeur pour laquelle il n'est pas permis de tuer, à trois ou quatre ducats*. Et ainsi, mes Pères, je n'aurai pas seulement Molina, mais encore Réginaldus.

Il ne me sera pas moins facile de réfuter votre quatorzième imposture, touchant la permission *de tuer un voleur qui nous veut voler un écu*. Cela est si constant, qu'Escobar vous le témoignera : il dit que *Molina détermine régulièrement la valeur pour laquelle on peut tuer, à un écu*. Aussi vous me reprochez seulement dans la quatorzième imposture, que j'ai supprimé les dernières paroles de ce passage : *que l'on doit garder en cela la modération d'une juste défense*. Que ne vous plaignez-vous donc aussi de ce qu'Escobar ne les a point exprimées ? Mais que vous êtes peu fins ! Vous croyez qu'on n'entend pas ce que c'est, selon vous, que se défendre. Ne savons-nous pas que c'est user *d'une défense meurtrière?* Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par-là, que quand on se trouve en péril de la vie en gardant son écu, alors on peut tuer, puisque c'est pour défendre sa vie. Si cela étoit vrai, mes Pères, pourquoi Molina disoit-il au même lieu, *qu'il est contraire en cela à Carrerus et Bardellus*, qui permettent de tuer pour sauver sa vie. Je vous déclare donc qu'il entend simplement, que si l'on peut sauver son écu sans tuer le voleur, on ne doit pas le tuer ; mais que si l'on ne le peut sauver qu'en tuant, encore même qu'on ne coure nul risque de la vie, comme si le voleur n'a point d'armes, qu'il est permis d'en prendre et de le tuer pour sauver son écu ; et qu'en cela on ne sort point, selon lui, de la modération d'une juste défense. Et pour vous le montrer, laissez-le s'expliquer lui-même. *On ne laisse pas de donner dans la modération d'une juste défense, quoiqu'on prenne des armes contre ceux qui n'en ont point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses qu'eux. Je sais qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire : mais je n'approuve point leur opinion, même dans le tribunal extérieur.*

Aussi, mes Pères, il est constant que vos auteurs permettent de tuer pour la défense de son bien et de son honneur, sans qu'on soit en aucun péril de sa vie. Et c'est par ce même principe qu'ils autorisent les duels, comme je l'ai fait voir par tant de passages sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'attaquez dans vos écrits qu'un seul passage de votre père Layman, qui le permet, *lorsqu'autrement on seroit en péril de perdre sa fortune ou son honneur :* et vous dites que j'ai supposé ce qu'il ajoute, *que ce cas-là est fort rare*. Je vous admire, mes Pères, voilà de plaisantes impostures que vous me reprochez. Il est bien question de savoir si ce cas-là est rare : il s'agit de savoir si le duel y est permis.

Ce sont deux questions séparées. Layman en qualité de casuiste doit juger si le duel y est permis ; et il déclare que oui. Nous jugerons bien sans lui si ce cas-là est rare ; et nous lui déclarerons qu'il est fort ordinaire. Et si vous aimez mieux en croire votre bon ami Diana, il vous dira *qu'il est fort commun.* Mais qu'il soit rare ou non, et que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est-ce pas une chose abominable qu'il consente à cette opinion ? Que pour conserver un faux honneur il soit permis en conscience d'accepter un duel, contre les édits de tous les états chrétiens, et contre tous les canons de l'église, sans que vous ayez encore ici pour autoriser toutes ces maximes diaboliques, ni lois, ni canons, ni autorités de l'écriture ou des pères, ni exemple d'aucun saint, mais seulement ce raisonnement impie : *L'honneur est plus cher que la vie. Or, il est permis de tuer pour défendre sa vie. Donc il est permis de tuer pour défendre son honneur.* Quoi ! mes Pères, parce que le dérèglement des hommes leur a fait aimer ce faux honneur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver ? C'est cela même qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur-là plus que la vie. Et cependant cette attache vicieuse, qui seroit capable de souiller les actions les plus saintes, si on les rapportoit à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin ?

Quel renversement ! mes Pères, et qui ne voit à quel excès il peut conduire? Car enfin il est visible qu'il portera à tuer pour les moindres choses, quand on mettra son honneur à les conserver : je dis même jusqu'à tuer *pour une pomme.* Vous vous plaindriez de moi, mes Pères, et vous diriez que je tire de votre doctrine des conséquences malicieuses, si je n'étois appuyé sur l'autorité du grave Lessius qui parle ainsi : *Il n'est pas permis de tuer pour une chose de petite valeur, comme pour un écu ou pour* UNE POMME (AUT PRO POMO), *si ce n'est qu'il nous fût honteux de la perdre ; car alors on peut la reprendre, et même tuer, s'il est nécessaire : parce que ce n'est pas tant reprendre son bien que son honneur.* Cela est net, mes Pères ; et pour finir votre doctrine qui comprend toutes les autres, écoutez celle-ci de votre père Héreau, qui l'avoit prise de Lessius : *Le droit de se défendre s'étend à tout ce qui est nécessaire pour nous garder de toute injure.*

Que d'étranges suites sont renfermées dans ce principe inhumain, et combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, et surtout les personnes publiques ! Ce n'est pas seulement l'intérêt général qui les y engage, mais encore le leur propre : puisque vos casuistes cités dans mes lettres, étendent leurs permissions de tuer jusqu'à eux. Et ainsi les factieux qui craindront la punition de leurs attentats, lesquels ne leur paroissent jamais injustes, se persuadant aisément qu'on les opprime par violence, croiront en même temps, *Que le droit de se défendre s'étend à tout ce qui est nécessaire pour se garder de toute injure.* Ils n'auront plus à vaincre les remords de la conscience, qui arrêtent la plupart des crimes dans leur naissance, et ils ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles du dehors.

Je n'en parlerai point ici, mes Pères, non plus que des autres meurtres que vous avez permis, qui sont encore plus abominables, et plus importans aux états que tous ceux-ci, dont Lessius traite si ouvertement dans ses *Doutes*, aussi-bien que tant d'autres de vos auteurs. Il seroit à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer ; et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, combien le relâchement de vos opinions est contraire à la sévérité des lois civiles, et même païennes. Que sera-ce donc si on les compare avec les lois ecclésiastiques, qui doivent être incomparablement plus saintes, puisqu'il n'y a que l'église qui connoisse et qui possède la véritable sainteté ? Aussi cette chaste épouse du Fils de Dieu, qui à l'imitation de son époux, sait bien répandre son sang pour les autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, et proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini, pour être faits les temples du Dieu vivant. Et ainsi elle croit

que la mort d'un homme, que l'on tue sans l'ordre de son Dieu, n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilége, qui la prive d'un de ses membres: puisque, soit qu'il soit fidèle, soit qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours, ou comme étant l'un de ses enfans, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont, mes pères, ces raisons toutes saintes, qui, depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considérable à l'église, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporterai quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ces sévérités doivent être gardées, je sais que l'église peut disposer diversement de cette discipline extérieure; mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet. Car les pénitences qu'elle ordonne pour le meurtre, peuvent être différentes selon la diversité des temps; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre, ne peut jamais changer par le changement des temps.

L'église a été long-temps à ne réconcilier qu'à la mort ceux qui étoient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le célèbre concile d'Ancire les soumet à la pénitence durant toute leur vie; et l'église a cru depuis être assez indulgente envers eux, en réduisant ce temps à un très-grand nombre d'années. Mais pour détourner encore davantage les chrétiens des homicides volontaires, elle a puni très-sévèrement ceux mêmes qui étoient arrivés par imprudence, comme on peut voir dans St. Basile, dans St. Grégoire de Nysse, dans les décrets du Pape Zacharie et d'Alexandre II. Les canons rapportés par Isaac, évêque de Langres, *ordonnent sept ans de pénitence pour avoir tué en se défendant.* Et on voit que St. Hildebert, évêque du Mans, répondit à Yves de Chartres: *Qu'il a eu raison d'interdire un prêtre, pour toute sa vie, qui pour se défendre, avoit tué un voleur d'un coup de pierre.*

N'ayez donc plus la hardiesse de dire que vos décisions sont conformes à l'esprit et aux canons de l'église. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour défendre son bien seulement: car je ne parle pas des occasions où on auroit à défendre sa vie; vos propres auteurs confessent qu'il n'y en a point, comme entr'autres votre père Lami. *Il n'y a*, dit-il, *acun droit divin et humain, qui permette expressément de tuer un voleur qui ne se défend pas.* Et c'est néanmoins ce que vous permettez expressément. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour l'honneur, pour un soufflet, pour une injure ou une médisance; on vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer les témoins, les juges et les magistrats, quelque injustice qu'on en appréhende. L'esprit de l'église est entièrement éloigné de ces maximes séditieuses, qui ouvrent la porte aux soulèvemens auxquels les peuples sont si naturellement portés. Elle a toujours enseigné à ses enfans, qu'on ne doit point rendre le mal pour le mal; qu'il faut céder à la colère; ne point résister à la violence; rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission; obéir aux magistrats et aux supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. Elle leur défend encore plus fortement que les lois civiles, de se faire justice à eux-mêmes: et c'est par son esprit que les rois chrétiens ne se la font pas dans les crimes mêmes de lèze-majesté au premier chef et qu'ils remettent les criminels entre les mains des juges pour les faire punir selon les lois et dans les formes de la justice, qui sont si contraires à votre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir; car, puisque ce discours m'y porte, je vous prie de suivre cette comparaison, entre la manière dont on peut tuer ses ennemis selon vous, et celle dont les juges font mourir les criminels.

Tout le monde sait, mes Pères, qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne, et que quand un homme nous auroit ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposeroit encore à nous assassiner, à nous perdre d'honneur, on n'écouteroit point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes Pères, est-ce par grimace et par feinte, que les juges chrétiens ont établi ce règlement? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'évangile, de peur que la pratique extérieure de la jus-

tice ne fût contraire aux sentimens intérieurs que des chrétiens doivent avoir ? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond, mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes Pères, que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes, que fera-t-on là dessus ? Lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein ? Non, mes Pères, la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect ; les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la suffisance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept, pour le moins, mes Pères : il faut que de ces sept, il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement. Et vous savez, mes Pères, qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe de donner les heures du matin à ces fonctions, tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine, d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites, en suite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent. Et alors, mes Pères, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles ; et même, c'est parce qu'elles sont criminelles, qu'ils sont plus obligés à en prendre soin ; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné les moyens de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent ; et néanmoins l'église abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels, ceux qui auroient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de circonstances si religieuses, par où il est aisé de concevoir quelle idée l'église a de l'homicide.

Voilà, mes Pères, de quelle manière, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes ; voyons maintenant comme vous en disposez. Dans vos nouvelles lois, il n'y a qu'un juge ; et ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie et le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ ; et sans respect ni du corps ni de l'âme de son frère, il tue et damne celui pour qui Jésus-Christ est mort ; et tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables, pour lesquelles un juge qui a l'autorité légitime, seroit criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auroient commises, parce que les lois sont très-éloignées de les y condamner. Et enfin, pour comble de cet excès, on ne contracte ni péché, ni irrégularité, en tuant de cette sorte, sans autorité et contre les lois, quoiqu'on soit religieux, et même prêtre. Où en sommes-nous, mes Pères ? Sont-ce des religieux et des prêtres qui parlent de cette sorte ? sont-ce des chrétiens ? sont-ce des turcs ? sont-ce des hommes ? sont-ce des démons ! et sont-ce là des *mystères révélés par l'agneau à ceux de sa société*, ou des abominations suggérées par le dragon à ceux qui suivent son parti.

Car enfin, mes Pères, pour qui voulez-vous qu'on vous prenne ? Pour des enfans de l'évangile ? ou pour des ennemis de l'évangile ? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre, il n'y a point de milieu. *Quiconque n'est pas avec Jésus-Christ, est contre lui.* Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il y a deux peuples et deux mondes répandus sur toute la terre, selon St. Augustin : le monde des enfans de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi ; et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi. Et c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé le roi et le Dieu du monde, parce qu'il a partout des sujets et des adorateurs ; et que le diable est aussi appelé, dans l'écriture, le prince du monde et le dieu de ce siècle, parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves. Jésus-Christ a mis dans l'église, qui est son empire, les lois qu'il lui a plu selon sa sagesse éternelle ; et le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les lois qu'il a voulu y établir. Jésus-Christ a mis l'honneur à souffrir, le diable

à ne point souffrir. Jésus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet, de tendre l'autre joue; et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet, de tuer ceux qui leur voudront faire cette injure. Jésus-Christ déclare *heureux ceux qui participent à son ignominie*; et le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie. Jésus-Christ dit: *malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous*; et le diable a dit: malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime.

Voyez donc maintenant, mes Pères, duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de Paix qui s'appelle la Jérusalem mystique, et vous avez ouï le langage de la ville de Trouble, que l'Ecriture appelle *la spirituelle Sodôme*: lequel de ces deux langages entendez-vous? lequel parlez-vous? Ceux qui sont à Jésus-Christ ont les mêmes sentimens que Jésus-Christ, selon St. Paul, et ceux qui sont enfans du diable, qui a été homicide dès le commencement du monde, suivent les maximes du diable selon la parole de Jésus-Christ. Ecoutons donc le langage de votre école, et demandons à vos auteurs: quand on nous donne un soufflet, doit-on l'endurer, plutôt que de tuer celui qui veut le donner? ou bien est-il permis de tuer pour éviter cet affront? *Il est permis*, disent Lessius, Molina, Escobar, Filiutius, Bardellus, et autres Jésuites, *de tuer celui qui nous veut donner un soufflet*. Est-ce là le langage de Jésus-Christ? Répondez-nous encore. Seroit-on sans honneur, en souffrant un soufflet, sans tuer celui qui l'a donné? *N'est-il pas véritable*, dit Escobar, *que tandis qu'un homme laisse vivre celui qui lui a donné un soufflet, il demeure sans honneur?* Oui, mes pères, *sans cet honneur* que le diable a transmis de son esprit superbe dans celui de ses superbes enfans. C'est cet honneur qui a toujours été l'idole des hommes possédés par l'esprit du monde. C'est pour se conserver cette gloire, dont le démon est le véritable distributeur, qu'ils lui sacrifient leur vie par la fureur des duels, à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, et leur salut par le péril de leur damnation auquel ils s'engagent, et qui les a fait priver de la sépulture même par les canons ecclésiastiques. Mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du roi par des lumières plus pures que celles de votre théologie. Ses édits si sévères sur ce sujet n'ont pas fait que le duel fût un crime, ils n'ont fait que punir le crime qui est inséparable du duel. Il a arrêté par la crainte de la rigueur de sa justice, ceux qui n'étoient pas arrêtés par la crainte de la justice de Dieu, et sa piété lui a fait connoître que l'honneur des chrétiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu et des règles du christianisme, et non pas dans ce fantôme d'honneur que vous prétendez, tout vain qu'il est, être une excuse légitime pour les meurtres. Ainsi, vos décisions meurtrières sont maintenant en aversion à tout le monde; et vous seriez mieux conseillés de changer de sentimens, si ce n'est par principe de religion, au moins par maxime de politique. Prévenez, mes Pères, par une condamnation volontaire de ces opinions inhumaines, les mauvais effets qui en pourroient naître, et dont vous seriez responsables. Et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus, a été un homicide dans la personne du premier juste; que leur plus grand crime a été un homicide dans la personne du chef de tous les justes; et que l'homicide est le seul crime qui détruit tout ensemble l'état, l'église, la nature et la piété.

Pascal.

§ 26. *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, Reine de la Grande-Bretagne.*

Prononcée le 16 Novembre 1669 en présence de Monsieur, *Frère unique du Roi, et de* Madame, *en l'Eglise des Religieuses de Sainte Marie de Chaillot, où repose le Cœur de Sa Majesté.*

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une ma-

nière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines: la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains; des changemens inouïs; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout à fait maîtresse; nul frein à la licence; les lois abolies; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé; les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et depuis plongé tout à coup dans un abîme d'amertume parlera assez haut; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant, et en leur ôtant leur puissance. La reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfaisante; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres; et si ses sujets, si ses alliés, si l'église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante Princesse HENRIETTE MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler dans votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse: on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape St. Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée: jugez ce qu'il auroit dit du sang de Saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de

Henri le Grand, et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuarts qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, et qui descendoient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le désir immense, qui sans cesse la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre, aussi-bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle: ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers, qui depuis douze siècles presque accomplis, que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfans de l'église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de Saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion, où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre, la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu qui rapporte tous ses conseils à la conservation de la sainte église, et qui fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle, un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuelle: sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins: et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette église affligée.

Suit un tableau sublime et frappant de tout ce que la reine fit pour les catholiques, et de ce temps malheureux où Dieu permit à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte. Après quoi l'orateur continue ainsi.

Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces

temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes, que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions ; et si ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant, admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ! Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes ; et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur, et les ramenoient à l'église. Ainsi, non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu.

Que si l'histoire de l'église garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés ? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux royaumes ? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales ; et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est pas seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquérerez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler ; et vous pouvez servir l'état sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous ; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet ? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs d'Henriette.

J'avoue en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles ; et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puissances du Seigneur*, et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils ; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre ; conseils de miséricorde pour le salut de la reine ; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remon-

ter, pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien; n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois, ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent, leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient: alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I, roi d'Angleterre, étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi-bien que de César: mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer: et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste, étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connoître: et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage, et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens, ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation: et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupiles, et les reines mêmes si absolues, et si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouart, par Marie, par Elisabeth; on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux: au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens; les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages.... Voilà les ennemis que la reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté, n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on

ébranle les fondemens de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne a été capable de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition de l'église n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'application, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté seroit invincible; et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leur rêverie pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures; ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets: il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vus céder aux passions, et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs; c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions mêlées au calvinisme ont fait naître les indépendans, qui n'ont point eu de bornes; parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes.

Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs: et Dieu, pour punir l'irreligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur

folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté, et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes: songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége: tant il est vrai que tout se tourne en révoltes, et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le St. Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par-là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie: *Leur âme*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont si souvent changé la religion; *et je leur ai dit, je ne serai plus votre pasteur*: c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite: *Que ce qui doit mourir aille à la mort; que ce qui doit être retranché, soit retranché.* Entendez-vous ces paroles? *Et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns les autres.* O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie.

Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant, et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire, à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de regles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, étoit le charme qui possédoit les esprits; il sut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son église. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté, et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours: ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. *Je suis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu*

soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. *Et j'ordonne,* poursuit-il, *que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux :* tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne.* Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume ; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'état, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort ! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scarborough remit ce port, et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devoient rendre au roi cette place avec celle de Beverley : mais ils furent prévenus, et décapités ; et Dieu qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire de Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisis des arsenaux et des magasins ; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de Février, malgré l'hiver et les tempêtes ; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume prince d'Orange, elle va pour engager les états dans les intérêts du roi, lui gagner les officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse, dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle toujours intrépide, autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu, qui faisoit toute sa confiance ; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoient de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les reines ne se noyoient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ; et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande ; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux ; et, comme disoit un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi, et de le

secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan, et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle étoit au-dessus de la vengeance, aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposoit à sa marche ; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée : tout sembloit prospérer par sa présence ; les rebelles étoient consternés : et si la reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit ; et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sais pas user de ta victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur et tout l'état languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel, veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, messieurs. Sa gouvernante, deux ans après tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse ; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince, et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu, et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favori-

ser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'état ; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquit à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, et aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées ? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. *Le voyez-vous, ce grand roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns ; et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres ; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Séméi avoit l'insolence de le maudire ?* Voilà, messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : *Le Seigneur des armées a fait des choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste.* Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand ; Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente put proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux ; Louis, qui entend de si loin les gémissemens des ebrétiens affligés ; qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils, et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre ; auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée ? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossois, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires Anglois ; et les gardes fidèles de nos rois, trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée tout indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine se montre le ferme

soutien de l'état, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs ? Qui pourroit raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : *Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement, n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.*

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une, de l'avoir fait chrétienne ; l'autre, messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non. C'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ha ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue : que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'évangile, et qu'elle a bien connu la religion, et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs. Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-même, et les sentimens de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son évangile : *Malheur à vous qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins et contens du monde.* Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. CHARLES II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les lois, ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le

trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse, et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement; mais elle avoit appris par ses malheurs, à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main, le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que fidèle imitatrice de l'institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux, et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger, elle en faisoit un rigoureux examen; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande reine; et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines; et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

Bossuet.

§ 27. *Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Prononcée à Saint-Denis, le 21 d'Août 1670, en présence de M. le Prince.*

Monseigneur,

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Elle, que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la reine sa mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité, ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans

être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, et de si belles espérances ? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste ; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je puisse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que présente l'ecclésiaste, où quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états et à tous les événemens de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet ; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais, dis-je la vérité ? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre ? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ! Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit ; et l'espérance publique frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut son discours, en lui disant : *Crains Dieu, et garde ses commandemens ; car c'est-là tout l'homme : et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal.* Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprenons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées a un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

Nous mourons tous, disoit cette femme dont l'écriture a loué la prudence au second livre des rois, *nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour.* En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne re-

connoît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle ; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre : qu'y auroit-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Écosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse ; et dès lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie, que le ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mèle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnoit à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples ; et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine, sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit Anne d'Espagne. Anna, vous le savez, messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété, et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que Philippe de France son second fils épousât la princesse Henriette ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur recherchée de tant de rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à Madame. Je pourrois encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais, pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot ? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie : tout éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honoré de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse ; également

estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang ; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts ; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sincères, marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire qu'on appelle, avec raison, la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là, notre admirable princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros ; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète ! *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*, et qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvoit en cette princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'état, discourir sur le voyage d'Angleterre ; ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent, suivant leurs idées, les conseils des rois, et composent sans instructions les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différens d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère ? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez vous été sitôt ravie ? Ces deux grands rois se connoissent ; c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux ; et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est, par son fonds, incapable d'élévation. Ecoutez, à ce

propos, le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. *O Dieu*, dit le roi prophète, *vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* Il est ainsi, Chrétiens : tout ce qui se mesure, finit ; et tout ce qui est né pour finir, n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réal que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez, parmi les hommes, les différences les plus remarquables, vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors, ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : *Vous voilà blessé comme nous ; Vous êtes devenu semblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit le roi prophète, *et en ce jour périront toutes leurs pensées* : c'est-à-dire, les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera, en un moment, toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David, (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône); c'est, dis-je, pour cela que l'ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis*, dit-il, *appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'étoit encore une vanité* ; parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi, je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit ; puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir.

Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas, si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ;

partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, MONSIEUR, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : *Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple, de douleur et d'étonnement.*

Mais, et les princes et les peuples gémissoient en vain. En vain MONSIEUR, en vain le roi même tenoit MADAME serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre, avec Saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam;* je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit ; avec quelle grâce, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible, autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir ; et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de MONSIEUR, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins de la campagne de Flandre, la joie de cette princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire, par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car, qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation, au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté : contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie : la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va-t-il disparoître ; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à rem-

plir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertulien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ces débris inévitables des choses humaines? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : *les voies me sont ouvertes à la véritable vie.* MADAME n'est plus dans le tombeau; la mort qui sembloit tout détruire, a tout rétabli : voici le secret de l'ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude, quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe et que c'est pour cette raison, dit l'ecclésiaste, *que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré :* il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisions de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques : au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms, c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand il a dit : *Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms : pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux : pour nous, ce sont seulement des noms*; parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'ecclésiaste dit si souvent : *Tout est vanité.* Il s'explique, *tout est vanité sous le soleil*; c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se con-

sumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé! s'écrie ce sage roi, y a-t-il rien de si vain?* Et n'a-t il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *est encore une vanité:* parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisque enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours, Laissons-lui égaler le fou et le sage; et même je ne craindrai pas de lui dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête: *Unus interitus est hominis, et jumentorum.* En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons- nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes; et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent; enfin qu'une machine qui se dissout, et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'ecclésiaste; et bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie: *Crains Dieu, et observe ses commandemens; car c'est là tout l'homme:* comme s'il disoit, ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu: tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever: car ajoute l'ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal.* Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le psalmiste dit qu'*à la mort périront toutes nos pensées*; oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles; de sorte que nos pensées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable? Donnez à Dieu vos affections: nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes; mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce, et dans la dernière, que la grâce se montre; c'est à dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve, paroît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière et ensuite de la lumière imparfaite de la foi, à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre!

Notre princesse est persécutée avant que de naître; délaissée aussitôt que mise au monde; arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique; captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison; et ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'église; par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le prophète: *Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur m'a reçue en sa protection.* Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jetée entre les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenoit du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'église catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de Saint Edouard et de Saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'apôtre, à nous revêtir, et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens; parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent, et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer: et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'apôtre, par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle: quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher MADAME, a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais, quoique sans menacer, et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de

ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avoit vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété, que cette âme vraiment chrétienne y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connitre que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession ; qui ne reçoivent les saints sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. MADAME appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacremens de l'église ; la pénitence avec componction ; l'eucharistie avec crainte, et puis avec confiance ; la sainte onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes ; qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi : elle les suit, elle s'y conforme ; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah ! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérans. MADAME m'a fait connoître la vérité de cette parole du sage : *Le patient vaut mieux que le fort, et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien ! Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées ; sincère production d'une âme, qui tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. MADAME ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, et ne vouloit point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau ; c'étoit un nouveau langage que la grâce lui apprenoit. Nous ne voyions en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres ; ni ces émotions d'une âme alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une âme soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, messieurs, qu'avions nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ? Ce grand Dieu nous exauçoit ; mais, souvent, dit Saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien, d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le sage : *Il s'est hâté.* En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand Saint Ambroise, la merveille de la mort dans les

chrétiens. Elle ne finit pas leur vie, elle ne finit que les péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort ennemie des fruits que nous promettoit la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire ? La gloire : qu'y a-t-il, pour le chrétien, de plus pernicieux et de plus mortel ? quel appas plus dangereux ? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Considérez la princesse ; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendoit les grâces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur, qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquoit tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevoit ses présens ; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusque entre les bras de la mort. Avec tant de grandeurs et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs ? c'est à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner : et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire ?* Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? Et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu ! La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité, elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre.* En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? la mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu, d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME ; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire par son excès, eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie : ce peu d'heures saintement passées parmi les

plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé, de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour Madame, en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé, en mourant, le Sauveur Jésus; les bras lui ont manqué, plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ces lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption: n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jésus, en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais, en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques momens? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit suffire pour nous convertir. Car, si nous savons nous connoître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux?

Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez, faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

Bossuet.

§ 28. *Extraits de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.*

Alliance de la Maison de France et d'Espagne. Eloge de Louis le Grand.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse ; s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux rois avec leur cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns avec les autres ; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter ? Mais si l'Espagne pleuroit son infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous : ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de la voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre, celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse françoise porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer

sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légéreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance: *Qui est semblable à Tyr? Et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer;* et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours, que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion: c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au-dehors, que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui.

Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent, il veut être avec David, l'*homme selon le cœur de Dieu*. C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoises, fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme Saint Paulin disoit du grand Théodose: Que nous voyons en Louis, *non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes, plus encore par sa foi que par sa couronne.*

2. *Péroraison.*

Tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jésus-Christ, *comme un voleur*. Il a fait selon sa parole; il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit: il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit il, *comme un voleur*, toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son écriture. Comme un voleur, direz vous, indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment; car, qui pourroit ou

l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, et aux jours de Loth*, et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes: que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire; et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour? La sentence partira d'en haut: *La fin est venue, la fin est venue. Finis venit, venit finis. La fin est venue sur vous. Nunc finis super te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, concluez. *Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu: *coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits*: périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la reine, est encore levé sur nos têtes: nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli: il est aiguisé, afin qu'il perce; il est poli et limé afin qu'il brille.* Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles? un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme: ces habitans désolés, ne sont ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même église, et nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit sa parole: *Le jugement commence par sa maison*, et le reste de la maison ne tremble pas! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence: apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs; écoutez-la, princes, écoutez-la, peuples, écoutez la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit, par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze adressoit aux princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre*, respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut; il partage avec vous celles d'en bas: montrez-vous dieux aux peuples soumis*, en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon, la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand, et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

Bossuet.

§ 29. *Extraits de l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, Princesse Palatine.*

Egaremens de la Princesse Palatine. Tableaux de la Cour, de la Guerre de la Fronde, de la Pologne, de Charles Gustave, &c.

Le mariage de la princesse Anne avoit

eu le plus heureux commencement ; mais, hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle St. Paul, qui *vraiment veuves et désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux ; y enterrent tout amour humain avec des cendres chéries ; et délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière !* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de Saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs* ; remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : *la veuve qui la passe dans les plaisirs est morte toute vive* ; parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de la désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses ! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses grâces ; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle : qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des juifs, et le crucifie encore une fois ? Vous reconnoissez le langage de St. Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle âme soit renouvelée par la pénitence.* Impossible ! quelle parole ! soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine : soit que l'impossibilité, dont parle St. Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance ; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur. Quoi ! la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps! quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien : et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle : un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ? Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? ou bien étoient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime ? ou bien étoit-ce comme un travail de la

France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non, non : c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire ; qu'il secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit la confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager ; et on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée : mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens ? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour ; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles ? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ! mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques, leurs volontés changeantes, on leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché, ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère ; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes ! Dans ces déplorables erreurs, la princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ni moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son église, et lui devoit un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il le réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçoit tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie et la Pologne est délivrée.

Bossuet.

§ 30. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.*

1. *Bonté et Affabilité du Grand Condé.*

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avoit des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai

vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens, calmer les esprits les plus aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes et qui gagnoit les batailles ? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnoissez le héros, qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes; comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paroît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne, avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit partout. Qu'il est beau, après le combat et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune ; où tout charme et rien n'éblouit ; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés ; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole.

2. *Génie du Grand Condé pour la Guerre.*

Venons aux qualités de l'esprit ; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et

premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous, comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices! Le voyez-vous, comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient: il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas: tant il est sûr dans ses conséquences! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages: comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étoient les regards, aussi vite et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connoit point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls, tout est prêt au premier signal; et comme dit le prophète: *Toutes les flèches sont aiguisées et tous les arcs sont tendus*. En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on feroit sous son toit et dans son enclos. Que dis je qu'on repose? à Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avoient assemblé, c'étoient dans nos troupes de continuels divertissemens: toute l'armée étoit en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le prince par son campement avoit mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats: il veille, c'est assez. Enfin, l'ennemi décampe; c'est ce que le prince attendoit. Il part à ce premier mouvement: déjà l'armée Hollandoise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas: tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout: Oudenarde est délivrée de leurs mains: pour les tirer eux mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais; la terreur et la désertion se met dans leurs troupes: on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, étoit revenu tout brillant de gloire, pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit, en nous racontant, comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions Romaines et deux chefs expérimentés, à poser les armes sans combat; lui-même il avoit été reconnoître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein: et jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestad. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée suivre à son tour les ennemis,

quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et faire lever le siége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils: ici, tout se présente à la fois: la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? ce n'est plus ses promptes saillies qu'il savoit si vîte et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions ordinaires; vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville, et à la vue de ses concitoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince; où avec l'élite des troupes il avoit en tête un général si pressant; où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune; pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui, nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui: tant son esprit s'élevoit alors! tant son âme leur paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres! semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur, par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint de prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent, son canon où il avoit mis sa confiance, est entre nos mains, et Beck qui l'avoit flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre, en mourant, un triste hommage à son vainqueur, par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? le prince saura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays, et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes; il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux: Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne; et ces barques si redoutées de nos alliés, paroissent tout à coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats et ses chefs: car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'écriture, *comme un seul homme: Egressus est Israël tanquam vir unus.* Pourquoi, comme un seul homme? parce que sous un même chef, qui connoît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire; et j'ai ouï dire à notre grand prince, qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mu-

tuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

3. *Parallèle du Grand Condé et de Turenne.*

Ça été dans notre siècle un grand spectacle, de voir dans le même temps, et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance; comme si Dieu, dont souvent, selon l'écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations: celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité, celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle; et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers: tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses!

4. *Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé.*

Venez, peuple, venez, seigneurs et potentats, et vous, qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces

honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards, sous qui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au nombre de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non pas avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.—La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.* Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

Bossuet.

§ 31. *Extraits de l'Oraison funèbre de M. de Turenne.*

1. *Exorde.*

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël ! 1. *Mach. c.* 9.

Tout le peuple le pleura amèrement ; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des rois ligués contre lui, des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des en-

fans d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israëlites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israel !*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes, et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin; les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

2. *Courage, Talens et Modération de M. de Turenne.*

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur.

N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse; je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne? Je marquerois, sans confusion dans vos pensées, tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux: ici il forçoit des retranchemens, et secouroit une place assiégée: là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne: ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage: ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite: ici il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville, et gagnoit une bataille: là distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, et il alloit en faire lever un au même temps.

Je recueillerois ensuite tant de succès, et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles: la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant cet autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? L'écriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence? non, messieurs, je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises, pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu qui est toujours sage, et de la puissance des rois qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se ser-

vir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde, et qu'on traite comme ennemis? où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières ? laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille ? quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation ? quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république ? quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ, doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir, de faire violence.

3. *Grandes Qualités de M. de Turenne.*

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence ; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp, celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite ? Et comment saura calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes ? Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable, que celui qui prend des villes, et qui gagne des batailles.

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes; et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez, et que sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement, qui eût plus de précautions et plus de ressources ; qui fût plus agissant et plus retenu ; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience ? Il prenoit des mesures presque infaillibles ; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer, et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence ; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience

consommée, qui soutînt la réputation, et qui ménageât les forces du royaume ; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu ; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays ; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit sans que je le dise. Avec des troupes considérables seulement par leur courage, et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir sa réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces, qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature a fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins : elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans ; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération, une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques ; et qu'il est général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacle qu'ils ne surmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebute ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre ; qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaîne entraîne-t-il ainsi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état à ce qui pouvoit être plus glorieux à lui-même ; par cette justice, qui dans la

distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme; un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

4. *Modestie de M. de Turenne.*

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remors m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grands choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles: sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre: il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent: il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

5. *Humilité de M. de Turenne.*

Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre; la fortune est long-temps douteuse; enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie: Victoire! Alors le général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat; et d'un ton sévère: *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise*. A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'âme, je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même; on regarde comme son propre bien ces lau-

tiers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples, des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels!

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seule elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète: *Ceux-là se fient au nombre de leurs combattans et de leurs chariots; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant.*

6. *Mort de M. de Turenne.*

Turenne passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté; déjà prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens, attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer; et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes; et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées; mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peut s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs, Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancèle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et

la renommée qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Fléchier.

§ 32. *Extrait de l'Oraison funèbre de M. le Duc de Montausier.*

1. *Franchise et Véracité de M. de Montausier.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connoître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devroit être ; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçoit de répandre sur ses prophètes, soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisemens, s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus ; et la parole qui est l'image de la raison, et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte Maure se sauva, par la miséricorde de Dieu, de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'âme de toute autre loi, que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité, qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentimens et ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre, qui connoissoit la vertu et qui distribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'étoit pas une vertu de la cour; que la vérité n'y faisoit que des ennemis; qu'il falloit, pour y réussir, savoir selon les temps ou déguiser ses passions ou flatter celles des autres ; qu'il y avoit un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvoit souffrir ces complaisances mutuelles, qui étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne-foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il alloit porter son encens avec peine, sur les autels de la fortune, et revenoit chargé du poids des pensées, qu'un silence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre ; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fausses vertus ; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition, ou pour relever son crédit ; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles ; qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa vie, que de dissimuler ses sentimens, et qu'il n'acheteroit jamais ni de faveur, ni de fortune aux dépens de sa probité.

2. *Conduite publique de M. de Montausier.*

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun ou le service, ou l'honneur, ou la protection, qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit dans sa jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline; supportant lui-même avec constance, toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposoient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avoit besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvoit étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étoient pas libres: celui-là ne pouvoit s'assurer de son repos, qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissans, quand il a pu secourir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers, ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, et disant quelquefois: *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.* Aussi ne laissa t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer, sur ses vieux ans, les torts qu'il avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfans ce qu'il avoit autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fut son occupation dans ses gouvernemens? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savoit toutes les lois, il retenoit la noblesse dans l'ordre, il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun, ce que l'avarice ou la colère en avoit ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portoit partout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance, dans les calamités publiques! Il jouissoit à la cour de la douceur du repos, et de la gloire où le ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les villes principales de Normandie: soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression: soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort: soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main, pour frapper cette malheureuse province, il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où, l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres; la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers: *Qu'il devoit*

l'ordre et la protection à ce peuple; qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse que son devoir. Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et par une exacte police, qui coupoit les communications mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avoit perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêtai-je, messieurs! n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentimens d'admiration, de vénération, et si j'ose dire, de tendresse qu'il a eus pour le roi? par combien de liens tenoit-il à lui! Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnoissance; tantôt il pensoit à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, et pour compter le nombre de ses victoires; tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence et de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté, et se réjouir de sa gloire; et quelquefois il se dépouilloit de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'état, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres? Quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde!

Dans le cours de ces fatales années, où la discorde alluma dans le sein de la France, le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables: ne craignez pas, messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grâce, ni d'apologie; et de qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre, ni de faute à justifier: sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la province de Saintonge, où se formoient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentemens qu'il avoit reçus du ministre, ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates; et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié et au plaisir de la vengeance. Il gagna la noblesse déjà presque demi-séduite: il fit des siéges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie, pour assurer au roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avoient rendue très-importante.

Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble, où les grâces tomboient sur ceux qui savoient à propos se faire soupçonner, on se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvoit perdre; et l'on ne songea pas à sa fortune, parce qu'on n'avoit rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservoit au roi l'honneur de récompenser cette âme fidèle.

3. *Conduite particulière de M. de Montausier.*

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentimens pour ses amis! Ici se réveille ma reconnoissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissois, me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement: d'ailleurs son amitié ne se donnoit point au hasard, c'étoit le prix de son estime. Elle ne s'affoiblissoit jamais, ni par le temps, ni par l'absence, et rien ne dérangeoit dans son cœur, ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances; il ne savoit se démentir, et sa bonne foi sembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas sur leurs défauts: également sincère et charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgrâces, il osa les louer et les servir en des temps, où les autres n'osoient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissoit, dans l'agréable commerce qu'il

avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même, de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnoisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés, et de ses lumières. Il pesoit les esprits, et donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageoit, et tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du roi, et leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, et, ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien étoit-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les pères laissoient comme un héritage à leurs enfans, la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur, que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savoit bien qu'il n'avoit pas besoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de lui, et il le gardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissoit son amour pour les pauvres. Aux termes de l'écriture l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le sage le nomme une dette; et la mesure de la miséricorde que nous attendons, est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment sur toute sorte de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses: il savoit qu'une charité tardive, selon les pères de l'église, avoit plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion, et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité? Vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conseils: là les études d'un pupile, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son saderdoce: ici une noblesse indigente poussée par ses charitables secours, au service du prince et de la patrie: là un mérite naissant, qu'auroit accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits, dans les villes de ses gouvernemens, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez.

Fléchier.

§ 33. *Sermon sur la Vérité d'un Avenir.*

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Matth. 25, 46.

Voilà, mes frères, à quoi se terminent enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes: voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et

qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel: des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes, et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple: ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste: aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes: il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile: prouvons aux âmes dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre, comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses: l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir: voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire, regardez seulement et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnoissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié, et des richesses de votre miséricorde.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi : de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard ; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance ; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra, et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers. C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais, pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'église ; que tout l'univers a cru ; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas ! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'évangile avoit effacées de l'univers !

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire ; peut-être n'y a-t-il rien au-delà du trépas ; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences ; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formé dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir ? Il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie apporta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes ; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même ; l'éducation fortifia ces sentimens de la nature ; on lui apprit à connoitre un Dieu, à l'aimer, à le craindre ; on lui montra la vertu dans les règles, on la lui rendit aimable dans les exemples ; et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi véeut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Etre Suprême ; il respecta ses lois ; il redouta ses châtimens ; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu ; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps ? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes ? Par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur, et aux lumières de sa raison ? A-t-il examiné ? a-t-il consulté ? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie ? S'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude ? A-t-il purifié son cœur de peur que les passions ne lui fissent prendre le change ? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'âme avoit été d'abord imbue !

Ecoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se

sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes ; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie, qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse ; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts, qu'il doit la découverte d'une vérité, que le reste des hommes jusqu'à lui, avoit ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le déréglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres pour donner plus de crédit à leur impiété, on la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader ; et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentimens do l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien !

Voilà l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe ; mais en second lieu, elle est insenséo dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti, &c. *(La continuation se trouve tome I. p. 1. § 62. page 95 de cet ouvrage)*

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré, que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes ; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de sa propre conscience.

Il est sans doute étonnant, &c. *(La continuation se trouve aussi tome. I. p. 1, § 63. page 99)*

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir, comme des crimes, des penchans de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a, lui-même, donnés ? dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrège et je finis.

Mais, premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendiez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent ; si tout ce que nous désirons, devient légitime ; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs ; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller ; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre ; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang ; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous ; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire, d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme ; il faut donc que cet instinct ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement,

puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions ; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livrent sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité ; et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos désirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence ? Si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance ? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme ? Est-ce parce qu'il est le plus violent ? mais la violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort ? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable ? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près ; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme ? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable ?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire, que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous ; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre ? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice ; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte ? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes ? N'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous ? Les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre ? Ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères ? Qu'ont les justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque ?

O homme, vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens ! vous accusez l'auteur de la nature des désordres de votre propre volonté ! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages ; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimères un cœur corrompu n'est il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices !

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgresseurs de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle ; et la punition du pécheur, l'anéantissement de son âme ; car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus ? Il souhaite cet anéantissement ; il se le propose comme sa plus douce espérance ; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres plaisirs ! Ah ! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de son Dieu ? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point ; il n'en veut point : et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au-delà

du trépas que pour souffrir et expier les horreurs d'une vie abominable? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes.

Non, mes frères, l'espérance périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles: la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels; et l'éternité ellemême ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peines: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*

Que conclure de ce discours? Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre, s'il faut que l'évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, les préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire: ne nous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens: mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir: cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire: l'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

Massillon.

§ 34. *Exorde de l'Oraison funèbre de Mme. la Dauphine.*

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui; tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Ps. 101.

C'est ainsi que parloit autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillans et ses infirmités mortelles lui laissoient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève, qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs; tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe, sombre, vide et disparoissante figure; tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avoient fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé! Combien trouve-t-il partout des images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ses créatures qui sont faites pour le louer, comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu; il voit une vanité qui passe, et il dit: "Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés." Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie: "Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, et vos années ne finissent point." Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de ce Dieu, qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise, après l'avoir élevé; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères.

Ne connoissez-vous pas, messieurs, dans les sentimens de ce prince, ceux de la princesse que nous pleurons? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit, d'une voix mourante: La lumière de mes yeux s'éteint; un nuage sans fin s'élève entre le monde et moi; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même: tristes momens! terme fatal de ma languissante jeunesse! mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et, comme par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe; par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venois déplorer ici la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités, et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux et s'évanouissent; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt sécrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent; cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos âmes par l'instabilité de nos désirs; enfin, ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grâce.

Fléchier.

§ 35. *Exorde de l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt antè me in Jerusalem; et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand: j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. 1 v. 16. 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers momens surtout où il préside à la mort des rois de la terre: plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême: Dieu paroît tout ce qu'il est; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées; la magnificence des éloges a égalé celle des événemens; les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de

l'éclat qui l'environnoit; ses ennemis ont envié sa puissance; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées, baisser les yeux devant la gloire de sa majesté; ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez: il falloit encore qu'il fut marqué du caractère propre de vos élus: vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement, et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles; le roi, qui avoit passé, d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ses pertes, et survivre à tant d'événemens divers, pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses; le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation: il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui, sans cela, nous prêcheroit en vain; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté; rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires; montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire; n'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce, et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentimens héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire du très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre; ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété que pour en proposer et immortaliser les exemples.

Massillon, Or. Fun. de Louis XIV.

§ 36. *Exorde d'un Sermon par Bridaine.*

Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début d'un premier sermon qu'il prêcha dans l'église de St. Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale vint l'entendre par curiosité. Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paroîtra peut-être point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

" A la vue d'un auditoire si nouveau " pour moi, il semble, mes frères, " que je ne devrois ouvrir la bouche que " pour vous demander grâce en faveur " d'un pauvre missionnaire, dépourvu " de tous les talens que vous exigez " quand on vient vous parler de votre " salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment bien différent; et " si je suis humilié, gardez-vous de " croire que je m'abaisse aux misérables " inquiétudes de la vanité. A Dieu ne " plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de " vous! car, qui que vous soyez, vous " n'êtes, comme moi, que des pécheurs; c'est devant votre Dieu et le

" mien, que je me sens pressé dans ce " moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à " présent j'ai publié les justices du Très-" Haut dans des temples couverts de " chaume; j'ai prêché les rigueurs de la " pénitence à des infortunés qui man-" quoient de pain; j'ai annoncé aux bons " habitans des campagnes les vérités les " plus effrayantes de ma religion: qu'ai-" je fait! malheureux? j'ai contristé les " pauvres, les meilleurs amis de mon " Dieu; j'ai porté l'épouvante et la dou-" leur dans ces âmes simples et fidèles, " que j'aurois dû plaindre et consoler. " C'est ici où mes regards ne tombent " que sur des grands, sur des riches, " sur des oppresseurs de l'humanité souf-" frante, ou sur des pécheurs audacieux " et endurcis; ah! c'est ici seulement " qu'il falloit faire retentir la parole " sainte dans toute la force de son ton-" nerre, et placer avec moi dans cette " chaire, d'un côté la mort qui vous me-" nace, et de l'autre, mon grand Dieu " qui vient vous juger. Je tiens aujour-" d'hui votre sentence à la main. Trem-" blez donc devant moi, hommes su-" perbes et dédaigneux qui m'écoutez. " La nécessité du salut, la certitude de " la mort, l'incertitude de cette heure si " effroyable pour vous, l'impénitence " finale, le jugement dernier, le petit " nombre des élus, l'enfer, et par-des-" sus tout, l'éternité..... l'éternité! voi-" là les sujets dont je viens vous entrete-" nir, et que j'aurois dû, sans doute, ré-" server pour vous seuls. Et qu'ai-je " besoin de vos suffrages, qui me dam-" neroient peut-être, sans vous sauver? " Dieu va vous émouvoir, tandis que " son indigne ministre vous parlera; " car j'ai acquis une longue expérience " de ses miséricordes. Alors, pénétrés " d'horreur pour vos iniquités passées, " vous viendrez vous jeter dans mes " bras, en versant des larmes de com-" ponction et de repentir, et à force de " remords vous me trouverez assez élo-" quent."

Le Cardinal Maury.

§ 37. *Exorde d'un Sermon sur la Résurrection.*

Qui dicit illis: nolite expavescere: Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum: surrexit, non est hic; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'ange dit aux femmes: ne craignez point; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avoit mis.

Sire,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissans qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine? à cette inscription: *hic jacet*; ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa puissance l'en puissent tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière, en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là: *non est hic*. Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux: *et erit sepulchrum ejus gloriosum*. Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi dire, dans le centre même de la foiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétiennes: car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondemens et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après St. Augustin, et m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce père le partage le plus juste et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le fils de Dieu dans sa résurrection nous présente tout à la

fois et un grand miracle et un grand exemple : *In hâc resurrectione et miraculum et exemplum* ; un grand miracle pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas* ; et un grand exemple pour animer notre espérance, *exemplum ut speres*. En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établis les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu ; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes, comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi, et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par là qu'il anime notre espérance, et ce sera la seconde partie; deux points d'une extrême conséquence : dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est : dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

Bourdaloue.

§ 38. *Exorde d'un Sermon sur la Fête de Tous les Saints.*

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à votre majesté le même langage.

Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre ; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse ; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le prince, qui durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver long-temps ce qu'il possède.

Ainsi parleroit le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle ; mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes ; mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même ; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire ; mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire ; mais celui qui ne trouvant rien sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice ; parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible ; mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Heureux enfin, non celui qui toujours

arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre; mais celui qui a pu se la donner à soi-même et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu ! n'y met ou que des faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

Massillon.

§ 39. *Exorde d'un Panégyrique de Saint Louis.*

Spectaculum mundo et angelis.

Il fut le spectacle de la terre et du ciel,

Dieu, dont les voies ordinaires sont aussi douces que mystérieuses, agit quelquefois avec cet éclat et cette autorité qui rend sa providence sensible et appatente. Lorsqu'il veut effrayer les nations, il place sur la scène du monde des politiques audacieux que l'esprit de discorde anime, ou d'insatiables conquérans que dévore la fureur de vaincre. Lorsqu'il veut les instruire, il leur offre ces rois philosophes que l'équité règle, ces oracles pacifiques que la sagesse inspire. Mais lorsqu'il veut intéresser tout à la fois le ciel et la terre, il semble descendre lui-même sur le trône, il se peint tout entier dans des rois également sages et vertueux. Il répand sur ces hommes, dont le monde admire les heureuses destinées, ces dons plus heureux encore que le ciel respecte : il verse dans ces âmes choisies le goût délicat de la vraie gloire et le vif sentiment de la grâce. Il achève l'héroïsme par la sainteté ; il décore la sainteté par l'héroïsme, et réunissant les talens qu'il dirige et les mérites qu'il couronne, il forme ce prodige si rare, également honorable à la religion et précieux à l'humanité, un grand homme et un grand saint.

L'Abbé de Boismont.

§ 40. *Exorde d'un autre Panégyrique de Saint Louis.*

Dextra tua suscepit me.... et præcinxisti me ad bellum.

Vous m'avez pris, ô mon Dieu! comme par la main, pour me conduire durant le cours de mon règne, et vous m'avez revêtu de force pour faire la guerre.

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans l'art de régner, que leur puissance est assurée ! qu'il est doux d'être soumis à leur empire ! La justice et la vérité sont la règle de leur conduite et le ferme appui de leur trône; avec eux règnent toutes les vertus, et tous les biens en sont la suite. Ils veillent aux intérêts du ciel et au repos de la terre. Ils rendent heureux leurs peuples ; ils font plus, ils les rendent dignes de l'être. Ils sont enfin les images vivantes du Très-Haut, et leur règne est une image du sien.

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans la science de la guerre, que leur bras est redoutable, et que leur héroïsme est accompli ! D'autant plus terribles, qu'ils sont légitimement armés, ils volent avec confiance à des combats que leurs droits justifient, ou que consacre la religion. La terreur marche devant eux, et elle porte les premiers coups : et si, par une de ces profondeurs qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder, le Dieu qu'ils servent n'affranchit pas leur valeur de la vicissitude des armes, il prend soin de leur constance. La force toute-puissante, au défaut des victoires qu'elle ne leur fait pas remporter, leur fait soutenir des disgrâces plus glorieuses que les victoires. Après les avoir mis au-dessus de leur fortune, elle les met au-dessus de leurs malheurs ; et pendant que l'ennemi vainqueur croit triompher de leur défaite, ils en triomphent eux plus véritablement que lui-même.

Je n'ai pas encore nommé Saint Louis, messieurs, mais n'aurois-je pas déjà com-

mencé son éloge sans m'en apercevoir?.... Né pour commander, il suivit ses aïeux sur le trône, il les y surpassa tous; il régna, il honora la royauté, il fit le bonheur, et en partie la vertu de nos ancêtres; et afin qu'aucune sorte de gloire ne lui manquât, revêtu de la force du Dieu des armées, modèle des rois pacifiques et des rois guerriers, il livra des batailles, il remporta des victoires, et il remplit l'univers du bruit de son courage dans l'une et l'autre fortune.

L'Abbé Ségui.

§ 41. *Exorde d'un autre Panégyrique de Saint Louis.*

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.

C'est par moi que les rois règnent, et que les législateurs font de justes lois. Prov. chap. 8.

Celui par qui les rois règnent, doit être leur maître dans l'art de régner: c'est à lui seul qu'il appartient de guider un pouvoir dont il est la source; et s'ils sont rois, parce qu'il les élève, ils sont grands quand ils lui obéissent. L'autorité qu'il leur confie, soumise aux lois de ce maître suprême, fait la gloire des princes qui l'exercent, et le bonheur des peuples qui leur sont soumis.

C'est alors qu'on reconnoît en eux tous les traits de la divinité; images de la justice de Dieu, par leur fermeté à punir le crime; images de sa miséricorde, par leur penchant à pardonner; images de sa providence, par le soin paternel qu'ils ont de leurs sujets; images de sa bonté, par leur tendre compassion pour les malheureux; images de sa puissance, moins par la force qui les accompagne, que par l'usage qu'ils en font, ils imitent parfaitement cette puissance toujours favorable au genre humain, qui ne fait éclater la foudre qu'à regret, et qui ne se plait qu'à répandre des faveurs et des grâces.

Mais si les rois que Dieu conduit sont les pères de leurs sujets, ils sont en même temps la terreur de leurs ennemis; s'ils ont toujours en main le sceptre de protection pour se faire aimer, ils ont encore un glaive vengeur pour se faire craindre; et lorsque dans les hasards de la guerre le succès ne répond pas à la justice de leur cause et à la sagesse de leurs projets, ils sont aussi courageux dans le moment de leur défaite, qu'ils étoient modérés dans les jours de leur triomphe. Sans orgueil au sein de la victoire, sans foiblesse au comble de l'adversité, ils ne sont ni éblouis par les prospérités, ni abattus par les disgrâces; et l'inconstance des événemens, qui peut tout sur leur fortune, ne peut rien sur leur vertu.

Tel a été, messieurs, ce roi dont la mémoire doit être à jamais précieuse à la France et à l'église. Ce roi plus grand que David dans la guerre, aussi sage que Salomon dans le gouvernement; plus constant que l'un dans les voies de la piété, aussi pénitent que l'autre, sans s'en être jamais écarté.

Ce roi qui fut, par la douceur de son règne, le père de son peuple, par l'intégrité reconnue de son caractère, le médiateur de l'Europe; par son zèle pour la religion, le fléau de l'hérésie; par la pureté de son cœur, l'ennemi de tous les vices; par la beauté de ses sentimens, le modèle de toutes les vertus; par ses exploits dans la guerre, le héros de son siècle; par sa constance magnanime dans les disgrâces, l'honneur de la royauté.

Le P. Griffet.

§ 42. *Exorde de l'Oraison funèbre de Madame l'Abbesse de Maubuisson.*

Dieu ne juge pas des princes, comme nous avons coutume d'en juger: souvent trompés, et toujours éblouis par l'éclat de leur couronne, entraînés par le torrent d'une cour flatteuse, attentive à leur plaire, nous renfermons nos admirations dans l'appareil extérieur de puissance et de pompe qui les environne; et soit que le respect nous défende de sonder leur cœur, soit que nos yeux trop foibles soient incapables d'y pénétrer, nous formons toute l'idée de leur gloire, sur la seule vue de ces apparentes grandeurs.

Dieu qui les a formés, et qui ne les a mis en spectacle à l'univers, que pour être sur la terre les plus nobles images de sa divinité, veut qu'on y reconnoisse, à des grandeurs plus solides, les traits de sa ressemblance, et que leur gloire, pour approcher de plus près de la sienne, prenne sa force dans le fonds des plus excellentes vertus.

Qu'attendez-vous donc de moi, et

quelle doit être ici ma conduite? Chargé du glorieux, mais difficile ministère, de rendre à la fille d'un roi un juste tribut de louanges, me sera-t-il permis de chercher, hors d'elle-même, les titres de sa gloire? Vous parlerai-je de la noblesse de ce sang illustre, qui, de héros en héros, a coulé tout pur dans ses veines? Assemblerai-je sur son tombeau ces lauriers que ses ancêtres ont cueillis en tant d'occasions différentes, pour lui en former une couronne? Vous représenterai-je la hauteur de tant de trônes, au milieu desquels elle est née? Ferai-je le dénombrement des empereurs, des rois, des électeurs que sa maison a donnés à l'Europe, et qui ont rempli le monde entier du bruit de leur grand nom?

Elle-même m'en désavoueroit; et elle me défend encore après sa mort, de la revêtir de ces grandeurs héréditaires, dont elle s'est pendant sa vie si généreusement dépouillée.

Comme elle ne connoissoit de vraie gloire, que celle de renoncer à toute gloire, elle en fit son premier devoir; et oubliant qu'elle étoit née pour commander aux hommes, elle mit tout son bonheur à servir Dieu. Préférant la solitude à la cour, la cellule au trône, la croix au sceptre, les épines aux couronnes, l'humilité au faste, l'obéissance à l'autorité, elle se déroba au siècle pour se renfermer en elle-même, cacha toute la princesse sous le voile et sous l'habit de religion.

C'est à ce point de vue que je borne tout ce discours. Vous n'y verrez pas de ces grands événemens qui décident du sort des états, et qui, intéressant les plus nobles passions du cœur, préparent un grand spectacle à la curiosité publique; mais vous admirerez les merveilles d'une providence attentive à former un cœur selon celui de Dieu: spectacle digne des saints et des anges mêmes. Vous n'y verrez pas de ces traits d'une politique profonde, qui, par des ressorts secrets, sait mouvoir les affaires et manier avec succès les intérêts les plus difficiles; mais vous y découvrirez les traits d'une prudence évangélique, qui sait mettre à profit la grâce, et ramener tout aux intérêts du salut. Enfin, vous n'y verrez pas une princesse qui, désarmant des rois ennemis, devient l'auguste sceau d'une paix peu durable; mais vous y verrez une fille de roi qui renonce à toutes les alliances du monde, pour s'unir à l'Agneau par une alliance éternelle.

Maboul.

§ 43. *Exorde de l'Oraison funèbre de Stanislas, Roi de Pologne.*

Salvabis me à contradictionibus populi mei: custodies me in caput gentium; populus quem ignoro serviet mihi.

Seigneur, vous me sauverez du milieu des contradictions de mon peuple; vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations; un peuple qui m'est inconnu me sera soumis.

Comme la Providence se joue des choses humaines! elle donne les sceptres, elle les ôte; elles les donne et les ôte encore. Deux fois Stanislas est roi; deux fois il est repoussé loin du trône; et tantôt souverain, tantôt proscrit et fugitif, souvent sans asile comme sans patrie, emporté par le torrent des circonstances et des temps, il paroît, il disparoît sur la surface de l'Europe, comme un vaisseau battu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ses destinées semble se répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; et, comme si la scène du monde ne s'ébranloit que pour le sauver ou pour le perdre, les agitations du nord, celles du midi, celles de l'Europe entière, font renaître tour à tour ses espérances et ses craintes: on diroit qu'une fatalité secrète, agissant sans lui, malgré lui, tient sa fortune enchaînée à celle de tous les peuples et de tous les rois. Un seul homme est placé par la Providence au centre de tous les mouvemens dont son siècle est agité. Mais quel autre spectacle plus admirable! un vieillard vénérable, entouré d'une foule de sujets soumis dont il est le père, tranquille au milieu des divisions dont la terre ne cesse point d'être affligée; la discorde frémit autour de lui sans pouvoir l'atteindre; il est assis sur un trône que rien ne peut ébranler; c'est le prince de la paix; c'est Stanislas encore; c'est lui dont la vertu, toujours égale, a lassé l'inconstance des événemens; lui que la fortune respecte aussi long-temps qu'elle l'a persécuté......Stanislas, après avoir vécu, comme David, dans le tumulte et les combats, règne comme Salomon dans le calme de la sécurité. Le Sei-

gneur l'a délivré des contradictions de son peuple; il a conservé son rang parmi les chefs des nations; il a soumis à son empire le peuple qu'il ne connoissoit pas. Né sur les bords de la Vistule, il donne des lois à la Lorraine; la France est sa patrie, et la maison de nos rois est sa famille. Stanislas a parcouru dans toute son étendue, a touché, pour ainsi dire, dans tous ses points, le cercle des conditions mortelles. Il est l'égal de tous les hommes, et de ceux qui vivent sur des trônes, et de ceux qui gémissent sous le joug des plus dures adversités. Il est entré dans la lice pour se mesurer avec tous les combattans; il essaie toutes ses forces, il déploie toutes ses vertus. A la gloire des héros qui consiste à braver les périls, à soutenir les disgrâces, il unit celle des rois qui consiste à rendre un peuple heureux. Pendant trente ans, c'est le juste aux prises avec la fortune: pendant trente ans, c'est le sage sur le trône.

L'Evêque de Lavaur, depuis Archevêque d'A x.

Stanislas se reproduit par sa bonté dans la Lorraine entière: son âme se répand dans les villes et dans les campagnes, dans tous les rangs et dans tous les états. Il descend comme un esprit consolateur, dans le sein de tous les malheureux; il voudroit bannir de la terre les infortunes de tous les genres, les bannir pour tous les siècles; il perpétue d'âge en âge des bienfaits, qui s'écoulent toujours trop vite et laissent renaître la misère après eux. Partout où ce bon prince fait quelque séjour, il fonde des hôpitaux, des maisons de charité; on diroit que du milieu de ses palais, et parmi le bruit confus du cortège qui le suit, il entend le plus foible cri qui s'échappe du cœur du pauvre. Quelle est la plaie qu'il n'ait pas voulu guérir? Quel est le bien qu'il n'ait pas voulu faire? La postérité sera tentée de croire qu'il fut le plus riche des souverains; et notre siècle a connu des particuliers plus opulens que lui. Mais que ne peut la sage économie, quand elle est dirigée par la bonté? Et peut-être aussi l'habitude des malheurs l'a rendu plus habile dans l'art de les soulager. Les traces de ses pas furent marquées par ses bienfaits, et chaque année fut l'époque de quelque établissement respectable.

Le même.

§ 44. *Extrait du Sermon sur le petit Nombre des Elus.*

Si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se porter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes et des mœurs si profanes, une vigilance si continuelle et une vie si peu attentive et si dissipée, un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver, *quis poterit salvus esse?* Peu de gens, mon cher auditeur. Ce ne sera pas vous, du moins, si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent: ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? Ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement, et qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? Cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfans dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de leur destinée, ne partage son cœur qu'entre Jesus-Christ et son époux, est ornée de pudeur et de modestie, ne s'assied pas dans les assemblées de vanité, et ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? Ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps imite les premières mœurs des chrétiens;

qui a les mains innocentes et le corps pur: vigilant, qui n'a pas reçu son âme en vain, mais qui au milieu même des périls du grand monde s'applique sans cesse à la purifier : juste, qui ne jure pas frauduleusemenr à son prochain, et qui ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune : généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre et ne nuit à ses concurrens que par son mérite : sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et qui ne sait point plaire en trahissant sa conscience : charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères ; de sa personne, la consolation des affligés ; de son bien, le bien des pauvres ; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver ? Vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront : or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver, si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler, et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même ; il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant, c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte : tout le reste est calme. On sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort ; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique ; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort, c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous soyez ; je vous demande donc, si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le juste discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu ! connoissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ ; qui sont-ils ? beaucoup

de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus, qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres, qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion; voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

Massillon.

§ 45. *Extrait du Panégyrique de St. Augustin.*

Sa Conversion.

Représentons-nous, à la naissance de St. Augustin, l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadème avili, et toujours flottant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osa s'enorgueillir, lorsque ses premiers empereurs daignoient encore caresser sa fierté en lui présentant le frein, et les descendans des arbitres du monde ne connoissant déjà plus d'autres révolutions que les changemens d'oppresseurs, les Gaules ravagées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée, ses mœurs, ses habitans et jusqu'à son nom; le christianisme agité par les longues secousses que lui imprimèrent et ses désastres et ses victoires, s'appuyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes les religions de l'univers ébranlées à la fois à l'approche de l'évangile, et chaque enthousiaste voulant former de leurs débris de nouveaux cultes: espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions engendrèrent des sectes, et où les hérétiques forcèrent l'église, encore dégouttante du sang de ses martyrs, de regretter la hache de ses anciens tyrans.

Enfans des hommes! celui à qui il appartient d'opérer des prodiges, étend sa main du haut des cieux, pour renouveler la face du christianisme; mais comment exécutera-t-il un si profond dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel apôtre qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémente qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité pénétrante qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez d'humilité pour consacrer à la religion les plus riches présens de la nature; assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance; ou plutôt, le dirai-je, il faut, pour lui assurer la confiance de l'univers, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité et à la sainteté, à travers les préjugés et les passions. Augustin! c'est donc toi que Dieu doit accorder à son église.

Providence de l'Eternel, que vos voies sont incompréhensibles! Je vois naître dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, et à tous les excès de la débauche; un homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il multiplie ses connoissances, et déprave ses mœurs; un homme qui, après avoir été chassé avec ignominie de la table de Monique sa mère, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son âme, et rougit de quelques restes de vertu échappés du naufrage de son innocence; mais bientôt honteux de s'être abaissé à tous les dogmes rampans de Manès et de l'astrologie, il croit se relever; et de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tournera à droite*, dit Isaïe, *et il sera tourmenté par la faim; il se tournera à gauche, et il ne sera point rassasié; il verra Manassès contre Ephraïm, Ephraïm contre Manassès, et Manassès et Ephraïm conjurés ensemble contre Juda.* Grand Dieu! qu'attendez-vous à faire éclater votre puissance! *O Dieu!* s'écrie le roi prophète, *ô mon Dieu! les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons.* O Dieu! tous vos enfans sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main? ils sont comblés de trésors; refusez-vous l'esprit de vie? ils tombent en défaillance et rentrent dans la poussière.

Hélas! qui l'oseroit penser, que de ces écoles de mensonge va sortir le plus ardent, le plus infatigable défenseur de l'évangile? *Mes pensées*, poursuit l'E-

ternel, *ne sont pas vos pensées.* Je transforme à mon gré les instrumens du vice en vases d'élection. Il dit: les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent; les Paul et les Augustin sont changés en apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons d'éloquence à la cour de Valentinien. *Pose les mains,* puis-je lui dire ici avec le prophète Isaïe, *pose les mains comme un aveugle, le long des murs de ton lycée, et marche dans les ténèbres au milieu des clartés du midi.* A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de ta renommée, ordonne des prières publiques, pour conjurer le ciel de préserver son peuple de la séduction de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution; et, pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, et de comparer son talent à sa célébrité. Je vois, en effet, Augustin parmi les auditeurs de ce grand apôtre des rois, et aussitôt il est profondément frappé de l'auguste assemblage du génie, de la vérité et de la vertu. Mais, plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'épouvante; il fuit, et ce Pyrrhonien qui doutoit de tout, conçoit sur ce doute universel de nouveaux doutes, remords précieux de l'esprit, heureux tourmens de la grâce qui enfante la vérité. Seul au milieu de ces incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort; il résiste, il cède; il s'éloigne, il revient; il lutte, il succombe; il brave, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne; le coup de la grâce part du haut de la chaire de Milan, ou plutôt du haut du trône de l'Eternel: Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi le prosterne aux genoux de son vainqueur, qui répand sur son front l'eau sainte du baptême.

Le Cardinal Maury.

§ 46. *Autre Extrait du même Panégyrique.*

Son Eloquence.

Les habitans de Césarée se séparent chaque année en deux classes, freres contre frères, pères contre enfans, époux contre épouse, et se lapident réciproquement pour s'exercer aux combats. Au milieu du carnage, Augustin parle; on l'écoute à peine. Il parle encore, on l'admire. Il parle encore, on est troublé. Il parle encore, les larmes coulent. Il parle, la nature et la grâce parlent avec lui, les armes tombent des mains; ces barbares courent s'embrasser, et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe, et le plus beau triomphe de son éloquence! Quel spectacle, ô mon Dieu! après de pareils triomphes, m'écrierai-je avec Bossuet, que le style de St. Augustin ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerai ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, ni les défendre.

Non, ce ne seront jamais les partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous choisirons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges: ce sont les pauvres qui savent apprécier les talens d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, pour le contraindre de prêcher en leur faveur, et de triompher, par l'onction de ces discours, de la dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan particulier dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets qui embrassent toute la morale chrétienne, à l'amour de la vérité et au bonheur du ciel. Détrompez en effet l'homme de ses erreurs, découvrez-lui ses véritables intérêts, et vous le verrez se jeter lui-même au-devant de votre zèle.

Apôtres de la France, voilà ce qu'attendent de vous les peuples soumis à votre autorité. Souvenez-vous de ce jour où le front courbé sous l'évangile vous fûtes préposés par l'Esprit Saint au gouvernement de nos tribus. Pasteurs de l'église, on vous appelle des princes, mais vos trônes sont des chaires. C'est donc pour instruire les fidèles avec plus d'éclat que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah! ne vous offensez point de mon zèle pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, et honorez par votre exemple ce laborieux ministere que vous nous confiez et dont il vous est si facile d'exercer les fonctions; ministres inférieurs de la religion, quand nous montons à votre place dans ces chaires chrétiennes, les enfans du siècle nous jugent avec sévérité; ils nous regardent

peut-être comme des orateurs profanes qui aspirent à la fortune, ou à la gloire, et qui méritent d'autant moins d'indulgence, qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais qu'un évêque vienne à paroître sur ce trône de la vérité, le respect qu'il imprime donne plus d'autorité à ses instructions. La parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté en passant par son organe, et sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Le Cardinal Maury.

§ 47. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

Mort de ce grand Roi.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois, et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il a vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au-dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art, et aux vaines espérances d'une cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au-dedans laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annonçoit : on ne peut plus la méconnoître : sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. "Pourquoi pleurez-vous," dit-il à l'un des siens que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; "aviez-vous cru que les rois étoient immortels ?"

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins, aux tristes saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource ; et il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner, et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque qu'on ne l'aime plus. Les sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides et uniques, où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance ; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse ; et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers momens ? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'é-

tat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien: il leur demande pour son fils Salomon, et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi: c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel; et que le regne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé; Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom: *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernière instruction, comme un héritage encore plus cher que la couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. "Mon fils," lui dit-il, "vous allez être "un grand roi; mais souvenez-vous "que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que "vous aurez de soulager vos peuples. "Evitez la guerre: ne suivez pas là-dessus mes exemples: soyez un prince "pacifique: craignez Dieu, et soulagez "vos sujets." Il lève les mains au ciel comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroique et chrétienne! Votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance; le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de St. Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux dans le séjour de l'immortalité les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu à ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long regne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cette auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale, donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples: que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Massillon.

§ 48. *Extrait du Panégyrique de Saint Louis.*

Les Croisades.

. Où m'emporte, messieurs, mon admiration pour St. Louis? Je célèbre

des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, et je crois entendre autour de moi les murmures que l'on ne cessa de répéter dans le treizième siècle. Puisqu'enfin mon sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'éloge de St. Louis comme le double écueil du héros et de l'orateur, j'avouerai d'abord que la religion s'étant établie sans d'autres armes que la charité, veut régner sur les hommes par l'ascendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres; *que le temps est venu*, où, selon l'oracle de l'évangile, Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie, ni à Jérusalem, *mais sur toute la terre en esprit et en vérité*; mais je dirai aussi que, si l'on examinoit avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, on en trouveroit peu dans l'histoire de plus justes que les croisades; que la malignité du siècle ne les condamne aujourd'hui que parce qu'un saint les a continuées, puisque tous les autres souverains croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli; qu'on reproche plutôt à notre monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui a manqué que des succès pour obtenir des éloges. Mais s'il faut une apologie plus particulière pour justifier St. Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais réunie, interrogeons les faits et prononçons.

Le pèlerinage du roi Robert à Rome fut le premier germe des guerres saintes. Les chevaliers François, persuadés que l'univers touchoit au terme de sa durée, regardoient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement qui effaçoit tous les crimes, et l'on conçoit combien ces pénitences militaires avoient d'attraits pour une noblesse belliqueuse qui ne connoissoit que la gloire des batailles. Depuis deux cents ans des flots de croisés s'étoient précipités vers l'Asie, lorsque St. Louis prit la croix; et les Européens n'alloient plus dans la Palestine en conquérans, mais en défenseurs, pour racheter des compatriotes, des amis et des frères. Or, messieurs, dans un siècle où un berger enthousiaste (*Jacob*) au sein même de la capitale, devenoit chef de cinquante mille brigands; dans un siècle où l'on voyoit de nombreuses armées d'enfans mettre l'Europe en feu; dans un siècle où tout ce que la religion éplorée avoit pu obtenir par ses conseils en faveur de l'humanité, c'étoit *la trêve du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans la semaine pour les assassinats, St. Louis forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, dut préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions. Mais puisque St. Louis ne pouvoit éloigner ces calamités qu'en prenant les armes, n'étoit-il pas plus sage de combattre des peuples avec lesquels il n'étoit lié par aucun traité, qui retenoient ses sujets dans les fers, et dont il ne pouvoit ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages? Ah! si St. Louis sortoit tout à coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette assemblée: "Eh quoi," diroit-il, "eh quoi, François, vous chez qui j'aurois dû trouver des défenseurs, c'est vous qui vous élevez contre moi! Je demande justice à ma nation contre l'histoire qui m'a méconnu. Transportez-vous dans le siècle où je vivois; vos pères avoient blâmé Philippe I, et d'autres rois mes ancêtres de n'avoir pas pris la croix, et ils me reprochoient déjà la même indolence. Vous êtes chrétiens. Eh bien, la cité sainte étoit la proie des infidèles; le tombeau de Jésus-Christ étoit profané tous les jours par le sang de ses disciples qu'on y répandoit à grands flots. Vous êtes François. Eh bien, il n'y avoit pas un François qui n'eût des parens captifs chez les Sarrasins, et qui ne fût disposé à les venger sans moi; cependant ces chrétiens gémissant dans les fers étoient mes sujets; ils m'invoquoient comme le seul libérateur qu'ils pussent attendre, moi qui avois ceint l'épée de chevalier, et m'étois lié par un serment à la défense de mes frères. Pouvois-je refuser mon bras à ces infortunés, auxquels on n'offroit que l'alternative de l'apostasie ou du martyre? Eh, que penseriez-vous donc de moi, si j'avois été assez déloyal, assez peu digne du trône, pour les abandonner? Il fut roi de France, diriez-vous aujourd'hui, et il laissa périr soixante mille captifs dans les cachots de la Syrie: mon nom n'est point flétri de cette tache; vos censures ne me touchent plus." Voilà des motifs que St. Louis pourroit alléguer avec confiance pour excuser son émigration, et moi j'ajouterai: il attira ses grands vassaux dans la Syrie, et il

abolit le gouvernement féodal; il chassa de l'Europe les Musulmans qui ravageoient l'Italie depuis deux siècles; il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'orign de son commerce et de sa navigation. Eh, où en seriez-vous sans les croisades? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avoient contractées dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à la vue des villes policées et des peuples civilisés de la Grèce? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité, que votre esprit imitateur saisit dans la patrie des arts. Quel progrès avoit fait la raison parmi vous, depuis la fondation de la monarchie? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, St. Louis alluma en vous la soif des sciences; et après avoir emmené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit des sujets et des hommes. Ah! plaignons ce grand roi d'avoir acheté aux dépens de sa gloire le bonheur d'une ingrate postérité.

Le Cardinal Maury.

§ 49. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XV.*

Progrès et Danger de l'Irréligion.

Que dis-je? s'écrie l'orateur: les principes mêmes de cette première loi que l'auteur de la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes; les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, de l'honnêteté; les principes les plus essentiels pour l'ordre et la paix des sociétés humaines, ont-ils été respectés? Et quels progrès ces désolans systèmes n'ont-ils pas faits parmi nous, et dans toutes les parties de l'Europe? L'impiété, suivant une prophétie qui semble regarder particulièrement ce dernier siècle, l'impiété croit donc être arrivée au moment d'un triomphe et d'une révolution générale; elle a dit dans sa pensée: "Je vais changer les temps, je vais changer les lois." *Putabit quod possit mutare tempora et leges*....Siècle dix-huitième si fier de vos lumières, et qui vous glorifiez entre tous les autres du titre de *siècle philosophe*, quelle époque fatale vous allez faire dans l'histoire de l'esprit et des mœurs des nations! Nous ne vous contestons point le progrès de vos connoissances; mais la foible et superbe raison des hommes ne pourroit-elle donc pas s'arrêter à son point de maturité! Après avoir réformé quelques anciennes erreurs, falloit-il par un remède destructeur attaquer la vérité même? Il n'y aura donc plus de superstition, parce qu'il n'y aura plus de religion; plus de faux héroïsme, parce qu'il n'y aura plus d'honneur; plus de préjugés, parce qu'il n'y aura plus de principes; plus d'hypocrisie, parce qu'il n'y aura plus de vertu! Esprits téméraires, voyez, voyez les ravages de vos systèmes, et frémissez de vos succès: révolution plus funeste encore que les hérésies, qui ont changé autour de nous la face de plusieurs états! elles y ont du moins laissé subsister un culte et des mœurs; et nos neveux malheureux n'auroient plus un jour, ni culte, ni mœurs, ni Dieu.

L'Evêque de Sénez.

§ 50. *Autre Extrait de la même Oraison funèbre.*

Néant des Grandeurs humaines.

Le jour lugubre, l'heure fatale est donc enfin arrivée où la France va rendre son dernier hommage à son roi. Déjà Louis XIV a cédé sa place à Louis XV; son cercueil vient d'être transporté au fond des antres funèbres, et Louis le Grand a semblé mourir une seconde fois. Grands du royaume, chefs des légions, venez apporter dans ce gouffre insatiable où va s'abîmer la gloire et la majesté de vos maîtres; venez apporter les dépouilles de la royauté, le sceptre, la couronne, la pourpre, les étendards; venez présenter à la mort ces offrandes augustes arrosées de vos larmes...... Hélas! quand vous aurez rempli envers votre roi ces tristes devoirs; quand cette pompe funèbre, le dernier appareil de sa puissance, la dernière lueur de sa gloire; quand cette vaine pompe aura disparu, que lui restera-t-il désormais de la magnificence de son trône? Une lampe funèbre, un voile lugubre, un silence profond, qui ne sera interrompu que par les vœux des solitaires qui vont prier sur son cercueil. Vous allez voir un reste d'appareil le suivre au tombeau: vain simulacre, sa gloire ne descendra point avec lui sous la tombe. Une voix lugubre va crier: Louis XV est mort,—

et la même voix va s'élever au même instant, pour annoncer déjà, au son des instrumens guerriers, la puissance et la gloire de son successeur. Ainsi, malheureux humains, au milieu même de vos pompes, vous ne pouvez vous empêcher de proclamer vous-mêmes votre néant ; ainsi un règne, une génération passe ; un autre règne, une autre génération arrive; et quel autre fruit de tous les travaux dont l'homme se tourmente sous le soleil ?

L'Evêque de Sénez.

§ 51. *Péroraison de l'Oraison funèbre de la Reine de Sardaigne.*

Grands de la terre qui m'écoutez, c'est à vous que Dieu parle aujourd'hui par le coup qu'il vient de frapper. Jusqu'à quand vous amasserez-vous par votre endurcissement un trésor de colère? Jusqu'à quand vous plairez-vous à vous perdre ? Obstinés à fermer la bouche à vos prophètes, ou à n'écouter que ceux qui vous flattent dans vos visions, qui expliquent vos songes, qui vous dissimulent la vérité, qui ne vous découvrent point vos iniquités pour vous exciter à la pénitence, qui vous éblouissent par des espérances trompeuses, et qui dans les divers événemens de la vie, vous font regarder comme des promesses ou des effets de la miséricorde de Dieu, les punitions visibles de sa justice, malheur prédit à Jérusalem, n'écouterez-vous jamais ceux qui, sans craindre de vous contrister, ou de vous déplaire, vous font sentir le néant du monde, la fragilité de vos grandeurs, le terme où elles sont prêtes à se briser et à disparoître à vos yeux comme un songe, le danger de votre insensibilité, la colère de Dieu qu'elle attire sur vous, les moyens d'en prévenir les suites ? Tremblez sur une si déplorable disposition. Tandis que vous vous endormez dans cette fausse paix, le Seigneur s'éloigne de vous, parce que vous méconnoissez le temps de sa visite. Les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme et s'accomplit, le moment fatal arrive où le monde va finir pour vous, et où vous allez laisser à ceux qui vous suivront, ou l'exemple d'une chute funeste qui les fera trembler, ou l'illusion d'une fausse pénitence qui les rassurera à leurs dépens.

Détournez, grand Dieu, un si terrible fléau de dessus nos têtes. Sacré pontife, élevez des mains pures pour l'écarter, et par le sacrifice de propitiation également efficace pour les vivans et pour les morts, obtenez pour la grande reine dont j'ai fini l'éloge, le soulagement des peines dues aux fautes légères que la fragilité humaine a pu laisser à expier à une vertu si pure, et pour ceux qui admirent les exemples d'une si héroïque vie, la grâce de profiter des leçons de sa mort.

La Parisière, Ev. de Nismes.

§ 52. *Péroraison de l'Oraison funèbre du Maréchal de Villars.*

Messieurs, jusqu'à présent M. le maréchal de Villars à force d'éclat vous a éblouis ; il va maintenant vous instruire : de ce lit d'agonie où le mal l'a abattu, sort, si vous y faites attention, une voix plus salutaire pour vous que tous les cris des victoires ; et la vue de ses triomphes vous est bien moins profitable que celle du triomphe de la mort, qui, fière et insultante, vous montre ce grand homme sous sa main. Que ce discours, inutile à sa mémoire qui ne périra qu'avec l'univers, vous soit du moins utile à vous par le dernier spectacle qu'il vous présente. Oubliez, pour vous en occuper, des exploits dont l'éclat ne m'a peut-être que trop frappé moi-même. Pardon, mon Dieu, s'il m'est échappé quelque idée empreinte de la mondanité. Ministre de l'évangile, me voilà enfin rendu à toute la sévérité de mon ministère. Je ne considère plus la grandeur humaine que dans le point de vue où la religion sainte la contemple dans son terme fatal, et souvenez-vous, messieurs, que vous ne devez l'envisager après tout que sous cette face. C'est pour honorer l'ouvrage de la miséricordieuse providence de Dieu sur cet empire, que je vous ai fait envisager le maréchal de Villars dans les routes les plus éclatantes où elle ait mené un mortel ; mais c'est pour vous que je vous fais voir ce guerrier puissant, ce héros rassasié de gloire, abreuvé maintenant du calice de la mortalité, et renversé sans force sur ces trophées. Que pensez-vous de celui qui brise ainsi les dieux de la terre ? Que pensez-vous des dieux de la terre dont le sort est d'être ainsi brisés ?

Heureusement la mort de M. le maréchal de Villars, en nous frappant d'une vive pensée de la fragilité de tout ce qui

est humain, nous édifie ; il a fini sa course, non comme ces guerriers impénitens qui descendent du lit de la mort dans les enfers avec la gloire de leurs armes, mais en vrai héros chrétien. Si le regret des fautes dans lesquelles l'infirmité humaine a pu le faire tomber, n'avoit point été suivi d'une suffisante satisfaction ; vous qui chantâtes tant de cantiques d'actions de grâces pour ses victoires ; vous qui secondâtes sa valeur ; vous qui applaudîtes de loin à ses triomphes ; vous tous, François, qui lui devez tant, puisque la France lui doit tout, sollicitez en sa faveur l'éternelle miséricorde ; mais vous surtout par qui nous prions, et par qui nous sommes exaucés, divine victime, appliquez-lui les mérites de ce sang adorable, le prix immense de notre rançon.

L'Abbé Ségui.

§ 53. *Péroraison de l'Eloge de M. du Muy.*

Du Muy sera pleuré long-temps dans ses terres, où une foule d'habitans pauvres voyoient tous les ans les moissons croître pour eux dans ses domaines, où l'orphelin a perdu en lui un second père, où du Muy partageoit avec ses vassaux le fardeau imposé sur eux pour les besoins de l'état. Retraites obscures, asiles de l'innocence, et vous, pasteurs, dépositaires de la charité publique, répandus dans la Flandre et dans la capitale, vous seuls connoissez le cours silencieux et caché de ses largesses ! C'est dans votre sein que s'ensevelit cette partie précieuse de l'histoire de cet homme de bien, qui n'a eu que l'Eternel et vous pour témoins. Combien de pieuses libéralités sa main invisible déroboit encore à vos yeux ! combien de jeunes vertus il a sauvées du vice où les exposoit la misère ! combien de familles honnêtes et infortunées fleurissoient aux yeux de la société, soutenues par ses secours ignorés ! Et vous, braves guerriers, qui restés sans fortune et sans emploi, étiez réduits à pleurer la paix comme votre calamité particulière, vous pour qui du Muy s'étoit chargé de solliciter les gratifications dues à vos services et nécessaires à vos besoins, apprenez un secret que votre reconnoissance ignore encore : il est permis de le révéler sur sa tombe ; apprenez que sa bienfaisance acquitta seule envers vous la dette de l'état, et qu'il vous trompa par un généreux mensonge, en vous cachant le refus qu'il avoit essuyé, que sa main répara.

Vertueux du Muy, homme de bien, c'est sous ce titre que ton nom sera consacré dans les fastes de notre histoire : il suivra chez nos derniers neveux, dans une éternelle société, le nom du prince à qui tu fus toujours dévoué : ta mémoire sera toujours chère à son auguste fils, que tu as servi trop peu de temps ; mais ton âme immortelle le sert encore auprès de l'Etre Suprême. Oui, du haut des cieux où tu as rejoint son auguste père, tu t'intéresses toujours avec lui au bonheur de la France ; tous deux vous continuez d'inspirer le cœur du jeune roi, qui nous promet le règne des mœurs, des lois et de la religion ; tous deux vous contemplez d'un regard satisfait les transports naissans de la nation, dans l'espérance prochaine d'un héritier qui rassemble les vertus de l'aïeul et du père. Si le ciel daigne l'accorder à nos vœux, nous n'aurons plus qu'une prière à lui adresser sur son berceau ; nous lui demanderons encore un sage tel que du Muy pour former sa jeunesse, et un trône toujours entouré de ministres qui lui ressemblent.

Le Tourneur.

§ 54. *Péroraison de l'Eloge de Marc-Aurèle.*

Quand le dernier terme approcha, Marc Aurèle ne fut point étonné. Je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect ; et le lit funèbre où il attendoit la mort, me sembloit une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée étoit consternée. Le soldat gémissoit sous ses tentes ; la nature elle-même sembloit en deuil. Le ciel de la Germanie étoit plus obscur. Des tempêtes agitoient la cîme des forêts qui environnoient le camp, et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis

de ce grand homme, et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il étoit pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de père, leur dit-il, ah! servez-lui de père. Alors, il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devoit donner; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple Romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut; ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout à coup: Mais, toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choisir? On te dira bientôt que tu es tout-puissant: on te trompera; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute: quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut au temple remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle! pardonne; je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie. Bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devois un jour...

Tout à coup, Commode qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence. Il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

Thomas.

§ 55. *Péroraison des Mémoires pour M. Fouquet.*

Et vous, grand prince, (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé, par votre majesté même) c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein de réformer la France; il a été moins long et moins difficile à V. M. de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés; tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre et salutaire, et qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire; nous avons tous failli; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde; nous avons vu que sans bien on ne l'étoit pas; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étoient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avoit donné, non pas même servir votre majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous point fait pour ce bien, sans qui il nous étoit impossible de rien faire? V. M., Sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois même ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous le voyons, Sire, nous le sentons avec joie; s'il y a toujours à l'avenir, comme on ne le peut empêcher, de grandes fortunes pour la mauvaise foi et pour l'injustice, il y aura désormais des récompenses et des établissemens honnêtes pour la fidélité et la vertu. Si la constitution de l'état et mille autres raisons considérables font que les charges doivent demeurer vénales, il y en aura du moins de chaque espèce pour le seul mérite, par les gr ces de votre majesté. Cet homme de bien qui ne songe

qu'à Dieu et à son étude, non pas même à V. M., ni à son pouvoir, apprendra tout d'un coup qu'elle l'a honoré d'un grand bénéfice, et doutera long-temps si c'est une vision ou une vérité. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et courrons après la gloire, comme nous courions après l'argent, mourans de honte, si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi ; par là véritablement, et par cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la foiblesse et à l'infirmité de ses enfans. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étoient un crime ; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence Françoise, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous étoit pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté. Que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables ; et que s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnoit jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisoit tous les jours des fautes ; et quant au particulier dont j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus foibles, *la colère de V. M., Sire, s'emporteroit-elle contre une feuille sèche que le vent emporte?* Car à qui appliqueroit-on plus à propos ces paroles que disoit autrefois à Dieu même l'exemple de la pénitence et de la misère, qu'à celui qui par le courroux du ciel et de V. M. s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de V. M., et que ses défenses n'y soient qu'un moment ; encore qu'on n'ose presque espérer, qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui, sur ces abus de finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure V. M. contre lui ; je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable. Mais je ne saurois douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni ; mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de V.M., si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laiser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur ; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que V. M. et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire, (c'est un grand saint qui l'a dit) il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* insensibles, *toutes* inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de votre majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à V. M. comme à tous les rois de la terre : *ne soyez point si justes.* C'est un beau nom que *la chambre de justice*, mais le temple de clémence que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à V.M., elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière, votre majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitoit, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que V. M. nous permette un peu d'orgueil et d'audace ; comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillans, prudens, tempérans, libéraux même, mais comme elle nous ne saurions être cléments. Cette vertu, *toute* douce et *toute* humaine qu'elle est, plus fière, qui le croiroit ! que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que V. M., qu'elle ne se donne qu'à eux ; qu'en toutes les autres, quoique

au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autres lois qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe, s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour votre majesté une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a fait elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisoit la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois inviolables du monde, je veux dire en la prononçant. V. M. s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis ; qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment dans sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie ; que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement ; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de V. M., si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que V. M. reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornoit bien moins V. M., qu'il n'étoit orné de V. M. même ; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau, qui faisoit l'indissoluble mariage de V. M. et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes V. M. environnée des pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

« Je jure de garder et faire garder « l'équité et miséricorde en tous juge- « mens, afin que Dieu clément et mi- « séricordieux répande sur moi et sur « vous sa miséricorde."

Si quelqu'un, Sire, (nous ne le pouvons penser) s'opposoit à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde ; quel malheur en détourneroit les effets ? quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de votre majesté l'empêcheroit de suivre, et ce serment solennel, et sa gloire et ses inclinations, toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble ? L'avenir, Sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois. Qui oseroit encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien ? Que personne ne soit plus excusé ; personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que votre majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est assez de sa justice. Mais, pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre majesté nous avoit confiés à d'autres mains que les siennes ; persuadés qu'elle pensoit moins à nous, nous pensions bien moins à elle ; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne sembloit pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

Pélisson.

§ 56. *Péroraison des Remontrances du Parlement de Toulouse pour l'Etablissement d'un Système d'Egalité dans les Charges publiques en 1757.*

Ah ! Sire, si vos regards s'étendoient jusqu'à ces demeures infortunées d'où partent nuit et jour tant de cris de tendresse et de douleur vers le trône, si vous voyiez ces terres naturellement fécondes, dégarnies de cultivateurs, travaillées languissamment, semées dans les larmes, moissonnées dans l'affliction, que vous seriez ému de ce spectacle, et que vous remettriez promptement à des peuples si généreux les efforts de leur zèle et les dons de leur pauvreté !

Sortez un moment, Sire, sortez de cette enceinte des palais somptueux qui entourent le vôtre, et semblent lui disputer sa magnificence royale et sa grandeur. Sortez de ce concours de courtisans fastueux, de citoyens opulens, d'hommes enrichis en un jour des dépouilles de la France, et parcourez les pays différens qui composent vos états. Une capitale qui devient un monde ; un

empire qui sera bientôt désert : une ville immense où l'or et l'argent coulent avec profusion sur des arts destinés uniquement à servir le luxe, à flatter les sens, à corrompre la vertu ; des provinces entières où la profession qui nourrit le genre humain est insultée avec mépris, tourmentée avec rigueur. Quel contraste ! quel tableau tristement diversifié ! On ravage les campagnes pour embellir les villes ; on aligne une voie publique, et l'on détruit un village entier ; on écrase le laboureur pour encourager l'artisan. Tout est manufacture ou grand chemin, établissemens dont nous ne contestons pas l'utilité, mais qui pour être conduits ou multipliés sans discernement, dégénèrent en maux publics. Le paysan dégoûté de son sort, cherche les moyens de le rendre meilleur. Il les trouve dans ces ateliers de toute espèce où le travail est également facile et lucratif, dans ce nombre effréné de domestiques qui méritoient bien la censure somptuaire ; dans ce peuple de mendians et de vagabonds qui ne sont nulle part en aussi grande quantité que dans ce royaume ; dans cette multitude de troupes qui veillent pour la défense de vos états. Soldat ou matelot par force, serviteur à gages par besoin, artisan par mollesse ou par avidité, fugitif par désespoir, tout l'arrache de sa chaumière et de son champ. Il quitte sa charrue, par contrainte, ou la fuit comme l'instrument de son malheur.... Il n'y a que l'esclave qui travaille au profit de son maître sans rétribution, encore même est-il nourri ; mais les malheureux corvéables, employés sans aucune sorte de salaire à la construction des édifices publics, pendant les semailles, les moissons et les vendanges, sont réduits par ces travaux, souvent entrepris sans les ordres du prince, à la plus affreuse indigence : ainsi l'agriculture, cet art le plus nécessaire de tous, est presque entièrement abandonnée, parce que les campagnes se dépeuplent, ou que le cultivateur est découragé....

On a conservé, Sire, par votre ordre, et l'histoire en perpétuera le souvenir d'âge en âge, les dernières leçons que vous reçûtes de votre auguste bisaïeul. Adieux mémorables, bien dignes de vous et de lui, spectacle aussi majestueux qu'attendrissant. D'une part un monarque révéré de l'Europe entière autant que de ses propres sujets, et touchant au dernier instant d'une vie à jamais célèbre par de grands succès et par de grandes infortunes. De l'autre, un enfant royal, cher et unique espoir d'une nation idolâtre de ses rois. Ce fut dans ses bras, sur ce lit funèbre où l'enfance et la mort étaloient ensemble le néant des grandeurs humaines, que ce monarque expirant remit en vos mains la destinée de ses états, qu'il vous conjura tendrement *de ne pas l'imiter dans ses dépenses, de soulager vos peuples, et de faire en cela ce qu'il n'avoit pas eu le bonheur de faire.*

Il ne pouvoit plus fortement exprimer ses regrets, ni les déposer dans un cœur plus sensible et plus humain. Acquittez, Sire, une dette aussi sacrée, et ne la transmettez pas à vos successeurs. Louis le Grand qui vous tend les bras, la France éplorée qui embrasse vos genoux : quels objets pour un roi père de ses sujets ! Voyez tous les ordres du royaume, les états des provinces, la noblesse, les magistrats, le peuple prosterné aux pieds du trône. Vous ne résisterez pas, Sire, à tant de gémissemens réunis ; non, vous ne vous refuserez pas à vous-même le plaisir si doux pour un bon roi d'être vaincu par les larmes. Que ce soit ici le triomphe de la pitié, de la justice et de la gloire. O le meilleur des maîtres ! écoutez vos plus fidèles serviteurs ; qu'ils tombent de vos mains, ces édits dont votre bonté murmure, ou si des circonstances fatales que nous ignorons ne vous permettent pas d'en faire le sacrifice entier, effacez-en du moins cette prorogation de dix ans, qui a jeté dans tous les cœurs le découragement et la consternation. Nous attendons aujourd'hui, non des commandemens réitérés du souverain : notre obéissance les rend inutiles ; mais des réponses d'un père attendri : votre propre intérêt les rend nécessaires. Puissions-nous annoncer à vos peuples que leurs vœux sont exaucés ! Comme ils vous ont parlé par notre voix, qu'ils apprennent par notre bouche que vous ne renvoyez plus à des temps éloignés le jour destiné pour leur soulagement. Qu'ils sachent que vous accordez cette grâce, autant à leur affection inviolable pour vous qu'à leur misère et à leurs besoins. Qu'ils reconnoissent enfin à ces traits la clémence, l'équité, la tendresse et toutes les vertus royales qui vous ont

concilié l'amour de vos sujets, l'estime et la confiance de vos ennemis mêmes, et la vénération de tout l'univers.

§ 57. *Péroraison de l'Apologie de l'Institut des Jésuites.*

Faut-il s'étonner après cela que les plus grands hommes, un Bacon, un Sixte V, un Richelieu ; que les plus grands prélats, un Baronius, un Duperron, un Bossuet ; que les plus grands saints, un Charles Borromée, un François de Sales ; que les plus grands princes, un Henri I V, un Louis XIV, un Ferdinand II, un Sobieski ; que le clergé de France, l'église universelle, dix-neuf papes consécutifs, un concile œcuménique, tant de nations, deux siècles entiers aient approuvé, autorisé, préconisé à l'envi cet institut ?

C'est cependant cet institut qu'on charge des plus odieuses imputations ; qu'on défend de justifier sous les plus rigoureuses peines ; qu'on a fait déposer au greffe comme un code d'illusion et de fanatisme ; qu'on a livré aux flammes comme un ouvrage d'impiété et de corruption ; que par un jugement qui n'a point eu d'exemple dans le monde chrétien, on veut faire abjurer par ceux-là même, qui pendant plus de cinquante ans, se sont fait une habitude de le révérer, une habitude de l'aimer, une habitude de le suivre.

Ce sont les élèves de cet institut, ce sont des hommes qui entretiennent parmi eux une union fraternelle et une constante régularité ; ce sont des citoyens qui rendent au public des services multipliés, désintéressés, essentiels ; ce sont des religieux qui font hommage à l'Etre Suprême, et de tous leurs penchans et de tous leurs travaux, qu'on travestit en hommes corrompus, en citoyens pervers, en religieux sacriléges.

C'est une société qui a pour base cet institut ; une société qui subsiste depuis deux cents ans, et qui, depuis deux cents ans, a toujours passé pour l'école de la science et de la vertu, qu'on veut faire passer dans ce siècle pour l'école de l'ignorance et de la scélératesse ; une société qui, répandue dans une multitude de nations, les sert et les édifie toutes, qu'on s'efforce de diffamer, d'anéantir au milieu de la nation Françoise ; une société élevée par la religion, protégée par la politique, applaudie par la raison, qu'on vient d'abattre et de détruire dans la plus grande partie de la France, contre le vœu de la raison, contre le vœu de la politique, contre le vœu de la religion.

Venez donc gémir sur ses ruines, religion sainte ! défendez l'honneur d'un institut que la main de vos pontifes avoit marqué du sceau de la vénération, et que la main des bourreaux a marqué du sceau de l'ignominie. Consolez des infortunés que la violence arrache des asiles mêmes que vous leur aviez ouverts. Justifiez des pratiques que vous avez placées au rang des vertus, et qu'on a rangées dans la liste des crimes. Attendrissez-vous sur ces peuples idolâtres, à qui on enlève ceux qui devoient un jour les former au christianisme et à l'humanité. Pleurez sur ces autels profanés, sur ces chaires muettes, sur ces temples déserts. Ressentez la plaie faite à l'église, et la honte imprimée au sanctuaire. Tremblez-vous surtout à l'aspect des trophées que l'impiété et le schisme vont arborer de concert sur les débris d'une société toujours persécutée, parce qu'elle vous fut toujours fidèle. Religion sainte ! jusqu'ici vous l'avez honorée de vos éloges ; honorez-la désormais de vos larmes.

Venez gémir sur ses ruines, politique éclairée ! Souffrirez-vous, sans vous plaindre, qu'on regarde comme nuls deux cents ans de possession, cent soixante ans de prescription, une multitude de déclarations, d'édits solennels, de lettres-patentes ; qu'on ébranle ainsi à vos yeux les fondemens sur lesquels reposent la sûreté des particuliers et la stabilité des corps ; qu'on détruise des établissemens que vous aviez formés vous-même pour le maintien des mœurs et pour la gloire de la nation ; qu'on tarisse la source de tant d'instructions nécessaires ; que l'on coupe la racine de tant de travaux utiles ; qu'on étouffe le germe, qu'on disperse la semence d'où vous avez vu éclore tant d'hommes célèbres ; qu'on ôte à la jeunesse des guides assurés, aux familles des consolateurs, aux malheureux des intercesseurs, aux ecclésiastiques et aux religieux des coopérateurs et des émules, aux autels un corps de ministres zélés, au trône un

corps de sujets fidèles, à la patrie un corps de citoyens irréprochables et laborieux; politique éclairée! vos secours n'ont pu prévenir sa chute, vos regrets la vengeront,

Venez gémir sur ses ruines, raison équitable! représentez-vous tous les outrages faits à la reconnoissance. Voyez une société poursuivie par des hommes dont la plupart lui doivent leur éducation et leurs talens; bannie des villes et des provinces qu'elle a si bien défendues contre l'erreur et le schisme, dans les temps d'ignorance et de séduction, contre la maladie et la mort dans les temps de peste et de calamité; proscrite au milieu d'un siècle dont elle contribuoit à grossir les lumières, et dont elle réussissoit à affoiblir la perversité. Représentez-vous tous les outrages faits à la vérité. Voyez des suppositions transformées en principes, des falsifications substituées à des preuves, la réalité détruite par l'apparence, l'expérience immolée à la possibilité, des témoignages éclatans confondus par des calomnies obscures, des raisons qu'on dissimule, des terreurs qu'on feint, des écrits spécieux dont les auteurs ne prouvent pas ce qu'ils avancent, et n'entendent pas ce qu'ils traitent; un peuple séduit par des sophismes, dominé par des préventions, amusé par des prétextes, troublé par des chimères. Enfin, représentez-vous tous les outrages faits à l'humanité. Voyez des citoyens paisibles, des religieux édifians qui se reposoient à l'ombre des lois et dans le sein de l'innocence, traînés tout à coup du pied des autels aux pieds des tribunaux, à travers les clameurs de la prévention, les invectives de la calomnie, les imprécations de la vengeance. Voyez-les, présenter en vain d'une main tremblante les témoignages réunis des villes, des diocèses et des provinces; réclamer en vain d'une voix défaillante les titres de leur existence et le prix de leurs services; se flatter en vain que le bras de la justice, secondé par celui de l'église, les sauve de l'abîme où l'on se hâte de les précipiter. Voyez-les pendant une année entière, flottant entre l'espérance et la crainte; ajoutant à l'impression du mal présent, le souvenir du mal passé et le pressentiment du mal à venir; sentant croître à chaque moment leurs agitations et leurs frayeurs à l'aspect d'un orage qui grossissoit de jour en jour, et au bruit d'un tonnerre qui, de jour en jour grondoit avec plus de fracas; attendant sans cesse ou que le soleil dissipât les nuages, ou que la foudre éclatât sur leur tête. Au premier coup de cette foudre, voyez les maîtres forcés de se séparer de leurs disciples, et d'essuyer autant de larmes qu'ils en répandent; l'asile de la piété inondé par les suppôts de la justice; les huissiers menaçans mêlés avec des religieux étonnés; le fruit du goût, de l'économie et du travail livré à la dépradation et à la rapacité; le sceau de la proscription imprimé sur toutes les portes; l'empire de la douleur et de la désolation établi dans le séjour de l'étude et de la tranquillité. Voyez le jour fatal arrivé, où se consomme la plus affreuse des dissolutions, où se représente la plus désolante des scènes, où les frères se séparent, où les cœurs se déchirent, où de malheureux jeunes gens qui ont passé les plus beaux jours de leur jeunesse dans de pénibles travaux, sont dévoués à l'indigence et à l'inutilité; où de plus malheureux vieillards sont forcés de chercher dans les hôpitaux ou dans des chaumières, un asile et une subsistance. Pour comble d'horreur, voyez quatre mille hommes à qui on a ravi leur état, et à qui l'on veut ravir encore leur honneur; quatre mille religieux à qui on présente leur institut à abjurer, ou la misère et l'exil à subir; quatre mille citoyens qu'on place ainsi entre le crime et la mendicité, entre le parjure et le désespoir. Voyez.... A la vue de tant de cruautés l'humanité frissonne; la vérité dépose contre tant d'impostures; la reconnoissance s'indigne contre tant d'ingratitude; toutes trois à la fois poussent un cri en faveur de ce corps infortuné et si peu digne de l'être; toutes gémissent sur ses ruines. Raison équitable! refuserezvous d'y gémir avec elles? Refuserezvous des regrets à une société qui les mériteroit par ses services, quand elle ne les arracheroit pas par ses malheurs?

Pour nous qui, dispersés par sa chute, promenons de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, le spectacle de ses débris et le sentiment de nos douleurs, retenons nos larmes. S'il est beau d'en faire couler, il ne seroit pas d'en verser nous-mêmes. Ne pleurons pas sur la société. La violence de la tempête a pu détacher quelques branches de ce grand arbre, mais le tronc inébranlable n'en résistera pas

moins à la fureur des vents et survivra long-temps à l'orage. Ne pleurons pas non plus sur nous-mêmes. Proscrits, les nations voisines nous offrent une patrie : celle du philosophe est partout où il peut servir les hommes, et celle du chrétien partout où il peut servir Dieu. Pauvres, l'image de notre innocence fera respecter, rendra même intéressante celle de notre pauvreté, et la charité suppléera peut-être à l'équité et à la reconnoissance. Jeunes, l'adversité nous accueille dès nos premiers ans : c'est la compagne du sage, c'est la nourrice des saints; qu'elle nous apprenne à le devenir. Vieux, la carrière des souffrances va finir pour nous avec celle de la vie ; déjà nous côtoyons l'abîme de l'éternité, il s'ouvre, nous voilà à l'abri des fureurs des hommes, nous voilà rejoints à la société des justes. Rien ne peut plus nous en séparer. Ne pleurons pas même sur l'institut. On l'arrache de nos mains, on ne l'arrachera jamais de nos cœurs. Le glaive des bourreaux qui peut tout sur nos têtes, ne peut rien sur nos âmes. C'est là que cet institut se trouve tout entier, écrit en caractères que ni le fer, ni la flamme ne sauroient effacer ; c'est là que notre conscience le vengera hautement de l'opprobre dont on veut le couvrir. En vain donc, déployant à nos regards l'appareil de la misère et les instrumens des supplices, les tribunaux retentiront de cette horrible parole. *Abjure l'institut :* nous n'y répondrons jamais que par celles-ci : *Plutôt la misère, plutôt les supplices que le crime et l'infamie.* Bien loin d'abjurer cet institut, nous continuerons d'y puiser ces sentimens de piété, qui ne comptent pour rien les biens de la terre ; ces sentimens de courage, qui rendent la vertu, si ce n'est inaccessible, du moins supérieure à l'infortune ; ces sentimens d'élévation qui font envier à l'injustice même qui triomphe, le sort de l'innocence même qui succombe ; ces sentimens de générosité, qui rendent le bien pour le mal.

France ! nous sommes tes victimes ! nous n'en serons pas moins tes enfans, nous n'en serons pas moins tes sujets, nous espérons même pouvoir devenir encore tes bienfaiteurs ; si ce n'est pas par nos travaux, ce sera du moins par nos prières. Oui, qu'on nous ferme à tes yeux la route de l'enseignement, celle de la prédication, celle de toutes les fonctions ecclésiastiques, celle de tous les emplois civils : on ne nous fermera pas pour cela l'entrée des temples, ni l'oreille du créateur. Ces temples seront témoins chaque jour des vœux redoublés que nous ferons pour toi. Chaque jour ce créateur nous verra, les bras étendus vers le ciel, intéresser sa puissance à ta félicité ; lui demander qu'il couronne ton front des palmes de la gloire ; qu'il fomente dans le cœur de tes peuples la flamme de l'honneur ; qu'il continue de faire luire sur tes contrées le soleil de la foi ; qu'il répande sur tes campagnes le fleuve de l'abondance ; qu'il écarte à jamais de tes provinces le démon de la révolte ; qu'il fasse asseoir en tout temps sur les tribunaux de tes juges le génie de la modération et de la justice ; sur les siéges de tes pontifes, le génie du zèle et du savoir ; sur le trône de tes maîtres, le génie de la bienfaisance et de l'humanité ; qu'il t'envoie tour à tour l'ange de la paix et de la victoire ; que par tes succès il nous console de nos revers, que du moins à nos revers il n'ajoute pas les tiens.

Tel sera toujours l'objet de tous nos vœux. C'est ainsi qu'en nous rendant utiles, nous profiterons du seul moyen qu'on nous laisse de nous rendre heureux ; c'est ainsi que la religion nous tiendra lieu de la fortune ; c'est ainsi qu'après avoir fait l'apologie de l'institut par nos écrits, nous continuerons d'en faire l'éloge par notre conduite.

Céruti.

§ 58. *Péroraison du Mémoire de M. le Comte de Lally-Tollendal, Curateur à la Mémoire de son Père.*

François, nation généreuse, c'est ainsi que vous appeloit mon père ; noblesse guerrière, l'honneur de cette nation, vous l'avez vu cet homme qui étoit devenu par choix un de vos compatriotes et un de vos membres, cet homme toujours digne de suivre vos exemples, digne quelquefois d'en servir lui-même ; vous l'avez vu promené dans votre capitale, avec un appareil dans lequel une cruauté ingénieuse sembloit s'être exercée à rassembler tout ce qu'un homme peut essuyer de duretés et de honte, repaissant les regards d'une populace prévenue qui insultoit à son malheur, et d'ennemis acharnés qui venoient s'abreuver de son sang ; vous l'avez vu, et

obligés malgré vous de reconnoître sous ce fardeau d'ignominie celui que votre roi lui-même avoit couvert de gloire après une bataille qui avoit sauvé la France, pour un instant vous n'avez plus reconnu votre patrie. Vous avez cherché cette douceur de mœurs, cette magnanimité, cette hospitalité si vantées, ce respect si ancien poor les défenseurs de l'état, source de l'héroïsme des sujets et de la grandeur du souverain. Vous avez demandé si c'étoit un triomphe qu'on prétendoit remporter sur cette classe d'hommes qui cimentent de leur sang les fondemens de la sûreté publique; si c'étoient tous les guerriers qu'on prétendoit insulter dans la personne d'un seul, qui, eût-il été coupable, ne devoit pas être traité par des juges de France, comme il ne l'eût pas été par les plus mortels ennemis de la France dans le temps où ils avoient mis sa tête à prix. Si vous avez tous frémi alors, si tous, vous avez plaint mon père dans un moment où peut-être il paroissoit coupable à quelques-uns de vous; aujourd'hui que son innocence éclate de toute part, vous ne refuserez pas sans doute de joindre votre voix à la mienne dans une cause qui est la vôtre. Vous réclamerez pour vos droits violés, pour votre honneur blessé, pour votre sûreté compromise par le jugement de mon père. Vous réclamerez pour sa mémoire elle-même. Vous montrerez, que s'il est un pays où les services d'un étranger ne soient payés que par l'envie, où ce nom seul soit un titre d'exclusion à la justice, où il faille se faire respecter des lois au lieu de les respecter, et où l'on ne puisse les invoquer que quand on peut les commander, ce pays n'est pas celui que vous habitez.

Mais moi, au nom de ces mêmes lois, je demanderai raison, justice, vengeance de tous les supplices qu'on a ajoutés à celui auquel mon père étoit condamné. On a osé dire qu'on avoit voulu le punir d'avoir attenté à ses jours! Mais depuis quand peut-on faire subir une peine, sans avoir signifié un arrêt, sans avoir instruit un procès? Mais aux yeux de l'humanité, quel étoit le crime d'un homme qui vouloit se dérober à une mort ignominieuse qu'il ne méritoit pas? Malheur à qui ne concevroit pas ce dernier effort de l'honneur outragé! C'est qu'il n'en auroit jamais eu le germe au-dans de lui. Mais si c'eût été un crime, à qui étoit-ce à en répondre? Pourquoi vos infâmes satellites, si ardens à lui enlever tout ce qui pouvoit exciter la cupidité, n'ont-ils pas songé à écarter tout ce qui pourroit devenir nuisible? A qui eût-ce été à répondre de tous les effets de son ressentiment, si une force surnaturelle n'en avoit pas triomphé; si, lorsqu'il s'est vu outragé, insulté, lorsqu'il s'est vu trompé par tout l'univers, même par le ministre de la religion, il se fût porté aux derniers excès et s'il n'eût plus reconnu des hommes dans ceux qui le traitoient comme une bête féroce?

M'accusera-t-on de sentir ou de peindre trop vivement? Eh bien, qu'on écoute le jugement porté il y a dix-sept siècles, sur le traitement qu'a éprouvé mon père: heureusement pour l'humanité de tels exemples sont rares; j'en ai cherché vainement dans les proscriptions de Sylla, parmi les cruautés de Tibère. Enfin, j'en ai trouvé un....Laissons parler l'écrivain qui le rapporte. " Caligula " est le seul monstre qui ait imaginé " de fermer avec une éponge la bouche " des suppliciés, pour leur ôter la faculté de proférer une seule parole. " Avoit-on jamais privé un mourant du " pouvoir de se plaindre! Il craignoit " que dans ses derniers momens la douleur ne s'exprimât avec trop de liberté. " Tyran farouche, permets du moins à " tes victimes de rendre le dernier soupir. Laisse une issue à leur âme; " qu'elle sorte par une autre voie que " par des blessures." (Suétone.) Non, ce prodige de cruauté, qui, dans le plus abominable des siècles, sous le plus cruel des tyrans et le plus corrompu des sénats, excita encore un étonnement universel, n'a pas été ordonné par le premier tribunal d'une nation généreuse et d'un roi bienfaisant. Deux hommes, deux hommes seuls l'ont ordonné, et tous deux étoient alors simples particuliers; leurs fonctions étoient remplies, le jugement étoit clos, l'arrêt étoit signifié, l'échafaud étoit prêt: mon père n'existoit plus pour eux, il n'existoit plus pour aucun de ses juges, il étoit mort civilement. Et deux hommes, seuls, sans droit, sans pouvoir, sans mission, ont pris sur eux de prononcer et d'exécuter clandestinement un jugement différent de celui de leur cour, de manquer à une parole donnée à l'homme

du roi et portée par le ministre de la religion, de renverser toutes les lois reçues, de rappeler un malheureux à la vie pour lui infliger une noovelle mort, pour lui en infliger de mille fois plus cruelles que celle qu'on lui préparoit ! Et de ces deux hommes, le premier étoit celui, qui, sollicité d'accorder un court délai aux juges pour s'instruire, et à l'accusé pour se défendre, avoit répoodu que, " S'il pouvoit doobler en-" core les séances, il les doubleroit." Le second étoit celui qui avoit déclaré que " Si mon père lui échappoit d'une " façon, il ne lui échapperoit pas de " l'autre."........ Je me tais. Mais, ô vous qui frémissez sans doute à la simple lecture de ces horribles détails, jugez ce qui doit se passer dans le cœur d'un fils obligé de s'en pénétrer, obligé de filtrer, pour ainsi dire, le calice d'amertume dont on a abreuvé son père, de fouiller dans ses plaies pour en montrer toute la profondeur : et si, malgré la loi que je m'étois imposée ; si, malgré mon profond respect pour un tribunal, dont j'implore encore l'équité en éclairant son erreur, je me sens quelquefois poussé malgré moi au-delà des bornes que je m'étois prescrites ; si tout mon sang se soulève à la vue d'un père, d'un malheureux vieillard, couvert de cicatrices, accablé de cruautés, chargé d'opprobre, traîné à un supplice injuste, comme le plus méprisable des malfaiteurs, privé dans ses derniers instans d'une faculté qu'on laisse au plus vil criminel, traité en esclave, tandis que son palefrenier a été érigé en juge de ses opérations ; enfin à la vue de mon père baillonné, si mon indignation s'allume, si mon cœur laisse couler quelques gouttes du poison brûlant qu'on y a versé et qui déborde de toute part, que celui qui ose me condamner, prononce la peine que je mérite.

O mon père ! si vous m'avez laissé de grands malheors à pleurer, de grands devoirs à remplir, vous m'avez aussi laissé de grands exemples à suivre, et de grandes vertus à retracer. Votre courage instruit le mien, et la mort, mille morts ne m'empêcheront pas de réclamer contre l'injustice de la vôtre. La France entière retentira de mes cris, j'irai jusqu'au trône ; j'embrasserai les pieds de l'auguste monarque qui y fait asseoir avec lui l'incorruptible équité ; je m'écrierai : " Sire, grâce et justice ! grâce pour un infortuné obligé de se plaindre à votre majesté de la première cour de son royaume ; justice pour un homme vertueux, immolé par la calomnie au sein de ce même royaume !

" Mon père, Sire, a versé sur un échafaud les restes d'un sang presque épuisé par soixante ans de combats, et le même coup qui l'a frappé a ébranlé, jusque dans ses fondemens, la sûreté publique, a porté l'alarme jusque dans les consciences les plus pures, a semé le découragement jusque parmi les serviteurs les plus zélés de votre majesté. Oui, Sire, je mérite de ma patrie, je sers mon roi, lorsque je venge mon père.

" Jusqu'à son dernier jour, l'auguste aïeul de votre majesté a gémi sur l'odieux arrêt, source de tant de malheurs. Il a dit que *ce ne seroit pas lui qui en répondroit, qu'on l'avoit trompé* ; ceux qui l'ont entendu existent.

" Mais, Sire, un discours se borne à quelques témoins ; il se perd en peu de temps. L'arrêt de moo père a été envoyé à six mille lieues ; il passera jusqu'à la postérité la plus reculée.

" Les bontés dont ce prince a daigné me combler par la suite, celles que votre majesté a daigné me perpétuer, n'assurent pas encore le triomphe complet de l'innocence, parce que la compassion peut accorder à un malheureux ce que l'équité doit à un opprimé.

" L'injustice subsistera tant que le jugement injuste ne sera pas anéanti.

" C'est ce jugement, Sire, que je viens aujourd'hui dénoncer à votre majesté, en même temps qu'à l'univers. Je n'implore aucune faveur ; je demande seulement qu'il ne me soit pas fait un déni de justice. Que les lois m'écoutent, et qu'elles s'arment de toute leur rigueur. Que la prison dans laquelle mon père a gémi si long-temps, s'ouvre, s'il le faut, pour me recevoir, et que j'en sorte pour éprouver le même sort que lui, si je ne démontre pas et son innocence, et l'iniquité de son arrêt.

" Qu'on ne me demande plus par combien de moyen, je combats cet arrêt funeste, combien de contraventions aux lois j'articule contre lui. Il existe un moyen perpétuel et constant, depuis la

première ligne de la procédure jusqu'à la dernière, et cette procédure, dans toutes ses circonstances, dans son ensemble, n'est elle-même qu'une seule contravention perpétuelle et constante à tout ce qu'on connoît sous le nom de lois, de justice et d'humanité.

" Enfin, Sire, j'apporte à votre majesté trois grandes vérités ; elles sont démontrées, elles sont invincibles. Que votre majesté elle-même daigne en tirer trois conséquences qui sont nécessaires, qui sont infaillibles.

" *Mon père n'étoit pas coupable :* donc j'ai droit de demander une réparation pour sa mémoire.

" *Mon père, eût-il été le plus coupable des hommes, a été mal jugé :* donc j'ai droit de demander un autre jugement.

" *Mon père, d'après l'état du procès, ne pouvoit être bien jugé :* donc j'ai droit de demander, ou que d'autres juges me soient nommés, ou que le procès soit rappelé à son véritable état.

" J'attends avec confiance cette justice éclatante du maître que je sers. La promesse qu'il a daigné me faire *d'une protection spéciale* ne sera pas une vaine promesse. La voix de l'infortune, qui s'élève avec celle de l'innocence, ne s'élevera pas en vain. Votre majesté sait que le sang de l'homme juste crie jusqu'au ciel, quand il n'est pas écouté sur la terre. Elle croira que ce seroit le répandre une seconde fois que de ne le pas venger. Elle arrachera des fastes de la France un arrêt que toutes les nations étrangères n'ont cessé de lui reprocher jusqu'à ce jour ; un arrêt dans lequel tout le monde a vu une peine, et dans lequel personne n'a encore vu un crime ; un arrêt, enfin, monument d'injustice et d'ingratitude pour un général qui ne devoit pas s'attendre à ce prix de ses services, monument d'inquiétude et d'effroi pour tous ceux qui courent la même carrière que lui. Le même jugement vengera l'innocence outragée, rassurera l'innocence alarmée : les défenseurs de l'état, n'étant plus troublés par la crainte de voir travestis en délits jusqu'à leurs services, se livreront avec sécurité à ces transports de zèle qui ont toujours distingué les guerriers François pour leurs souverains ; et, si les vœux de la reconnoissance peuvent appeler les faveurs de l'Etre Suprême sur les rois qui en sont l'image par leurs bienfaits, plus encore que par leur puissance, quel degré de gloire et de prospérité ne sera pas réservé à un monarque pour qui cet Etre Suprême sera sollicité tout à la fois par un fils arraché au plus grand des malheurs, par toute une portion de ses plus fidèles sujets arrachés au plus grand des dangers, par la vertu même arrachée à l'ignominie, par l'humanité entière intéressée à la conservation de ses droits, au maintien de ses lois et à la proscription de tout ce qui tend à violer les uns et à abuser des autres ?"

Le Comte de Lally.

§ 59. *Discours de Flavien à l'Empereur Théodose le Grand.*

Occasion de ce Discours.

Théodose le Grand ayant imposé une contribution extraordinaire, les habitans d'Antioche se soulevèrent, et dans leur fureur brisèrent les images et les statues de l'empereur, et celles de Flacille, d'Arcadius et d'Honorius, ainsi que la statue équestre de Théodose le père. L'empereur justement irrité, avoit résolu de punir cet attentat d'une manière exemplaire. C'est pour le fléchir que Flavien, évêque d'Antioche, lui tint ce discours si pathétique qui désarma ce bon prince. Ce qui rendoit les habitans d'Antioche plus inexcusables, c'est que l'empereur avoit donné à cette ville des marques signalées de préférence sur toutes les autres de l'empire.

Prince,

Notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre amour ; et ce qui faisoit sa gloire, fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondemens, réduisez-la en cendres, faites périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée ; nous méritons encore de plus sévères châtimens ; et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de votre disgrâce, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers entier ; il s'élève contre nous plus fortement que vous-même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Imitez

la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons, par notre attentat, préparé une gloire plus brillante que celle dont Gratien a orné votre tête : vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues. Ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire, ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance. Vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.* On a oublié une partie des victoires de cet illustre empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées : elle sera entendue des siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut que vous montrer à vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâque, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez aujourd'hui opérer ce miracle. Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez, d'un seul mot, leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! des hommes il en fait des anges ; il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres villes. Hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-Puissant détruisit Ninive. Effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnoisance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles ; mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fideles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! elle vous gagnera le cœur de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! il vous tiendra compte, non seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers. Ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'évangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible, dans lequel les princes et les sujets comparoîtront au tribunal de la suprême justice, et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors effacées par le pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir, avec mon peuple, la bonté divine et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards irrités, mon peuple ne sera plus mon peuple : je ne le verrai plus ; j'irai, dans une retraite éloignée, cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir, le malheur d'une ville qui aura rendu implacable à son égard le plus humain et le plus doux de tous les princes.

Fléchier, Histoire de Théodose.

§ 60. *Discours de Racine, prononcé à l'Académie Françoise, à la Réception de MM. Corneille et de Bergeret, le 2 Janvier, 1685.*

Messieurs,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper. Car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit; et l'académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru long-temps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvoit la scène Françoise, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets extravagans et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expressions proportionnée aux maîtres du monde, qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins, que des Thémistocles, des Périclès, des Albiciades qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inu-

tiles dans les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie: du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guères moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra, avec plaisir, que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîmens pour Louis le Grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère. Voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talens, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, M. Bergeret, qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne

histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-temps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importans emplois de l'état, et qui avec une connoissance exacte de l'histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse ? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe.

Toutefois, disons la vérité, Monsieur, la voie de la négociation est bien courte sous un prince, qui ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redontable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodemens. L'Espagne surtout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent, par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusque dans le Louvre, reconnoître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres ? Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées ? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus les provinces délibèrent ; les ministres des hauts alliés s'assemblent ; tout s'agite, tout se remue ; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées ; et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre, il s'avance lui-même aux portes de Mons ; ici, il envoie des généraux à ses alliés, là, il fait foudroyer Gênes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance, des fruits de la paix ; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes condi-

tions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui chacun, selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre au jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre, enfin, tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles, quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle ; l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes,

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près, ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé, avec le reste du monde, dans ces importantes occasions, où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblesse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes.

Racine.

§ 61. *Discours prononcé le 24 Janvier 1728, par le Président de Montesquieu, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de M. de Sacy.*

Messieurs,

En m'accordant la place de M. de Sacy, vous avez moins appris au public ce que je suis, que ce que je dois être.

Vous n'avez pas voulu me comparer à lui, mais me le donner pour modèle.

Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile ; il mettoit la douceur dans les manières, et la sévérité dans les mœurs.

Il joignoit à un beau génie une âme plus belle encore : les qualités de l'esprit n'étoient chez lui que dans le second ordre : elles ornoient le mérite, mais ne le faisoient pas.

Il écrivoit pour instruire ; et en instruisant il se faisoit toujours aimer. Tout respire dans ses ouvrages, la candeur et la probité ; le bon naturel s'y fait sentir ; le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'honnête homme.

Il suivoit la vertu par un penchant naturel, et il s'y attachoit encore par ses réflexions. Il jugeoit qu'ayant écrit sur la morale, il devoit être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs ; qu'il n'y avoit point pour lui de dispenses, puisqu'il avoit donné les règles ; qu'il seroit ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il avoit cru tous les hommes capables ; qu'il abandonnât ses propres maximes, et que dans chaque action il eût en même temps à rougir de ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit dit.

Avec quelle noblesse n'exerçoit-il pas sa profession ? Tous ceux qui avoient besoin de lui devenoient ses amis. Il ne trouvoit presque pour récompense à la fin de chaque jour que quelques bonnes actions de plus. Toujours moins riche, et toujours plus désintéressé, il n'a presque laissé à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un si illustre père.

Vous aimez, messieurs, les hommes vertueux ; vous ne faites grâce au plus beau génie d'aucune qualité du cœur ; et vous regardez les talens, sans la vertu, comme des présens funestes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices.

Et par là vous êtes bien dignes de ces grands protecteurs qui vous ont confié leur gloire, qui ont voulu aller à la postérité, mais qui ont voulu y aller avec vous.

Bien des orateurs et des poëtes les ont célébrés; mais il n'y a que vous qui ayez été établis pour leur rendre, pour ainsi dire, un culte réglé.

Pleins de zèle et d'admiration pour ces grands hommes, vous les rappelez sans cesse à notre mémoire. Effet surprenant de l'art! vos chants sont continuels, et ils nous paroissent toujours nouveaux.

Vous nous étonnez toujours, quand vous célébrez ce grand ministre, qui tira du chaos les règles de la monarchie; qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foiblesse; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles; brisa tour à tour toutes les puissances; et destina, pour ainsi dire, Louis le Grand aux grandes choses qu'il fit depuis.

Vous ne vous ressemblez jamais dans les éloges que vous faites de ce chancelier, qui n'abusa ni de la confiance des rois, ni de l'obéissance des peuples; et qui, dans l'exercice de la magistrature, fut sans passion, comme les lois qui absolvent et qui punissent sans aimer ni haïr.

Mais on aime surtout à vous voir travailler à l'envi au portrait de Louis le Grand, ce portrait toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé, et tous les jours plus difficile.

Nous concevons à peine le règne merveilleux que vous chantez. Quand vous nous faites voir les sciences partout encouragées, les arts protégés, les belles-lettres cultivées, nous croyons vous entendre parler d'un règne paisible et tranquille. Quand vous chantez les guerres et les victoires, il semble que vous nous racontiez l'histoire de quelque peuple sorti du nord, pour changer la face de la terre. Ici, nous voyons le roi, là, le héros. C'est ainsi qu'un fleuve majestueux va se changer en un torrent, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage: c'est ainsi que le ciel paroît au laboureur pur et serein, tandis que dans la contrée voisine il se couvre de feux, d'éclairs et de tonnerres.

Vous m'avez, messieurs, associé à vos travaux, vous m'avez élevé jusqu'à vous; et je vous rends grâces de ce qu'il m'est permis de vous connoître mieux, et de vous admirer de plus près.

Je vous rends grâces de ce que vous m'avez donné un droit particulier d'écrire la vie et les actions de notre jeune monarque. Puisse-t-il aimer à entendre les éloges que l'on donne aux princes pacifiques! Que le pouvoir immense, que Dieu a mis entre ses mains, soit le gage du bonheur de tous! que toute la terre repose sous son trône! qu'il soit le roi d'une nation et le protecteur de toutes les autres! que tous les peuples l'aiment; que ses sujets l'adorent; et qu'il n'y ait pas un seul homme dans l'univers qui s'afflige de son bonheur et craigne ses prospérités! Périssent enfin ces jalousies fatales qui rendent les hommes ennemis des hommes! Que le sang humain, ce sang qui souille toujours la terre, soit épargné! et que, pour parvenir à ce grand objet, ce ministre nécessaire au monde, ce ministre, tel que le peuple François auroit pu le demander au ciel, ne cesse de donner ces conseils qui vont au cœur du prince, toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose, ou à réparer le mal qu'il n'a point fait, et que le temps a produit!

Louis nous a fait voir que, comme les peuples sont soumis aux lois, les princes le sont à leur parole sacrée; que les grands rois qui ne sauroient être liés par une autre puissance, le sont invinciblement par les chaînes qu'ils se sont faites, comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant et toujours fidèle dans ses promesses.

Que de vertus nous présage une foi si religieusement gardée! Ce sera le destin de la France, qu'après avoir été agitée sous les Valois, affermie sous Henri, agrandie sous son successeur, victorieuse et indomptable sous Louis le Grand, elle sera entièrement heureuse sous le règne de celui qui ne sera point forcé à vaincre, et qui mettra toute sa gloire à gouverner.

Montesquieu.

§ 62. *Discours prononcé le 20 Janvier, 1776, par M. de la Harpe, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise à la place de M. Colardeau.*

Messieurs,

Le talent qui distingue les hommes, le génie qui s'élève au-dessus du talent, la vertu enfin si supérieure à l'un et à l'autre, se réunissant dans un même sanctuaire à la voix de la gloire qui les couronne, et sous les auspices de la pa-

trie qui les appelle; l'amitié faite pour leur imprimer un plus touchant caractère, resserrant encore les nœuds de cette union si honorable; telle étoit, depuis long-temps, l'idée que je me formois de cette assemblée; et ce témoignage que j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'ose le dire, ni aux excusables illusions de la reconnoissance, ni au plaisir si légitime et si pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos suffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'esprit et de l'imagination, par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices, enflammé de cet amour des talens qui ne peut exister sans quelque enthousiasme, j'ai fait connoître assez les sentimens qui m'animoient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'hommes choisis, qui me donnoit une idée plus noble de mon état et de mes travaux; vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des lettres, conservée comme un dépôt dont ils sont responsables à la nation, et qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux et plus brillans. Mais instruit par l'expérience que dans la culture des arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans cesse, au moment où l'on se présente pour y courir, je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même temps que je m'étudiois à les imiter; semblable à ces guerriers, qui, en marchant au combat, répètent dans leurs chansons militaires, le nom et les louanges des généraux qui ont vaincu. C'est dans cet esprit que j'ai porté mon hommage aux pieds des statues de Racine et de Fénélon. Je croyois voir ces ombres illustres, assises au milieu de vous, et j'espérois que la sensibilité de leur panégyriste obtiendroit grâce auprès de ces grands hommes, pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute, il importe aux progrès de l'artiste, de l'écrivain, il importe à sa gloire, à son bonheur, d'élever ainsi sa vue et ses pensées, vers les maîtres de l'art qui ne sont plus; et de vivre, autant qu'il est possible, près des modèles contemporains, près de ses rivaux les plus célèbres; heureux s'il lui est aisé de chérir ceux qu'il lui est difficile d'égaler! En général, il n'est point pour un homme de lettres, de société préférable à ses confrères; soit qu'il les retrouve dans les compagnies littéraires, où le devoir les rassemble; soit qu'il les rencontre dans les cercles du monde, où le goût les réunit. Pénétré depuis long-temps de cette vérité, quel moment plus favorable pourrois-je choisir pour la développer devant vous? Vous en entretenir, messieurs, c'est vous rappeler tous les droits que vous avez acquis sur moi; c'est rendre plus solennels et plus authentiques les engagemens que je prends avec vous.

Distinguons d'abord, d'une multitude sans aveu et sans mission, les vrais gens de lettres, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, sont liés entre eux par un commerce d'estime et de lumière, et par l'amour de l'humanité.

Qu'est-ce donc, messieurs, qu'un homme de lettres? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt, que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour à tour.

Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue dont il se sert pour enrichir la sienne; il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux, qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris, pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui, surtout, que rien n'est perdu, de ce qui se fait de bon et de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne, que Virgile a

mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers ; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine a répandu un jour si doux dans les replis des âmes tendres ; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans ; c'est à lui que s'adressoit Montesquieu, quand il plaidoit pour l'humanité ; Fénélon, quand il embellissoit la vertu ; pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société ; enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie ; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène ou qu'il les instruise dans l'histoire, en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne ; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné ; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun, et au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous ces succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses foibles yeux, le véritable homme de lettres le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours et un monument à élever et une place à obtenir.

Maintenant si, parmi ceux qui se sont consacrés aux lettres, il n'en est point qui ne doive aspirer à se rapprocher de cet heureux ensemble de qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes confrères, tout ce qu'il faut pour élever l'âme sans exalter la tête, polir les mœurs sans affoiblir les caractères, adoucir les passions et affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la pensée et le goût ? Où trouveront-ils ailleurs et des leçons toujours utiles et des consolations trop souvent nécessaires ?

La plupart des écrivains, suivant la diversité de leurs inclinations et de leurs études, se portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux parties extrêmes ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Il me semble que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, est essentielle au travail. Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience ? C'est dans des antres solitaires qu'Apollon rendoit autrefois ses oracles. Ses prêtres crioient qu'on écartât les profanes au moment où ils alloient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poète, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit loin du séjour des villes vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui ; et dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il étoit gêné dans la foule ; sa marche étoit contrainte, son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur ; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à la liberté originelle par le grand spectacle de la nature : l'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les alimens de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours, l'exercice de sa force a des bornes nécessaires. A son ivresse enfin rallentie, succèdent l'ardente inquiétude de la gloire et cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant et se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenoit qu'à l'Etre Suprême, au moment où le monde sortoit de ses mains, de se dire à lui-même : Ce que j'ai fait est bon. L'artiste dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un juge. Où portera-t-il sa composition récente et brute, et ce tourment d'une âme fatiguée et incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui ? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des juges dans la dissipation des cercles et des sociétés. Semblable à ces anciens interprètes de Dieu à qui je l'ai déjà comparé, il conserve encore en descendant du trépied, quelque chose de religieux et de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui ne sont point étrangers aux im-

pressions qu'il éprouve? Ce sont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, et ce qu'il doit se reprocher. C'est chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie et lumineuse, qui indique la source des illusions et des erreurs, et les moyens de les réparer; cette expression d'une estime sentie et raisonnée, qui adoucit la blessure que la vérité sévère fait toujours à l'amour-propre; ce sentiment vif des beautés, qui console du travail de corriger les fautes, et donne le courage d'envisager la perfection. Enfin, c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève et polit l'ouvrage, force non moins rare, et dont l'usage est peut-être plus pénible, parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux? Oui: s'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes et malheureux effets de la concurrence, c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné, ou de ressentir contre eux ces atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre et franche des idées, des espérances et des intérêts, substitue par degrés à la dureté de l'égoïsme, l'habitude des ménagemens réciproques et la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres; on en vient jusqu'à partager leurs succès; car dès qu'on est une fois au-dessus de la foiblesse qui s'en afflige, il n'y a plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en jouit: et pourquoi refuseroit-on, lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer, de le remplacer par un sentiment doux? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable, et cette aménité des mœurs, la première des qualités sociales, et la plus nécessaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, et qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque où la cour de Louis XIV devint un objet d'imitation et d'envie pour toutes les nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des grands ne soit la véritable école de cette politesse fine et délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances, qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit François; et qui passe des mœurs jusque dans les écrits. Oui, sans doute; et c'est le principal avantage que les écrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus douces et plus gracieuses: de donner à leur style des formes plus légères, plus variées et plus piquantes; de saisir le ridicule et de l'éviter; de connoître et de distinguer la bonne plaisanterie, sur laquelle il est si facile et si commun de se tromper, parce que le rire, ainsi que le goût, tient à bien peu de chose. Voilà ce que peut enseigner l'habitude de converser avec l'élite des hommes distingués par leurs places et leur naissance, et ce que plusieurs même enseignent par leurs ouvrages. Dans une nation aussi éclairée, aussi ingénieuse que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang, ni même aux devoirs des grands emplois. Notre siècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV; et si la postérité distingue un la Rochefoucault, pour avoir marqué avec sa précision énergique et travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, messieurs, qu'elle oublie un de vos plus illustres confrères, (le duc de Nivernois,) qui, dans des fables qu'il compose en s'amusant, a mis autant d'esprit et plus de charmes, et une morale non moins fine et enjouée?

Mais, si la société des gens du monde n'est pas infructueuse pour un homme de lettres, elle n'est pas non plus sans dangers, et ces dangers mêmes naissent de ses agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a sur les caractères qu'elle peut altérer en les polissant, sur les opinions et les jugemens que la vérité seule devroit diriger, et que le monde subordonne toujours à l'intérêt de plaire; sans détailler d'autres séductions de toute espèce, il en est une surtout vraiment à craindre, c'est le relâchement dans le travail et le refroidissement pour la gloire, effet presque inévitable des douceurs attirantes de la société. La variété de ces prestiges, en invitant à toutes les distractions, détend par degrés tous les ressorts, substitue la facilité des amusemens ingénieux à la pénible habitude

des grands efforts et des hautes conceptions, et le talent d'effleurer les objets, à celui de les approfondir. Que dis-je? ce monde si vain et si détracteur, qui accueille si orgueilleusement les productions de l'esprit, qui se croit toujours si fort au-dessus de ceux qui s'occupent à lui plaire et à l'éclairer, toujours si prêt en ce genre, à calomnier ses propres jouissances et à mépriser ses plaisirs; ce monde vu trop souvent et de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthousiasme si nécessaire aux travaux du génie? Ne peut-il pas faire sentir trop de vide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire? Hélas! il n'en est point peut-être où il n'entre quelque illusion. Ah! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi dans qui le besoin de produire est un don de la nature, et non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion de l'estime; si ce fantôme de la postérité disparoît devant tes yeux; si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille, arrête, et jette les pinceaux: la divinité s'est retirée de toi; ta plume est désormais inanimée et impuissante; ta pensée restera froide sur le papier, et ne passera plus dans l'âme d'autrui. Mais, veux-tu ranimer la tienne? Ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur, que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du gymnase, et les exercices de l'arène étoient pour les anciens athlètes: et si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement, comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux sacrés; ainsi parmi les écrivains et les artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme et celui de la vérité, ces deux flambeaux immortels, dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés et des erreurs, et dont l'autre nourrit l'âme des impressions de tous les arts et des plaisirs de la sensibilité.

Si le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux, lui seroit-il moins nécessaire d'être consolé dans ses afflictions? Plus l'âme est exercée, plus elle est sensible. Celle des gens de lettres à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active et prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre, aux impressions de la douleur? S'il est, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux artistes, il est aussi des chagrins qui leur sont propres, et que le monde ne peut guère ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en est, (s'il est permis de le dire) il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi, et peut-être les hommes ne savent-ils bien consoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulois prouver tout ce que l'amitié des gens de lettres peut apporter de secours, d'encouragemens et de douceurs dans une carrière semée d'écueils et troublée par les orages, le souvenir de ce que je dois à l'attachement de plusieurs de vous, messieurs, me permettroit-il de citer un autre exemple que le mien? Avec quelle complaisance je reviendrois sur des traces si chères et toujours nouvelles dans mon cœur! Il n'est sans doute que deux sortes de bonheur dans la vie, de faire du bien et d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait et jouit dans le secret; la reconnoissance, au contraire, a cet avantage, que ne demandant qu'à se répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances.

Combien j'aimerois à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'âme au moment où elle s'affaisse; lui rendent le sentiment de sa force, dont elle commençoit à douter, et rappellent l'espérance qui s'enfuyoit! Que ne dirois-je pas de cette amitié noble et courageuse, dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix? Mais pour achever ce tableau, que ma main se plairoit à tracer, il faudroit y mêler des couleurs sinistres que j'interdis à mes pinceaux et que dans un jour tel que celui-ci, messieurs, on ne pardonneroit pas même à la reconnoissance. Eh! que dis-je? puis-je, après tout, la mieux manifester qu'en écartant tous les souvenirs qui pourroient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur et de joie dont vous attendez les témoignages? Puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expression des

sentimens doux et dans le récit des bienfaits ?

Qu'il est rare, messieurs, que la culture des lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable ! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, et d'élever pour les générations futures l'édifice du génie, sans qu'il soit ou retardé, ou inconnu, ou insulté par la génération présente ! Qu'il est doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilége si peu commun fut celui de l'académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux, (et puisque je devois être chargé de payer ce tribut à sa mémoire, je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expressions dont je m'étois déjà servi à son égard) M. Colardeau marqua son premier essai de tous les caractères d'un poëte, une élégance facile et brillante, un sentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le style en coloriant les objets, cette sensibilité qui pénètre l'âme en même temps que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées et les sentimens, et, suivant l'expression de Despréaux, laisse un long souvenir. Voilà ce que le public, enchanté d'avoir un poëte de plus, remarqua dans l'épître d'Héloïse, monument justement célèbre que son auteur élevoit à vingt ans ; morceau vraiment précieux qui durera autant que notre langue, qu'on sait par cœur dès qu'on l'a lu, et qu'on relit encore quand on le sait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau, n'ont pas toujours été si heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des dieux ; et n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'auteur d'Héloïse n'avoit pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui sait mieux que vous, messieurs, qu'un seul ouvrage supérieur, fait pour consacrer un écrivain dans la postérité, le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre, surtout depuis qu'il est si facile de l'être, depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres, et pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches ?

Combien ces tristes ressources étoient loin du talent de M. Colardeau ! La poésie sembloit être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile seroit devenue pour lui impossible. Une santé fragile et chancelante, présage, hélas ! trop fidèle d'une carrière qui devoit être trop tôt bornée, lui avoit interdit de bonne heure tout grand travail, et une sorte d'indolence, qui peut-être étoit la suite de cette foiblesse d'organes, et qui tenoit d'ailleurs à des inclinations douces et sociales, ne lui permettoit de regarder la poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts et de ses mœurs l'attachoit aux plaisirs d'une société intime et confiante, et son âme sensible et naïve, étoit faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable, dont il étoit pour ainsi dire l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de soins mutuels, si nécessaire pour lui faire oublier des maux qui renaissoient tous les jours, et une langueur qui devenoit incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avoit brigués que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur, qu'il ne quittoit presque plus, vous vous souvenez, messieurs, de quelle joie pure il parut rempli, et combien l'expression en étoit aimable et touchante. On vous porta la lettre de remercîment, et vous crûtes entendre le chant du cigne. Son âme sembloit se ranimer au moment pour la gloire et la reconnoissance. Mais ce dernier rayon alloit bientôt s'éteindre dans la tombe, et son nom, inscrit dans vos fastes, étoit donc tout ce qui devoit vous rester de lui. Il avoit traduit quelques chants du Tasse. Y avoit-il une fatalité attachée à ce nom ? Et faut-il que pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au capitole ?

La perte que vous avez faite de M. Colardeau, messieurs, s'étend jusque sur son prédécesseur, qui sans doute auroit trouvé dans lui un meilleur panégyriste que moi. Mais quel homme de lettres n'aimeroit à célébrer le nom de Beauvilliers ? A la gloire de ce nom déjà si respectable par les vertus qu'il rappelle, M. le duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau lustre, celui des services qu'il rendit à sa patrie

dans la dignité des ambassades, et dans les difficultés des négociations. Il étoit jeune encore lorsqu'il signala dans l'Espagne les talens de la maturité, dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos confrères, non moins recommandables par le rang et la naissance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'ambassadeur, cette noble franchise qui se joint en eux aux agrémens de l'esprit et aux vertus bienfaisantes, cette loyauté Françoise, héritage des anciens chevaliers, et qui devroit être aujourd'hui la politique des grandes nations, comme elle est celle des grandes cours.

M. le duc de Saint-Aignan réunissoit les talens agréables à la connoissance des affaires et à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne la pratique des devoirs, et par cette gaité douce qui naît de la paix de l'âme. Il avoit passé les années de sa jeunesse à la cour de Louis XIV, de ce monarque vraiment admirable, dont les bienfaits envers cette académie ont achevé et ennobli le monument qui assure à la mémoire de votre fondateur la reconnoissance des gens de lettres et de la nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse, M. le duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre règne qui seroit assez recommandable à ce seul titre, que l'amour des François pour leur maître, caractère qui les a toujours distingués, semble avoir eu sous Louis XV une expression plus marquée et plus éclatante.... Mais s'il est jamais excusable, même après de nombreuses années, de se retourner vers la vie avec quelque regret, c'est sans doute quand on descend dans la nuit de la mort, au moment où s'élève pour les peuples l'aurore du plus beau jour. M. le duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la vie, a vu les premiers momens de Louis XVI. Ici, messieurs, je ne crains pas que mes louanges ne paroissent qu'une vaine cérémonie d'usage, ni même un simple tribut de reconnoissance pour les bienfaits que notre jeune souverain a daigné répandre sur moi. Quel citoyen, quel François ne partageroit pas mes sentimens ? Quel spectacle plus intéressant que la royauté et la jeunesse, que la vertu sur le trône, assise à côté des grâces ? Je ne m'étendrai point sur tout ce que doit déjà la France à un prince de cet âge, qui n'a parlé aux peuples que pour leur assurer des soulagemens et des espérances, aux courtisans, que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que sur un seul point, qui sans doute ne vous aura pas échappé : c'est que sous le règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avoit pas encore eu, celui de la persuasion ; heureux augure, s'il est vrai que le pouvoir ne consente à persuader que lorsqu'il est sûr de convaincre ! Ce grand caractère se retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'administration. Partout on y remarque ce langage d'une raison supérieure qui établit le bonheur des peuples sur des principes durables et sur la base de la législation. Dans la bouche d'un souverain, ce ton de bonté si aimable est un exemple fait pour influer sur tous les états, et que les meilleurs esprits s'empressent de suivre. Me sera-t-il permis d'observer que dans le même temps un grand prélat, (Montazet, archevêque de Lyon,) assis parmi vous, qui honore le premier siége de France par la supériorité de ses talens et de ses lumières, dans un écrit vraiment apostolique, fait pour ramener les esprits rebelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuse et persuasive, avec cette tendresse paternelle digne du ministre d'une religion bienfaisante, digne du Dieu de l'évangile ? Oh ! puissent s'étendre partout ces principes de douceur et d'indulgence, et que le règne de Louis XVI soit le règne de l'humanité ! qu'au milieu des orages de l'Europe, qui ébranlent les deux hémisphères, la paix soit le partage de cette monarchie, qui doit être toujours assez puissante, assez respectée pour ne se mouvoir qu'à son gré ! C'est dans ce calme favorable que se maintiendra l'honneur des beaux arts, ornemens de la prospérité. La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres, du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaissir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a long-temps éclairé les arts, se soutient sur le penchant de sa course, et brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux ce vieillard célèbre, (Voltaire,) le prodige du siècle qui l'a vu

naître, et le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est point dans ce lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais, peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, et, ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en son genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires des jours si laborieux et si remplis, a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie? Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, messieurs, si nous pouvions le voir, à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire et de sa patrie! s'il pouvoit sur ce théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chefs-d'œuvre, s'avancer courbé sous l'amas de ses couronnes, répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, et plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe!

De la Harpe.

§ 63. 1er. Tableau. — *Le pécheur mourant.*

Ainsi tout change pour cet infortuné, et ces changemens font avec ses surprises et ses séparations la dernière amertume du spectacle de la mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité: dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui: ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire. Il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs: c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule; tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fond qu'il ya à faire sur les hommes: *Affligetur relictus in tabernaculo suo.*

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré: hélas! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement, que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli: à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu: on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli: qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes: où est-il maintenant? Que sont devenus ces applaudissemens que lui attiroit sa puissance? Voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant: *Et qui eum viderant, dicent: ubi est?*

Changement dans son corps: cette chair qu'il avoit flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue: ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes, la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte: elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection et un souffle de mort pour mes enfans et pour mes proches: *Servum meum vocavi, et non respondit..... halitum meum exhorruit uxor mea, et horrebat filios uteri mei.*

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne: ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la

mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent. Il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immense où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante dont il ne peut soutenir le premier coup-d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne le pas craindre : il demandoit sans cesse d'on ton de blasphème et de dérision : qui en est revenu? Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah! il devient alors ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné, qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne : en vain le ministre de l'église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu : en vain on lui promet le pardon de ses crimes; une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a plus de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs, plutôt qu'à la vérité : en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourans; il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde, quand il n'y a plus d'espérances, et qu'on donne plus pour la consolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ, pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et de détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentimens d'un roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches, pour recueillir ses derniers soupirs, et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'église lui présente un Dieu mourant; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche; le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourans, ce reste de vie qui l'anime encore : *partez, âme chrétienne,* lui dit-il : *proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : prince, grand du monde, partez : durant sa vie, les monumens publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres; dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas, et le seul qui lui doive demeurer éternellement; *proficiscere, anima christiana : partez, âme chrétienne.* Hélas! il avoit vécu, comme si le corps eût été tout son être : il avoit même tâché de se persuader que son âme n'étoit rien; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et

que tout mouroit avec nous : et ou vient de lui déclarer que son corps n'étoit qu'un peu de boue qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de le connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne* : vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir ; l'église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne : proficiscere, anima christiana.* Ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetée ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées ; *partez, âme chrétienne* : allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures qui lui échappent ; ni au monde qui s'évanouit ; ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort ; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence ; il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse, des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son corps frémit, et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie.

Massillon. Avent, Sermon sur la Mort.

§ 64. 2e TABLEAU.—*Le Juste mourant.*

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles ; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit ; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel ; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même, et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas ; des oreilles, et n'entendoit pas ; un odorat, et ne s'en

servoit pas ; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent ; mais depuis long-temps, toute sa beauté étoit au-dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit ; toutes les créatures s'évanouissent ; la lumière se retire ; toute la nature retombe dans le néant : et au milieu de tous ces changemens, elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort ! que le spectacle de l'âme juste, en ce dernier moment, est digne de Dieu, des anges et des hommes ! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde et de toutes les créatures ; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part ; dans un corps mortel, sans y être attachée ; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître ; parmi les larmes et les gémissemens des siens, sans les entendre ; au milieu des embarras et des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts* ; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir, en ce dernier moment de l'âme fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes ; c'est le jour auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : " que mon âme meure de la mort des " justes, et que ma fin leur soit sem- " blable."

Et voilà, mes frères, ce qui achève, en dernier lieu, de remplir l'âme fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir : *securitas de æternitate*. Le pécheur, durant la santé, voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même sont à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde ; mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations ; ses frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà, avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; et voit, comme Etienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son père, tout prêt à la recevoir ; cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qu'il aime ; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle trouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi, quand les ministres de l'église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire, au nom de l'église qui les envoie : *Partez, âme chrétienne* ; *proficiscere, anima christiana* : sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive : le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juge qui vient briser les liens de votre mortalité ; retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *proficiscere, anima christiana*. Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes, il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : *Partez, âme fidèle* ; allez vous réunir à l'église du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux ora-

ges : laissez-vous toucher au triste état de l'église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie : sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son époux, dont elle est encore séparée : *proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur, ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité, jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paroîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste ! quel ordre heureux ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans, et regardant son Seigneur qui vient à elle : brisez, ô mon Dieu! quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore. J'attends, dans la paix et dans l'espérance, l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'église, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans le Seigneur ; leur mort est précieuse devant Dieu, comme leur vie.

Massillon. Avent, Sermon sur la Mort.

§ 65. 3e Tableau.—*La Mort du Sage.*

On annonce à l'homme juste qu'il doit mourir : il n'en est pas ému. Son cœur est tranquille, et son visage ne s'altère pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment : entouré de visages désolés, lui seul paroît indifférent et calme. Sa grandeur est sans efforts, et sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, et calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent. Il observe tout. Il sourit au milieu de ses douleurs. Une douce plaisanterie se mêle à ces momens affreux. On diroit qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente ; et la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, quand tous les êtres s'éloignent, pour ainsi dire, et se reculent ; lorsque le temps n'est plus que le calcul lent et affreux de la destruction ; quand l'âme solitaire, arrachée à la nature et à ses propres sens, est sur le point d'entrer dans un avenir impénétrable ; quoi ! dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainsi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'est la paix de l'homme de bien. C'est la douce conscience de la vertu. C'est le sentiment secret de l'immortalité ; l'immortalité, le plus saint des désirs, la plus précieuse des espérances, qui pendant la vie donne des transports à l'âme généreuse, et rassure à la mort l'âme juste. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier être ? N'a-t-il pas rempli le poste qui lui étoit assigné dans la nature ? Il a été fidèle aux lois qu'il a reçues ; il n'a point défiguré son âme

aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque chose à l'ordre moral de l'univers. L'heure sonne. Le temps a cessé pour lui. Il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé et qui retourne vers son père. Qu'est-ce qu'un trône dans ce moment ? Un grain de sable un peu plus élevé sur la terre. Alors ces vains objets disparoissent. Mais il en est de plus touchans, et qui ont le droit d'intéresser jusque dans les bras de la mort. Ce sont ceux qui pendant une vie courte et agitée ont été les appuis de notre foiblesse: ce sont les âmes sur qui la nôtre se reposoit avec attendrissement, et qui partageant avec nous, nos plaisirs et nos peines, nous faisoient éprouver les charmes si doux de la sensibilité. C'est en les quittant que l'âme se déchire. C'est alors que l'on meurt; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer pour toujours de ceux qu'on aime ?

Thomas.

§ 66. 4e Tableau. — *Corruption de tous les Etats.*

D'où vient cette misère qui accable nos villes et nos campagnes? N'est-ce pas la colère de Dieu qui éclate sur nos crimes? Leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète : *prospexit de excelso sancto suo* ; et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous ; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres même sans piété, le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auroient rougi, et n'étant plus en sûreté, que par le dégoût qu'en ont ceux-mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples ; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique ; les théâtres devenus des lieux de prostitution par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre ; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire ; les ministres de la paix eux-mêmes divisés ; la défense de la vérité, devenue le prétexte des animosités personnelles ; le zèle allumé par un vil intérêt ; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne ; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie, et ce royaume autrefois le soutien de la foi et la plus pure portion de son église, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentimens, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux au milieu d'une cour dissolue; le courtisan toujours parmi nous fidèle imitateur du maître, devenir ici son censeur secret ; la piété sur le trône devenue plus odieuse ; les crimes se multiplier par la contrainte ; le péril de la débauche en assaisonner les excès ; l'ambition se revêtir de l'apparence de la piété, pour attirer les largesses du souverain ; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu ; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.* Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur. Il a eu recours aux châtimens, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Massillon.

§ 67. 5e Tableau.—*Le Monde du Siècle présent.*

Qu'étoit-ce que le monde des siècles passés, comparé au monde de nos jours ?

Jours malheureux, où l'enfer est déchaîné, où sortent continuellement du fond de l'abîme des ennemis inconnus jusqu'ici sur la terre ; une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée ne cessent d'enfanter de nouvelles erreurs parmi les ruines de la foi ancienne ; ces hommes profanes et téméraires ont osé franchir les bornes que Dieu avoit posées à la licence des

recherches humaines ; les dogmes profonds, les augustes mystères sont livrés aux spéculations vagues et insensées des génies inquiets ; ces disputes de religion anéantissent la religion ; Dieu même devient inconnu à son ouvrage ; à force d'écouter la voix de l'orgueil et de la volupté, on n'entend plus le langage de la nature, qui annonce son auteur. Le crime des siècles qui nous ont précédés, consistoit à ne pas régler leur conduite sur leur religion ; l'opprobre de notre âge est que chacun se fait une religion selon ses penchans, selon ses caprices, et que ses passions sont la règle de la foi autant que de la conduite. Les égaremens du cœur avoient préparé la voie aux erreurs de l'esprit : le déclin de la foi a achevé de précipiter la chute des mœurs. Nous avons vu disparoître tout à coup jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne probité. On diroit que le sexe ne reconnoît plus de bienséances ; la jeunesse, plus de lois ; les maîtres, plus de douceur et de charité ; les domestiques, plus de zèle et d'attachement ; les égaux, plus d'égards et d'attentions ; les amis, plus de constance et de fidélité ; les maris, plus de douceur et de complaisance ; les épouses, plus d'économie, plus de vigilance sur leur famille ; le peuple, plus de dépendance et de subordination ; les riches, plus d'humanité et de bienfaisance ; les pauvres, plus de travail et de respect ; les grands, plus d'élévation dans les sentimens, de noblesse dans les procédés ; les parvenus, plus de modestie, et de ce juste souvenir de leur origine, qui la feroit oublier ; la vertu, plus de courage et de fermeté ; le vice, plus de voile et de barrière : vainqueur insolent de la raison et de la religion, il s'est insinué hautement dans tous les états, il a infecté toutes les conditions.

Qui pourroit compter les fraudes de l'avarice, les fureurs de la vengeance, les impostures de la calomnie, les trahisons de l'ingratitude, les perfidies de l'intérêt, les détours de la duplicité, les injustices du barreau, les monopoles du commerce, les exactions de la finance, les rafinemens de la sensualité, les excès de la débauche, les abominations de la volupté ? Et, pour comble d'horreur, le crime marche la tête levée ; il montre au jour épouvanté, des mystères de corruption, que les âges les plus débordés ne confioient qu'en tremblant aux ténèbres de la nuit ; la timide pudeur sert de jouet à la licence ; ou, si le monde fait grâce à quelques vertus, le monde ne pardonne que les vertus de bienséance et de raison, il insulte aux vertus que commandent la foi et la religion. Aux yeux d'un certain monde, plus d'autre foible pour l'esprit, que de connoître Dieu ; plus d'autre foible pour le cœur, que de craindre Dieu et de le servir.

Le P. de Neuville.

§ 68. 6e Tableau. *Fanatisme philosophique de la Fin du dix-huitième Siècle.*

Le fanatisme menace également et la vie de l'individu qui en est atteint et le salut des gouvernemens qui le tolèrent. C'est un état d'exaltation et de délire résultant du concours d'une passion dominante et d'une idée qui s'asservit toutes nos idées. Toute exaltation se présente sous deux faces.

Quand cet état a pour cause une idée qui, pour nous dominer, a besoin de se concentrer, alors il ne corrompt et ne trouble que la raison et le repos de l'individu qui en est malade. Mais quand une passion a besoin, pour s'exhaler, de régner et d'étendre son empire, d'asservir ou de persécuter, alors, elle fait explosion, devient épidémique et occasionne ces déplacemens de peuples, ces fièvres nationales qui désolent la terre et renversent des états : de là les conquêtes politiques et religieuses.

S'il n'est point d'idée plus entraînante ni de passion plus raisonnable que celle de son bonheur dans une autre vie, puisqu'alors c'est l'amour de soi sollicité par la perspective de l'éternité, il n'est point aussi de passion plus forcenée que celle-là, quand elle se fonde sur l'idée que Dieu lui tiendra compte de ses missions et de ses conquêtes, de l'envahissement des opinions et même de l'oppression des consciences. C'est le côté sacré de cette passion qui lui a valu le nom de fanatisme.

Mais lorsque les hommes s'égorgent au nom de quelques principes philosophiques ou politiques ; lorsqu'ils font, pour établir la domination de leurs dogmes, tout ce que le fanatisme religieux a osé pour les siens, alors, quoiqu'ils

bornent leur empire à la vie présente, il n'en est pas moins certain que leur philosophie a son fanatisme ; et c'est une vérité dont les sages du siècle ne se sont pas doutés. Ils sont morts : la plupart d'entre eux aimoient la vertu et la pratiquoient : mais pour avoir cru que le fanatisme étoit exclusivement le fruit des idées religieuses, pour avoir méconnu la nature de l'homme et des corps politiques, pour avoir ignoré le poison des germes qu'il semoit, une effrayante complicité pèse sur leur tombe, et déjà leur épitaphe se mêle à celle d'un grand empire, à celle de deux républiques, à celle des plus florissantes colonies.

Les voilà donc, au fond de leurs tombeaux, devenus à leur insu, les pères d'une famille de philosophes qui ont pris, en leur nom et sous leur étendard, la nouveauté pour principe, la destruction pour moyen, et une révolution pour point fixe ; qui se sont armés des passions du peuple, en même temps que le peuple s'armoit de leurs maximes ; et dans ce troc périlleux des théories de l'esprit et des pratiques de l'ignorance, des subtilités des chefs et des brutalités des satellites, on les a vus tour à tour s'enivrer de popularité et de souveraineté, jusqu'à ce qu'enfin de cet accouplement de la philosophie et du peuple, il soit sorti une nouvelle secte, forte des argumens de l'une et de la masse de l'autre, mais également redoutable à tous deux ; monstre inexplicable, nouveau sphinx qui s'est assis aux portes d'une ville déjà malade de la peste, pour ne loi proposer que des énigmes et le trépas. *Le genre humain a-t-il souffert de toutes les guerres de religion, autant que de ce premier essai du fanatisme philosophique ?* C'est le dernier problème du monstre : il s'est gravé dans la mémoire du monde épouvanté, et la postérité le résoudra en gémissant.

Rivarol.

§ 69. 7e Tableau. — *Ravages et Destructions des Révolutionnaires François.*

Toutes les fois que se rencontre sous ma plume quelqu'une de ces innombrables ruines dont nous sommes environnés, et que je considère d'un côté ce qu'on a détruit, et de l'autre ce qui en a pris la place, je me prosterne en idée, et je paie à ces tristes et vénérables souvenirs le tribut que leur doit tout ce qui n'a pas renoncé à la raison humaine, tout ce qui a conservé des sentimens d'homme. Car qu'y a-t-il aujourd'hui parmi nous de saint et de vénérable, si ce n'est des ruines, à commencer par les autels qui sont des ruines, par les temples où l'on adore Dieu sur des ruines, par les tombeaux où l'on pleure les morts sur des ruines, par les asiles de la vertu, de l'instruction, de l'humanité où l'on ne marche que sur des ruines ? Et je me dis en gémissant : Ici une race nouvelle et étrangère parmi les hommes, la race révolutionnaire a passé ; et que peut-il rester après son passage, si ce n'est le chaos renouvelé, et le génie du mal planant encore au-dessus du chaos, et s'applaudissant d'avoir tout détruit, comme autrefois le Créateur s'applaudissoit d'avoir tout fait ?

Hommes célèbres, et si dignement célèbres, puisque vous l'êtes surtout pour avoir été utiles, vous qui fûtes, de siècle en siècle, les instituteurs de la génération naissante, les maîtres et les modèles à la fois de la saine littérature, de la pure morale et de la vraie religion qui en est la sanction et le soutien ; ombres des Gerson, des Dumoulin, des Duval, des Rollin, des Hersan, des Gibert, des Coffin, des Grenan, des Le Beau, et de tant d'autres qui ont attaché leurs noms à des monumens à jamais précieux pour les amis des lettres et des mœurs, vous ne rejeterez pas l'hommage que je vous adresse au milieu d'eux. Si j'ose vous le rendre aujourd'hui, c'est que toujours je vous l'ai rendu ; c'est que mon langage a toujours été le même à votre égard ; c'est qu'au moment où tous les corps littéraires, tous les établissemens d'instruction publique étoient déjà hautement menacés par la démence destructive, j'en pris hautement la défense ; j'en rappelai les avantages et la gloire, et avec autant de reconnoissance que de respect, je proposai seulement dans le plan des études quelques légers changemens, quelques améliorations qu'indiquoit l'expérience, que déjà même quelques maîtres adoptoient, et dont l'utilité étoit généralement reconnue. Mais il n'appartenoit pas à l'igno-

rance barbare, érigée pour la première fois en législatrice, de sentir tout ce qu'il y avoit d'utile et de respectable, tout ce qu'il y avoit de vraiment politique dans ces grandes institutions consacrées par les siècles, qui sont l'ornement des empires, et font partie de la dignité qu'un grand peuple doit toujours avoir chez les autres peuples; dans l'étendue, dans la stabilité, dans la réunion, dans la considération publique de ces sociétés d'enseignement, dont le nom seul imposoit par avance à la légèreté naturelle d'une jeunesse nombreuse, et lui imprimoit ce respect, sans lequel il ne peut y avoir ni docilité, ni décence, ni progrès; dans ces décorations attachées au mérite d'une profession honorable et laborieuse, et qui n'attestant que la gloire des lettres et des arts, ne produisoient que l'émulation, sans orgueil et sans danger; dans cette noble indépendance des instituteurs, toujours choisis et jugés par leurs pairs, et non pas par une multitude ignorante, ou par des administrations étrangères à la science; dans la nature même des émolumens de leur travail, toujours assurés sur des fonds publics, et dont la répartition fut toujours invariable, et n'eut jamais rien de précaire ni d'humiliant; dans la perspective encourageante d'une existence toujours la même et toujours distinguée, d'une vieillesse toujours aisée, paisible et honorée, trop juste récompense d'un long dévouement; dans la discipline des maisons d'enseignement, qui commandoit la régularité des mœurs, attribut indispensable de la profession d'instituteur; dans le goût du travail, résultat naturel de cette discipline et de l'esprit général de ces maisons de doctrine, et qui dédioit sans cesse de nouvelles productions aux lettres, aux sciences, à la morale, à la religion; enfin, dans ces solennités annuelles, dont la pompe innocente, enflammant l'imagination de la jeunesse, lui arrachoit des efforts qui décéloient de bonne heure le secret de ses forces, et furent souvent les prémices du talent et du génie.

Ombres illustres, que j'aime à évoquer ici, (car où pourrois-je les évoquer ailleurs ?) voilà donc ce qu'ont anéanti les barbares du dix-huitième siècle, qui se sont nommés *Philosophes!* Autrefois vous aimiez à tourner encore vos regards sur ces écoles antiques où respiroit votre génie, où vos noms étoient vénérés, où vos leçons étoient répétées. Aujourd'hui vous les détournez avec horreur et peut-être avec pitié; et qu'y verriez-vous? des cachots, des solitudes, des dévastations. Ce n'est pas seulement la basse envie, l'envie aveugle et forcenée, qui a voulu frapper tout ce qui l'humilioit: l'insatiable rapacité a cherché des dépouilles, même où il n'y avoit guères de richesses qui fussent à son usage. Tout a été pillé, saccagé, enlevé, et des bandits qui ne savoient pas lire ont envahi les dépôts et les monumens de la science, ont mis à l'encan tout ce qu'ils avoient pris sans le connoître, l'ont vendu au nom de la *Nation*; comme si elle eût jamais avoué cette prostitution infâme, comme s'il pouvoit y avoir en Europe une nation qui fît sa propriété du brigandage, qui consentît à se nourrir de sang et de dépouilles, et à laisser mourir de faim ceux qu'elle n'auroit pas égorgés en les dépouillant. Brigands, qui avez spolié, mis dans les fers, torturé, traîné à l'échafaud les successeurs des Rollin et des Fénélon, gardez pour vous le salaire des crimes qui ne sont qu'à vous, et cessez au moins d'outrager la nation, qui n'en a pas plus le produit que la honte, qui vous parle ici par ma voix, comme parlera l'histoire, comme parle l'Europe entière, comme parle quiconque n'est ni votre esclave, ni votre complice. Mais qu'importe les plaintes? et où sont les réparations? quelle puissance seroit capable de remédier à tant de désastres, et de combler tant d'abîmes? Ah! si les hommes vertueux dont j'ai appelé les mânes, pouvoient aimer la vengeance, je leur dirois: Regardez ce qui a remplacé votre ouvrage; voyez ces efforts si multipliés et si impuissans pour bâtir sans aucune base, pour organiser le désordre et réaliser le néant; tous ces plans également stériles, tour à tour préconisés et rejetés; ces généralités chimériques, qui, en voulant tout embrasser, n'atteignent jamais à rien; ces théories si follement ambitieuses et si complètement inexécutables, où l'orgueil des mots est en raison du vide des idées; ce charlatanisme puéril qui croit changer les cho-

ses en changeant les noms, et qui se retranche obstinément dans les spéculations de l'avenir, quand il est sans cesse repoussé par l'impossibilité actuelle. Voyez cette profonde et honteuse ignorance des premiers principes et des premiers élémens de toute éducation publique ; ignorance portée au point de ne pas même distinguer et classer ce qui convient aux différens âges de l'homme; à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge adulte ; de confondre des académies avec des écoles, des rassemblemens de gens de lettres avec des maisons d'éducation ; d'imaginer qu'il suffit de nommer des maîtres pour attirer des disciples ; que l'on peut instruire et former des enfans et des adolescens, sans aucun point de réunion habituelle et obligée, sans aucun but marqué et distinct, sans aucun lien moral d'attachement et de respect entre les instituteurs et les élèves, sans aucun frein de discipline, sans aucun moyen de subordination, et sans aucun plan d'avancement ; qu'on peut rétablir la morale si déplorablement avilie, l'inspirer et l'inculquer à des enfans, à des adolescens, avec des méthodes métaphysiques, sans aucune de ces notions religieuses, si naturelles, pour ainsi dire, à l'instinct de l'homme, les seules qui, réunies à des objets sensibles, aient une véritable autorité sur ce premier âge, parce qu'elles seules parlent à son cœur, et que le cœur dévance nécessairement la raison ; notions si essentielles et si sacrées, même en politique humaine, qu'en supposant (ce qui n'est pas) qu'elles pussent être inutiles à l'intelligence formée, elles seroient encore d'une indispensable nécessité pour ce premier âge, puisque, incapable de raisonnemens abstraits, il ne peut et ne doit que croire, aimer et obéir. Voyez enfin toute la génération qui a eu le malheur de naître dans ces temps abominables, livrée au plus funeste abandon, à moins de secours particuliers qui sont toujours rares, et condamnée à croître au milieu de la plus dévorante contagion de principes, d'exemples, d'actions et de paroles, qui ait jamais infecté l'espèce humaine, sans que depuis quatre années les réformateurs du monde aient pu seulement ouvrir une école où l'enfance puisse apprendre à lire et à écrire, à honorer Dieu et ses parens.

Mais que me répondroient ces maîtres anciens, si tristement vengés et si affligés de l'être ? qu'il n'arrive que ce qu'il doit arriver, et que quand une justice suprême, à la fois sévère et prévoyante, a permis que la horde révolutionnaire se déchaînât parmi nous, elle a voulu que l'orgueil devînt stupide en devenant féroce, et que ces mêmes hommes, éminemment armés de tous les moyens de détruire, fussent en même temps frappés de l'irremédiable impuissance de rien édifier.

De la Harpe.

§ 70. 8e TABLEAU.—*La Nature brute.*

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais habité, couvertes, ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, tombans de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gissans au pied des premiers, pour pourir sur des monceaux déjà pouris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude : la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption ; dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui n'étant ni liquides, ni solides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux, et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin, qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui an-

nonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence, dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre le sentier de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes, en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire, avec le fer, ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par sa culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Buffon.

§ 71. 9e Tableau.—*Télémaque dans le Désert d'Oasis.*

Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis, avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. J'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; et l'on trouve seulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées. Les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là, je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment, je remarquai que toute la montagne trembloit ; les chênes et les pins sembloient descendre de son sommet ; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais ! tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant comme eux ; prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre les passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête et qui glace le sang dans les veines quand les dieux se communiquent aux mortels ; je me levai tranquille. J'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme : la sagesse éclairoit mon esprit ; je sentois une douce force pour modérer toutes mes

passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert : ma douceur, ma patience, mon exactitude apaisèrent enfin le cruel Butis qui étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! en quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui, qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture ! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre dans sa main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé : une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute et majestueuse, son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux étoient vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appeloit Termosiris. Il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les rois d'Egypte avoient consacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux. Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont jamais lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimoit-il les jeunes gens lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appeloit, mon fils. Je lui disois souvent : mon père, les dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des dieux ; il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds ; les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il m'exhortoit souvent à prendre courage, et il m'assura que, pour mieux supporter les rigueurs de la captivité, je devois enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Défrichez, me disoit-il, cette terre sauvage ; faites fleurir le désert ; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouir, dans la solitude, des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous les côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois ému et comme hors de moi-même, pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, et une partie des nuits, à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit

doux et riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous rassemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termosiris étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu : les bergères y alloient aussi en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins : nos siéges étoient les gazons ; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette : je m'avançai hardiment, le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paroissoient pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir : car il aimoit les Muses, et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. Oh ! qu'on est malheureux ! disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Fénélon.

§ 72. 10e TABLEAU.—*Les Bords du Meschacebé, ou Mississipi.*

Le Meschacebé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux Indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va

aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement autour de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du créateur, y répandent l'enchantement de la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont pas parcouru ces champs primitifs de la nature.

M. de Châteaubriant.

§ 73. IIe Tableau.—*Orage sur Mer.*

Cependant l'horison se chargeoit au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençoit à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétroit, et qui s'appesantissoit sur la terre. Toute la nature étoit dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquoit jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendus sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrens sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondoit, le tonnerre, les vents, les flots,

les antres, les montagnes ; et de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux ; nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure ; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées jusques aux cieux, traînoit à peine ses flots jusque sur le rivage.

Barthélemy.

§ 74. 12e Tableau.—*Orage en Amérique.*

Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout à coup la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ces crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie. Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre allume les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert.

M. de Châteaubriant.

§ 75. 13e Tableau. — *Voyage autour du Monde.*

Ma cousine, ma bienfaitrice, mon amie ; j'arrive des extrémités de la terre et j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne, j'ai parcouru les deux hémisphères, j'ai vu les quatre parties du monde, j'en ai mis le diamètre entre nous, j'ai fait le tour entier du globe, et n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image, plus vite que la mer et les vents, nous suit au bout de l'univers ; et partout où l'on se porte, avec soin l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert ; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vus mourir ! Hélas, ils mettoient un si grand prix à la vie ! et moi je leur ai survécu...... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les misères de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes : je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois : Je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux et paisible ; et je me dédommageois au bord du lac de Genève de ce que j'endurois sur l'océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances : Milord Edouard m'apprend que vous jouissez toutes deux de la paix et de la santé, et que si vous, en particulier, avez perdu le doux nom d'épouse, il vous reste ceux d'amie et de mère, qui doivent suffire à votre bonheur.

J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de parler, et suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer à soumis aux Européens, et dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil, où Lisbonne et Londres puisent leurs trésors, et dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or et les diamans, sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioso sotto ignoto polo,
Provai l'onde fallaci, e'l vente infido.

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géans qui ne sont grands qu'en courage, et dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple et frugale, que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une île déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde, pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécuté ; mais l'avide Européen suit son humeur farouche, en empêchant l'Indien pai-

sible de l'habiter, et se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu sur les rives du Mexique et du Pérou, le même spectacle que dans le Brésil: j'en ai vu les rares et infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres et de misères, au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savans, humains et polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique, non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côtes et la plus grande mer du monde, sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'une hémisphère du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'univers, soumise à une poignée de brigands! j'ai vu de près ce peuple célèbre, et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, et le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées; poli, complimenteur adroit, fourbe et fripon; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en simagrées, et ne connoît d'autre humanité que les salutations et les révérences. J'ai surgi dans une seconde île déserte plus inconnue, plus charmante encore que la première, et où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point: ne suis-je pas désormais partout en exil? J'ai vu dans ce lieu de délice et d'effroi, ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, et le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste océan, où il devoit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vus vomir l'un contre l'autre les fers et les flammes: dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs, couvrir les plaintes des blessés et les gémissemens des mourans. J'ai reçu, en rougissant, ma part d'un immense butin; je l'ai reçu, mais en dépôt; et s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient et laborieux, qui a vaincu par le temps et la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes et malheureuses contrées, qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect, j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur et de pitié; et voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin, j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et fier, dont l'exemple et la liberté rétablissoient à mes yeux l'honneur de mon espèce, pour lesquels la mort et la douleur ne sont rien, et qui ne craignent au monde que la faim et l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, et pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomfton.

J. J. Rousseau.

§ 76. 14e Tableau. — *Cataracte de la Niagara.*

Nous arrivâmes au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au mo-

ment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en masse de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on diroit une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élève au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours.

M. de Châteaubriant.

§ 77. 15e Tableau. — *Volcans.*

Les montagnes ardentes, qu'on appelle *Volcans*, renferment dans leur sein le souffre, le bitume, et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes, et désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à feu vomit des torrens de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de souffre et de métal fondu, des nuées de cendre et de pierres, et quelquefois elle lance, à plusieurs lieues de distance, des masses de rochers énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, et la quantité des matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées, que la montagne rejète, est si abondante, qu'elles enterrent les villes et les forêts, couvrent les campagnes de cent et deux cents pieds d'épaisseur, et forment quelquefois des collines et des montagnes, qui ne sont que des monceaux de matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction, des secousses assez fortes pour ébranler la terre et la faire trembler, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables.

Buffon.

§ 78. 16e Tableau. — *Eruption du Volcan de Quito.*

Heureux les peuples qui habitent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, et des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes : le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans et liquides, des flots de cendres et de bitume qu'il lançoit, et qui dans leur chute s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache ! les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore; sa richesse, en croissant, présage sa ruine, et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondemens.

Un jour que le peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, semoit, moissonnoit, (car ce riche valon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes,

s'accroît, et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans, au travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, et reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du soleil, les uns tremblans s'élancent hors du temple ; les autres consternés embrassent l'autel de leur Dieu. Les vierges éperdues sortent de leurs palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête, et courant dans leurs vastes enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Marmontel, les Incas.

§ 79. 17e Tableau.—*Embrasement du Vaisseau le Devonshire.*

Duguay-Trouin s'avance ; la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle ; les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les flots sont teints de sang; les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. Duguay-Trouin, parmi le tumulte et l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le Devonshire semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois d'une main lancent des flammes ; de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin frémit du sort de tant de braves ennemis ; il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur affreuse de l'embrasement, réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes : s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes ; levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le mugissement de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce ; l'abîme se referme, et tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois !

Thomas.

§ 80. 18e Tableau.—*Prise de Rio-Janeiro.*

La nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. O nuit affreuse ! nuit terrible ! son silence est tout à coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même temps, le ciel se couvre d'orages : le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel et rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent, les mugissemens de la mer agitée par la tempête ; tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formoient autour de Rio-Janeiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-

mêmes au torrent, ils fuient ; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques ; mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur ; il achève de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour ce héros, lorsque les François, qui sur cette rive étrangère avoient gémi dans les prisons, portant sur leur visage défiguré l'empreinte de leur infortune, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baisèrent sa main sanglante ; et l'appelant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnoissance vive et sensible ; qui n'est connue que des malheureux !

Thomas.

§ 81. 19e Tableau.—*L'Afrique.*

Sur une terre aride et brûlante, semée de quelques palmiers, se traîne un peuple d'esclaves soumis à un despote féroce. Le malheureux Africain arrose vainement de ses sueurs le sillon desséché qui doit nourrir sa famille. Ses moissons jaunissent à peine, que des nuées de sauterelles viennent en un seul jour les dévorer. S'il échappe à ce fléau terrible, il ne peut échapper aux vizirs, aux gouverneurs rois des provinces, qui, passant tour à tour et rapidement de leur trône à l'échafaud, du diadème au cordon, se hâtent de s'engraisser du sang des peuples, d'accumuler assez de trésors pour acheter l'impunité. Le souverain de ces indignes tyrans s'endurt dans l'indigne mollesse, s'abrutit dans des plaisirs infâmes, ou ne se souvient qu'il est roi que pour commander le meurtre. Ses désirs les plus effrénés, ses volontés les plus atroces, deviennent, en passant par sa bouche, les lois sacrées de l'empire. Ses sujets, voués au malheur, travaillent, meurent à son gré. Leurs biens, leurs femmes, leurs jours, lui appartiennent à tous les instans. Sur un indice, ils sont dépouillés ; sur un soupçon, leurs têtes volent. Dans ces barbares régions le sang des hommes est moins cher que l'eau dont le ciel est avare ; et le monarque remplit avec joie l'horrible fonction de bourreau.

Florian, Gonsalve de Cordoue.

§ 82. 20e Tableau.—*Ville de Tyr.*

Je profitai de mon séjour à Tyr pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres dans toutes les nations connues : j'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissans sur l'herbe ; là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquiloo, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte, que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme

une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Egypte et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à les ranger dans leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

Fénélon.

§ 83. 21e Tableau. — *Ville de Grenade.*

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Darro, dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'orangers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec des chênes, l'environne de toutes parts ; des carrières inépuisables de marbre, de jaspe, d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices, qu'on a multipliés dans la ville. Partout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellissent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse ; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les temps de grenadiers, de myrtes, de cédrats, font de la plus charmante des villes, la plus grande cité des Espagnes.

Florian, Gonsalve de Cordoue.

§ 84. 22e Tableau. — *Ville de Ninive.*

Le sage Phul, parvenu à une extrême vieillesse, paya le tribut à la nature, et laissa le trône à Sardanapale son fils.

Ce malheureux prince, roi de trop bonne heure, entouré, perverti par ses flatteurs, leur abandonna les rênes de l'empire, oublia les leçons de son père, son peuple, ses devoirs, pour se plonger dans la plus affreuse débauche. Les vices qui infectoient son palais allèrent infecter Ninive, et de là tout l'empire.

Au bout de deux ans de règne, la capitale, les provinces, tout étoit également corrompu. Le roi, jouet de ses ministres, esclave de ses eunuques, tyran de son peuple, le roi ne se souvenoit plus qu'il étoit roi que pour signer des édits cruels, pour commander des exactions, pour payer avec le plus pur sang de ses sujets ses plaisirs infâmes ou ses vils flatteurs.

Tout se vendoit à Ninive ; honneurs, charges, justice, étoient au plus offrant. Des courtisannes gouvernoient l'empire, ordonnoient en riant la ruine d'une province, faisoient gloire de dévorer dans un repas la substance de cent familles. Des satrapes bas et cruels, ennemis de l'état et du peuple, pleins de mépris pour leurs maîtres comme pour eux-mêmes, trafiquoient publiquement de leur crédit ; vendoient sans rougir le patrimoine de l'orphelin, la liberté de l'innocent. Les guerriers tiroient vanité de leur amour pour la mollesse ; les magistrats ne rougissoient plus de leurs injustices ; dans tous les ordres de citoyens, la rapine seule donnoit quelque gloire ; et le peuple, épuisé d'impôts, victime des grands, des ministres, des

juges, des esclaves mêmes du roi, le peuple opprimé, foulé aux pieds, tendoit au ciel des mains suppliantes.

Florian, Numa.

§ 85. 23e TABLEAU.—*Ile de Cypre.*

Dès que j'arrivai dans l'île de Cypre, je sentis un air doux qui rendoit le corps lâche et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis, de tous côtés, des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les grâces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les grâces y étoient affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable: à force de vouloir plaire, elle me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la déesse: elle en avoit plusieurs dans cette île; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre; c'est un parfait péristyle: les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux; au-dessus de l'architrave et de la frise sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux; on n'y répand jamais leur sang: on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre; et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

On offre aussi toute espèce de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

Fénélon.

§ 86. 24e TABLEAU. — *Ile de Crète.*

Nous commençames bientôt à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vimes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoit à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montroit fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avoit laissé de creux sillons; les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues dans ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissoient dans les gras her-

bages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès; enfin, les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans rend les corps sains et robustes; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse : on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples; l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin; le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée; mais elle est réservée pour les temples des dieux : et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois et la crainte des justes dieux.

L'autorité du roi y est grande, mais elle n'y est point arbitraire : il peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées;

et au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient selon ses maximes : il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse, qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse. C'est par cette modération, qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité ; enfin, c'est par sa justice, qu'il a mérité d'être, aux enfers, le souverain juge des morts.

Fénélon.

§ 87. 25e Tableau.—*La Bétique.*

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve, qui se jette dans le grand océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte, chaque année, une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitans, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés au même usage que le fer ; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie ; ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes, en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfans ; elles font des tentes dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres ; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met, à longs plis, autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autre art à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guere du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles : car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre que d'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme les inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle de peuples qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or et d'argent, des étof-

Digitized by Google

fes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? vivent-ils plus longtemps ? sont-ils plus unis entre eux ? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfans ou petits-enfans qui fait une mauvaise action : mais, avant de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont pas d'intérêt à se soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte ! et il semble qu'elle leur paroisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux !

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans qui subjugnent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et selon la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son protecteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre, dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que

pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point l'esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Fénélon.

§ 88. 26e Tableau.—*Royaume de Grenade, et Palais d'Alhambra.*

Le nouveau roi, déjà fameux par sa valeur, prit la ville de Jaën, et força l'altier Castillan à signer une paix durable. Alors, tous ses soins furent pour son peuple. Notre gouvernement despotique, si funeste sous tant de monarques, devint pour mon père un moyen de plus de rendre ses sujets heureux. Les grands de l'empire connurent enfin qu'ils étoient soumis à sa justice, qu'elle étoit la même pour tous. Le cultivateur, opprimé jusqu'alors, recueillit en paix ses moissons ; les troupeaux couvrirent nos vertes montagnes ; les arbres, les plantes utiles se multiplièrent dans nos champs ; la terre, si féconde dans nos climats, étala partout ses trésors ; et le royaume de Grenade, favorisé par la nature, gouverné par un prince sage, cultivé par des mains laborieuses, sembloit être un vaste jardin, dont une famille innombrable pouvoit à peine consommer tous les fruits.

Après avoir assuré la félicité de ses peuples, mon père, enrichi lui-même de l'abondance de ses sujets, voulut se délasser avec les arts, et les employer à sa gloire. Les mosquées revêtues de marbre, les aqueducs de granit s'élevèrent de toutes parts. Le fameux palais de l'Alhambra commencé par l'*Emir alMumenim*, fut achevé par Mulei-Hassem ; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes, forment au milieu des appartemens, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe et serpentent dans les galeries. Partout le doux parfum des fleurs se mêle à celui des aromates, qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes, et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté, se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvre qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poëtes Arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère ;
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin,
Ici tu vas trouver un père.

Florian. Gonsalve de Cordouë.

§ 89. 27e Tableau.—*Philoctète dans l'Ile de Lemnos.*

Les Grecs confédérés entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule. Il y avoit déjà longtemps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre : On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort, d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusque sous l'Ourse glacée, dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oéta, où j'avois vu périr mon ami : je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante per-

suasion étoit sur les lèvres d'Ulysse : il parut presque aussi affligé que moi ; il versa des larmes ; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais ; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer: les dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire ; me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai par mégarde tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris ; un sang noir et corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce et la victoire, à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, pendant presque tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes: de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de mon rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur, pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Cette vie, tout affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Quelle fut ma surprise ! et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la

douleur, la faim ; je nourrissois une plaie qui me dévoroit ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme, beau, gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage, tout ensemble la compassion et l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois ; les cris perçans et douloureux dont je faisois retentir les échos de ce rivage, attendrirent son cœur.

O étranger ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douces paroles, après tant d'années de silence et de douleurs sans consolations ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille ; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? D'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition ? Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors, je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ; la Grèce ignore ce que je souffre : ma douleur augmente, les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent !

Ensuite, je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord, je l'interrompis, en disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit, sans moi, renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée ; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége ; tu n'as pas mérité de telles armes ; et tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des dieux ! ô Philoctète, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je : et Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : quoi ! morts ! hélas ! que me dis-tu ! Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons et épargne les méchans. Ulysse est donc en vie ? Thersite l'est aussi sans doute ? voilà ce que font les dieux ; et nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre Ulysse, Néoptolème continuoit à me tromper ; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu ; je pars : que les dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'hommes ; mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oéta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : rends-moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne soit mort. Je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines : celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père ! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure ! Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. Tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit ; elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu ? ô jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure, comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir : mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupiroit, comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? rends-moi cet arc ; je suis trahi ; ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne me répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'eût attaqué dans ma force...! Mais encore à présent ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? rends, mon fils, rends ; sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ?.... tu ne dis rien !.... O rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois

pas méchant; quelque conseil te pousse: rends-moi mes armes, va-t'en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bas: Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? n'est-ce pas Ulysse? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prends à témoin! ô soleil, tu le vois, et tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, invoquer Jupiter? vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer: Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui dis-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs, jouis de ton bonheur avec les Atrides: laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever? je ne suis plus rien; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te...... Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!...... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, Ulysse, tranquille, me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi Ulysse, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles: O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos: ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler: la compassion pour un seul homme, ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever!.... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches: misérable, je ne puis plus vous nuire; venez me dévorer! ou plutôt, que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Ulysse, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes: il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es: mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre Ulysse; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant: La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes

injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir qu'quand il sera devant les murailles de Troie : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides ? que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, ton père, sur le mont Oéta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis.

Fénélon.

§ 90. 28e Tableau. — *Trône de Pluton.*

Pluton étoit sur son trône d'ébène ; son visage étoit pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroissoit avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône, étoit la mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle, voloient les noirs soucis ; les cruelles défiances ; les vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies ; les haines injustes ; l'avarice qui se ronge elle-même ; le désespoir qui se déchire avec ses propres mains ; l'ambition forcenée qui renverse tout ; la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite

sans espérance ; les spectres hideux, les fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivans ; les songes affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite.

Fénélon.

§ 91. 29e Tableau.—*Le Tartare.*

Le noir Tartare s'offre bientôt aux yeux de Télémaque. Il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord, il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte, pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, parce que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissent d'autres hommes que le vulgaire ne croit guères coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement ; ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les dieux. Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnoissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelques secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père et à la mère de qui on est né ? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les enfers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Plus loin on voyoit les rois qui étoient punis pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens, enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir ; ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que n'est la chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre.

En même temps, d'un autre côté,

une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent, sans pudeur, les lâches flatteries des poëtes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, tous les visages sont pâles, hideux et consternés : c'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent ; pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal, dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

Fénélon.

§ 92. 30e Tableau. — *Satan allant à la Découverte de la Création.*

Les portes de l'enfer s'ouvrent, vomissant, comme la bouche d'une fournaise, des flocons de fumée et de flammes rouges. Soudain aux regards de Satan, se dévoilent tous les secrets de l'antique chaos, océan sombre et sans bornes, où les temps, les dimensions et les lieux viennent se perdre ; où l'ancienne nuit et le chaos, aïeux de la nature, maintiennent une éternelle anarchie, au milieu des rugissemens d'une éternelle guerre, et règnent par la confusion. Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer, regarde dans le vaste gouffre, berceau et peut-être tombeau de la nature ; il pèse en lui-même les dangers du voyage. Bientôt, déployant de vastes ailes, et repoussant du pied le seuil fatal, il s'élève dans des tourbillons de fumée. Porté sur ce siége nébuleux, long-temps il monte avec audace ; mais la vapeur graduellement dissipée, l'abandonne au milieu du vide. Surpris, il précipite en vain le mouvement de ses ailes ; et comme un poids mort, il tombe.

L'instant où je chante verroit encore sa chute, si l'explosion d'un nuage tumultueux rempli de souffre et de flammes, ne l'eût élancé à des hauteurs égales aux profondeurs qu'il avoit parcourues. Jeté sur des terres molles et tremblantes, à travers des élémens épais ou subtils, il marche, il vole, il nage, il rampe. A l'aide de ses bras, de ses pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes, les détroits, les montagnes. Enfin, une universelle

rumeur, des voix et des sons confus viennent avec violence assaillir son oreille. Il allonge aussitôt son vol de ce côté, résolu d'aborder l'esprit inconnu de l'abîme, qui réside dans ce bruit, et d'apprendre de lui le chemin de la lumière.

Bientôt il aperçoit le trône du chaos, dont le sombre pavillon s'étend au loin sur le gouffre immense. La nuit revêtue d'une robe noire, est assise à ses côtés : fille aînée des êtres, elle est l'épouse du chaos. Le hasard, le tumulte, la confusion, la discorde aux mille bouches, sont les ministres de ces divinités ténébreuses. Satan paroît devant eux sans crainte.

« Esprits de l'abîme, » leur dit-il, « chaos, et vous antique nuit, je ne « viens point pour épier les secrets de « vos royaumes...... apprenez-moi le « chemin de la lumière. »

Le vieux chaos répond en mugissant : « Je te connois, ô étranger !..... Un « monde nouveau pend au-dessus de « mon empire, du côté où les légions « tombèrent. Vole, et hâte-toi d'ac- « complir tes desseins. Ravages, dé- « pouilles, ruines ! vous êtes les espé- « rances du chaos. »

Il dit : Satan plein de joie s'élève avec une nouvelle vigueur ; comme une pyramide de feu, il perce l'atmosphère ténébreuse...... Enfin l'influence sacrée de la lumière commence à se faire sentir. Parti des murailles du ciel, un rayon pousse au loin, dans le sein des ombres, une douteuse et tremblante aurore : ici la nature commence et le chaos se retire. Guidé par ces mobiles blancheurs, Satan, comme un vaisseau long-temps battu de la tempête, reconnoît le port avec joie, et glisse plus doucement sur les vagues calmées. A mesure qu'il avance vers le jour, l'empyrée avec ses tours d'opales et ses portes de vivans saphirs, se découvre à sa vue.

Enfin il aperçoit au loin une haute structure, dont les marches magnifiques s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel.... Perpendiculairement au pied des degrés mystiques, s'ouvre un passage vers la terre.... Satan s'élance sur la dernière marche ; et plongeant tout à coup ses regards dans les profondeurs au-dessous de lui, il découvre avec un immense étonnement, tout ce monde à la fois.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

6

§ 93. 31e Tableau. — *Désespoir de Satan en contemplant les Merveilles de l'Univers.*

O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire, tomber tes regards comme le dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées ; j'élève ma voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons, qui me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillois glorieux au-dessus de ta sphère. L'orgueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au roi du ciel. Il ne méritoit pas un pareil retour, lui qui m'avoit créé ce que j'étois dans un rang éminent.... Elevé si haut, je dédaignai d'obéir ; je crus qu'un pas de plus me porteroit au rang suprême, et me déchargeroit en un moment de la dette immense d'une reconnoissance éternelle.... Oh ! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me fit-elle pas naître au rang de quelque ange inférieur ! je serois encore heureux aujourd'hui ; mon ambition n'eût pas été nourrie par une espérance illimitée..... Misérable ! où fuir une colère infinie, un désespoir infini ? L'enfer est partout où je suis ; moi-même, je suis l'enfer... O Dieu, ralentis tes coups ! n'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, aucune, hors l'obéissance ? L'orgueil me le défend, quelle honte pour moi devant les esprits de l'abîme ! Ce n'étoit pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguer le Tout-Puissant. Ah ! tandis qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, qu'ils savent peu combien je paie cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement, sous le fardeau de mes douleurs !...... Mais si je me repentois, si par un acte de la grâce divine, je remontois à ma première place ! Un rang élevé rappelleroit bientôt de hautes pensées ; les sermens d'une feinte soumission seroient bientôt démentis.... le tyran le sait, et il est aussi loin de m'accorder la paix que je suis loin de la demander. Adieu donc espérance, et avec toi, adieu crainte, adieu remords ; tout est perdu pour moi. Mal, sois mon unique bien ! par toi, du moins,

avec le roi du ciel je partagerai l'empire : peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 94. 32e Tableau. — *La Nature cultivée.*

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recelait dans son sein. Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre, les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monumens de puissance et de gloire, démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine. Excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et, après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoibis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Buffon.

§ 95. 33e Tableau. — *Adam et Eve.*

Satan aperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée, comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendroit pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. A travers leurs regards divins, brillent les attributs de leur glorieux créateur. Vérité, sagesse, sainteté rigide et pure ; vertus dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leurs sexes le déclarent : lui, créé pour la contemplation et la valeur ; elle, formée pour la mollesse et les grâces ; lui, pour Dieu seulement ; elle, pour Dieu, en lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier, annonce la puissance absolue. Ses cheveux d'hyacinthe, se partagent sur son front, pendent noblement en boucles de tous côtés, mais sans flotter au-dessous de ses larges épaules. Sa compagne, au contraire, laisse descendre, comme un voile d'or, ses belles tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux ; ainsi la vigne courbe

ses tendres ceps autour du fragile appui ; symbole de la sujétion, où est née notre mère. Sujétion à un sceptre bien léger ! obéissance accordée par elle, et reçue par lui, plutôt qu'exigée ! empire cédé volontairement, et pourtant à regret ! cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quel amoureux délai, plein de crainte et de charmes ! Alors toute honte coupable, toute honte criminelle étoit inconnue. Fille du péché, pudeur impudique ! combien n'avez-vous pas troublé les jours de l'homme, par une vaine apparence de pureté ! ah ! vous avez banni de notre vie, ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchoient nus, ces deux grands époux, dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des anges, car ils n'ont pas la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple, qui s'unit jamais dans les embrassemens de l'amour. Adam, le meilleur de tous les hommes, qui furent sa postérité ; Eve, la plus belle de toutes les femmes, entre celles qui naquirent ses filles.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 96 34e Tableau. — *Adam d'abord après sa Création, ou Développement des Sens.*

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence. Je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux ; quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, et faisoient partie de moi-même.

Je m'affermissois dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière, son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu presque tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons ; le chant des oiseaux, le murmure des airs formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première. Lorsque je rouvris les yeux, quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sens. Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets, et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même, et quoiqu'elle me parût immense en grandeur par la qualité des accidens de lumière et par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je commençois à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la fraîcheur m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue.

Je ne fis qu'un pas, la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême, je crus que mon existence fuyoit, le mouvement que j'avois fait avoit confondu les objets, je m'imaginois que tout étoit en désordre.

Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux, je parcourus mon corps, ma main me parut alors le principal organe de mon existence : ce que je sentois dans cette partie étoit si distinct et si complet, la jouissance m'en paroissoit si parfaite en comparaison du plaisir que m'avoit causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenoient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisoit dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'aper-

cevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avoit paru d'abord immense en étendue.

J'avois jeté les yeux sur mon corps, je le jugeai d'un volume énorme et si grand que tous les objets qui avoient frappé mes yeux ne me paroissoient être en comparaison que des points lumineux.

Je m'examinois long-temps, je me regardois avec plaisir, je suivois ma main de l'œil, et j'observai ses mouvemens ; j'eus sur tout cela les idées les plus étranges ; je croyois que le mouvement de ma main n'étoit qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables ; je l'approchai de mes yeux, elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avoit de l'illusion dans cette sensation qui me venoit par les yeux ; j'avois vu distinctement que ma main n'étoit qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvois comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paroître d'une grandeur démesurée ; je résolus de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avoit pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile ; je m'étois remis en mouvement, et je marchois la tête haute et levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger, je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendoit pas sentiment pour sentiment ; je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus pour la première fois qu'il y avoit quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte, que je ne l'avois été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devois juger des objets extérieurs comme j'avois jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avoit que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyois, je voulois toucher le soleil, j'étendois les bras pour embrasser l'horison, et je ne trouvois que vide dans les airs.

A chaque expérience que je tentois, je tombois de surprise en surprise, car tous les objets me paroissoient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main, et comme elle me donnoit des idées toutes différentes des impressions que je recevois par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugemens n'en étoient que plus imparfaits, et le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilièrent ; plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doutes : lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens, j'étois assis à l'ombre d'un bel arbre, des fruits d'une couleur vermeille descendoient en forme de grappe à la portée de ma main, je les touchai légèrement, aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avois choisi un de ces fruits, je m'imaginois avoir fait une conquête, et je me glorifiois de la faculté que je sentois, de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier ; sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je me faisois un plaisir de vaincre.

J'avois approché ce fruit de mes yeux, j'en considérois la forme et les couleurs ; une odeur délicieuse me le fit approcher davantage ; il se trouva près de mes lèvres ; je tirois à longues inspirations le parfum, et goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat ; j'étois intérieurement rempli de cet air embaumé, ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler, elle se rouvrit pour en reprendre, je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier, enfin je goûtai.

Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! jusque-là je n'avois eu que des plaisirs, le goût me donna le sentiment de la volupté, l'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession, je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne, et que j'étois le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avois senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût, mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme ; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées, mes sensations émoussées arrondissoient tous les objets, et ne me présentoient que des images foibles et mal terminées ; dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, peucha pour trouver un appui sur le gazon.

Tout fut effacé, tout disparut, la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence : ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avois cessé d'être.

Cet anéantissement que je venois d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude, je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être, j'essayai mes sens et je cherchai à me reconnoître.

Mais tandis que je parcourois des yeux les bornes de mon corps pour m'assurer que mon existence m'étoit demeurée tout entière, quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ? Je la pris pour un autre moi-même, loin d'avoir rien perdu pendant que j'avois cessé d'être, je crus m'être doublé.

Je portai ma main sur ce nouvel être, quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais c'étoit plus que moi, mieux que moi, je crus que mon existence alloit changer de lieu, et passer tout entière à cette seconde moitié de moi-même.

Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie, j'aurois voulu lui donner tout mon être ; cette volonté vive acheva mon existence, je sentis naître un sixième sens.

Dans cet instant, l'astre du jour sur la fin de sa course, éteignit son flambeau; je m'aperçus à peine que je perdois le sens de la vue, j'existois trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon propre sommeil....

Buffon.

§ 97. 35e Tableau.—*Eve d'abord après sa Création.*

Je me rappelle souvent ce jour, où sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs, sous l'ombrage ; ne sachant où j'étois, qui j'étois, quand et comment j'avois été amenée en ce lieu. Non loin de là, le bruit d'une onde sortoit du creux d'une roche. Cette onde, en se déployant en nappe humide, fixoit bientôt tous ses flots, purs comme les espaces célestes. Je m'avançai vers ce lieu, avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante, pour regarder dans le lac transparent, qui me sembloit un autre firmament. A l'instant où je m'inclinois sur l'onde, une ombre apparut dans la glace humide, se penchant vers moi comme moi vers elle. Je tressaillis ; elle tressaillit de même ; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite, avec des regards réciproques de sympathie et d'amour. Mes yeux se seroient encore attachés sur cette image, je m'y serois consumée d'un vain désir, si une voix dans le désert ne m'eût dit : « L'objet « que tu vois, belle créature, est toi-« même ; avec toi il fuit et revient ; « mais, suis moi, et je te conduirai où « une ombre vaine ne trompera point « tes embrassemens, et où tu trouveras « celui dont tu es l'image. A toi il sera « pour toujours. Tu lui donneras une « multitude d'enfans semblables à toi-« même, et tu seras appelée *la mère du* « *genre humain*." Que pouvois-je faire après ces paroles ? obéir et marcher invisiblement conduite. Bientôt je t'entrevis de loin sous un platane. Oh! que tu me parus grand et beau! et pourtant je trouvai je ne sais quoi de moins beau, de moins tendre, que le gracieux fantôme enchaîné dans les replis de l'onde. Je voulus fuir, tu me suivis, et élevant la voix, tu t'écrias : " Retourne, belle Eve, sais-" tu qui tu fuis ? tu es la chair et les « os de celui que tu évites. Pour te « donner l'être, j'ai puisé dans mon flanc « la vie la plus près de mon cœur, afin « de t'avoir ensuite éternellement à mon

« côté. O moitié de mon âme, je te cherche, ton autre moitié te réclame." En parlant ainsi, ta douce main saisit la mienne : je cédai, et depuis ce temps, j'ai connu combien la grâce est surpassée par une mâle beauté, et par la sagesse qui seule est véritablement belle.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 98. 36e Tableau.—*L'Homme.*

L'homme est le roi de la terre qu'il habite : car non-seulement il dompte les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre, qui sache faire un usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne : je puis aimer le bien, le faire, et je me comparois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elle ; ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

J. J. Rousseau.

§ 99. 37e Tableau.—*Le Printemps sous le beau Ciel de la Grèce.*

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour ; on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières, ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets ; c'est la lumière dont les dieux sont environnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horison, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans ; et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore ; et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avoit précédée ; il semble qu'un nouveau soleil s'élève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitoit dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs ! ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir ; vous paroissiez dans les vallées, elles se changeoient en prairies riantes ; vous paroissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhaloient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les amours empressés accouroient à votre voix ; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés ; la terre en étoit embrasée. Tout renaissoit pour s'embellir ; tout s'embellissoit pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitoit, surpris et satisfait de son existence, sembloit n'avoir un esprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

Barthélemy. Voyage d'Anacharsis.

§ 100. 38e Tableau.—*Fin de l'Automne en Grèce.*

L'espace, le temps et la matière, tels étoient les nobles objets de la méditation des sages, dans ces contrées fameuses dont le nom seul réveille tant de brillans souvenirs, dans cette Grèce poétique, l'heureuse patrie de l'imagination, du talent et du génie.

Lorsque l'automne n'exerçoit plus qu'une douce influence, que des zéphyrs légers balançoient seuls une atmosphère qui n'étoit plus embrasée par les feux dévorans du midi et que les fleurs tardives n'embellissoient que pour peu de

temps la verdure qui bientôt devoit aussi cesser de revêtir la terre, ils alloient sur le sommet d'un promontoire écarté, jouir du calme de la solitude, du charme de la contemplation, et de l'heureuse et cependant mélancolique puissance d'une saison encore belle, près de la fin de son règne enchanteur.

Le soleil étoit déjà descendu dans l'onde; ses rayons ne doroient plus que le sommet des montagnes; le jour alloit finir; les vagues de la mer mollement agitées, venoient expirer doucement sur la rive; les dépouilles des forêts, paisiblement entraînées par un souffle presque insensible, tomboient silencieusement sur le sable du rivage; au milieu d'une rêverie touchante et religieuse, l'image d'un grand homme que l'on avoit perdu, le souvenir d'un ami que l'on avoit chéri, vivifioient le sentiment, animoient la pensée, échauffoient l'imagination; et la raison elle-même, cédant à ces inspirations célestes, se plongeoit dans le passé, et remontoit vers l'origine des êtres.

Quelles lumières ils puisent dans ces considérations sublimes!

Quelles hautes conceptions peut nous donner une vue même rapide des grands objets qui enchaînoient leurs réflexions et charmoient leurs esprits!

M. de la Cepède.

§ 101. 39e Tableau. — *Le Valais.*

J'étois parti, triste de mes peines, ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, et j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée, montroit partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré: à côté d'une caverne on trouvoit des maisons; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes, qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver; elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, formoit l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres, et tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin et le soir; vous aurez quelques idées des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre: car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois, et bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété, le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives, les êtres les plus insensibles, et je méprisois la philosophie, de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur les cimes des montagnes les moins élevées, et parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple

n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent ; je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'avec une agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé ; et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor cece u abete, un' faguio un pino :
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile ; l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'ils semblent n'en pouvoir contenir : enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre, et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne, et qui ne marchois qu'à l'aide du conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix ; et celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un écu. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant, l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais

c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir : il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; et j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait, l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gène ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tênoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères ; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, et un Suisse, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres ; et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qui ne m'étoit guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage, et à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoissance, et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

J. J. Rousseau.

§ 102. 40e Tableau. — *L'Arcadie.*

L'Arcadie n'est qu'une suite de tableaux où la nature a déployé la grandeur et la fécondité de ses idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de roches énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asile de la fraîcheur et

du repos : partout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au-dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant ! Ces torrens de vapeurs qui passoient rapidement sous nos yeux et se précipitoient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui rouloient en mugissant au fond des abîmes, ces grandes masses de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paroissoient tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents et des arbres, voilà l'enfer d'Empédocle ; voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pousse et repousse les âmes coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Barthélemy.

§ 103. 41e Tableau. — *Vallée de Tempé.*

Les montagnes qui forment la vallée de Tempé sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal, et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve Pénée présente presque partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui étonne le plus, est une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature ; ici, on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Barthélemy.

§ 104. 42e Tableau. — *Grotte de Calypso.*

On arrive à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur : des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal ; mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums ; ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer : là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la déesse étoit sur le penchant d'une colline : de là on découvroit la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté, on voyoit une rivière où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les di-

vers canaux qui formoient ces îles sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivie, le grenadier et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Fénélon.

§ 105. 43e Tableau. — *Délos et ses Fêtes.*

L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil, lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation : c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, et surtout des parcelles de talc, noirâtres et luisantes. Du haut de la colline on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots, avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, et les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles ; tantôt il mesure lentement les lacs et les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle ; où l'âme inquiète, cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve partout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels ; c'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, et semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans.

La plupart de ces îles se nomment Cyclades, parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos.

L'œil, en parcourant une prairie, n'aperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en considérant les régions qui forment une couronne autour de Délos, on ne s'occupe ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre aux regards.

La mer sépare les peuples qui les habitent, et le plaisir les réunit ; ils ont des fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre : mais elles disparoissent lorsque les solennités de Délos commencent. C'est ainsi que, suivant Homère, les dieux suspendent leurs profondes délibérations, et se lèvent de leurs trônes lorsqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voisins sont déserts ; les divinités qu'on y adore, permettent d'apporter l'encens qu'on leur destinoit. Des députations solennelles, connues sous le nom de *théories*, sont chargées d'un si glorieux emploi ; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, et le principal ornement de ces fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées. Ils arrivent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût et de la magnificence ; les vaisseaux qui les amènent sont couverts de fleurs ; ceux qui les conduisent en couronnent leur front, et leur joie est d'autant plus excessive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins et les soins qui pourroient la détruire ou l'altérer.

Cependant la scène changeoit à chaque instant, et s'embellissoit de plus en plus. Déjà étoient sorties des portes de Mycone et de Rhénée les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisoient apercevoir dans le lointain : un nombre infini de bâtimens de toute espèce, voloient sur la surface de la mer ; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre et se réunir ; un vent frais se jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre ; et sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une

écume que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient et se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent; et des transports qui l'animoient, il se formoit un bruit vague et confus qui surnageoit, pour ainsi dire, sur ce vaste corps.

Notre âme fortement émue de ce spectacle, ne pouvoit s'en rassasier, lorsque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, et s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit-on, l'encens brûle sur l'autel. Aussitôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria, la fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos, couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. Ismène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone. Ses compagnes accordoient à ses pas les sons de leurs voix et de leurs lyres; mais on étoit insensible à leurs accords : elles-mêmes les suspendoient pour admirer Ismène.

Quelquefois elle se déroboit à la colère de Junon, et alors elle ne faisoit qu'effleurer la terre; d'autres fois elle restoit immobile, et son repos peignoit encore mieux le trouble de son âme. Théagène, déguisé sous les traits de Mars, devoit, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Ismène à ses pieds, lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner les yeux; et Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris; mais l'ordre des cérémonies ne fut pas interrompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons qu'on eût pris pour les enfans de l'aurore : ils en avoient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils chantoient une hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécutèrent des danses vives et légères : les sons qui régloient leurs pas, remplissoient leur âme d'une douce ivresse : elles tenoient des guirlandes de fleurs, et les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariane avoit apportée de Crète, et que Thésée consacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles : c'étoient les théories des îles de Rhénée et de Mycone. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les heures et les saisons à la porte du palais du soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les grâces et les amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solennelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés. Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentoient au Dieu les prémices des fruits de la terre. Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants et de symphonies.

Les poëtes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête, mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie au culte des Dieux. Là, on étoit frappé des sons touchans de Simonide; plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide, ou les transports fougueux de Pindare; et au milieu de ces sublimes accens, la voix d'Homère éclatoit et se faisoit écouter avec respect.

Cependant on appercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char de la souveraine des mers, une foule de bâtimens légers se jouoient autour de la galère sacrée. Leurs voiles, plus éclatantes que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs ailes sur les eaux du Caïstre ou du Méandre. A cet aspect, les vieillards qui s'étoient traînés sur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance.

Cette théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe est poussé à l'excès. En se présentant devant le Dieu, elle lui offroit une

couronne d'or d'un prix considérable, et bientôt on entendit les mugissemens de cent bœufs qui tomboient sous les couteaux des prêtres. Ce sacrifice fut suivi d'un ballet où les jeunes Athéniens représentèrent les courses et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents sur les plaines de la mer. A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mêlèrent avec eux pour figurer les sinuosités du labyrinthe de Crète, à l'exemple de Thésée, qui, après sa victoire sur le Minotaure, avoit exécuté cette danse auprès de l'autel. Ceux qui s'étoient le plus distingués, reçurent pour récompense de riches trépieds qu'ils consacrèrent au Dieu; et leur nom fut proclamé par deux hérauts, venus à la suite de la théorie.

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, nous fûmes conduits à un repas que le sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, et sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les âmes, avidement attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper par mille expressions différentes, et nous communiquoient l'impression qui les rendoit heureuses. Une joie pure, bruyante et universelle régnoit sous ces feuillages épais; et lorsque le vin de Naxos y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit assemblé le peuple dans ces lieux charmans, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique; et des bras armés du ceste, celui de la lutte. Le pugilat, le saut et la course à pied, fixèrent successivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade, autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le sénat de Délos et toutes les théories parées de leurs vêtemens superbes. Cette jeunesse brillante étoit la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagène et ses rivaux, s'élancèrent dans la lice, la parcoururent plusieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire; mais, semblable au dieu qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout à coup à l'occident, Théagène sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carrière, dans l'instant où le soleil finissoit la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Ismène, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

Barthélemy.

§ 106. 44e Tableau. — *Amphitrite traînée dans son Char par des Chevaux marins.*

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer; leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules et flottoient au gré du vent. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, et de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avoit le visage serein et une douce majesté, qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char; elle étoit à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent; son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenoient en silence les fiers aquilons, et repous-

soient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et un reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

Fénélon.

§ 107. 45e Tableau. — *Douceurs de la Vie champêtre*

Un soir, assis à table devant la maison d'Euthymène, sous de superbes platanes qui se courboient au-dessus de nos têtes, il nous disoit : Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances ; il me semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

Une émulation sans rivalité, forme les liens qui m'unissent avec mes voisins : Ils viennent souvent se ranger autour de ma table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes : car, bien différens des autres artistes, qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux d'instruire les autres que de s'instruire soi-même.

Habitans des villes, vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs ; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié : des charges à briguer et à remplir ; des hommes puissans à ménager ; des noirceurs à prévoir et à éviter ; des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature ; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles ; le poids insupportable de l'oisiveté ; les lentes persécutions des importuns : il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Vos fêtes sont si magnifiques ! et les nôtres si gaies ! Vos plaisirs si superficiels et si passagers ! les nôtres si vrais et si constans ! Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le commerce tomberoient en décadence ?

Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure ? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, et dans les chaleurs de l'été ; dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme et de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris des vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme ?

Barthélemy.

§ 108. 46e Tableau. — *Vue d'une Campagne cultivée.*

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors

tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit et ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circonscrive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

J. J. Rousseau.

§ 109. 47e Tableau. — *Le Sage.*

Abunecker et moi nous nous étions aimés avec toute la force et le feu que donnent à l'amitié la jeunesse et la pauvreté. L'ange qui veille sur les bons, conduisoit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, et parvint à plaire au souverain Seigneur des seigneurs, qui le combla de ses grâces; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée, mon ami s'établit dans la province de Cachemire, et moi dans les campagnes de Schiras. Aussitôt que j'en eus le loisir, j'allai voir Abunecker; je l'embrassai, j'entendis ses paroles, il entendit les miennes, et je crus revenir aux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un coteau qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le paradis de l'Asie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids et malfaisans, présente son sein aux rayons du midi: deux grands fleuves y font de longs circuits, et forment des îles sans nombre; elle est coupée de mille ruisseaux dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espèce.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin, et qui lui rendoit d'immenses richesses: il alloit sans cesse d'une de ses fermes à l'autre présider aux différentes cultures, en fixer le temps et celui des récoltes. Ses femmes, il en avoit deux, et elles s'aimoient, ses femmes prenoient soin de sa maison et de ses jardins.

Dès le lever de l'aurore, l'iman appeloit tous les serviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé leurs mains vers l'Eternel, ils alloient à leurs travaux qu'ils suspendoient quelques momens, pendant la plus grande chaleur, et qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker, je parcourois ses campagnes avec ravissement, je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui bénissoient Dieu et mon ami. Il y avoit trois lunes que j'étois chez lui, et je n'avois vu dans aucun de ses serviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni paresse; je rendois grâces au ciel, et des larmes de joie couloient de mes yeux, lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, et que ses femmes et ses serviteurs traitoient avec considération. Je ne lui connoissois aucune fonction dans cette maison si bien ordonnée. Souvent il paroissoit occupé, souvent aussi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail quelquefois. Quand il se promenoit seul, il jetoit des regards complaisans sur la nature; il sembloit croire que les campagnes s'embellissoient pour le plaisir de ses yeux, et que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir et lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oisif au milieu d'une famille active et laborieuse.

Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je, de Zuleïman? il est encore dans sa force, et il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail? comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker?

Mon ami me répondit: O Saadi, respectez le sage Zuleïman; ses mains ne cultivent point la terre; mais sa raison éclaire les hommes. Avant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur; je sentois trop le plaisir de me faire obéir. Je tempérai mon autorité, dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des sages; j'avois eu des serviteurs, et du jour où je devins juste, je me trouvai environné de frères; ils me devinrent chers du moment qu'ils eurent à se louer de moi, et je sentis le plaisir d'aimer à étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon cœur et à se haïr; grâces à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, et en cessant de s'ennuyer, elles ont cessé,

de haïr. En un mot, c'est à lui que je dois mon bonheur, et celui de tout ce qui m'environne.

Zuleiman connoît le ciel, la terre, les causes des phénomènes, et nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux; il sait quels plans, quels grains, quelles herbes et quels engrais conviennent aux différens sols; il a perfectionné notre agriculture et les instrumens dont se servent nos ouvriers; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées; il nous fait sentir tous les jours, combien l'homme qui travaille et celui qui conduit les hommes, ont besoin de l'homme qui pense. Nous lui devons une partie de nos richesses; nous lui devons même l'art d'en jouir: enfin, nous lui devons d'être contens les uns des autres, de la nature, et de nous-mêmes.

Saint-Lambert.

§ 110. 48e Tableau. — *Lever du Soleil.*

Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui: l'incendie augmente; l'orient paroît tout en flammes; à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. Rousseau.

§ 111. 49e Tableau. — *Coucher du Soleil.*

Cependant le soleil étoit tombé au dessous des Açores: soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vitesse, eût roulé vers ces rivages; soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avoit déjà revêtu de pourpre et d'or, les nuages qui flottent autour de son trône occidental: maintenant le soir s'avançoit tranquille. Le crépuscule grisâtre avoit enveloppé les objets de ses ombres égales. Les oiseaux du ciel reposoient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche. Tout se taisoit, hors le rossignol, amant des veilles: il remplissoit la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence étoit ravi. Bientôt le firmament étincelle de brillans saphirs. L'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montre long-temps la plus brillante; mais enfin la reine des nuits se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 112. 50e Tableau. — *Séjour de la Campagne.*

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci: mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, et que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne; ils ne savent pas même y être: à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent; ils sont chez eux comme en pays étranger: je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller, car qu'y va-t-on faire? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortége qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation. Leur table est couverte comme à Paris; ils y mangent aux mêmes heures, on leur

y sert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être, et quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, et l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi, cette variété, qui leur est si chère, ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre, et s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant ; et puis, c'est la première vocation de l'homme ; il rappelle à l'esprit une idée agréable, et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent, et des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, et, quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques, près d'expirer sous les coups, de malheureux paysans exténués de jeûne, excédés de fatigue, et couverts de haillons, des hameaux de masures offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme, quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons et de sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs ; verser à pleines mains les dons de la providence, engraisser tout ce qui les entoure, hommes et bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance et la joie autour d'eux, et faire du travail, qui les enrichit, une fête continuelle. Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle et ses contemporains ; on se transporte au temps des patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, et le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étoient tendres et modestes, où les hommes étoient simples, et vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante, et si constamment aimée, heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noémi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds et le cœur ! Non, jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les grâces sont sur le trône, que la simplicité les pare, que la gaîté les anime malgré soi.

J. J. Rousseau.

§ 113. 51e Tableau.—*L'Espérance.*

Que le prophète soit avec le célèbre Aïshet. Voici ce que m'a dit Aïshet dans les jours de sa vieillesse :

Le ciel a béni le cours de mes années : si mon pays est devenu la proie des enfans d'Omar, et si j'ai cessé d'avoir une patrie, retiré dans la Perse, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inspirant les vérités et les sentimens qui servent partout au bonheur. Le roi des rois m'a comblé de ses grâces ; mon épouse et mes enfans ont joui de mes richesses et de mon cœur. Le temps qui a courbé mes reins et sillonné mon visage, ne m'ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée, mais il me déroboit l'avenir. J'ai senti que je perdois l'espérance.

La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse.

Le printemps ramenoit aux environs de Schiras, les parfums, les couleurs et l'harmonie ; j'allai à la campagne, et les délicieuses sensations que me donnoient toutes les beautés et tous les changemens de la nature, rajeunissoient mon cœur.

Je portois souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois et de côteaux. J'étois charmé de ce paysage, et j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs et de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là, je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits savoureux ; ici je fis semer des grains qui pouvoient me

rendre cent fois la semence que je confiois à la terre. Au pied de ce coteau, je vis fleurir une vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des rois. Dans le terrain le plus près de ma maison, des légumes croissoient pour ma table, et à ces légumes d'autres devoient succéder.

Le Dieu du ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçoit pas une saison par une saison, sans me faire jouir de quelques biens et sans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'espérance ; je la trouvai cette source des pensées, cette âme de la vie, ce charme de tous les âges. Aux pieds de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille, me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô jeunesse, dans le sein des villes : elles sont le séjour de l'instruction et des plaisirs. Jouissez des délices de votre âge ; instruisez-vous avec les hommes, dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les camps et les cours, remplissez les tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est rallentie, et qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisirez le présent, et les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le temps ouvrira pour vous les portes du tombeau.

Saint-Lambert.

§ 114. 52e Tableau. — *Les Vendanges.*

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grillé laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant, que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre, pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autres façons que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, et la laisse flétrir au soleil sur la souche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin, et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve ; pour un autre elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût, réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines et naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns les autres. On ne revient point en-

suite faire chez soi les messieurs ; on passe aux vignes toute la journée : Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs complimens rustauds ; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles, et voyant qu'on veut bien pour eux sortir de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîné, on amène les enfans, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes et savent bien manier l'épée et le mousquet aussi-bien que la serpette et la houe, en voyant Julie au milieu d'eux, si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits ; vous êtes pour tous les pays un dépôt cher et sacré que chacun voudroit défendre et conserver au prix de son sang, et vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron qui ne soupe jamais, et se couche de fort bonne heure, et Julie, qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur, jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui règne ici, établit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux ; de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables : le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques ; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement, à voix seule et en refrein. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux, qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes.

Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquil-

lité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréables que le chant de l'unisson, et que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque? et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux? En doublant les uns et non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible; mais nous voulons mieux faire encore, et nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir, aussi-bien que pour celui de la journée, et la filouterie que j'y voulois employer, m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, et que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voisins pour grossir mon tas; mais cette impitoyable madame d'Orbe s'en étant aperçue, fit signe à Julie qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, et, qui pis est, à plaisanter encore.

J. J. Rousseau.

§ 115. 53e Tableau.—*Emotions que cause le Spectacle des Champs.*

Je crois, dit Philips, qu'il y a de certains plaisirs qui pour être sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même temps. Plus les salles de spectacle sont remplies, plus les émotions y sont vives et agréables; et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il qu'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces prés, toutes les grâces et les richesses de la campagne? Je crois, continua-t-il, que les biens que la nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix, quand ils sont goûtés à la fois par un plus grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, et dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poëtes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire, des hommes dont l'âme sèche, dure et frivole, auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les poëtes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, et qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Saint-Lambert.

§ 116. 54e Tableau.—*La belle Solitude.*

Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant masquée par des aulnes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré; et n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur, que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature; et il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé; et si je ne trouvai point de plantes exotiques et de

productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je voyois çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lila de noisettier, de sureau, de seringat, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses et irrégulières, bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvre-feuille et le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, et formoient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec, sur une mousse fine sans sable, sans herbe, et sans rejetons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verts et touffus, qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rempantes et parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage, et leurs pieds d'ombre et de fraîcheur. J'observai même, qu'au moyen d'une industrie assez simple, on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage, en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions ; mais dans ce lieu seul, on a sacrifié l'utile à l'agréable ; et dans le reste des terres, on a pris un tel soin des plantes et des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage, et même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel, des fruits excellens et mûrs, quoique clair-semés et de mauvaise mine ; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur et marqueté, qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner et sortir de la terre, et quelquefois des canaux plus profonds, dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts. . , . . . Elles viennent de là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin ; c'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet d'eau, dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon père qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau, dont nous n'approchons guère au jardin ! Le jet d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui se rendoit dans le lac par le grand chemin, qu'elle dégradoit au préjudice des passans et à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger, entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte, et j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en les divisant et réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit, et se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac, et parsemée de coquillages, formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques

larges tuiles recouvertes de terre et de gazon au niveau du sol, formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux, et bouillonnoient en retombant. Enfin, la terre, ainsi rafraîchie et humectée, donnoit sans cesse de nouvelles fleurs, et entretenoit l'herbe toujours verdoyante et belle.

Plus je parcourois cet agréable asile, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine : j'étois plus empressé de voir les objets, que d'examiner leurs impressions, et j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais madame de Wolmar me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras : Tout ce que vous voyez n est que la nature végétale et inanimée, et quoiqu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir ranimée et sensible ; c'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant et confus, et j'aperçois assez peu d'oiseaux : je comprends que vous avez une volière. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la volière ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, et ne me sembloit point assorti au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau, coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves, formoient des espèces de vases d'où sortoient, par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chèvre-feuille, dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, et l'autre tomboit avec grâce le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière, et dernière station de cette eau si précieuse et si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terreplein, terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce ; les plus petits vers le haut, et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit ; ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoit une douzaine d'arbres, jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce coteau qui servoient d'asile à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, et c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre, comme s'ils ne nous avoient pas aperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espèce de courte allée, qui séparoit en deux le terreplein, et communiquoit du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche ; et quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier, que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela est charmant, m'écriai-je : ce mot de volière m'avoit surpris de votre part, mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes et non pas des prisonniers. Qu'appelez-vous des hôtes, répondit Julie ? c'est nous qui sommes les leurs. Ils sont ici les maîtres, et nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu ? le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas ouï-dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, et je n'aurois point cru qu'on y pût réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience et le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent guère dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force et l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent ; ils ont des oiseaux dans des cages, et des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, et s'ils sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage en prévenant tous leurs be-

soins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté, et ne dénichant point les petits ; car alors ceux qui s'y trouvent restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger ; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'agrandir et l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite et à gauche de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles et de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du blé, du mil, du tournesol, du chènevis, des pesettes, généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, et l'on ne moissonne rien. Outre cela, presque tous les jours, été et hiver, elle ou moi, leur apportons à manger, et quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire ; ils ont l'eau à quatre pas comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petit tas de crin, de paille, de laine, de mousse et d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres, et le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, l'éternelle tranquillité dont ils jouissent, les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfans, et comment la peuplade se soutient et se multiplie.

J. J. Rousseau.

§ 117. 55e Tableau. — *Maison de Campagne.*

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement ; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades, pour changer des portes mal situées ; ils ont coupé de trop grandes pièces, pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens et riches, ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant ; tout y respire l'abondance et la prospérité ; rien n'y sent la richesse et le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, et où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été agrandie aux dépens des remises : à la place d'un vieux billard delabré, l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine, on en a fait du parterre un second, mais si propre et si bien entendu, que ce parterre, ainsi travesti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs, ont été substitué de bons espaliers. Au lieu de l'inutile marronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour ; et l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique, donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Le même.

§ 118. 56e Tableau. — *Dévouement et Triomphe de l'Amitié.*

Lausus et Phanor.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami Phanor. L'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il. Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ? Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple ; il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend qu'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, et que pour spectacle dans cette fête on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : grands dieux, retenez ma main ; mon désespoir m'épouvante. Que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa

place, il vole aux portes de la prison. Mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus; je suis le fils de ton roi. J'attends de toi un service important. Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui. Donne-moi tes vêtemens; prends la fuite: voilà des gages de ma reconnoissance, dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusque dans le fond des déserts.

Cet homme foible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive. Lausus se présente; il se nomme du nom de l'esclave. Les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur: il écoute; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille; il reconnoît la voix de son ami; il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas! ajoutoit-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi! O Dieux! s'il sait l'état où il a réduit son ami! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein; oui, mon cher Phanor, il le sait et il le partage. Que vois-je! dit Phanor transporté, ah! Lausus! ah! mon prince! A ces mots, tous deux perdent l'usage de leurs sens; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, et en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin, revenant à lui-même: Ne perdons point de temps, dit-il à son ami; prends ces vêtemens, sors de ces lieux et m'y laisse.— Moi, grands Dieux! je serois assez lâche! Ah! Lausus! l'avez-vous pu croire? devez-vous me le proposer? Je te connois, dit le prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt; il faut mourir ou prendre la fuite. Ecoute-moi: mon père est violent, mais il est sensible; la nature a des droits sur son cœur: si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, et son bras levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, et votre mort seroit mon crime: non, je ne puis vous abandonner. Eh bien, reprit Lausus, demeure, mais en mourant tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne: cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince; tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut si tu prends la fuite: je jure ma mort si tu veux périr. Choisis, les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami, pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, lui dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste; mais vivez, si vous voulez que je vive: votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus; et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

La nuit s'écoule; le jour funeste est arrivé; le peuple en foule est assemblé au lieu du spectacle; les jeux commencent. Je ne m'arrête pas à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive, un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne: un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire: bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête mons-

trueuse; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est mort, la nature est aveugle, c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues. Le ressentiment de l'injure et la soif de la vengence étouffent en lui tout autre sentiment, il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus, impatient, irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance; Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule : ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence! sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat! Mézence regarde, et reconnoît Phanor qui se précipite vers lui. O Dieu! que vois-je? Peuples, secourez-moi; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort. Mille bras s'arment en vain pour sa défense, le monstre le poursuit, et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais prodige incroyable! bonheur inespéré! Lausus en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel; et le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe, et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration et de joie.

Lausus vole aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre, son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie, et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains, frappez : nous périrons ensemble, nos cœurs en ont fait le serment. La cruauté du tyran ne put tenir à cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la colère et la vengeance. Il demeure long-temps immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'entourent, des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable; et passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils : oui, lui dit-il, je te pardonne, et pardonne à ton ami. Vivez et aimez-vous l'un et l'autre.

Marmontel. Contes Moraux.

§ 119. 57e Tableau. — *Triomphe des Mœurs.*

Les mœurs n'ont fait que voyager à Rome et à Sparte, mais elles se sont fixées dans la plus belle partie de l'Asie : que dis-je, elles règnent à la Chine; c'est leur patrie, c'est leur empire, et depuis trois mille ans, le plus grand des états est gouverné sur le plan de la plus simple famille; mais le prodige le plus étonnant est la victoire des mœurs sur la victoire même : des brigands accourent du fond du Nord, et dispersent en un moment cet empire immense, comme la foudre met en poussière un chêne antique; mais les mœurs, de leurs mains salutaires, ramassent ces ruines en pleurant; l'insolente victoire étonnée se tait devant eux, et bientôt adoucie, elle laisse tomber ses armes, et tend ses bras ensanglantés à leurs pacifiques lieus. Etonnant spectacle! le souffle d'un vent qui balaie en passant la poussière d'une campagne fertile, n'y fait pas plus d'impression. La Chine est toujours elle-même; l'ordre est déjà rétabli; un Scythe furieux devient un maître appliqué, un père tendre; des soldats effrénés se transforment en citoyens paisibles, les vainqueurs se confondent avec les vaincus, pour former

une famille immense : le gouvernement reprend son cours modéré ; le trône s'assied sur l'amour, et le fier despotisme recule devant les mœurs.

M. de Servan. Discours sur les Mœurs.

§ 120. 58e Tableau.—*Les Mœurs Antiques.*

Alors les filles du peuple étoient simples, grossières, mais vertueuses. Le luxe leur étoit inconnu : la laine faisoit leur vêtement ; elles filoient la soie sans la désirer. Dans l'atelier de leur père, comme dans le temple de la modestie et du travail, s'écouloit paisiblement sous les yeux de leur mère leur enfance et leur jeunesse ; elle passoient d'un âge à l'autre sans s'en apercevoir : comme elles conservoient la docilité de l'enfance, elles n'en perdoient pas l'innocence et la naïveté, et la différence des âges se faisoit sentir en elles par l'accroissement des forces plutôt que par celui des désirs.

Le travail fermoit tout accès aux passions ; chaque jour commençoit et finissoit par des devoirs de religion, et le reste étoit rempli par des ouvrages domestiques, que les filles partageoient avec leur mère, tandis que le père, occupé de travaux plus durs, les encourageoit par sa sueur et ses chansons.

C'est de cet apprentissage d'ignorance, de diligence et de vertu, que les filles du peuple sortoient pour devenir mères entre les bras d'un époux assorti. Elles apportoient pour dot à cet époux, un cœur pur dans un corps sain, des mains grossières mais laborieuses, l'ignorance des passions et l'aptitude à tous les devoirs. La noble histoire pour une femme, qu'une vie sans événemens ! Son éclat est de n'être pas connue : c'étoit la vie de toute femme du peuple, il y a cent ans.

La séduction d'une fille étoit dans le peuple un événement remarquable, et qui imprimoit une tache ineffaçable sur elle et même sur sa famille : alors, on imputoit aux mères, les fautes de leurs filles ; un arrêt du peuple, et, si je puis ainsi dire, un plébicite respectable bannissoit pour jamais cette infortunée du mariage, et l'époux qui l'auroit choisie, auroit partagé son opprobre.

Cet affront produisoit un long exemple et d'éternels récits, et le babil intarissable des femmes du peuple, tournant au profit de la vertu, faisoit trembler dans les filles les cœurs douteux, et les affermissoit tous dans le devoir, en proclamant les vices avec diffamation.

Le même.

§ 121. 59e Tableau. — *Les Pyramides.*

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres ? Quoi qu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature, et ils se vantoient d'être les seuls qui avoient fait comme les dieux des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux spectateurs. Une de ces pyramides bâtie de brique avertissoit par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, *et qu'elle étoit autant au-dessus de toutes les pyramides, que Jupiter étoit au-dessus de tous les dieux.*

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît partout. Ces pyramides étoient des tombeaux ; encore les rois qui les ont bâties, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

Bossuet. Discours sur l'Histoire Universelle.

§ 122. 60e Tableau. — *Les Ruines.*

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que les monumens frais et entiers. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les ceintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à écrouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les

fleuves, les montagnes. Alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries suspendues en l'air, se découpent sur le fond du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus aux anciens ; ils élevoient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapitaux du *temple du Soleil*. Le palmier remplace de sa colonne, la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacroient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravanne, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ses ruines ; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte : souvent elles étalent dans un petit espace toutes les sortes d'architecture, et toutes sortes de souvenirs. Le sphinx, et les colonnes du vieux style Egyptien, s'élèvent auprès de l'élégante colonne Corinthienne ; un morceau d'ordre Toscan s'unit à une tour Arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe ; des champs de fèves, des risières, des plaines de trèfles s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un pan, à la tête de bélier ; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyfique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois d'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paroître les mousses, les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin, embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé ; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosine ; aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée qui viennent expirer sous de croulans portiques ; Philomèle qui se plaint ; Alcyon qui gémit ; Cadmus, qui roule ses anneaux autour d'un autel ; le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda ; tous ces accidens, produits par les grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

M. de Châteaubriant.

§ 123. 61e Tableau.—*Combat de Taureaux.*

Au milieu du camp est un vaste cirque, environné de nombreux gradins. C'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre, des flèches aiguës. Un alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglans ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des cris de joie, par des

transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre; le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé; ses naseaux fument, ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrans dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissemens, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou; fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglans, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

Florian. Gonsalve de Cordoue.

§ 124. 62e Tableau. — *Ravages du Temps.*

Les êtres commencent, s'accroissent, décroissent et finissent. L'augmentation ou la diminution de leur masse, de leur forme, de leurs qualités, composent seules leur durée particulière. Elles se succèdent sans intervalle. Autant la nature est constante dans ses lois, autant elle est variable dans les effets qui en découlent. L'instabilité est l'essence de la durée particulière des êtres; et le néant en est le terme comme il en a été le principe.

Le néant! c'est donc à cet abîme qu'aboutissent et ce que nos sens nous découvrent dans le présent, et ce que la mémoire nous montre dans le passé, et ce que la pensée nous indique dans l'avenir. Tout s'efface, tout s'anéantit: et ces dons si recherchés, la santé, la beauté, la force; et ces produits de l'industrie humaine, dont se composent les richesses, la supériorité, la puissance; et ces chefs-d'œuvre de l'art, que l'admiration reconnoissante a, pour ainsi dire, divinisés; et ces monumens superbes que le génie a voulu élever contre les efforts des siècles sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe étonnées; et ces pyramides que nous nommons antiques, parce que nous ignorons combien de milliers de générations ont disparu depuis que leur hauteur rivalise avec celle des montagnes; et ces résultats du besoin ou de la prévoyance du philosophe, les lois qui constituent les peuples, les institutions qui les protégent, les usages qui les régissent, les mœurs qui les défendent, la langue qui les distingue; et les nations elles-mêmes se répandant au-dessus des vastes ruines des empires écroulés les uns sur les autres; et les ouvrages en apparence si durables de la nature, les forêts touffues, les ondes sourcilleuses, les fleuves rapides, les îles nombreuses, les continens, les mers, bien plus près de cesser d'être que la gloire du grand homme qui les illustre; et cette gloire elle-même; et le théâtre de toute renommée, le globe que nous habitons; et les sphères qui se meuvent dans les espaces célestes; et les soleils qui resplendissent dans l'immensité; tout passe, tout disparoît, tout cesse d'exister.

Mais tout s'efface par des nuances variées comme les différens êtres; tout tombe dans le gouffre de la non-existence, mais par degrés très-inégaux; et les divers êtres ne s'y engloutissent qu'après des durées inégales.

M. de la Cepède.

§ 125. 63e Tableau. — *Combats de Chevaliers.*

La reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babilone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage: on tira au sort les devises, celle de Zadig fut la dernière. Le premier qui s'avança étoit un seigneur très-riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit et sans esprit. Ses domestiques l'avoient persuadé qu'un homme comme lui devoit être roi, il leur avoit répondu: un homme comme moi doit régner. Ainsi on l'avoit armé de pied en cap: il portoit une cuirasse d'or, émaillée de vert, un panache vert,

une lance ornée de rubans verts. On s'aperçut d'abord, à la manière dont Itobad gouvernoit son cheval, que ce n'étoit pas à un homme comme lui que le ciel réservoit le sceptre de Babilone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. Itobad se remit, mais de si mauvaise grâce, que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisieme ne daigna pas se servir de sa lance, mais en lui faisant faire une passe, il le prit par la jambe droite, et lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable ; les écuyers des jeux accoururent à lui, en riant, et le remirent en selle : le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit, avec des huées, à sa loge où il devoit passer la nuit suivant la loi ; et il disoit, en marchant à peine : quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir : il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible ; il fallut donc voir qui seroit vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portoit des armes bleues et or, avec un panache de même ; celles de Zadig étoient blanches. Tous les vœux se partageoient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lances, ils étoient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde souhaitoit qu'il y eût deux rois dans Babilone. Enfin, leurs chevaux étant lassés, et leurs lances rompues, Zadig usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, et se met en selle à sa place, et caracole autour d'Otame étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc ! Otame indigné, se relève, tire son épée ; Zadig saute de cheval, le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leurs casques, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite et à gauche, sur la tête, sur la poitrine : ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin, Zadig ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur Otame, le fait tomber, le désarme, et Otame s'écrie : O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babilone. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à sa loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui étoit porté par la loi. Des muets vinrent les servir et leur apporter à manger. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devoit apporter sa devise au grand mage, pour la confronter et se faire reconnoître.

Voltaire.

§ 126. 64e Tableau. — *Combat des Messéniens et des Spartiates.*

Tels que les feux du tonnerre, lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, et les embrasent, le volcan s'ébranle et mugit ; il soulève ses flots bouillonnans ; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre; il les lance contre les cieux qu'il ose braver. Indignée de son audace, la foudre chargée de nouveaux feux qu'elle a puisés dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne ; et après avoir fait voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abime, et le laisse couvert de cendres et de ruines éternelles. Tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fond avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandés par leur roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardens ; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile et hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, et d'où les traits de la mort s'échappent sans interruption. Couverts de sang et de blessures, ils désespéroient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même et dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre et sa redoutable cohorte ; parcourt rapidement les bataillons ennemis ; écarte les uns par sa valeur, les autres par sa présence ; les

disperse, les poursuit, et les laisse dans leur camp, ensevelis dans une consternation profonde.

Barthélemy.

§ 127. 65e Tableau. — *Combat des Egyptiens et des Tyriens, ou Mort de Bocchoris.*

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussoit au hasard, et la sagesse ne modéroit pas sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égaloient son courage : mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avoient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit comme une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi, il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre lui coupa la tête, et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux ; et, si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur du public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fénélon.

§ 128. 66e Tableau.—*Combat de Télémaque et d'Hippias.*

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jette pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. l'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un lautre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises: pieds contre pieds, mains contre mains, ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé, redoubloit ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Fénélon.

§ 129. 67e Tableau.—*Combat de Zadig et d'un Egyptien.*

Zadig dirigeoit sa course sur les étoiles : la constellation d'Orion et le brillant astre de Syrius le guidoient vers le pôle de Canope. Il admiroit ces vastes globes de

lumière qui ne paroissent que de foibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paroît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figuroit alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atôme de boue. Cette image vraie sembloit anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être. Son âme s'élançoit jusque dans l'infini, et contemploit, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite rendu à lui-même, et rentrant dans son cœur, il pensoit aux différens accidens de sa vie, l'univers disparoissoit, et il ne voyoit dans la nature entière que la triste image de ses malheurs. Comme il se livroit à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançoit vers les frontières de l'Egypte, et déjà son domestique fidèle étoit dans la première bourgade, où il lui cherchoit un logement. Zadig cependant se promenoit dans les jardins qui bordoient ce village : il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appeloit le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivoit. Elle étoit déjà atteinte par lui ; elle embrassoit ses genoux. Cet homme l'accabloit de coups et de reproches. Il jugea, à la violence de l'Egyptien, et aux pardons réitérés que lui demandoit la dame, que l'un étoit un jaloux et l'autre une infidèle : mais quand il eut considéré cette femme, qui étoit d'une beauté touchante, il se sentit pénétré de compassion pour elle, et d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig, avec des sanglots ; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes ; sauvez-moi la vie. A ces cris, Zadig courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avoit quelque connoissance de la langue Egyptienne, il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la foiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes. Ah, ah ! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi ! et c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenoit d'une main par les cheveux, et prenant sa lance il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui étoit de sang-froid, évite aisément le coup d'un furieux : il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher ; elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée, Zadig s'arme de la sienne : ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-là porte cent coups précipités, celui-ci les pare avec adresse. La dame assise sur un gazon, rajuste sa coiffure et les regarde. L'Egyptien étoit plus robuste que son adversaire ; Zadig étoit plus adroit : celui-ci se battoit en homme dont la tête conduisoit le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidoit les mouvemens au hasard. Zadig passe à lui et le désarme ; et tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui, tire son poignard, il en blesse Zadig dans le temps même que le vainqueur lui pardonnoit. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Egyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la dame, et lui dit : Il m'a forcé de le tuer ; je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu : que voulez-vous maintenant de moi, madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ! tu as tué mon amant, je voudrois pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig : il vous battoit de toutes ses forces ; il vouloit m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous secourir. Je voudrois qu'il me battît encore, reprit la dame en poussant des cris : je le méritois bien, je lui avois donné de la jalousie ; plût au ciel qu'il me battît encore, et que tu fusses à sa place ! Zadig plus surpris, et plus en colère qu'il ne l'avoit été de sa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante ! mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se retourne au bruit que faisoit quatre couriers de Babilone. Ils venoient à toute bride ; l'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : c'est ellemême ; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessoit de crier à

Zadig : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : sécourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avoit passé à Zadig de se battre désormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus ; et, en disant ces mots, il s'avance en hâte vers le village.

Voltaire.

§ 130. 68e Tableau. — *Les Criminels.*

Un plus grand intérêt me frappe, c'est la nécessité de l'exemple dans l'administration de la justice criminelle : dès que l'exemple du crime est donné, il n'y a plus un moment à perdre, il faut que celui du châtiment le suive, tout est perdu si l'on diffère ; et peut-être une foule de mauvais citoyens n'attendoient que la première étincelle de l'exemple, pour enflammer des vices déjà tout préparés : c'est ainsi que les mœurs se corrompent, que les lois tombent dans le mépris, que le lien social se relâche ; c'est ainsi que tout criminel est un ennemi public, par la violence qu'il emploie et par la corruption qu'il introduit, et qu'on doit punir à la fois le mal qu'il a fait et celui qu'il suggère.

Et voilà véritablement le grand but de la justice criminelle, un exemple pour l'avenir, plutôt que la vengeance du passé : la vengeance est une passion et les lois en sont exemptes ; elles punissent sans haine et sans colère ; elles punissent même avec regret, et ce n'est pas sans peine qu'elles consentent à perdre un citoyen par le châtiment, après en avoir perdu quelqu'autre par le crime.

On les verroit plus avares du sang, s'il ne falloit quelquefois en prodiguer une partie pour sauver le reste, si le sacrifice d'un seul coupable n'en retenoit mille autres dans le devoir : tout châtiment n'est donc qu'un acte politique, dont le premier objet est la conservation des mœurs ; mais le magistrat ne remplira jamais cet important objet, si le châtiment n'est presque aussi prompt que le crime. Il faut que ces deux idées soient intimement liées, qu'elles se succèdent sans intervalle, et que le dessein du crime ne se présente pas plutôt que la terreur de la peine.

Quand vous aurez ainsi formé la chaîne des idées dans la tête de vos citoyens, vous pourrez alors vous vanter de les conduire et d'être leurs maîtres. Un despote imbécille peut contraindre des esclaves avec des chaînes de fer ; mais un vrai politique les lie bien plus fortement par la chaîne de leurs propres idées ; c'est au plan fixe de la raison qu'il en attache le premier bout ; lien d'autant plus fort que nous en ignorons la texture, et que nous le croyons notre ouvrage : le désespoir et le temps rongent les liens de fer et d'acier ; mais il ne peut rien contre l'union habituelle des idées, il ne fait que la resserrer davantage, et sur les molles fibres du cerveau est fondée la base inaltérable des plus fermes empires.

Mais pour former l'union de ces idées, il faut qu'elles soient réellement inséparables dans les objets, il faut en un mot que les citoyens voient toujours le crime aussitôt puni que commis.

Considérez ces premiers momens, où la nouvelle de quelque action atroce se répand dans nos villes et dans nos campagnes ; les citoyens ressemblent à des hommes qui voient tomber la foudre auprès d'eux ; chacun est pénétré d'indignation et d'horreur ; les imaginations alarmées peignent vivement le danger, et les cœurs émus par la pitié plaignent dans les autres les maux qu'ils craignent encore pour eux-mêmes : voilà le moment de châtier le crime, ne le laissez pas échapper, hâtez-vous de le convaincre et de le juger, dressez des échafauds, allumez des bûchers, traînez les coupables dans les places publiques, appelez le peuple à grands cris ; vous l'entendrez alors applaudir à la proclamation de vos jugemens, comme à celle de la paix et de la liberté ; vous le verrez accourir à ces terribles spectacles, comme au triomphe des lois : au lieu de ces vains regrets, de cette imbécille pitié, vous verrez éclater cette joie et cette mâle insensibilité qu'inspirent le goût de la paix et l'horreur du crime ; chacun voyant encore son ennemi dans le coupable, au lieu d'accuser le supplice d'une vengeance trop dure, n'y verra que la justice des lois. Tout rempli de ces terribles images et de ces idées salutaires, chaque citoyen viendra les répandre dans sa famille ; et là, par de longs récits, faits avec autant de chaleur qu'avidement écoutés, ses enfans, rangés autour de lui, ouvriront leur jeune mémoire pour recevoir, en traits inaltérables, l'idée du crime et celle du châtiment, l'amour des lois et de la patrie, le respect et la confiance pour la

magistrature. Les habitans des campagnes, témoins aussi de ces exemples, les sèmeront autour de leurs cabanes, et le goût de la vertu s'enracinera dans ces âmes grossières, tandis que le méchant consterné de la publique joie, effrayé de se voir tant d'ennemis, renoncera peut-être à des projets dont l'issue n'est pas moins prompte que funeste.

Mais, si vous laissez évaporer cette chaleur qu'inspire le premier bruit du crime, si vous punissez tard, vous punissez inutilement ; en vain vous voudrez rappeler l'idée d'un attentat éloigné, une courte proclamation ne sauroit en réveiller l'impression effacée par le temps. Le peuple, insensible au péril dont il a perdu le souvenir, ne s'attendrira que pour le coupable : en le voyant sortir d'une longue prison qui lui sera comptée comme un châtiment prématuré, la pitié parlera pour lui, il n'aura plus cet aspect odieux que donne un crime encore récent ; et la justice restera seule au milieu des spectateurs muets, qui accusent en secret sa sévérité, et souhaiteroient de lui soustraire sa victime.

Mais que deviennent ces accusés qui, ravis tout à coup, et durant des années entières, à la société, paroissent sortir de dessous terre pour être livrés au supplice ?

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier : approchez ; et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissemens sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi-couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais, et semble s'imbiber du venin du crime, rongés vivans des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien, moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié ; et le magistrat qui diffère leur jugement, est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société : ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable ; et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure ; excès d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les momens consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs,

Mais si ces hommes sont innocens, ô douleur ! ô pitié ! A cette idée l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi ! cet homme né libre gémit sous le poids des fers ! cet homme à qui la lumière et l'air du ciel étoient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfans ! le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation : ces bras qui tenoient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante, ces bras qui leur donnoient la subsistance, qui semoient, qui recueilloient ; ces bras si nécessaires à l'état, sont indignement liés : un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords ; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime : c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là, qu'en jetant les yeux vers la Providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement, ô homme ! quelle est ta destinée ! souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière.

Quel magistrat un peu sensible à ses devoirs, à la seule humanité, pourroit soutenir ces idées ? Dans la solitude d'un cabinet, pourra-t-il, sans frémir d'horreur et de pitié, jeter les yeux sur ces papiers, monumens infortunés du crime ou de l'innocence ? Ne lui semble-t-il pas entendre des voix gémissantes sortir de ces fatales écritures, et le presser de décider du sort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'une famille ? Quel juge impitoyable (s'il est chargé d'un seul procès criminel) pourra passer de sang-froid devant une prison ? C'est

donc moi, dira-t-il, qui retiens dans ce détestable séjour mon semblable, peut-être mon égal, mon concitoyen, un homme enfin ; c'est moi qui le lie tous les jours, qui ferme sur lui ces odieuses portes : peut-être le désespoir s'est emparé de son âme ; il pousse vers le ciel mon nom avec des malédictions, et sans doute il atteste contre moi le grand juge qui nous observe et doit nous juger tous les deux. Les lois me crient de juger, le public me crie de juger, le malheureux criminel me le crie aussi, et moi, je diffère, je me livre au repos : peut-être en ce moment l'espoir de l'impunité se glisse dans le cœur du méchant ; il attendoit dans la consternation le châtiment de son complice ; mais le délai le rassure et ranime ses projets ; déjà peut-être il lève le couteau sur la tête de quelque citoyen : scélérat, arrêtez ! les prisons vont s'ouvrir ; du moins, avant le crime, venez assister à son châtiment.

Le comble de la perfection des lois et de l'honneur pour la magistrature seroit de rendre les prisons inutiles : au lieu de quelques vains monumens des arts, quel triomphe si, montrant nos prisons et nos hôpitaux déserts, nous pouvions dire aux jaloux étrangers : tous nos citoyens vivent dans l'aisance et la vertu ; mais tant de bonheur ne peut être espéré, et des hommes qui ne violeroient point les lois, n'en auroient pas besoin. N'aspirons point à faire un peuple de sages, c'est assez qu'il soit bien gouverné ; et sans doute on ne niera pas que la diligence à punir le crime ne soit une des plus importantes règles d'un bon gouvernement ; en un mot, veut-on maintenir l'ordre public, que les méchans soient observés avec vigilance, poursuivis sans relâche et jugés sans délai.

M. de Servan. Discours sur l'Administration de la Justice Criminelle.

§ 131. 69e Tableau. — *La Torture.*

Ici un spectacle effrayant se présente tout à coup à mes yeux ; le juge se lasse d'interroger par la parole, il veut interroger par les supplices : impatient dans ses recherches, et peut-être irrité de leur inutilité, on apporte des torches, des chaînes, des leviers et tous ces instrumens inventés pour la douleur. Un bourreau vient se mêler aux fonctions de la magistrature, et termine par la violence un interrogatoire commencé par la liberté.

Douce philosophie, toi qui ne cherches la vérité qu'avec l'attention et la patience, t'attendois-tu que dans ton siècle on employât de tels instrumens pour la découvrir ?

Est-il bien vrai que nos lois approuvent cette méthode inconcevable, et que l'usage la consacre ? Et nous reprochons aux anciens leurs cirques et leurs gladiateurs, à nos pères leur épreuve de l'eau et du feu : ah ! plutôt que de le livrer au bourreau, faisons combattre un accusé sur l'arène : du moins il aura la liberté de se défendre ; qu'on le jette au milieu des flammes, il aura du moins l'espérance du hasard ou de la fuite. Cruels et insensés que nous sommes ! sont-ce des gémissemens que nous voulons entendre ? Ah ! sans doute, on peut ordonner la question ; mais si c'est la vérité que nous cherchons, est-ce dans le trouble de la douleur que nous espérons la trouver ? Hélas ! quel est celui d'entre vous qui n'a pas éprouvé la douleur ? Quel homme ignore sa terrible impression sur un être que la sensibilité rend si foible ? L'homme qui souffre ne ressemble plus à lui-même ; il gémit comme un enfant, et s'agite comme un furieux ; il appelle à son secours la nature entière : sa foible intelligence partage bientôt l'émotion de ses sens, et l'augmente encore par l'imagination : ses idées ne sont pas moins altérées que ses traits ; toutes ses facultés agissantes et abattues tour à tour, s'agitent et retombent, et dans cette convulsion générale de son être, rien n'est constant que le violent désir de la faire cesser. Ramassez, si vous le voulez, tous les crimes, et poursuivez un homme par la douleur ; il va s'en couvrir, s'il croit y trouver un asile. Le plus grand crime, pour notre nature, c'est de souffrir, et la mort même ne seroit rien si la douleur ne la précédoit.

M. de Servan. Ibid.

§ 132. 70e Tableau. — *L'Envieux.*

Zadig rassembloit chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnoit des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avoit su bannir l'empres-

tement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets, n'étoient faits par la vanité; car en tout il préféroit l'être au paroître, et par là il s'attiroit la considération véritable à laquelle il ne prétendoit pas.

Vis-à-vis sa maison, demeuroit Arimase, personnage dont la méchante âme étoit peinte sur sa grossière physionomie. Il étoit rongé de fiel et bouffi d'orgueil; et pour comble c'étoit un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeoit par en médire. Tout riche qu'il étoit, il avoit de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entroient le soir chez Zadig, l'importunoit, le bruit de ses louanges l'irritoit davantage. Il alloit quelquefois chez Zadig, et se mettoit à table sans être prié: il y corrompoit toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez Zadig. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria Zadig à souper, et ne pria point Arimase. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appeloit l'envieux dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appeloit l'heureux. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année.

L'envieux alla chez Zadig qui se promenoit dans ses jardins, avec deux amis et une dame à laquelle il disoit souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation rouloit sur une guerre que le roi venoit de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie, son vassal. Zadig, qui avoit signalé son courage dans cette courte guerre, louoit beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part: la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu l'en empêcha. Il savoit que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits; il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venoit d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint; on regagna la maison. L'envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant, qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avoit été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissoit la ligne, faisoit un sens, et même un vers d'une plus petite mesure: mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvoient former un sens qui contenoit les injures les plus horribles contre le roi; on y lisoit:

> Par les plus grands forfaits,
> Sur le trône affermi,
> Dans la publique paix
> C'est le seul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie: il avoit entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig: on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valoient rien. Zadig ne se piquoit pas d'être bon poëte, mais il étoit au désespoir d'être condamné comme criminel de lèze-majesté, et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avoit pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parloient. Tel étoit la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice, à travers une foule de curieux, dont aucun n'osoit le plaindre, et qui se précipitoit pour examiner son visage, et pour voir s'il mourroit avec bonne grâce.

Dans le temps qu'il se préparoit à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, et s'abattit dans le jardin de Zadig, sur un buisson de roses. Une pêche y avoit été portée d'un arbre voisin par le vent: elle étoit tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'étoit collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formoient aucun sens, et qui paroissoient des fins de vers. Il aimoit la poésie; l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine qui se souvenoit de ce qui avoit été écrit

sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustoient ensemble parfaitement : on lut alors les vers tels que Zadig les avoit faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi, le roi sait tout dompter ;
Dans la publique paix, l'amour seul fait la guerre ;
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir Zadig devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. Zadig se jeta, le visage contre terre, aux pieds du roi et de la reine, il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers ; il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux, qui l'avoit injustement accusé : mais Zadig les lui rendit ; et l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien.

Voltaire.

§ 133. 71e Tableau. — *Alexandre.*

Deux rois courageux commencèrent ensemble leur règne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux, et sembloient nés pour disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son père ; il dompta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse ; il battit les Grecs qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes où il n'épargna que la maison et les descendans de Pindare, dont la Grèce admiroit les odes. Puissant et victorieux, il marche après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées, entre triomphant dans Babylone et dans Suse, détruit Persépolis, ancien siége des rois de Perse, pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans.

Bossuet. Discours sur l'Histoire Universelle.

§ 134. 72e Tableau.—*Auguste.*

Tout cède à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Egypte devient une province Romaine ; Cléopatre qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine : Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix ; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers Romains ; les Indes recherchent son alliance : ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnoît ; la Germanie le redoute, et le Veser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

Bossuet. Ibid.

§ 135. 73e Tableau.—*Les Missionnaires.*

Quelle affreuse carrière ne vois-je pas s'ouvrir devant vous ! pénétrez dans ces vastes forêts, repaires des bêtes féroces prêtes à vous dévorer, au milieu de la sombre nuit qui en augmente la secrète horreur ; il faut vous frayer une route à travers les épais buissons qui la remplissent ; traverser ces fleuves rapides, ces rivières profondes, ces torrens débordés qui arrêtent vos pas, tantôt à la nage, tantôt sur une frêle barque à la merci d'un pilote inconnu, où, cent fois entraînés par le courant, vous irez çà et là vous briser sur le rivage. Parcourez ces vastes déserts où l'on ne découvre ni route ni terme ; quelle y sera votre boussole ? Où un sable aride ne produit aucun fruit, et laisse à peine pousser quelque herbe insipide et quelque foible arbrisseau dont vous êtes heureux de trouver l'ombrage, quelle sera votre ressource ? Franchissez ces montagnes sourcilleuses qui semblent menacer le ciel ; grimpez sur ce sommet escarpé qui, toujours couvert de neige ou de glace, est presque inaccessible aux oiseaux ; exposez-vous à rouler cent fois dans ces profonds précipices qui semblent toucher à l'enfer, et devoir être le tombeau du genre humain ; armez-vous contre la rigueur des saisons et les besoins de la vie, ne sachant, comme le fils de

l'homme, où reposer votre tête ; couverts de quelques peaux de bête, comme St. Jean, comment soutenir la faim, la soif, la nudité, la lassitude, les maladies, les frimas de l'hiver et les feux de la canicule, dans des climats glacés ou brûlans, à peine tolérables à ceux que la naissance et l'habitude y ont endurcis ?

Bravez la mer tumultueuse du monde: les hommes, mille fois plus redoutables que les flots, les déserts, les rochers, les saisons, vous déclareront une guerre implacable. L'infidèle persécutera, le libertin condamnera, l'hypocrite trahira, l'homme de bien censurera. Poursuivis par la populace, accusés par les ministres de l'erreur, proscrits par le prince, condamnés par le juge, exécutés par le bourreau, vous serez en butte à la jalousie, à la défiance, au faux zèle, à la calomnie, à la fureur. Armez-vous surtout contre des tentations innombrables que l'enfer irrité va semer sur vos pas ; tentations de découragement, sous le poids de ces travaux immenses toujours renaissans, et souvent stériles ; tentations de vanité, si quelques succès brillans les couronnent ; tentations d'incrédulité, à la vue des erreurs et des désordres infinis dont la Providence permet que la face de la terre soit inondée ; tentations d'avarice et de défiance, au milieu des besoins et de la pauvreté ; tentations de dissipation, dans cette multitude d'affaires et cette variété d'objets ; tentations d'impuretés, sous un ciel ardent qui allume la concupiscence, dans le centre de la licence qui en multiplie les objets, en offre les occasions, en assure l'impunité.

L'Abbé de la Tour. Sermon sur les Missions Etrangères.

§ 136. 74e Tableau. — *Peste de Milan.*

Représentez-vous ces temps malheureux où les astres versent de malignes influences, où l'air qu'on respire est mortel, où la terre est maudite et sèche, et où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu offensé des péchés des hommes. Temps funeste où l'on souffre sans espérance, où l'on vit sans secours, et où l'on meurt sans consolation; où l'on se craint et l'on se fuit, quoique l'on s'aime, où le danger évident semble dispenser de la loi d'assister ses frères, et où, quelque pitié que l'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même.

Telle étoit la misère du peuple de Milan. Cette ville si noble et si peuplée, gémissoit sous le fléau de la justice de Dieu, qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille âmes. Les riches alloient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui y demeuroient étoient consommés par la faim, ou emportés par la maladie, et Milan n'étoit plus qu'un cimetière pour les morts, et un hôpital pour les vivans.

La campagne n'étoit pas moins désolée ; et, ce qui étoit plus déplorable, c'est qu'on manquoit de secours partout. La crainte de la mort avoit dispersé les pasteurs ; personne n'osoit écouter les pénitens, ou porter aux mourans le pain de vie. Les âmes ne couroient pas moins de dangers que les corps ; et plusieurs n'étant ni excités à leur salut, ni instruits de leurs devoirs, frappés de la maladie et du péché, renfermoient dans leur sein deux pestes ensemble, et mouroient d'une double mort. . . . Que ne puis-je vous représenter Saint Charles, allant dans tous les lieux infectés de la contagion, pour assister ses brebis languissantes ; traversant les rues qu'une triste solitude rendoit affreuses ; entrant dans des maisons plus lugubres que des sépulcres ; passant au travers de ces souffles mortels qu'exhale de tous côtés un tas de morts et de mourans ; portant en ses mains sacrées et secourables les remèdes de l'âme et du corps ; écoutant les confessions, administrant la sainte onction ; pressé de tendresse et de compassion pour ses ouailles, dur et insensible pour lui-même ; et se présentant comme une hostie vivante, comme une victime publique pour les péchés des Milanois, dont il vouloit subir lui-même le châtiment.

Fléchier. . Panégyrique de St. Charles Borromée.

§ 137. 75e. Tableau. — *Peste de Marseille.*

Ici on s'attend à voir rappeler un des plus tristes spectacles, et en même temps une des plus brillantes époques du zèle et de la charité de notre prélat . . . . . Marseille fut trop vivement frappée du terrible fléau qui faillit amener l'instant fatal de son entière destruction, pour

avoir pu en perdre sitôt le souvenir.... Témoin oculaire de ce tissu de malheurs portés au comble, et d'actions dignes de l'immortalité, qu'il me soit permis de retracer ici quelques traits de ce frappant tableau.

Nous avons vu la mort, par des coups d'autant plus funestes qu'ils partoient d'une main invisible, se multiplier et se reproduire avec une rapidité qui consternoit les âmes les plus intrépides. Une mort étoit la semence de mille morts aussi fécondes qu'elle. Le torrent, contre lequel toute digue étoit impuissante, eut bientôt jonché de morts et de mourans les maisons, les rues et les places publiques de cette grande ville. La frayeur et la disette sembloient y disputer avec la maladie à qui acheveroit plutôt de la changer en désert. Les hommes les plus robustes n'en étoient que plus susceptibles des impressions d'un poison qui semble mesurer son activité aux forces que la nature lui oppose. Les enfans à la mamelle, cette portion si intéressante des citoyens, ce cher espoir d'une génération nouvelle, périssoient à l'entrée des maisons, faute de la seule nourriture proportionnée à leur foiblesse, ou suçoient avec elle sur le sein d'une mère expirante, le venin et la mort. La crainte, en glaçant et resserrant les cœurs, avoit éteint dans la plupart ces sentimens de tendresse et de courage qui sont la source des secours, lorsque les besoins devenus plus pressans, les avoient rendus plus nécessaires. Ceux qui conservoient une générosité moins timide, en devenoient bientôt les victimes. Les tas de cadavres, malgré l'activité de ceux qui travailloient à les détruire, s'élevoient et se reproduisoient dans toutes les places publiques, comme autant de trophées de la mort, et en augmentoient chaque jour les triomphes par les vapeurs meurtrières qu'ils exhaloient. Des chariots funèbres, chargés de ces débris de la mortalité, et sans cesse occupés à les transporter loin des vivans, rouloient dans toutes les rues, et redoubloient l'effroi public par leur rencontre formidable et continuelle. Les fosses les plus vastes, les plus profondes, étoient aussitôt remplies de morts que creusées. Cette terre infortunée suffisoit à peine à dévorer ses habitans. Pour comble de désolation, les temples fermés par une sage et nécessaire précaution, sembloient ne laisser plus d'asile contre les coups de la colère céleste, ni de ressource contre les atteintes du désespoir.

Sur ce vaste et effrayant théâtre, nos yeux n'ont pas eu besoin de chercher le prélat ; il étoit toujours où se trouvoit le plus grand péril. Il se montroit, il se produisoit partout, il sembloit se multiplier. Il étoit toujours un des plus frappans objets de ces terribles scènes. Son zèle ne connut de mesure que les besoins et les misères de son troupeau : loin de l'abandonner dans ses malheurs, comme le pasteur mercenaire, ses malheurs le lui rendirent encore plus cher, et le lui attachèrent plus étroitement. La mort, sous les formes les plus redoutables, a beau menacer et frapper autour de lui, sa fermeté n'en est point ébranlée. Nous l'avons vu, comme un autre Borromée, le visage couvert de larmes, parcourir d'un pas assuré, à la tête de quelques prêtres, ces rues, ces places devenues un triste mélange d'hôpitaux et de cimetières, pleurant sur les morts, administrant le sceau de la réconciliation et tous les genres de secours aux malades ; exhortant, consolant, encourageant les mourans, entrant même dans leurs asiles infectés, lorsqu'ils ne pouvoient sans accélérer leur dernier moment, être transportés à la rue, pour être à portée de le voir et de l'entendre ; préférant une mort presque certaine, à la douleur inexprimable de les laisser mourir sans affermir leur foi, leur contrition, leur espérance. Espèce de secours d'autant plus précieuse alors, qu'elle tarda peu à devenir rare, par la perte d'un grand nombre de ministres sacrés, qui dans l'exercice de leurs périlleuses fonctions avoient trouvé sous ses yeux le martyre et la couronne de la charité ; vrais héros mille fois reproduits par son exemple. N'en soyons point surpris : le ciel doit à de pareils chefs des disciples assez intrépides, pour ne point craindre de marcher sur leurs traces.

La Visclède.

§ 138. 76e Tableau.—*Agitation du Méchant, Sécurité du Juste.*

Le méchant se craint et se fuit ; il s'égaie en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sé-

rénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

J. J. Rousseau.

§ 139. 77e Tableau.—*Agitations de Louis XI.*

Vous le savez, messieurs, que c'est de Louis XI que je parle. Ce prince, impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux et toujours suspect, accoutumé à tendre des piéges, et accoutumé à craindre pour lui les piéges qu'on lui avoit tendus, odieux aux autres et à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, et à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons ; et faisant du sujet de ses passions, la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances, et qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignît tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre. Quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse. Plus touché du désir de conserver son autorité, que de l'appréhension de perdre son âme, entreprenant des pèlerinages plutôt par timidité que par pénitence, cherchant à se soutenir dans ses frayeurs, et à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses, et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue, ou si généreusement endurée, il cherchoit vainement tous les secours imaginables, et ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattoit enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

O mort ! que ta mémoire a d'amertume pour ceux qui vivent dans les biens et dans les grandeurs de ce monde ! Ce fut alors que ce prince, après avoir invoqué tous les saints du ciel, eut recours à ceux de la terre ; et que donnant tout pour son âme, ainsi que parle l'écriture, il envoya des ambassadeurs jusqu'au fond des montagnes de la Calabre, pour obliger François à venir faire un miracle en sa faveur, et à lui prolonger la vie [illegible]. Il se répand autour des trônes certaines terreurs qui empêchent de parler aux rois avec liberté. Le respect qu'imprime leur majesté, ferme la bouche à ceux qui en approchent, et la délicatesse qu'ils témoignent en tant de rencontres, est une barrière invincible qu'ils mettent entre eux et la vérité. Comme ceux qui les environnent ne tiennent à eux ordinairement que par des intérêts de fortune, les uns craignent de les affliger, les autres cherchent à lui plaire ; les plus gens de bien même les plaignent souvent, et ne peuvent, ou n'osent les assister. Qu'il est dangereux qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en péril, et qu'ils ne meurent, comme ils ont vécu, parmi la foule de leurs flatteurs, sans avoir pensé à leur salut, et sans avoir connu la vérité !

François, comme un ami fidèle, et comme un prophète désintéressé, lui annonça sa mort et non pas sa guérison. Sans être étonné de cette majesté si fière, sans prendre ces détours dont on se sert communément pour rendre une triste nouvelle plus supportable ; sans craindre le courroux d'un roi de qui la dissimulation avoit rendu la flatterie des courtisans presque nécessaire, et que la passion qu'il avoit de vivre rendoit intraitable à quiconque l'osoit avertir de sa mort, François, dis-je, lui remontre, non-seulement qu'il est mortel, mais encore qu'il est mourant, et qu'il est mourant sans ressource. Il lui imprime par ses exhortations, et par ses paroles, une crainte salutaire des jugemens de Dieu et un désir efficace de son salut. Il lui fait entendre la vérité qu'il n'avoit guère entendue ; plus puissant d'avoir apaisé les agitations de son âme, que s'il eût guéri la langueur et les infirmités de son corps ; et plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir la miséricorde de Dieu, que s'il l'avoit mis en état de conserver plus long-temps son autorité parmi les hommes.

Fléchier. Panégyrique de S. François de Paule.

§ 140. 78e Tableau.—*Rapidité du Temps.*

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point recon-

noître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avois fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie; alors, tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances: elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendre dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père. O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraine après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changer insensiblement: les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe: il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paroît éloigné: hélas! tu te trompes, mon fils: il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit, est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent, mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui: mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure: un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles: il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin: ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse: arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions et contre les flatteurs.

Fénélon. Télémaque.

§ 141. 79e TABLEAU. — *Félicité des Justes.*

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris: mille petits ruisseaux, d'une onde pure, arrosoient ces beaux lieux et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants; on voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre, altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue: une lumière pure et douce se

répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais, au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris: elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie ; ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors ; ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde: mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte ; ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin, coule sans cesse au-travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant, mille et mille siècles écoulés, n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et méprisable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Fénélon. Télémaque.

§ 142. 80e Tableau.—*Bonheur des Rois qui ont régné avec Justice et aimé leurs Peuples.*

Pour ceux-ci, ils ont régné avec jus-

tice, et ont aimé leurs peuples ; ils sont des amis des dieux. Pendant qu'Achile et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion, les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans ; leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de besoins, plus de crainte : tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce, si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire ; et dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les lieux de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ses enfans eussent de l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée, Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie ; il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez vous, disoit-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays : encore, seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le sage Erichthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens : mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle même. Enfin, quand Erichthon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira, de douleur, sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne con-

nussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant, mais ils ignoroient la perfection du labourage : et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui avoient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardens et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même sauvages et farouches, qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente qui est attachée à l'agriculture les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils ! tu régneras un jour : alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne point souffrir que les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Fénélon. Télémaque.

§ 143. 81e Tableau. — *Ossian gémissant sur le Tombeau de son Père et se rappelant ses Exploits.*

A côté d'un rocher élevé sur la montagne et sous un chêne antique, le vieux Ossian, le dernier de la race de Fingal, étoit assis sur la mousse ; sa barbe, agitée par le vent, se replioit en ondes ; triste et pensif, privé de la vue, il entendoit la voix du nord : le chagrin se ranima dans son cœur ; il commença ainsi à se plaindre et à pleurer sur les morts.

« Te voilà tombé comme un grand chêne, avec toutes tes branches autour de toi. Où es-tu, ô roi Fingal, ô mon père ? Et toi, mon fils Oscur, où es-tu ? Où est toute ta race ? Hélas ! ils reposent sous la terre : j'étends les bras, et de mes mains glacées je tâte leur tombeau ; j'entends le torrent qui gronde en roulant entre les pierres qui les couvrent. O torrent ! que viens-tu me dire ? tu m'apporte le souvenir du passé. Les enfans de Fingal étoient sur ton rivage, comme une forêt dans un terrain fertile ; ils étoient perçans, les fers de leurs lances ! celui-là étoit audacieux qui se présentoit à leur colère. Fillan le grand étoit ici ; tu étois ici, Oscur, ô mon fils ! Fingal lui-même étoit ici, puissant et fort, avec les cheveux blancs de la vieillesse : il s'affermissoit sur ses reins nerveux, et il étaloit ses larges épaules : malheur à celui qui rencontroit son bras dans la bataille ! Le fils de Morny arriva, Gaul, le plus robuste des hommes : il s'arrêta sur la montagne, semblable à un chêne ; sa voix étoit comme le son des torrens. Il cria : *Pourquoi le fils du puissant Corval veut-il régner seul ? Fingal n'est pas assez fort pour défendre son peuple, et pour en être le soutien ; je suis fort comme la tempête de l'océan, comme l'ouragan sur les montagnes : cède, fils de Corval, et fléchis devant moi.* Il descendit la montagne comme un rocher ; il retentissoit dans ses armes.

« Oscur s'avança, et s'arrêta pour l'attendre : Oscur, mon fils, vouloit rencontrer l'ennemi ; mais Fingal vint dans

sa force, et sourit aux menaces insultantes de Gaul. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre, se pressèrent dans leurs bras nerveux, et luttèrent dans la plaine. La terre étoit sillonnée par leurs talons ; le bruit de leurs os étoit semblable à celui d'un vaisseau ballotté par les vagues dans la tempête. Leur combat fut long ; ils tombèrent avec la nuit sur la plaine retentissante, comme deux chênes tombent en entrelaçant leurs branches et en ébranlant la montagne ; le robuste fils de Morny est terrassé, le vieillard est vainqueur."

" Belle, avec ses tresses d'or, son cou poli, et son sein de neige, belle comme les esprits des montagnes, quand ils effleurent dans leur course la surface d'une bruyère paisible pendant le silence de la nuit, belle comme l'arc des cieux, la jeune Minvane arrive. Fingal, dit-elle avec douceur, rends moi mon frère ; rends-moi l'espérance de ma race, la terreur de tout, excepté de Fingal. Puis-je refuser, dit le roi, ce que demande l'aimable fille des montagnes ? Emporte ton frère, ô Minvane ! plus belle que la neige du nord. Telles furent tes paroles, ô Fingal ! Hélas ! je n'entends plus les paroles de mon père : privé de la vue, je suis appuyé sur son tombeau ; j'entends le sifflement des vents dans la forêt, et je n'entends pas la voix de mes amis ; le cri du chasseur a cessé, et la voix de la guerre ne retentit plus autour de moi."

Extrait des Poésies d'Ossian.

§ 144. 82e Tableau. — *L'Epouse désespérée.*

Il est nuit ; et je suis seule, abandonnée sur la colline des orages. Le vent souffle sur la montagne ; le torrent gémit au bas de ce rocher ; aucune cabane ne m'offre un asile contre la pluie : je suis abandonnée sur la colline des orages.

Lève-toi, ô lune ; sors du sein de tes nuages ! Etoiles de la nuit, paroissez ! quelque lumière ne me guidera-t-elle pas vers le lieu où repose Shalgar, fatigué des travaux de la chasse, son arc étendu à ses côtés, et ses chiens haletans autour de lui ? Je suis obligée de m'arrêter ici seule, sur le rocher couvert de mousse qui borde ce ruisseau. J'entends les murmures du vent et des flots ; mais je n'entends pas la voix de mon amant.

Pourquoi ne viens-tu point, ô mon Shalgar ! pourquoi le fils de la colline tarde-t-il à remplir sa promesse ? Voici l'arbre, le rocher, le ruisseau murmurant. Tu m'avois promis d'être ici avant la nuit. Ah ! où est allé mon Shalgar ! pour toi, j'ai quitté la maison de mon père ; je suivois mon époux. Nos familles ont été long-temps ennemies ; mais Shalgar et moi nous ne sommes pas ennemis.

O vent, cesse un moment ! Ruisseau, suspends un instant ton murmure ! que ma voix se fasse entendre sur la bruyère ; qu'elle frappe les oreilles du chasseur que j'attends. Shalgar ! c'est moi qui t'appelle ; voici l'arbre et le rocher. Shalgar ! ô mon amant ! me voici : pourquoi tardes-tu à paroître ? Hélas ! rien ne me répond.

Enfin la lune paroît, les eaux brillent dans la vallée ; les rochers sont grisâtres sur la surface de la colline ; mais je ne le vois point sur le sommet ; ses chiens, en le devançant, ne m'annoncent point sa présence ; resterai-je donc ici solitaire et abandonnée.

Mais quels objets apercois-je couchés devant moi sur la bruyère ? Seroit-ce mon amant et mon frère ? Parlez-moi, mes amis.... Hélas ! ils ne me répondent point ? la crainte glace mon cœur.... Ah ! ils sont morts ! leurs épées sont teintes de sang. O mon frère ! mon frère ! pourquoi as-tu tué mon Shalgar ?.... Pourquoi, mon Shalgar, as-tu tué mon frère ? vous m'étiez si chers l'un et l'autre ! que dirai-je pour célébrer votre mémoire ? Tu étois beau sur la colline dans la foule de tes compagnons ; il étoit terrible dans le combat..... Parlez-moi, écoutez ma voix, enfans de ma tendresse.... Mais, hélas ! ils se taisent pour toujours ; le froid habite dans leur sein.

O vous, ombres des morts ! faites-vous entendre du haut de ce rocher, du sommet de la montagne des vents, parlez et je ne serai point effrayée.... Où êtes-vous allées vous reposer ? Dans quelle caverne de la colline vous trouverai-je ? Mais le vent ne m'apporte point de réponse ; je ne distingue point dans les orages de la colline les sons foibles de la voix des morts.

Je vais m'asseoir ici dans ma douleur ; j'attendrai le matin dans les larmes. Elevez un tombeau, ô vous, amis des morts ! mais ne le fermez pas avant que j'arrive. Je sens ma vie s'échapper de moi comme un songe. Pourquoi reste-

irois-je après mes amis ? Il vaut mieux que je repose avec eux sur le bord de ce ruisseau. Quand la nuit descendra sur la colline, quand le vent soufflera sur la bruyère, mon ombre s'assiéra sur les nuages, et déplorera la mort de mes amis. Le chasseur écoutera du fond de sa cabane ; il craindra ma voix, mais il l'aimera, parce que ma voix sera douce pour mes amis, car ils étoient chers à mon cœur.

Extrait des Poésies d'Ossian.

§ 145. 63e Tableau. — *Hymne du Soleil.*

Chœur des Incas.

Ame de l'univers ! toi qui du haut des cieux ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur, et la vie, et la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans et d'un peuple heureux qui t'adore.

Le Pontife seul.

O roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs ! Quand tu parois dans ta splendeur et que tu agites sur ta tête ton diadème étincelant, tu es l'orgueil du ciel et l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abîme de ta lumière ; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

Chœur des Vierges.

O délices du monde ! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour ! Que ton réveil est beau ! Quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! Quel charme répand ta présence ! Les compagnes de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, et tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. Oh, quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la première fois ! Elle s'en souvient, et jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un père adoré dont l'absence l'a fait languir.

Le Pontife seul.

Ame de l'univers ! sans toi le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile et glacée ; la terre, qu'un stérile amas de sable et de limon ; l'air, qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive et féconde ; l'air devint fluide et subtil, les ondes souples et mobiles, la terre fertile et vivante ; tout s'anima, tout s'embellit ; ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance ; le feu se glisse au sein de l'onde ; l'onde divisée en vapeurs, s'exhale et se filtre dans l'air ; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante et reproduit sans cesse les fruits de cet amour sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

Chœur des Incas.

Ame de l'univers, ô Soleil ! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi ? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans ; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible et suprême, fais passer nos vœux jusqu'à lui ; il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

Le Peuple.

Ame de l'univers, père de Manco, père de nos rois, ô Soleil ! protége ton peuple, et fais prospérer tes enfans !

Marmontel. Les Incas.

§ 146. *De la Philosophie.*

La vraie philosophie est presque toute religieuse, c'est-à-dire toujours appuyée sur ses bases premières et universelles, la croyance d'un dieu et l'immortalité de l'âme immatérielle : idées mères dont les conséquences pour les esprits justes et les cœurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie ; et c'est pour cela que celle du dernier siècle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connoissances métaphysiques, comme elle est en même temps le fondement et la sanction de toutes les vérités morales,

puisque sans un dieu il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomènes physiques, puisque leur première cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendans, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les anciens, et parmi les modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de Fénélon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejètent les athées, conduit à la nôtre que rejètent les incrédules, et c'est ce qui fait que les philosophes du siècle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servi de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine, et c'est parce que celle-ci a des bornes, que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal : elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans la nature. Car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut, en désirant de tout connoître ; et l'on sait que ce grand et beau désir a été dans les sages de tous les temps le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce désir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci ; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connoissances spéculatives ; et les illusions qui ont dû s'y mêler, sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carrière, hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnoissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille, qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des argumens dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies ; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jusqu'au philosophisme de ce siècle, qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

M. de la Harpe.

§ 147. *Que la Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la Raison*

De tous les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, et qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle, il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce et juge sur les qualités et les propriétés de chaque chose ; il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité, pour passer et s'élever à une autre ; enfin par elle il met dans ses connoissances et dans ses raisonnemens un ordre et une suite, qui y répandent la lumière et la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font bien mieux sentir toute la force et toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science qui aide et qui conduit l'esprit dans toutes ses opérations.

En effet, il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés ; mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties et dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, et des affaires qu'ils traitent. Il y a presque partout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses, et c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste ; ceux

qui prennent le mauvais parti sont ceux qui ont l'esprit faux ; et c'est la première et la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, et de le rendre aussi exact qu'il le peut être ; et c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences ; et on devroit se servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. . . . Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour s'occuper à de si petits objets Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient ; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Ce soin et cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre partout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se paient des plus mauvaises raisons, et qui veulent en payer les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans l'excès et dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent et n'entendent point, et qui s'arrêtent à leurs sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile, des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur et dans quelque faute de jugement ; de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt à se corriger. . . .

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément et obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du temps de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur âme toutes sortes de discours et de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures et non entendues ; et raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent. La vanité et la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer ; et l'on aime mieux parler et décider au hasard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorance et d'erreurs, et cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste et si conforme à leur condition naturelle : je me trompe et je n'en sais rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui ayant assez de lumières pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures et incertaines, et voulant, par une autre sorte de vanité, témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner ; et sur ce mauvais principe, ils mettent en doute les vérités les plus constantes et la religion même. C'est la source du pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient et décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité, avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses

très-fausses, et elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines; mais dans les uns et dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, et reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'art de penser, j'en ajouterai une de l'abbé Fleury.

Tout le monde, dit-il dans son *Traité des Etudes*, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires et dans toute la conduite de la vie: mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusqu'aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusqu'aux moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils désirent. Il faut s'enrichir: donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci et cela, et ainsi du reste. Mais, que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis? Mais est-il avantageux d'être riche? c'est ce qu'on ne cherche point.... Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin et commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, et une vérité si claire qu'ils ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, et ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine et dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur et constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure, par de tels principes, l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens et les faux raisonnemens, si communs dans les discours et dans la conduite des hommes. Et c'est ce que fait la philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sais bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, et qui ne peut être un pur effet du travail: mais l'art et le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire et du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, et ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette manière de penser et d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la philosophie.

Rollin.

§ 148. *Que la Philosophie sert à orner l'Esprit d'une infinité de Connoissances curieuses.*

Il est étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, et environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention et de sa curiosité, ni à se considérer lui-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le roi, comme un étranger pour qui tout ce qui se passe seroit indifférent, et qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce et montre son auteur; mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds et à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre et des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, et de nous tirer de cette léthargie qui déshonore l'humanité, et qui nous rabaisse en quelque sorte au-dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, et non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, et nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier et approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers, comme un grand tableau dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grâce et sa beauté, mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symétrie, quelle proportion tout y

est placé; avec quelle égalité cet ordre général et particulier s'observe et se maintient; et par là elle nous fait reconnoître l'intelligence et la main invisible qui règle tout.

La philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, et le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, et qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible et plus parfaite que dans le reste des créatures.

Rollin.

§ 149. *Première Vue générale de la Nature.*

La nature est le système des lois établies par le créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout; la nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage. Bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. Le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde : les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur et les molécules organiques sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la nature? Elle pourroit tout, si elle pouvoit anéantir et créer : mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer, sont les attributs de la Toute-Puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et, dans tous ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Eternel. Cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti : la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

Quels objets ! un volume immense de matière, qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses : mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques circulent autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante.

Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent : chacune agit à chaque instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent, dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes, et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction; chaque globe a une quan-

tité différente de force d'impulsion : aussi est-il des astres fixes et des astres errans; des globes qui ne semblent êtres faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés ; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière ; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites ; des corps de lumière et des masses de ténèbres ; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée ; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent, après des siècles, se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paroissent, disparoissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois, et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événemens ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt, et qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit des mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes, qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre univers*. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînés par un mouvement rapide dans le même sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvemens dureront, le soleil brillera, et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde ; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais : car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement. Elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil ; mais elles n'ont rien de commun entre elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion ; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins allongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de plusieurs siècles : le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matières que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siecles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé. Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus réguliers, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes, choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît

encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les deux hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne, une chaleur douce et féconde anime, fait éclore les germes de la vie : des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences, distribuées dans le milieu des terres, arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens. L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre : ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient. Cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvemens célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit ; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment, au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre ; des courans qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondant et coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet des fleuves de mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles. Les vents sont ses courans, ils poussent, ils assemblent les nuages ; ils produisent les météores, et transportent, au-dessus de la surface aride des continens terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes ; ils troublent les mouvemens de la mer ; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent leurs courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes ; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient, en mugissant, se briser contre les digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions : sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul, entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé, le rend participant aux mystères divins ; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit ; c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit ; en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Buffon.

§ 150. *Invocation au Dieu de la Nature.*

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature, et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'empirée, voyez rouler sous vos pieds les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque

instant leurs mouvemens immenses, et seul régissez, dans une paix profonde, ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée! qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création: mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits, en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les natures ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme; le fer homicide n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature accablée sous le poids des fléaux, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité, et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance et d'admiration.

Buffon.

§ 151. *Seconde Vue générale de la Nature.*

Un individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'univers; cent individus, mille ne sont encore rien: les espèces sont les seuls êtres de la nature; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle, que pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps; un tout toujours vivant, toujours le même; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, et qui, par conséquent, ne fait qu'une unité dans la nature. De toutes ces unités l'espèce humaine est la première; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde ou troisième ligne; et quoique différente par la forme, par la substance et même par la vie, chacune tient sa place, subsiste par elle-même, se défend des autres, et toutes ensemble composent et représentent la nature vivante, qui se maintient et se maintiendra comme elle s'est maintenue: un jour, un siècle, un âge ne font pas partie de sa durée; le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive; mais celle des espèces étant constante, leur permanence fait la durée, et leur différence le nombre. Comptons donc les espèces, donnons-leur à chacune un droit égal à la mense de la nature; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné le moyen d'être, et de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu: nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la nature, imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque dans un beau jour de printemps nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le belier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans se chercher pour en produire d'autres, nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction et d'une nouvelle vie. Lorsque, dans la saison noire du froid et des frimas, l'on voit les natures devenir indifférentes, se fuir au lieu de se chercher, les habitans de l'air déserter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites, la terre se durcir, les plantes se sécher, les arbres dépouillés se courber, s'affaisser sous le poids de la neige et du givre; tout présente l'idée de la langueur et de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement et de destruction, ou plutôt ces images de la mort et de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles et particulières; l'homme, comme individu, juge ainsi la nature; l'être que nous avons mis à la place de l'espèce, la juge plus grandement, plus généralement, il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions, que permanence et durée, la durée d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles; le millième animal, dans l'ordre des générations, est pour lui le

même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environneroient subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, et que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit, et l'individu deviendroit l'espèce.

Eh! pourquoi nous refuserions-nous de considérer la nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect ? A la vérité, l'homme en venant au monde, arrive des ténèbres ; l'âme aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets et laisser affecter ses organes ; la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer ; d'abord il reçoit tout de la nature et ne lui rend rien ; mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine ; l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu : il représente en grande partie l'espèce humaine entière ; il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par leurs aïeux : ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée, et de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux ; les nôtres s'identifieront avec nous ; cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être : ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel ; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière ; il lit dans le passé, voit le présent, juge l'avenir ; et dans le torrent du temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'univers, il trouve l'espèce constante, la nature invariable : la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul ; les lois du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence : une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille et mille pour un qui réussit ? Qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant et se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, et ne remplissent ni plus ni moins la nature ? D'où viennent ces alternatives de mort et de vie, ces lois d'accroissement et de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule et même chose ? Elles tiennent à l'essence même de la nature, et dépendent du premier établissement de la machine du monde ; fixe dans son tout, et mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens généraux des corps célestes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la terre ; les forces pénétrantes dont ces grands corps sont animés, par lesquels ils agissent au loin et réciproquement les uns sur les autres, animent aussi chaque atome de matière, et cette propension mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres, est le premier lien des êtres, le principe de la consistance des choses, et le soutien de l'harmonie de l'univers. Les grandes combinaisons ont produit tous les petits rapports : le mouvement de la terre sur son axe, ayant partagé en jours et en nuits les espaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière et leur temps de ténèbres, la veille et le sommeil : une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens et du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit seroit perpétuelle ?

L'inclinaison de l'axe de la terre, produisant dans son mouvement annuel autour du soleil, des alternatives durables de chaleur et de froid, que nous avons appelées des saisons, tous les êtres végétans ont aussi en tout ou en partie, leur saison de vie et leur saison de mort. La chute des feuilles et des fruits, le dessèchement des herbes, la mort des insectes, dépendent en entier de cette seconde combinaison : dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue ; chaque insecte vit son âge ; et ne voyons-nous pas sous la ligne où les quatre saisons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, et la nature toujours au printemps.

La constitution particulière des animaux et des plantes est relative à la tem-

pérature générale du globe de la terre, et cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire de la distance à laquelle il se trouve de celui du soleil : à une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter; l'eau, la sève, le sang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité ; à une distance moindre, elles s'évanouirnient et se dissiperoient en vapeurs : la glace et le feu sont les élémens de la mort ; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes, répandues dans tous les corps organisés, sont relatives, et pour l'action et pour le nombre, aux molécules de lumière qui frappent toute matière et la pénètrent de leur chaleur ; partout où les rayons du soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure et se peuple d'animaux. La glace même, dès qu'elle se réduit en eau, semble se féconder ; cet élément est plus fertile que celui de la terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement et la vie : la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; et tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fond de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, et c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce des uns et des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèles à tous leurs descendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort ou consumés par le temps ; les parties brutes qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute ; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés ; d'abord repompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement et des uns et des autres ; elles constituent leur vie, et circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fond des substances vivantes est donc toujours le même ; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire par la différence des représentations : dans les siècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques et des plantes utiles, semble occuper et couvrir en entier la surface de la terre ; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles, reparoît et domine à son tour dans les temps de disette et de dépopulation. Ces variations si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la nature ; le ver-à-soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier ; que cette chenille du luxe disparoisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que l'homme et les espèces majeures dans les animaux soient affamées par les espèces infimes, la nature n'en est ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protége pas les unes aux dépens des autres, elle les soutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, et ne les voit que comme des images successives d'une seule et même empreinte, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps.

Il existe donc sur la terre, et dans l'air et dans l'eau, une quantité de matière organique que rien ne peut détruire.

L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables et permanens à jamais ; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés : dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, etc. Le Lapon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères.

Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles ; mais les variétés constantes, et qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous ; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, et moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raison inverse de l'ordre de la grandeur, et la possibilité des différences en raison du nombre dans

les produits de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a aussi, et par la même raison, plus d'espèces voisines ; l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue : que de variétés et d'espèces voisines accompagnent, suivent ou précèdent l'écureuil, le rat et les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul et sans pair à la tête de tous.

La matière brute qui compose la masse de la terre, n'est pas un limon vierge, une substance intacte et qui n'ait pas subi des altérations : tout a été remué par la force des grands et des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la nature ; le globe de la terre a été pénétré par le feu, et ensuite recouvert et travaillé par les eaux ; le sable qui en remplit le dedans est une matière vitrée ; les lits épais de glaise qui les recouvrent au-dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux, tous les métaux, ne sont encore que cette même matière vitrée dont les parties se sont réunies, pressées ou séparées selon les lois de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes, elles existent et existeroient indépendamment des animaux et des végétaux ; mais d'autres substances, en très-grand nombre, et qui paroissent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organisés. Les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes ne sont composés que de débris de coquillages et des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail et tous les madrépores, dont la variété est innombrable et la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes et les autres matières qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris et consumés. Enfin, d'autres matières, en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les souffres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, et produites par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps, et toutes les substances du règne minéral.

Les lois d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles, et former des matières homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres ; elles s'exercent également, et dans les mêmes rapports des masses et des distances ; un globule d'eau, de sable ou de métal agit sur un autre globule, comme le globe de la terre agit sur celui de la lune : et si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces lois d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies ; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure, qui dans les corps célestes ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est très-petite ou nulle. Si la lune et la terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celles d'un cylindre court, et d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la lune à celle de la terre, n'auroit aussi que très-peu varié ; mais si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus et voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entre elles, et relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé ; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoique au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, et pénétrer plus avant dans le sein de la nature : nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps ; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes, sont certainement composées de parties élémentaires semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue : nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, et savoir, à peu près, de quelle figure sont les élémens des corps ; ils partiront du principe que nous venons

d'établir, ils le prendront pour base: *Toute matière s'attire en raison inverse du carré de la distance ; et cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pourront trouver, par le calcul, la figure de ces parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher, par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, et cette figure sera celle des parties constituantes du vif-argent : si l'on trouvoit, par ces expériences, que ce métal s'attire en raison inverse du carré de la distance, il seroit démontré que ses parties constituantes sont sphériques, puisque la sphère est la seule figure qui donne cette loi, et qu'à quelque distance que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chymiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des lois assez semblables à celle de la gravitation; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces lois particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, et qu'elles n'en paroissent différentes que parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant et plus que la masse pour l'expression de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts : le fonds de toute matière est le même ; la masse et le volume, c'est-à-dire la forme, seroit aussi la même, si la figure des parties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente ; celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère d'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes sans laisser le moindre intervalle, et former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la nature que l'esprit pourroit en concevoir ; car elle a fixé les limites de la pesanteur et de la légèreté: l'or et l'air sont les deux extrêmes de toute densité ; toutes les figures admises, exécutées par la nature, sont donc comprises entre ces deux termes, et toutes celles qui auroient pu produire des substances plus pesantes ou plus légères ont été rejetées.

Au reste, lorsque je parle des figures employées par la nature, je n'entends pas qu'elles soient nécessairement, ni même exactement semblables aux figures géométriques qui existent dans notre entendement ; c'est par supposition que nous les faisons régulières, et par abstraction que nous les rendons simples. Il n'y a peut-être ni cubes exacts, ni sphères parfaites dans l'univers ; mais comme rien n'existe sans forme, et que selon la diversité des substances, les figures de leurs élémens sont différentes, il y en a nécessairement qui approchent de la sphère ou du cube, et de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées : le précis, l'absolu, l'abstrait, qui se présentent si souvent à notre esprit, ne peuvent se trouver dans le réel, parce que tout y est relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorsque j'ai parlé d'une substance qui seroit entièrement pleine, parce qu'elle seroit composée de parties cubiques ; et d'une autre substance qui ne seroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ses parties constituantes seroient sphériques, je ne l'ai dit que par comparaison, et je n'ai pas prétendu que ces substances existassent dans la réalité ; car on voit par l'existence des corps transparens, tels que le verre, qui ne laisse pas d'être dense et pesant, que la quantité de matière y est très-petite en comparaison de l'étendue des intervalles, et l'on peut démontrer que l'or, qui est la matière la plus dense, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La considération des forces de la nature est l'objet de la mécanique ration-

nelle ; celui de la mécanique sensible n'est que la combinaison de nos forces particulières, et se réduit à l'art de faire des machines ; cet art a été cultivé de tout temps, par la nécessité, et pour la commodité ; les anciens y ont excellé comme nous ; mais la mécanique rationnelle est une science née, pour ainsi dire, de nos jours ; tous les philosophes, depuis Aristote à Descartes, ont raisonné comme le peuple sur la nature du mouvement ; ils ont unanimement pris l'effet pour la cause ; ils ne connoissoient d'autres forces que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal : ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde ; pour que le projet eût été plausible et la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme cause unique, fût un effet général et constant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps : le contraire leur étoit démontré ; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos cette force n'existe pas, que dans les corps lancés, son effet ne subsiste qu'un petit temps, qu'il est bientôt détruit par les résistances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulsion, que par conséquent, bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est au contraire qu'un effet particulier et dépendant d'effets plus généraux ?

Or, un effet général est ce qu'on doit appeler une cause, car la cause réelle de cet effet général ne nous est jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, et que l'effet étant supposé général et appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conséquent le connoître autrement que par le fait ; ainsi, l'attraction, ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général et commun à toute matière, et démontré par le fait, doit être regardée comme une cause, et c'est à elle qu'il faut rapporter les autres causes particulières, et même l'impulsion, puisqu'elle est moins générale et moins constante. La difficulté ne consiste qu'à voir en quoi l'impulsion peut dépendre en effet de l'attraction : si l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on sentira bien qu'il ne peut se transmettre d'un corps à un autre que par le moyen du ressort, et l'on reconnoîtra que toutes les hypothèses que l'on a faites sur la transmission du mouvement dans les corps durs, ne sont que des jeux de notre esprit qui ne pourroient s'exécuter dans la nature : un corps parfaitement dur n'est en effet qu'un être de raison ; ni l'un ni l'autre n'existent dans la réalité, parce qu'il n'existe rien d'absolu, rien d'extrême, et que le mot et l'idée de parfait n'est jamais que l'absolu ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matière, il n'y auroit donc nulle force d'impulsion ; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée ? Lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir ? On ne comprend pas comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement ; et d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps, au contraire, sont doués de ressorts ; les expériences sur l'électricité prouvent que la force élastique appartient également à toute matière ; quand il n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre ressort que celui de cette matière électrique, il suffiroit pour la communication du mouvement, et par conséquent, c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction ; pour le voir clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer ou de toute autre matière dure ; qu'arrive-t-il lorsque nous le comprimons ? Nous forçons les parties voisines du sommet de l'angle, de fléchir, c'est-à-dire de s'écarter un peu les unes des autres ; et dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent et se rétablissent comme elles étoient auparavant ; leur adhérence, de laquelle résulte la cohésion du corps, est, comme l'on sait, un effet de leur attraction mutuelle ; lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cette adhérence, parce que, quoiqu'on écarte les parties, on ne

les éloigne pas assez les unes des autres, pour les mettre hors de leur sphère d'attraction mutuelle ; et par conséquent, dès qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet, pour ainsi dire, en liberté, s'exerce, les parties séparées se rapprochent, et le ressort se rétablit. Si au contraire, par une pression trop forte, on les écarte au point de les faire sortir de leur sphère d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de cohérence, c'est-à-dire, plus grande que celle de l'attraction mutuelle, et par conséquent, le ressort en général qui seul peut produire l'impulsion, et l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'attraction, et en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque fondées que soient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter : le peuple ne raisonnera jamais que d'après ses sensations, et le vulgaire des physiciens, d'après des préjugés : or, il faut mettre à part les uns, et renoncer aux autres, pour juger de ce que nous proposons ; peu de gens en jugeront donc, et c'est le lot de la vérité ; mais aussi très-peu de gens lui suffisent, elle se perd dans la foule, et quoique toujours auguste et majestueuse, elle est souvent obscurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je vois, que j'entends la nature (peut-être est-elle encore plus simple que ma vue) ; une seule force est la cause de tous les phénomènes de la matière brute, et cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes desquelles dépendent tous les effets des substances organisées.

Buffon.

§ 152. *Troisième Vue générale de la Nature.*

Que la nature est belle ! que son spectacle est magnifique ! que sa puissance est admirable ! Dans sa fécondité sans bornes, elle a semé les mondes dans l'espace : dans sa simplicité sublime, elle ne leur a imposé qu'une loi.

Les rapports, et par conséquent les destinées de tout ce qui existe, découlent de cette force unique et irrésistible que le temps ne peut altérer, et qui décroissant par distance, mais s'accroissant avec les masses, en pénètre toutes les profondeurs, en régit tous les élémens. Les corps immenses et innombrables qui circulent dans les cieux, les matières brutes qui composent la planète que nous habitons, les fluides qui l'arrosent, l'échauffent, l'environnent ou l'éclairent, les substances organisées qui la revêtent, les êtres vivans ou sensibles qui la peuplent, ne montrent aucune forme, aucune qualité, aucune modification, aucun attribut, aucun mouvement, qui ne dérive de ce grand acte du pouvoir souverain et créateur.

L'étude de la nature n'est que l'étude des lois secondaires qui émanent de la grande loi fondamentale.

Les animaux, par leurs organes, par leurs sens, par leur mobilité, par leurs affections, par la succession de leurs développemens, offrent bien plus que tous les autres produits de la création, les diverses applications de cette loi suprême, les différens résultats de ce principe immuable.

Parmi ces êtres animés, deux classes très-nombreuses, dont la première a reçu les airs pour son domaine, et dont les eaux sont le partage de la seconde, peuvent, par le contraste apparent de leurs habitudes, et par les analogies secrètes qui lient leurs mouvemens, nous dévoiler peut-être plus que toutes les autres, quelques faces de cet ensemble de relations merveilleuses et nécessaires qui dérivent de la première des lois dictées par la nature. Comparons donc l'une à l'autre ; plaçons leurs principaux traits dans un même tableau, et qu'elle soit l'objet d'une troisième vue de cette nature dont la contemplation a tant de charmes et fait naître de si utiles vérités.

Dans toutes les classes d'animaux, il est une habitude principale qui influe sur toutes les autres, les produit, les modifie, on les régit de manière que chacun des actes particuliers de l'espèce, présente l'empreinte de cet attribut général et prédominant qui distingue la classe. La manière de se mouvoir est le plus souvent cette habitude dominatrice à laquelle les autres sont liées et soumises. Nous le voyons évidemment dans la classe des oiseaux, et dans celle des poissons, que nous allons comparer l'une à l'autre, pour mieux juger de leurs propriétés, et surtout pour mieux connoître les facultés distinctives [illegible] habitans des rivières et des mers.

Digitized by Google

contre lesquelles l'animal agit obliquement, le poussent dans une diagonale qui est la véritable direction qu'il désire de recevoir.

On pourroit dire que les oiseaux nagent dans l'air, et que les poissons volent dans l'eau.

L'atmosphère est la mer des premiers : la mer est l'atmosphère des seconds. Mais les poissons jouissent bien plus de leur domaine que les oiseaux. Ceux de ces derniers dont le vol est le plus hardi, les aigles et les frégates, ne s'élèvent que rarement dans les hautes régions aériennes ; ils ne parviennent jamais jusqu'aux dernières limites de ces régions éthérées, où un fluide trop rare ne pourroit pas suffire à leur respiration, et où une température trop froide leur donneroit bientôt l'engourdissement et la mort. Le besoin de la nourriture, du repos et d'un asile les ramène sans cesse vers la terre.

Les poissons parcourent perpétuellement, et traversent dans tous les sens l'immensité de l'océan, dont le fluide, presque également dense et également échauffé à toutes les hauteurs, ne leur oppose d'obstacle ni par sa rareté, ni par sa température. Ils en pénètrent tous les abîmes, ils en sillonnent toute la surface : et trouvant leur nourriture dans une grande partie de l'espace qui sépare les profondeurs des mers, des couches aériennes qui reposent sur les eaux, si la nécessité de suspendre tous leurs efforts et de se livrer à un calme parfait les entraîne jusqu'au fond des vallées soumarines, leurs rapports avec la lumière les ramènent fréquemment vers les eaux supérieures qu'un soleil bienfaisant inonde de ses rayons.

Les vents réguliers favorisent, retardent, arrêtent ou dirigent vers les nouveaux points, les voyages des oiseaux ; les courans réguliers des eaux accélèrent, diminuent, suspendent ou détournent les courses si variées et si souvent renouvelées des habitans des mers.

Les oiseaux que leur vol puissant a fait nommer *grands voiliers*, et qu'il faudroit plutôt nommer *grands rameurs*, résistent seuls aux grands mouvemens de l'atmosphère, bravent les orages, et surmontent les autans déchaînés : les poissons que leurs larges nageoires, leur grande queue, leurs muscles vigoureux, doivent faire appeler *nageurs* ou *rameurs par excellence*, luttent seuls contre les flots soulevés, opposent leur force à celle des tempêtes, et poursuivent leur route audacieuse au-travers de ces tourmentes horribles qui bouleversent, pour ainsi dire, la masse entière des eaux.

Les oiseaux foibles ou mal armés tremblent devant le bec redoutable ou la serre cruelle des tyrans de l'air : les poissons dénués d'armes, ou de grandeur, ou de puissance, fuient devant les dents sanglantes des squales et des autres animaux de leur classe, qui infestent les rivières ou les mers.

Auprès de la surface de la terre, au-dessus de laquelle s'élève un domaine aérien, l'oiseau reçoit souvent la mort des armes du chasseur, ou la trouve dans les piéges que tout son instinct ne peut parvenir à éviter.

Au plus haut de son empire aquatique, le poisson périt retenu par un hameçon trompeur, ou enveloppé dans les filets que le pêcheur a tendus.

Le besoin de trouver l'aliment le plus convenable, ou le désir d'échapper à la poursuite d'un ennemi dangereux, déterminent les voyages irréguliers des oiseaux.

La nécessité de se dérober à la vue ou à l'odorat des féroces géants des mers, ou celle d'apaiser une faim plus cruelle encore, produisent les mouvemens irréguliers des poissons.

Lorsque la saison rigoureuse commence de régner dans les zones tempérées, et particulièrement dans les portions de ces zones les moins éloignées du cercle polaire, les oiseaux recommencent leurs voyages réguliers et périodiques. Ils ne peuvent plus rester sur une terre que le froid envahit, où la surface des eaux se durcit en croûte glacée, où les insectes meurent ou se cachent, où les champs sont dénués de moissons et les arbres de fruits ; ils partent, ils vont chercher vers les tropiques un séjour plus doux et plus heureux. Ils suivent la direction des méridiens : ils parcourent par conséquent la longueur des grands continens. Ils se réunissent en troupes nombreuses ; et mâles, femelles, jeunes ou vieux, tous rassemblés sans distinction ni de sexe ni d'âge, désertent l'empire des frimas pour aller vers celui du soleil, jusqu'au moment ou la chaleur revenue dans leur patrie, les y ramène dans le même ordre et par la même route.

La diversité des saisons ne paroît pas

produire dans la température des diverses parties de l'océan, des changemens assez grands pour obliger les poissons à se livrer chaque année à des migrations régulières : mais le besoin de se reproduire, qu'ils ne satisfont qu'auprès des rivages, les contraint, toutes les fois que le printemps est de retour, à quitter la haute mer pour s'approcher des côtes. Ils ne nagent pas alors dans le sens des méridiens, mais par une suite de la position des continens au milieu du grand océan, ils tâchent de suivre presque toujours une des parallèles du globe, pour parvenir plus facilement et plus promptement à la terre dont les bords doivent recevoir ou leurs œufs ou leur laite. Les femelles arrivent les premières, comme plus pressées de déposer un fardeau plus pesant ; les mâles accourent ensuite. Ils suivent le plus souvent ces mêmes parallèles, lorsqu'ils se rencontrent les uns et les autres dans les fleuves et dans les grandes rivières, ou lorsqu'ils s'abandonnent à leurs courans pour regagner le séjour des tempêtes, parce que, à l'exception du Mississipi, de quelques rivières de la terre ferme d'Amérique, du Rhône, du Nil, du Boristhène, du Don, du Volga, du Sinde, de l'Ava, de la rivière du Cambose, etc., les fleuves coulent d'orient en occident, ou d'occident en orient.

Les oiseaux sont d'autant plus nombreux qu'ils fréquentent des continens plus vastes : les poissons sont d'autant plus multipliés qu'ils habitent auprès des rivages plus étendus.

Il n'est donc pas surprenant que de même qu'il y a plus d'oiseaux dans l'hémisphère boréal que dans l'austral, à cause de la plus grande quantité de terre que présente la première de ces deux moitiés du globe, il y ait aussi beaucoup plus de poissons dans cet hémisphère du nord, parce que si les habitans de l'océan ont un séjour plus vaste dans l'hémisphère austral, dont les mers sont très-étendues, et les continens ou les îles très-peu nombreux, il y a peu de rivages où ils puissent aller déposer la laite ou les œufs destinés à leur multiplication. L'espace n'y manque pas aux individus, mais les côtes y manquent aux espèces.

Si l'on admet avec plusieurs naturalistes, qu'à une époque plus ou moins reculée les eaux de la mer, plus élevées que de nos jours, couvroient une partie des continens actuels, de manière à les diviser en une très-grande quantité d'îles, sans diminuer cependant beaucoup la totalité de leur surface, il faudra supposer, d'après les observations que nous venons de présenter, que lors de cette séparation des continens en plusieurs parties isolées, par les eaux de l'océan, il y avoit beaucoup moins d'oiseaux qu'à présent, ainsi qu'on peut s'en convaincre avec facilité, et que néanmoins il y avoit beaucoup plus de poissons qu'aujourd'hui, parce que toutes les divisions opérées par la mer dans les terres, augmentoient nécessairement le nombre des rivages propres à recevoir les germes de leur reproduction.

Mais, remontons plus avant dans le cours du temps. Croyons pour un moment, avec plusieurs géologues, que dans les premiers âges de notre planète, le globe a été entièrement recouvert par les eaux de l'océan.

Alors, les oiseaux n'existoient pas encore.

Alors, aucune partie de la surface de notre planète ne présentoit de l'eau douce séparée de l'eau salée : tout étoit océan.

Mais cet océan étoit désert ; mais cette mer universelle n'étoit encore que l'empire de la mort, ou plutôt du néant. Comment les germes des poissons, qui ne peuvent éclore qu'auprès des côtes, se seroient-ils en effet développés dans un océan sans rivage ?

Bientôt les sommets des plus hautes montagnes dominèrent au-dessus des eaux, et quelques côtes parurent : elles furent entourées de bas-fonds ; les poissons naquirent, ils se multiplièrent ; mais leur nombre, limité par des rivages très-circonscrits, étoit bien éloigné de celui auquel ils sont parvenus, à mesure que les siècles se sont succédé, et que les contours des continens ou des îles sont devenus plus grands.

A cette époque cependant, les poissons que la nature a relégués depuis dans des mers particulières, les pélagiens, les littoraux, ceux que nous voyons chaque année remonter dans les fleuves, ceux qui ne quittent jamais l'eau douce des lacs et des rivières, les grandes espèces qui se nourrissent de proie, les petits ou les foibles qui se contentent des débris des corps organisés qu'ils trouvent dans la fange, vivoient, pour ainsi dire, mêlés et confondus dans cet océan encore presque sans bornes, qui baignoit quelques chaînes des pics élevés. Où il n'y avoit pas

de diversité d'habitation, il ne pouvoit y avoir de différence de séjour ; où il n'y avoit pas de limites véritablement déterminées, il ne pouvoit pas y avoir d'espèce reléguée, ni d'espace interdit.

Lors donc qu'une catastrophe terrible donnoit la mort à une grande quantité de ces animaux, ceux que nous appelons aujourd'hui *marins*, et ceux que nous nommons *fluviatiles*, périssoient ensemble, et gissoient entassés sans distinction sur le même fond de l'océan.

Seroit-ce à cette époque de submersion presque universelle* qu'il faudroit rapporter les bouleversemens sous lesquels ont succombé les poissons que l'on découvre de temps en temps enfouis à des profondeurs plus ou moins considérables, recouverts par des couches de diverse nature, pressés quelquefois sous des débris volcaniques, et qui forment ces amas remarquables, ces réunions extraordinaires, où les chetodons et d'autres espèces des mers équinoxiales des deux Indes ont laissé leurs empreintes ou leurs dépouilles au milieu de celles des habitans des mers tempérées et du voisinage du cercle polaire, et où les restes et les traits des fluviatiles paroissent confondus avec ceux des pélagiens.

Si l'on devoit admettre cette idée, on pourroit assurer que depuis le moment où les hautes moutages et les pics élevés étoient les seules portions de la surface sèche du globe qui ne fussent pas inondées, plusieurs espèces dont on trouve l'image ou les parties solides dans ces aggrégations de poissons de mer et de poissons d'eau douce, n'ont été modifiées dans aucun de leurs organes essentiels, ni même altérées dans aucune de leurs formes les plus délicates, et ce seroit un fait bien important pour le véritable naturaliste.

A mesure que les eaux de la mer, en se retirant, ont laissé à découvert de plus grandes portions des continens et des îles, que de nouveaux rivages ont paru, et que des grèves plus doucement inclinées les ont environnés, les phoques, les tortues marines, les crocodiles se sont multipliés sur ces bords favorables à leur reproduction, à leurs besoins, à leurs habitudes.

Alors les premiers oiseaux ont pu animer l'atmosphère. Ils ont trouvé sur la terre, déjà abandonnée par les eaux, l'asile nécessaire à leur repos, à leur nidification, à leurs pontes, à leur incubation, à l'éducation de leurs petits ; et ces premiers oiseaux* ont dû être ceux que nous avons nommés *oiseaux d'eau* et *latirèmes*, et qui pourvus d'ailes puissantes, de larges pieds palmés, d'armes assez fortes pour saisir les poissons, et d'organes propres à les assimiler à leur substance, ne se nourrissent que des habitans des mers, peuvent voler très-haut au-dessus de la surface de l'océan, se précipiter avec facilité sur leur proie, l'enlever au plus haut des airs, nager à d'immenses distances de la rive, lutter avec constance contre les vents déchaînés, et braver les vagues soulevées. Alors les albatros, les frégates, les pélicans, les cormorans, les mauves ont commencé d'exercer, sur les poissons, leur empire redoutable. Leur apparition a dû être bientôt suivie de celle des oiseaux de rivage, parce que sur les côtes abandonnées par les eaux de la mer, il a pu se former aisément des marais, des amas d'eau stagnantes, des savanes à demi noyées.

Cependant, les vapeurs se condensoient contre les montagnes élevées, retomboient en pluies, se précipitoient en torrens, se répandoient en ruisseaux, couloient en rivières et parvenoient jusqu'à la mer. Dès ce moment, la séparation des poissons pélagiens, des littoraux, de ceux qui remontent dans les fleuves, et de ceux qui vivent constamment dans l'eau douce des lacs et des rivières, a pu se faire, et les distribuer en quatre grandes tribus très-analogues à celles que l'on connoît maintenant.

Les ours marins, les tapirs, les cochons, les hippopotames, les rhinocéros, les éléphans, et les autres quadrupèdes qui aiment les rivages, qui recherchent les eaux

---

* Tous ces bouleversemens ont pu avoir lieu à l'époque du déluge, mais la submersion a été universelle, puisque, selon les livres saints, l'eau s'éleva au-dessus des plus hautes montagnes. O philosophie moderne ! que de vains systèmes, pour expliquer ce qui peut s'expliquer en un seul mot.

L'Editeur.

* Autre chimère de la philosophie moderne : tous les oiseaux, selon les livres saints, ont été créés le même jour.

L'Editeur.

qui ont besoin de se vautrer dans la fange ou de se baigner dans l'onde, se sont répandus à cette époque vers tous les rivages, et leur apparition a dû précéder celles des autres mammifères et des oiseaux qui, craignant l'humidité, redoutant les flots de la mer ainsi que le courant des rivières, désirant la sécheresse, liés par tous les rapports de l'organisation avec une chaleur très-vive, ne se nourrissent d'ailleurs ni de poissons, ni de mollusques, ni de vers, ni d'aucun animal qui vive dans l'océan, ou se plaise dans les rivières, ou pullule dans les marais. Elle est donc antérieure à l'arrivée de l'homme, qui n'a pris le sceptre de la terre que lorsque son domaine, déjà paré de toutes les productions de la puissance créatrice, a été digne de lui.

Lors donc qu'on écartera l'idée de toutes les causes générales ou particulières qui ont pu bouleverser la surface de la terre depuis l'abaissement de la mer au-dessous des premiers pics, on reconnoîtra que les fragmens et les empreintes le plus anciennement et le plus profondément enfouis sous les couches terrestres ou soumarines sont ceux des poissons, des cétacées, des lamentins, des dugons et des morses, ensuite viennent ceux de ces morses, de ces dugons, de ces lamentins, de ces cétacées, de ces poissons et des phoques, des tortues de mer, des crocodiles, des oiseaux palmipèdes et des oiseaux latirèmes; on placera au troisième rang ceux de tous les animaux que nous venons de nommer, et des oiseaux de rivage; on mettra au quatrième ceux de ces mêmes animaux, des oiseaux de rivages, des ours marins, des tapirs, des cochons, des hippopotames, des rhinocéros, des éléphans; et enfin on pourroit trouver les images ou les débris de tous les animaux et de l'homme qui les a domptés par son intelligence.

Cependant, si au lieu d'admettre l'hypothèse d'après laquelle nous venons de raisonner, l'on préfère de croire que la mer a parcouru successivement les différentes parties du globe, laissant les unes à découvert, pendant qu'elle envahissoit les autres, il faudra nécessairement avoir recours à une catastrophe presque générale, qui, agissant sur des points de la surface de notre planète diamétralement opposés, entraînant hors de leurs habitations ordinaires les poissons pélagiens, les littoraux, les fluviatiles, les cétacées, les lamentins, les phoques, les ours marins, les hippopotames, les éléphans, et plusieurs autres animaux terrestres, les arrachant à toutes les parties du globe, les réunissant, les mêlant, les confondant, les soumettant au même sort, les a entassés dans les mêmes cavités, recouverts des mêmes débris, écrasés sous les mêmes masses, et immolés du même coup.

Au reste, c'est au naturaliste entièrement consacré à l'étude de la théorie de la terre, qu'il appartient principalement de rechercher les causes auxquelles on devra rapporter les résultats que nous venons d'indiquer.

Les zoologistes lui présentent les faits qu'ils ont pu recueillir dans l'observation des organes des animaux, et des habitudes qui en découlent; ils lui exposent les conséquences que l'on doit tirer de ces formes, de ces mœurs, de ces analogies, de la nature des habitations, du gissement des débris, de la séparation ou du mélange des espèces, de l'altération ou de la conservation de leurs traits principaux, du changement ou de la constance de leur manière de vivre, de la température du climat qu'elles préfèrent aujourd'hui, de la chaleur des eaux hors lesquelles on ne les trouve plus.

Nous tâchons de découvrir les inscriptions et les médailles relatives aux différens âges de notre planète; c'est aux géologues à écrire l'histoire de ses révolutions.

M. de la Cepède.

L'abondance des objets dont nous avons à traiter dans cet ouvrage, ne nous permettant pas d'entrer dans le détail des différentes parties de l'univers, nous exhortons le lecteur à relire les N°s. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 *et* 21 *du paragraphe* 5 *de la Ire. partie du tome I. ainsi que les paragraphes* 6, 11, 12, 13, 14, 15 *et* 16 *du même livre. Nous ne dirons rien du règne minéral, qui a peu de rapport au plan de cet ouvrage, et nous ajouterons peu de choses sur le règne végétal: Mais nous nous étendrons avec d'autant plus de satisfaction sur le règne animal, que les morceaux que nous mettrons sous les yeux du lecteur seront plus dignes de son attention par la beauté et la magie du style.*

§ 153. *Description des Plantes.*

Une plante parfaite est composée de

racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits (car on appelle *fruit* en botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la semence). En général on connoît tout cela, du moins assez pour entendre le mot; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen, c'est la *fructification*, c'est-à-dire la *fleur* et le *fruit*. Commençons par la fleur qui vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage; c'est par elle qu'elle la perpétue, et c'est aussi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins sujette aux variations.

Prenons un lis. Avant qu'il s'ouvre, on voit à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir; et quand il est tout à fait ouvert, on voit son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segmens. Cette partie enveloppante et colorée qui est blanche dans le lis, s'appelle *corolle*, et non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale.

La corolle du lis n'est que d'une seule pièce, comme il est facile à voir. Quand elle se fane et tombe, elle tombe en six pièces bien séparées, qui s'appellent des *pétales*. Ainsi la corolle du lis est composée de six pétales. Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une seule pièce, comme par exemple dans le liseron, appelé clochette des champs, elle s'appelleroit *monopétale*. Revenons au lis.

Dans la corolle, on trouve précisément au milieu une espèce de petite colonne attachée tout au fond, et qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, prise dans son entier, s'appelle le *pistil*; prise dans ses parties elle se divise en trois, 1°. sa base renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle le *germe*; 2°. un filet posé sur le germe. Ce filet s'appelle *style*; 3°. le style est couronné par une espece de chapiteau avec trois échancrures. Le chapiteau s'appelle *stigmate*. Voilà en quoi consiste le pistil et ses trois parties.

Entre le pistil et la corolle, on trouve six autres corps très-distincts, qui s'appellent les étamines. Chaque étamine est composée de deux parties, savoir, une plus mince, par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, et qui s'appelle le filet. Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet, et qui s'appelle *anthère*. Chaque anthère est une boîte qui s'ouvre quand elle est mûre, et verse une poussière jaune très-odorante dont nous parlerons dans la suite. Cette poussière jusqu'ici n'a pas de nom François; chez les botanistes on l'appelle le *pollen*, mot qui signifie poussière.

Voilà l'analyse grossière des parties de la fleur. A mesure que la corolle se fane et tombe, le germe grossit et devient une capsule triangulaire allongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *péricarde*.

Ces parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons, que se déterminent les diverses familles du règne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur se lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle, et cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, déterminent toute la famille des liliacées. Et dans toute cette même famille, qui est très-nombreuse, les racines sont toutes des ognons ou *bulbes* plus ou moins marqués et variés, quant à leur figure ou composition. L'ognon du lis est composé d'écailles en recouvrement; dans l'Asphodèle, c'est une liasse de navets alongés; dans le safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre; dans le Colchique, à côté l'un de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le lis, que j'ai choisi à cause de la grandeur de sa fleur et de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir, le *calice*. Ce calice est cette partie verte et divisée communément en cinq folioles, qui soutient et embrasse par le bas la corolle, et qui l'enveloppe tout entière avant son épanouissement, comme on peut le remarquer dans la rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs,

Digitized by Google

manque à la plupart des liliacées, comme la tulipe, la jacinthe, le narcisse, la tubéreuse, etc., et même l'ognon, le poireau, l'ail, qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroissent fort différentes au premier coup d'œil. On verra encore que dans toute cette famille les tiges sont simples et peu rameuses, les feuilles entières et jamais découpées ; observations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur et du fruit, par celle des autres parties de la plante. Si on suit ces détails avec quelque attention, et qu'on se les rende familiers par des observations fréquentes, on sera en état de déterminer par l'inspection attentive et suivie d'une plante, si elle est ou non de la famille des liliacées, et cela sans savoir le nom de la plante. On voit que ce n'est plus ici un simple travail de mémoire, mais une étude d'observations et de faits, vraiment digne d'un naturaliste.

J. J. Rousseau.

§ 154. *Continuation du même Sujet.*

Quand les premiers rayons du printemps auront éclairé nos progrès en nous montrant dans les jardins les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les jonquilles et les muguets, d'autres fleurs arrêteront nos regards, et nous demanderont un nouvel examen. Telles seront les giroflées ou violiers ; telles les juliennes ou girardes. Tant que nous les trouverons doubles, ne nous attachons pas à leur examen ; elles seront défigurées, ou si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des montres ainsi mutilés ; car si la partie la plus brillante, savoir, la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties les plus essentielles qui disparoissent dans cet éclat.

Prenons donc une giroflée simple, et procédons à l'analyse de sa fleur. Nous y trouverons d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir, le calice. Ce calice est de quatre pièces, qu'il faut bien appeler feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de nom propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pièces de la corolle. Ces quatre pièces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux : c'est-à-dire, deux folioles opposées l'une à l'autre, égales entre elles, plus petites ; et les deux autres, aussi égales entre elles et opposées, plus grandes, et surtout par le bas où leur arrondissement fait en dehors une bosse assez sensible.

Dans ce calice on trouvera une corolle composée de quatre pétales dont je laisse à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractère. Chacun de ces pétales est attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite et pâle qu'on appelle l'*onglet*, et déborde le calice par une partie plus large et plus colorée, qu'on appelle la *lame*.

Au centre de la corolle est un pistil allongé, cylindrique ou à peu près, terminé par un style très-court, lequel est terminé lui-même par un stigmate oblong, *bifide*, c'est-à-dire partagé en deux parties qui se réfléchissent de part et d'autre.

Si on examine avec soin la position respective du calice et de la corolle, on verra que chaque pétale, au lieu de correspondre exactement à chaque foliole du calice, est posé au contraire entre les deux ; de sorte qu'il répond à l'ouverture qui les sépare, et cette position alternative a lieu dans toutes les espèces de fleurs qui ont un nombre égal de pétales à la corolle, et de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. On les trouvera dans la giroflée au nombre de six, comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entre elles, ou alternativement inégales ; car on en verra seulement deux en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent, et qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Entrons dans le détail de leur structure et de leur position. Si nous y regardons bien, nous trouverons que la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, et pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou, pour parler en termes de botanique, plus gibbeuses et les deux autres plus applaties, est la courbure de ces deux étamines. Si on recherche pourquoi ces deux étamines sont ainsi recourbées, et par conséquent raccourcies, on trouvera une petite glande implantée sur le réceptacle entre l'étamine et le germe, et c'est cette glande qui éloignant l'étamine et la forçant à prendre le contour, la raccourcit nécessairement. Il y a encore sur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines ; mais, ne leur faisant point faire de contour, elles ne les rac-

courcissent pas, parce que ces glandes ne sont pas, comme les deux premières, en dedans, c'est-à-dire, entre l'étamine et le germe; mais en dehors, c'est-à-dire entre la paire d'étamines et le calice. Ainsi ces quatre étamines, soutenues et dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui sont recourbées et semblent plus longues parce qu'elles sont plus droites. Ces quatre glandes se trouvent, ou du moins leurs vestiges, plus ou moins visiblement dans presque toutes les fleurs crucifères, et dans quelques-unes bien plus distinctes que dans la giroflée. Si l'on demande pourquoi ces glandes, je répondrai qu'elles sont un des instrumens destinés à unir le règne végétal au règne animal, et à le faire circuler l'un dans l'autre.

Pour achever l'histoire de la giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé sa fleur, mais il faut attendre que la corolle se flétrisse et tombe, ce qu'elle fait assez promptement, et remarquer alors ce que devient le pistil, composé comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarde, du style et du stigmate. L'ovaire s'allonge beaucoup et s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espèce de gousse plate appelée *silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre, et séparées par une cloison fort mince appelée le *médiastin*.

Quand la semence est tout à fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, et restent attachées au stigmate par leur partie supérieure.

Alors on voit des graines plates et circulaires posées sur les deux faces du médiastin, et si l'on regarde avec soin comment elles y tiennent, on trouve que c'est par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite et à gauche aux sutures du médiastin, c'est-à-dire, à ses deux bords par lesquels il étoit comme cousu avec les valvules avant leur séparation.

Tel est le caractère essentiel de la nombreuse famille des crucifères, ou fleurs en croix.

J. J. Rousseau.

§ 155. *Continuation du même Sujet.*

Le caractère des pois est un des plus curieux que puisse offrir la botanique. Toutes les fleurs se divisent généralement en régulières et irrégulières. Les premières sont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, et aboutiroient ainsi par leurs extrémités extérieures à la circonférence du cercle. Cette uniformité fait qu'en présentant à l'œil les fleurs de cette espèce, il n'y distingue ni dessus ni dessous, ni droite ni gauche, telles sont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup d'œil on voit qu'une fleur de pois est irrégulière, qu'on y distingue aisément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas, et qu'on connoit fort bien, en présentant la fleur vis-à-vis de l'œil, si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. Ainsi, toutes les fois qu'examinant une fleur irrégulière, on parle du haut et du bas, c'est en la plaçant dans sa situation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille sont d'une construction fort particulière, non-seulement il faut avoir plusieurs fleurs de pois et les disséquer successivement, pour observer toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même suivre le progrès de la fructification depuis la première floraison jusqu'à la maturité du fruit.

On trouve d'abord un calice *monophylle*, c'est-à-dire d'une seule pièce, terminé en cinq pointes bien distinctes, dont deux un peu plus larges sont en haut, et les trois plus étroites en bas. Ce calice est recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le soutient, lequel pédicule est très-délié, très-mobile, en sorte que la fleur suit aisément le courant de l'air et présente ordinairement son dos au vent et à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte en le déchirant délicatement, de manière que le reste de la fleur demeure entier, et alors on voit clairement que la corolle est polypétale.

Sa première pièce est un grand et large pétale qui couvre les autres et occupe la partie supérieure de la corolle, à cause de quoi ce grand pétale a pris le nom de *pavillon*. On l'appelle aussi l'*étendard*. Il faudroit se boucher les yeux et l'esprit, pour ne pas voir que ce pétale est là comme un parapluie, pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon, comme on a fait le calice, on remarquera qu'il est emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pièces latérales, de manière que sa situation ne puisse être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laisse à découvert ces deux pièces latérales auxquelles il étoit adhérent par les oreillettes ; ces pièces s'appellent les *ailes*. On trouvera en les détachant, qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort. Aussi, les ailes ne sont guères moins utiles pour garantir les côtés de la fleur, que le pavillon pour la couvrir.

Les ailes ôtées laissent voir la dernière pièce de la corolle, pièce qui couvre et défend le centre de la fleur, et l'enveloppe, surtout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus et les côtés. Cette dernière pièce, qu'à cause de sa forme on appelle la *nacelle*, est comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri de l'atteinte de l'air et de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, qu'on le tire doucement par-dessous en le pinçant légèrement par la quille, c'est-à-dire par la prise mince qu'il présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise, et de déceler le mystère qu'il cache, on ne pourra, en l'apercevant, s'abstenir de faire un cri de surprise et d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle est construit de cette manière. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien distincts entoure l'ovaire, c'est-à-dire l'embryon de la gousse. Ces dix filets sont autant d'étamines qui se réunissent par le bas autour du germe et se terminent par le haut en autant d'anthères jaunes, dont la poussière va féconder le stigmate qui termine le pistil, et qui quoique jaune aussi par la poussière fécondante qui s'y attache, se distingue aisément des étamines par sa figure et par sa grosseur. Ainsi, ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une dernière cuirasse pour la préserver des injures du dehors.

Si on y regarde de bien près, on trouvera que ces dix étamines ne font par leur base un seul corps qu'en apparence. Car, dans la partie supérieure de ce cylindre il y a une pièce ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui à mesure que la fleur se fane et que le fruit grossit, se détache et laisse une ouverture en dessus, par laquelle ce fruit grossissant peut s'étendre en entr'ouvrant et écartant de plus en plus le cylindre, qui sans cela le comprimant et l'étranglant tout autour l'empêcheroit de grossir et de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, on ne verra pas cette étamine détachée du cylindre ; mais, qu'on passe un camion dans deux petits trous qu'on trouvera près du réceptacle, à la base de cette étamine, et bientôt on verra l'étamine avec son anthère suivre l'épingle, et se détacher des neuf autres, qui continueront toujours de faire ensemble un seul corps jusqu'à ce qu'elles se flétrissent et dessèchent, quand le germe fécondé devient gousse et qu'il n'a plus besoin d'elles.

Cette gousse dans laquelle l'ovaire se change en mûrissant, se distingue de la *silique* des crucifères, en ce que dans la silique les graines sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la gousse elles ne sont attachées que d'un côté, c'est-à-dire à une seulement des deux sutures, tenant alternativement à la vérité aux deux valvules qui la composent, mais toujours du même côté. On saisira parfaitement cette différence, si l'on ouvre en même temps la gousse d'un pois et la silique d'une giroflée, ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines restent attachées par leurs ligamens à leurs sutures et à leurs valvules.

Si je me suis bien fait entendre, on comprendra quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embryon du pois à maturité, et le garantir surtout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le suprême ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire ; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux, comme la plupart des légumineuses. L'appareil de la fructification du pois est, en diverses proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *papilionacées*, parce qu'on a cru y voir quelque chose de sem-

blable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un *pavillon*, deux *ailes*, une *nacelle*, ce qui fait ordinairement quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle se divise dans sa longueur en deux pièces presque adhérentes par la quille, et ces fleurs là ont réellement cinq pétales. D'autres, comme le trèfle des prés, ont toutes leurs parties attachés en une seule pièce, et quoique papilionacées ne laissent pas d'être monopétales.

Les papilionacées ou légumineuses sont une des familles des plantes les plus nombreuses et les plus utiles. On y trouve les fèves, les genets, les lozernes, sainfoins, lentilles, vesces, gerses, les haricots, dont le caractère est d'avoir la nacelle contournée en spirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement acacia, et qui n'est pas le véritable acacia ; l'indigo, la réglisse en sont aussi.

J. J. Rousseau.

§ 156. *Les Arbres Fruitiers.*

Il ne faut pas donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'est une étude de pure curiosité, et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers. L'homme a dénatnré beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage ; en cela il n'est point à blâmer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que, quand dans les œuvres de ses mains il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire son semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à peu près dans le même cas par la greffe ; on aura beau planter des pepins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que de sauvageons. Ainsi, pour connoître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caractères botaniques qui les distinguent, et c'est par l'étude attentive de ces caractères, aussi bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y a, par exemple, qu'une seule espèce de poire sous mille noms divers, par lesquels la forme et la saveur de leurs fruits les a fait distinguer en autant de prétendues espèces, qui ne sont au fond que des variétés. Bien plus, la poire et la pomme ne sont que des espèces du même genre, et leur unique différence bien caractéristique, est que le pédicule de la pomme entre dans un enfoncement du fruit, et celui de la poire tient à un prolongement du fruit un peu allongé. De même, toutes les sortes de cerises, guignes, griotes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce ; toutes les prunes ne sont qu'une espèce de prunes ; le genre de la prune contient trois espèces principales, savoir, la prune proprement dite, la cerise et l'abricot qui n'est aussi qu'une espèce de prune. Ainsi, quand le savant Linnæus, divisant les genres par les espèces, a dénommé la *prune* prune, la prune cerise, et la prune abricot, les ignorans se sont moqués de lui ; mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse, dont le caractère est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux ; toutes leurs fleurs sont polypétales et à cinq communément. Voici les principaux caractères génériques.

Le genre de la poire, qui comprend aussi la pomme et le coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice ; une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infère, c'est-à-dire au-dessous de la corolle ; cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, etc.

Le genre de la prune, qui comprend l'abricot, la cerise et le laurier-cerise. Calice, corolle et anthères à peu près comme la poire. Mais le germe est supère, c'est-à dire dans la corolle, et il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu, contenant un noyau, etc.

Le genre de l'amende, qui comprend aussi la pêche. Presque comme la prune,

si ce n'est que le germe est velu, et que le fruit, mou dans la pêche, sec dans l'amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, etc.

J. J. Rousseau.

§ 157. *Des Insectes.*

L'histoire des insectes est un vaste, et je puis dire, un immense pays qu'on peut parcourir dans différentes vues. La partie à laquelle on sera plus généralement sensible, c'est celle qui embrasse tout ce qui a rapport au génie, aux mœurs, pour ainsi dire, aux industries de tant de petits animaux. J'ai observé, autant que j'ai pu, leurs différentes façons de vivre, comment ils se procurent les alimens convenables, les ruses dont plusieurs usent pour se saisir de ceux qui doivent être leur proie, les précautions que d'autres prennent pour se mettre en sûreté contre leurs ennemis, leur prévoyance pour se défendre contre les injures de l'air, leurs soins pour se perpétuer, le choix des endroits où ils déposent leurs œufs, tant afin qu'ils n'y courent aucuns risques, qu'afin que les petits qui en écloront trouvent à portée une nourriture propre dès l'instant de leur naissance; le soin que d'autres ont de nourrir eux-mêmes leurs petits, de les élever. C'est sur tout cela, ce me semble, qu'on ne sauroit rassembler trop d'observations. Ceux même à qui une araignée paroît le plus hideuse, aimeront à apprendre qu'il y en a une espèce qui renferme ses œufs dans une petite boîte de soie qu'elle porte toujours avec elle; que lorsque les petits sont nés, ils montent sur le corps de leur mère, qu'ils s'y arrangent les uns auprès des autres, qu'ils s'y tiennent cramponnés lorsqu'elle court avec le plus de vitesse. On sera touché du soin qu'ont les abeilles et certaines guêpes, de porter plusieurs fois, chaque jour, la becquée à leurs petits, comme le font les oiseaux. Que d'autres déposent leurs œufs dans des cellules qu'elles construisent de terre; qu'elles les y renferment avec la provision d'aliment qui leur est nécessaire jusqu'à leur accroissement parfait. Des insectes naissent avec une peau tendre et délicate, que l'air dessécheroit, et qui ne résisteroit pas aux frottemens qu'elle seroit exposée à essuyer. La nature leur a appris à se faire de véritables habits. Les uns se les font de laine, les autres de soie, d'autres de feuilles d'arbres, et d'autres de différentes autres matières; les uns les savent allonger et élargir dans le besoin; les autres savent s'en faire de neufs quand les leurs sont devenus trop courts et trop étroits. Un insecte, c'est le formicaleo, est obligé de vivre de proie; quoiqu'il ne puisse marcher qu'à reculons, la ruse lui donne ce que les autres obtiennent au moyen d'une meilleure disposition de leurs jambes. Il sait se faire un trou, en manière de trémie ou d'entonnoir, dans un sable roulant; il se poste à l'affût au fond de ce trou, ayant les deux cornes toujours ouvertes, et prêtes à saisir les insectes qui y tombent pour avoir imprudemment marché sur les bords d'un précipice toujours prêt à s'ébouler. De pareils traits paroîtroient admirables à qui sait le moins admirer.

Réaumur. Ier. Mémoire sur les Insectes.

§ 158. *Continuation du même Sujet.*

La prodigieuse variété des formes des insectes de différentes classes et de différens genres, offre un grand spectacle à qui sait le considérer: quelle variété dans la figure de leurs corps, dans le nombre des jambes, dans leur arrangement, dans la figure et la structure des ailes, dont les unes sont des espèces de gazes, et dont les autres sont couvertes de poussière, de figures régulières et arrangées comme des tuiles, d'autres ailes ont des étuis dans lesquels elles se tiennent le plus souvent pliées avec art.

Mais combien de merveilles nous sont cachées, et le sont pour toujours! Que nous en découvririons, si nous pouvions voir distinctement tout l'artifice de la structure intérieure de leur corps! Un sauvage né et élevé dans les plus épaisses forêts du nord, qui se trouveroit tout d'un coup transporté devant un de nos superbes palais, concevroit de grandes idées des hommes qui ont élevé de tels édifices. Mais il auroit bien d'autres idées de l'industrie des hommes de ce nouveau pays, s'il parvenoit à voir tout ce que renferme l'intérieur de ces palais, et à prendre quelque connoissance de tous les différens arts auxquels sont dus les commodités et les ornemens qui y sont rassemblés. Nous sommes dans le cas du sauvage, à qui il ne seroit presque permis que de contempler les dehors de nos édifices; les merveilles prodiguées dans la construction in-

térieure des insectes nous échappent. Nous ne laissons pourtant pas d'y voir bien des mécaniques surprenantes, et qui doivent exciter ceux qui étudient les insectes, à pousser plus loin leurs recherches. On a découvert que les chenilles ont un cœur ou une suite de cœurs, qui règne d'un bout à l'autre de leur dos : on a découvert que la plupart des anneaux dont leur corps est composé, ont deux ouvertures ou deux bouches destinées à respirer l'air. Des animaux un peu plus grands, les écrevisses, nous ont appris que la nature en a fait dans lesquels il se forme chaque année un nouvel estomac, dont la première fonction est de digérer l'ancien. Quelle admirable organisation ne supposent pas ces changemens de formes qui se font dans la plupart des insectes, pendant le cours de leur vie, dans ceux qui après avoir vécu et crû sous la forme de chenilles, prennent celle de crisalide; et enfin celle de papillon ! Sans changer de forme, les chenilles et quantité d'autres insectes changent plusieurs fois de peau : ce sont des opérations moins frappantes que les autres, qui pourtant supposent une belle mécanique, et qui paroissent fort singulières à ceux qui remarquent combien les dépouilles que les insectes quittent alors sont complètes ; il n'est aucune de leurs parties extérieures dont l'enveloppe ne s'y trouve.

Ainsi, ces insectes, qu'on avoit regardés autrefois comme des animaux imparfaits, et à qui on en donnoit le nom, bien examinés, font voir qu'il entre dans la composition de leur corps, plus de parties que dans celle du corps des animaux dont nous avons la plus haute idée. Un grand nombre de ces parties nous sont cachées par leur petitesse, et les usages de celles qui sont à la portée de nos yeux seuls, ou de nos yeux aidés du secours d'une loupe, sont souvent difficiles à reconnoître. Comment reconnoîtrions-nous tous leurs usages, puisque malgré les dissections sans nombre qui ont été faites des cadavres humains, nous ne savons pas à quoi servent plusieurs parties de notre corps, quoique de grosseur considérable ! Il y a pourtant dans l'intérieur des insectes, quantité de parties qu'une dextérité médiocre et un peu d'habitude à les chercher, font aisément découvrir ; tels sont souvent les intestins, l'estomac. Nous ferons même voir que plusieurs ont ce viscère muni de dents de formes différentes et différemment disposées. On trouve aisément leurs poumons singuliers, ou les trachées qui les composent ; on y reconnoît la différence des sexes ; on voit bien des singularités sur la structure de leurs bouches, sur celle de leurs trompes. Quand quelques-unes des parties dont nous venons de parler, nous ont offert des particularités remarquables, nous les avons décrites et fait dessiner.

On ne se lasse point d'apprendre des faits du genre de ceux que nous venons d'indiquer ; ceux qu'on a appris mettent sur la voie d'en découvrir de nouveaux ; les promenades qu'on ne destine qu'au délassement, en deviennent plus agréables et plus amusantes ; elles instruisent. Alors, des yeux devenus curieux, et attentifs à observer, y voient ce qui échappe aux autres; tout se trouve animé pour eux; les arbres, les plantes, les feuilles, les fleurs ne sont plus simplement des fleurs, des feuilles, des plantes, des arbres, ce sont autant de pays habités : les insectes qui sont dessus, et qui, lorsqu'on n'étoit pas familiarisé avec eux, paroissoient à craindre, ou au moins dégoûtans, offrent alors un spectacle qui s'attire de l'attention ; quand on se rappelle quelques-unes de leurs industries, on les voit avec plaisir, on s'arrête à considérer leurs formes singulières. On s'arrête volontiers à considérer une chenille, un ver, quand on sait quels insectes ailés ils doivent être un jour ; on examine avec plus de plaisir une mouche, un papillon, quand on connoît et qu'on se rappelle les formes sous lesquelles ils ont vécu : on ne voit pas simplement le ver et la chenille, la mouche et le papillon, on voit en même temps les formes que les uns doivent prendre, et celles par lesquelles les autres ont passé.

Le même. Ibid.

§ 159. *Continuation du même Sujet.*

Un désir qu'on ne sauroit assez louer, celui de donner de grandes idées de l'auteur de l'Univers, de faire mieux voir l'étendue de sa providence, a conduit à bien des jugemens précipités, et à bien de faux raisonnemens, ceux qui ont voulu nous assigner les causes finales des faits et des observations que leur avoient fournis les insectes, qu'ils n'avoient considérés qu'en passant. Dès que nous ouvrons les yeux, tout nous prouve sa sagesse ; elle a sans doute agi pour une fin,

et pour la plus noble de toutes les fins. Mais pouvons-nous nous promettre de découvrir les différentes fins qu'elle s'est proposées dans la construction de chacun de ses ouvrages ; et dans l'arrangement de chacune de ses parties, ses fins particulières, s'il est permis de parler ainsi, de celles de l'être qui voit tout sous un seul et même point de vue ? On a pourtant cru les appercevoir partout, et rien n'est plus ordinaire aux auteurs qui ont parlé des insectes, que de nous vouloir indiquer des causes finales qu'ils eussent reconnues n'être pas vraies, s'ils eussent pris la peine de rassembler plus d'observations, et de les comparer ensemble. Une chenille se renferme dans une coque, d'où elle doit sortir papillon; on a loué la providence de ce qu'elle avoit appris à se faire des coques épaisses et solides à ces insectes, lorsqu'ils y devoient rester renfermés plusieurs mois, surtout pendant tous ceux de l'hiver ; et de ce qu'elle n'avoit appris à d'autres qu'à se faire des coques minces, parce qu'ils ne doivent les habiter que pendant deux à trois semaines, et cela dans une saison assez douce. Mais des observations plus suivies eussent appris qu'il y a des Insectes qui passent neuf à dix mois, et tout l'hiver dans des coques minces, pendant que d'autres s'en fabriquent d'extrêmement solides pour n'y demeurer que quinze à vingt jours d'été : qu'il y a plus ; tel insecte ne reste que quelques semaines en été sous une enveloppe pareille à celle sous laquelle un autre insecte de la même espèce passe tout l'hiver. La variété des couleurs des chenilles est assurément admirable, mais on a voulu nous faire admirer, par rapport au choix des couleurs propres à chacune, ce qui ne l'étoit pas. On a dit que la providence, pour pourvoir à leur conservation, de crainte que les oiseaux ne les eussent bientôt détruites, leur avoit donné à chacune la couleur des feuilles, des tiges, des plantes et des arbres sur lesquels elles vivent. Il n'est pourtant guères d'arbres, guères de plantes qui n'eussent détrompé de cette idée, si l'on se fût donné la patience d'examiner les chenilles qui les habitent ; sur la même plante on eût trouvé un grand nombre d'espèces de couleurs tout à fait différentes. Il y a assurément des causes finales particulières qui nous sont connues, mais peut-être y en a-t-il moins que nous ne croyons, ou au moins ne les connoissons-nous pas dans toute leur étendue. Que l'œil ait été fait pour voir, la bouche pour recevoir les alimens, les dents pour les broyer, l'estomac pour les digérer, nous n'en saurions douter. Que les ailes aient été données en commun des insectes pour voler, nous n'en saurions douter encore. Cependant, ce n'est pas uniquement pour voler qu'elles leur ont été données ; il y a même des papillons auxquels elles n'ont point du tout été accordées pour voler. Il y en a qui les ont très-grandes et très-belles, plus grandes que les ailes de ceux qui volent le plus, et qui ne s'avisent pas une seule fois dans leur vie de s'en servir au seul usage pour lequel nous nous imaginons qu'elles sont faites ; ils ne semblent pas savoir qu'ils ont des ailes. De vouloir que l'auteur de la nature ne les leur ait données presque que pour la simple parure, comme quelqu'un veut qu'il n'ait donné au grillon taupe des ailes que pour la même fin, c'est assurément avoir des idées trop petites de la sagesse suprême. Il y a un insecte qui a des jambes placées comme celles de tant d'autes insectes, formées de la même manière et dans des proportions semblables, qui cependant ne marche presque jamais que sur le dos, où il n'a point de jambes : tant qu'il marche ses jambes sont en l'air, et celles de ses parties qui sont les plus éloignées du plan sur lequel il avance. Tout ce que nous voulons conclure, c'est que nous devons être extrêmement retenus sur l'explication des fins que s'est proposées celui dont les secrets sont impénétrables ; que nous louons souvent mal une sagesse qui est si fort au-dessus de nos éloges. Décrivons le plus exactement qu'il nous est possible ses productions, c'est la manière de la louer qui nous convient le mieux.

Le même. Ibid.

§ 160. *Les Abeilles.*

Nos observateurs admirent, à l'envi, l'intelligence et les talens des abeilles : elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner. Il faut savoir observer pour s'en appercevoir : mais une ruche est une république, où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables. Athènes n'étoit pas mieux conduite, ni mieux poli-

cée : plus on observe ce panier de mouches, et plus on en découvre de merveilles : un fonds de gouvernement inaltérable et toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, un ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, etc. Je ne finirois point, si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, et tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage et qu'on raisonne moins. Y a-t-il en effet rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, et que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime.

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnemens et les exclamations ; qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés et leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, etc., tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un naturaliste : mais, c'est la morale, c'est la théologie des insectes que je ne puis entendre prêcher ; ce sont les merveilles que les observateurs y mettent, et sur lesquelles ensuite ils se récrient, comme si elles y étoient en effet, qu'il faut examiner ; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connoissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, et que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble : celles qui ne forment que de petites troupes, en ont moins que celles qui sont en grand nombre ; et les abeilles qui, de toutes, sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit ou de génie n'est qu'un résultat purement mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est compliqué que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus ? Ne sait-on pas que tout rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paroît une harmonie, dès que nous en ignorons les causes, et que, de la supposition de cette apparence à celle de l'intelligence, il n'y a qu'un pas : les hommes aiment mieux admirer qu'approfondir ?

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe et la plupart des animaux ; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins, en un mot, de qualités relatives aux nôtres. Dès lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie : cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence ; car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique, ordonné par la nature, et indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement.

La nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même, sans chercher encore à nous surprendre, en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas, et que nous y mettons ? Le créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, et croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité ? ce seroit, s'il pouvoit l'être, la façon de le rabaisser. Lequel, en effet, a de l'Être-Suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui cherche, et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'une scarabée ?

Il y a, parmi certains animaux, une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, et qui par conséquent approche bien davantage de l'intelligence, et du dessein que la société des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique. Les éléphans, les castors, les singes, et plusieurs autres espèces d'animaux, se cherchent, se rassemblent, vont par

troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent, et se soumettent à des allures communes : si nous ne troublions pas si souvent ces sociétés, et que nous pussions les observer aussi facilement que celles des mouches, nous y verrions, sans doute, bien d'autres merveilles, qui cependant ne seroient que des rapports et des convenances physiques.

Dirai-je encore un mot ? Ces cellules des abeilles, ces exagones tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paroît, et qu'elle est en effet dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes. Les cristaux et plusieurs autres pierres, quelques sels, etc. prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont exagones, parce que chaque écaille, croissant en même temps, se fait obstacle, et tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible, dans un espace donné : on voit ces mêmes exagones dans le second estomac des animaux ruminans ; on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, etc. Chaque abeille cherchant à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné, il est donc nécessaire aussi, puisque le corps de l'abeille est cylindrique, que leurs cellules soient exagones, par la même raison des obstacles réciproques.

On donne plus d'esprit aux mouches, dont les ouvrages sont les plus réguliers. Les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les guêpes, que les frêlons, etc., qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières et plus irrégulières que celles des abeilles. On ne veut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre et de la figure, et nullement de l'intelligence de ces petites bêtes ; plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également, et qui s'opposent de même ; plus il y a par conséquent de contraintes mécaniques, de régularités forcées, et de perfection apparente, dans leurs productions. Enfin, cette abondante récolte de cire et de miel dans les ruches, prouve-t-elle l'intelligence des abeilles ? Non, sans doute ; car l'intelligence les porteroit à en ramasser à peu près autant qu'elles ont besoin, et à s'épargner la peine de tout le reste, surtout après la triste expérience que ce travail est en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop ; qu'enfin cette abondance est la seule cause de la guerre qu'on leur fait, et la source de la désolation et du trouble de leur société. Il est si vrai que ce n'est que par un sentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler, pour ainsi dire, autant que l'on veut : tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne cessent d'en tirer le miel et la cire ; elles ne discontinuent leur travail, et ne finissent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramasser. On a imaginé de les transporter, et de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs : alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramasser, à entasser, jusqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton soient épuisées ou flétries ; et si on les porte dans un autre qui soit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amasser. Ce n'est donc point du produit de leur intelligence, c'est des effets de leur stupidité que nous profitons.

Buffon.

§ 161. *Les Poissons.*

Nous allons avoir sous les yeux les êtres les plus dignes de l'attention du physicien. Que l'imagination, éclairée par le flambeau de la science, rassemble en effet tous les produits organisés de la puissance créatrice ; qu'elle les réunisse suivant l'ordre de leur ressemblance ; qu'elle en compose cet ensemble si vaste, dans lequel, depuis l'homme jusqu'à la plante la plus voisine de la matière brute, toutes les diversités de formes, tous les degrés de composition, toutes les combinaisons de force, toutes les nuances de la vie se succèdent dans un si grand nombre de directions différentes et par des décroissemens si insensibles. C'est vers le milieu de ce système merveilleux d'innombrables dégradations que se trouvent réunies les différentes familles de poissons ; elles sont les liens remarquables par lesquels les animaux les plus parfaits ne forment

qu'on tout avec ces légions si moltipliées d'insectes, de vers et d'autres animaux peu composés, et avec ces tribus non moins nombreuses de végétaux plus simples encore. Elles participent de l'organisation, des propriétés, des facultés de tous ; elles sont comme le centre où aboutissent tous les rayons de la sphère qui compose la nature vivante ; et montrent, avec tout ce qui les entoure, des rapports plus marqués, plus distincts, plus éclatans, parce qu'elles en sont plus rapprochées, elles reçoivent et réfléchissent plus fortement vers le génie qui observe, cette vive lumière que la comparaison seule fait jaillir, et sans laquelle les objets seroient pour l'intelligence la plus active comme s'ils n'existoient pas.

Au sommet de cet assemblage admirable est placé l'homme, le chef-d'œuvre de la nature. Si la philosophie, toujours empressée de l'examiner et de le connoître, cherche les rapports les plus propres à éclairer l'objet de sa constante prédilection, où devra-t-elle aller les étudier, sinon dans les êtres qui présentent assez de ressemblances et assez de différences pour faire naître, sur un grand nombre de points, des comparaisons utiles ? On ne peut comparer, ni ce qui est semblable en tout, ni ce qui diffère en tout ; c'est donc lorsque la somme des ressemblances est égale à celle des différences, que l'examen des rapports est le plus fécond en vérités. C'est donc vers le centre de cet ensemble d'espèces organisées, et dont l'espèce humaine occupe le faîte, qu'il faut chercher les êtres avec lesquels on peut les comparer avec le plus d'avantages ; et c'est vers ce même centre que sont groupés les êtres sensibles qui habitent les eaux.

Mais de cette hauteur d'où nous venons de considérer l'ordre dans lequel la nature elle-même a, pour ainsi dire, distribué tous les êtres auxquels elle a accordé la vie, portons-nous un instant nos regards vers le grand et heureux produit de l'intelligence humaine, jetons-nous les yeux sur l'homme réuni en société, cherchons-nous à connoître les nouveaux rapports que cet état de la plus noble des espèces lui donne avec les êtres vivans qui l'environnent, voulons-nous savoir ce que l'art, qui n'est que la nature réagissant sur elle-même par la force du génie de son plus bel ouvrage, peut introduire de nouveau dans les relations qui lient l'homme civilisé avec tous les animaux ? nous ne trouverons aucune classe de ces êtres vivans plus digne de nos soins et de notre examen que celle des poissons. Diversité de familles, grand nombre d'espèces, prodigieuse fécondité des individus, facile multiplication sous tous les climats, utilité variée de toutes les parties, dans quelle classe rencontrerions-nous et tous ces titres à l'attention, et une nourriture plus abondante pour l'homme, et une ressource moins destructive des autres ressources, et une matière plus réclamée par l'industrie, et des préparations plus répandues par le commerce ? Quels sont les animaux dont la recherche peut employer tant de bras utiles, accoutumer de si bonne heure à braver la violence des tempêtes, produire tant d'habiles et d'intrépides navigateurs, et créer ainsi pour une grande nation les élémens de sa force pendant la guerre, et de la prospérité pendant la paix.

M. de la Cepède.

§ 162. *Fécondité, Beauté et longue Vie des Poissons.*

Deux fluides sont les seuls dans le sein desquels il ait été permis aux êtres organisés de vivre, de croître et de se reproduire ; celui qui compose l'atmosphère, et celui qui remplit les mers et les rivières. Les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles ne peuvent conserver leur vie que par le moyen du premier ; le second est nécessaire à tous les genres de poissons. Mais il y a bien plus d'analogie, bien plus de rapports conservateurs entre l'eau et les poissons, qu'entre l'air et les oiseaux ou les quadrupèdes. Et voilà pourquoi, indépendamment de toute autre cause, les poissons sont de tous les animaux à sang rouge ceux qui présentent dans leurs espèces le plus grand nombre d'individus, dans leurs couleurs l'éclat le plus vif, et dans leur vie la plus longue durée.

Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des principaux habitans des eaux : aussi l'ancienne mythologie grecque, peut-être plus éclairée qu'on ne l'a pensé sur le principe de ses inventions, a-t-elle placé au milieu des eaux le berceau de la déesse des amours, et représenté Vénus sortant du sein des ondes au milieu de poissons resplendissans d'or et d'azur qu'elle lui avoit consacrés. Et

que l'on ne soit pas étonné de cette allégorie instructive autant que gracieuse : il paroît que les anciens Grecs avoient observé les poissons beaucoup plus qu'ils n'avoient étudié les autres animaux ; ils les connoissoient mieux ; ils les préféroient, pour leur table, même à la plupart des oiseaux les plus recherchés. Ils ont transmis cet examen de choix, cette connoissance particulière, et cette sorte de prédilection, non-seulement aux Grecs modernes qui les ont conservés long-temps, mais encore aux Romains chez lesquels on les remarquoit lors même que la servitude la plus dure, la corruption la plus vile, et le luxe le plus insensé pesoient sur la tête dégradée du peuple qui avoit conquis le monde ; ils devoient les avoir reçus des antiques nations de l'orient, parmi lesquelles ils subsistent encore : la proximité de plusieurs côtes et la nature des mers qui baignoient leurs rivages les leur auroient d'ailleurs inspirés ; et on diroit que ces goûts, plus liés qu'on ne le croiroit avec les progrès de la civilisation, n'ont entièrement disparu en Europe et en Asie que dans ces contrées malheureuses où les hordes barbares de sauvages chasseurs sortis des forêts septentrionales purent dompter par le nombre, en même temps que par la force, les habitudes, les idées et les affections des vaincus.

Mais en contemplant tout l'espace occupé par ce fluide au milieu duquel se meuvent les poissons, quelle étendue nos regards n'ont-ils pas à parcourir ? Quelle immensité, depuis l'équateur jusqu'aux deux pôles de la terre, depuis la surface de l'océan jusqu'à ses plus grandes profondeurs ! et indépendamment des vastes mers, combien de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de fontaines, et d'un autre côté, de lacs, de marais, d'étangs, de viviers, de mares même qui renferment une quantité plus ou moins considérable de poissons. Tous ces lacs, tous ces fleuves, toutes ces rivières, réunis à l'antique océan, comme autant de parties d'un même tout, présentent autour du globe une surface bien plus étendue que les continens qu'ils arrosent, et déjà bien plus connue que ces mêmes continens dont l'intérieur n'a répondu à la voix d'aucun observateur, pendant que les vaisseaux conduits par le génie et le courage, ont sillonné toutes les plaines des mers non envahies par les glaces polaires.

De tous les animaux à sang rouge, le poissons sont donc ceux dont le domain est le moins circonscrit. Mais que cett immensité, bien loin d'effrayer notr imagination, l'anime et l'encourage. E qui peut le mieux élever nos pensées vivifier notre intelligence, rendre le géni attentif, et le tenir dans cette sorte de con templation religieuse si propre à l'intuitio de la vérité, que le spectacle si grand e si varié que présente le système des in nombrables habitations des poissons D'un côté, des mers sans bornes, et im mobiles dans un calme profond ; de l'au tre, les ondes livrées à toutes les agita tions des courans et des marées ; ici, le rayons ardens du soleil réfléchis sou toutes les couleurs par les eaux enflam mées des mers équatoriales ; là, de brumes épaisses reposant silencieusemen sur des monts de glace flottans au milie des longues nuits hyperboréennes : tan tôt la mer tranquille, doublant le nom bre des étoiles pendant des nuits plu douces et sous un ciel plus serein ; tantô des nuages amoncelés, précédés par d noires ténèbres, précipités par la tem pête, et lançant leurs foudres redoublé contre les énormes montagnes d'eau sou levées par les vents : plus loin, et su les continens, des torrens furieux rou lant de cataractes en cataractes ; ou l'ea limpide d'une rivière argentée, amené mollement le long d'un rivage fleuri vers un lac paisible que la lune éclair de sa lumière blanchâtre. Sur les mers grandeur, puissance, beauté sublime tout annonce la nature créatrice, tou la montre, manifestant sa gloire et s magnificence ; sur les bords enchan teurs des lacs et des rivières, la natur créée se fait sentir avec ses charmes le plus doux ; l'âme s'émeut ; l'espéranc l'échauffe, le souvenir l'anime par d tendres regrets, et la livre à cette affec tion si touchante, toujours si favorabl aux heureuses inspirations. Ah ! a milieu de ce que le sentiment a de plu puissant, et de ce que le génie peut dé couvrir de plus grand et de plus sublime comment n'être pas pénétré de cett force intérieure, de cet ardent amour d la science, que les obstacles, les distance et les temps accroissent au lieu de le di minuer.

M. de la Cepède.

§ 163. *Belles Couleurs des Poissons.*

Dans toutes les plages où une quantit

de lumière plus abondante pourra pénétrer dans le sein des eaux, les poissons se montreront parés d'un plus grand nombre de riches nuances. Et en effet, ceux qui resplendissent comme les métaux les plus polis, ou les gemmes les plus précieuses, se trouvent particulièrement dans ces mers renfermées entre les deux tropiques, et dont la surface est si fréquemment inondée des rayons d'un soleil régnant sans nuage au-dessus de ces contrées équatoriales, et pouvant, sans contrainte, y remplir l'atmosphère de sa vive splendeur. On les rencontre aussi, ces poissons décorés avec tant de magnificence, au milieu de ces mers polaires où des montagnes de glace, et des neiges éternelles durcies par le froid, réfléchissent, multiplient par des milliers de surfaces, et rendent éblouissante la lumière que la lune et les aurores boréales répandent pendant les longues nuits des zones glaciales, et celle qu'y verse le soleil pendant les longs jours de ces plages hyperboréennes.

Si ces poissons qui habitent au milieu ou au-dessous des masses congelées, mais fréquemment illuminées et resplendissantes, l'emportent par la variété et la beauté de leurs couleurs sur ceux des zones tempérées, ils cèdent cependant en richesse de parure à ceux qui vivent dans les eaux échauffées de la zone torride. Dans ce pays, dont l'atmosphère est brûlante, la chaleur ne doit-elle pas donner une nouvelle activité à la lumière, accroître la force attractive de ce fluide, faciliter ses combinaisons avec la matière des écailles, et donner ainsi naissance à des nuances bien plus éclatantes et bien plus diversifiées ? Aussi, dans ces climats où tout porte l'empreinte de la puissance solaire, voit-on quelques espèces de poissons montrer jusques sur la portion découverte de la membrane de leurs tranchées, des élémens d'écailles luisantes, une sorte de poussière argentée.

Mais ce n'est qu'au milieu des ondes douces ou salées, que les poissons peuvent présenter leur décoration élégante ou superbe. Ce n'est qu'au milieu du fluide le plus analogue à leur nature, que jouissant de toutes leurs facultés, ils animent leurs couleurs par tous les mouvemens intérieurs que leurs ressorts peuvent produire. Ce n'est qu'au milieu de l'eau qu'indépendamment du vernis huileux et transparent élaboré dans leurs organes, leurs nuances sont embellies par un second vernis que forment les couches de liquides au-travers desquelles on les aperçoit.

Lorsque ces animaux sont hors du fluide, leurs forces diminuent, leur vie s'affoiblit, leurs mouvemens se ralentissent, leurs couleurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche, les écailles n'étant plus ramollies par cette substance huileuse, ni humectées par l'eau, s'altèrent ; les vaisseaux destinés à les réparer s'obstruent, et les nuances dues aux écailles et au corps même de l'animal, changent et souvent disparoissent, sans qu'aucune nouvelle teinte indique la place qu'elles occupoient.

Pendant que le poisson jouit, au milieu du fluide qu'il préfère, de toute l'activité dont il peut être doué, ses teintes offrent aussi quelquefois des changemens fréquens et rapides, soit dans leurs nuances, soit dans leur ton, soit dans l'espace sur lequel elles sont étendues. Des mouvemens violens, des sentimens plus ou moins puissans, tels que la crainte ou la colère, des sensations soudaines de froid ou de chaud, peuvent faire naître ces alternatives de couleur, très-analogues à celles que nous avons remarquées dans le caméléon ainsi que dans plusieurs autres animaux ; mais il est aisé de voir que ces changemens ne peuvent avoir lieu que dans les teintes produites, en tout ou en partie, par le sang et les autres liquides susceptibles d'être pressés ou ralentis dans leurs cours.

M. de la Cepède.

§ 164. *Facilité avec laquelle les Poissons se meuvent en tout Sens.*

C'est principalement à leur queue que les poissons doivent la faculté de se mouvoir dans tous les sens ; c'est cette partie de leur corps, qui, selon qu'elle est plus ou moins longue, plus ou moins libre, plus ou moins animée par des muscles puissans, pousse en avant avec plus ou moins de force le corps entier de l'animal. Que l'on regarde un poisson s'élancer au milieu de l'eau, on le verra frapper vivement ce fluide, en portant rapidement sa queue à droite et à gauche. Cette partie, qui se meut sur la portion postérieure du corps comme sur un pivot, rencontre obliquement les couches latérales du fluide contre lesquelles elle agit ; elle laisse d'ailleurs si peu d'intervalle entre les coups qu'elle donne d'un

côté et d'un autre, que l'effet de ses impulsionss uccessives équivaut à celui de deux actions simultanées ; et dès lors, il n'est aucun physicien qui ne voie que le corps, pressé entre les deux réactions obliques de l'eau, doit s'échapper par la diagonale de ces deux forces, qui se confond avec la direction du corps et de la tête du poisson. Il est évident que plus la queue est aplatie par les côtés, plus elle tend à écarter l'eau par une grande surface, et plus elle est repoussée avec vivacité, plus elle contraint l'animal de s'avancer avec promptitude ; voilà pourquoi plus la nageoire qui termine la queue, et qui est placée verticalement, présente une grande étendue, et plus elle accroît la puissance d'un levier qu'elle allonge et dont elle augmente les points de contact.

C'est en se servant avec adresse de cet organe puissant, en variant l'action de cette queue presque toujours si mobile, en accroissant sa vitesse par toutes leurs forces, ou en tempérant sa rapidité, en la portant d'un côté plus vivement que d'un autre, en la repliant jusque vers la tête, et en la débandant ensuite comme un ressort violent, surtout lorsqu ils nagent en partie au-dessus de la surface de l'eau, que les poissons accélèrent, retardent leurs mouvemens, changent leur direction, se tournent, se retournent, se précipitent, s'élèvent, s'élancent au-dessus du liquide auquel ils appartiennent, franchissent de hautes cataractes et sautent jusqu'à plusieurs mètres de hauteur.

La queue de ces animaux, cet instrument redoutable d'attaque ou de défense, est donc aussi non-seulement le premier gouvernail, mais encore la principale rame des poissons ; ils en aident l'action par leurs nageoires pectorales. Ces dernières nageoires, s'étendant ou se resserrant à mesure que les rayons qui les soutiennent s'écartent ou se rapprochent, pouvant d'ailleurs êtres mues sous différentes inclinaisons et avec des vitesses très-inégales, servent aux poissons non-seulement pour hâter leur mouvement progressif, mais encore pour le modifier, pour tourner à droite ou à gauche, et même pour aller en arrière lorsqu'elles se déploient en repoussant l'eau antérieure, et qu'elles se replient au contraire en frappant l'eau opposée à cette dernière. En tout, le jeu et l'effet de ces nageoires pectorales sont très-semblables à ceux des pieds palmés des oies, des canards et des a[u]tres oiseaux d'eau ; et il en est de mên[e] de ceux des nageoires inférieures, do[nt] l'action est cependant ordinaireme[nt] moins grande que celle des nageoir[es] pectorales, parce qu'elles présentent pre[s]que toujours une surface moins étend[ue].

M. de la Cépède.

§ 165. *Combats des Poissons.*

Le fluide dans lequel les poissons sc[nt] plongés, peut non-seulement les prés[er]ver de cette sensation douloureuse q[ue] l'on a nommée soif, qui provient de la s[é]cheresse de la bouche et du canal alime[n]taire, et qui par conséquent ne doit j[a]mais exister au milieu des eaux, mais e[n]core entretenir leur vie, réparer le[urs] pertes, accroître leur substance, et voilà liés, par de nouveaux rappor[ts] avec les végétaux. Il ne peut cependa[nt] pas les délivrer, au moins totaleme[nt] du tourment de la faim : cet aiguill[on] pressant agite surtout les grandes pèces qui ont besoin d'alimens plus c[o]pieux, plus actifs et plus souvent renc[ou]velés, et telle est la cause irrésistible c[ui] maintient dans un état de guerre perp[é]tuel la nombreuse classe des poisso[ns,] les fait continuellement passer de l'at[ta]que à la défense, et de la défense à l'[at]taque, les rend tour à tour tyrans et v[ic]times, et convertit en champ de carn[age] la vaste étendue des mers et des rivièr[es].

La nature a départi les armes offen[si]ves et défensives à ces animaux, prés[que] tous condamnés à d'éternels comb[ats]. Quelques-uns d'eux ont aussi reçu, p[our] atteindre ou repousser leur ennemi, [une] faculté remarquable ; ils atteignent loin par une puissance invisible, frapp[ent] avec la rapidité de l'éclair, mettent [en] mouvement ce feu électrique qui, exc[ité] par l'art du physicien, brille, écl[ate,] brise ou renverse dans nos laboratoi[res,] et qui, condensé par la nature, respl[en]dit dans les nuages et lance la fou[dre] dans les airs. Cette force merveille[use] et soudaine, on la voit se manifester [dans] l'action de ces poissons privilég[iés] comme dans tous les phénomènes con[nus] depuis long-temps sous le nom d'élec[tri]ques, parcourir avec vitesse tous les co[rps] conducteurs d'électricité, s'arrêter dev[ant] ceux qui n'ont pas reçu cette qua[lité] conductrice, faire jaillir des étince[lles,] produire de violentes commotions, donner une mort imprévue à des v.

mes éloignées. Transmise par les nerfs, anéantie par la soustraction du cerveau, quoique l'animal conserve encore ses facultés vitales, subsistant pendant quelque temps malgré le retranchement du cœur, nous ne serons pas étonnés de savoir qu'elle appartient à des poissons à un degré que l'on n'a pas observé encore dans les autres êtres organisés, lorsque nous réfléchirons que ces animaux sont imprégnés d'une grande quantité de matière huileuse, très-analogue aux résines et aux substances dont le frottement fait naître tous les phénomènes de l'électricité.

Indépendamment de quelques manœuvres particulières que de petites espèces mettent en usage contre des insectes qu'elles ne peuvent pas attirer jusqu'à elles, presque tous les poissons emploient avec constance et avec une sorte d'habileté les ressources de la ruse ; il n'en est presque aucun qui ne tende des embûches à un être plus foible ou moins attentif. On voit particulièrement ceux dont la tête est garnie de petits filamens déliés et nommés barbillons, se cacher souvent dans la vase, sous les saillies des rochers, au milieu des plantes marines, ne laisser dépasser que ces barbillons qu'ils agitent et qui ressemblent alors à de petits vers, tâcher de séduire par ces appâts les animaux marins ou fluviatiles qu'ils ne pourroient atteindre en nageant qu'en s'exposant à de trop longues fatigues, les attendre avec patience, et les saisir avec promptitude au moment de leur approche. D'autres, ou avec leur bouche, ou avec leur queue, ou avec leurs nageoires inférieures rapprochées en disque, ou avec un organe particulier situé au-dessus de leur tête, s'attachent aux rochers, aux bois flottans, aux vaisseaux, aux poissons plus gros qu'eux, et indépendamment de plusieurs causes qui les maintiennent dans cette position, y sont retenus par le désir d'un approvisionnement plus facile, ou d'une garantie plus sûre. D'autres encore, tels que les anguilles, se ménagent dans des cavités qu'ils creusent, dans des terriers qu'ils forment avec précaution, et dont les issues sont pratiquées avec une sorte de soin, bien moins un abri contre le froid des hivers, qu'un rempart contre des ennemis plus forts ou mieux armés. Ils les évitent aussi quelquefois ces ennemis dangereux, en employant la faculté de ramper que leur donne leur corps très-allongé et serpentiforme, en s'élançant hors de l'eau, et en allant chercher, pendant quelques instans, loin de ce fluide, non-seulement une nourriture qui leur plaît, et qu'ils y trouvent en plus grande abondance que dans la mer ou dans les fleuves, mais encore un asile plus sûr que toutes les retraites aquatiques. Ceux-ci, enfin, qui ont reçu des nageoires pectorales très-étendues, très-mobiles, et composées de rayons faciles à rapprocher ou à écarter, s'élancent dans l'atmosphère pour échapper à une poursuite funeste, frappent l'air par une grande surface, avec beaucoup de rapidité, et, par un déploiement d'instrument ou une vitesse d'action moindre dans un sens que dans un autre, se soutiennent pendant quelques momens au-dessus des eaux, et ne retombent dans leur fluide natal qu'après avoir parcouru une courbe assez longue. Il est des plages où ils fuient ainsi en troupes et où ils brillent d'une lumière phosphorique assez sensible, lorsque c'est au milieu de l'obscurité des nuits qu'ils s'efforcent de se dérober à la mort. Ils représentent alors, par leur grand nombre, une sorte de nuage enflammé, ou, pour mieux dire, de pluie de feu ; et l'on diroit que ceux qui, lors de l'origine des mythologies, ont inventé le pouvoir magique des anciennes enchanteresses, et ont placé le palais et l'empire de ces redoutables magiciennes dans le sein ou auprès des ondes, connoissoient et ces légions lumineuses de poissons volans et cet éclat phosphorique de presque tous les poissons, et cette espèce de foudre que lancent les poissons électriques.

Ce n'est donc pas seulement dans le fond des eaux, mais sur la terre et au milieu de l'air, que quelques poissons peuvent trouver quelques momens de sûreté. Mais que cette garantie est passagère ! Qu'en tout, les moyens de défense sont inférieurs à ceux d'attaque ! Quelle dévastation s'opère à chaque instant dans les mers et dans les fleuves ! Combien d'embryons anéantis, d'individus dévorés ! et combien d'espèces disparoîtroient, si presque toutes n'avoient reçu la plus grande fécondité, si une seule femelle, pouvant donner la vie à plusieurs millions d'individus, ne suffisoit pas pour réparer d'immenses destructions ! Cette fécondité si remarquable commence dans les femelles lorsqu'elles sont encore très-jeunes : elle s'accroît avec leurs années ; elle dure pendant la

plus grande partie d'une vie qui peut être très-étendue ; et si l'on ne compare pas ensemble des poissons qui viennent au jour d'une manière différente, c'est-à-dire ceux qui éclosent dans le ventre de la femelle et ceux qui sortent d'un œuf pondu, on verra que la nature a établi, relativement à ces animaux, une loi bien différente de celle à laquelle elle a soumis les quadrupèdes, et que les plus grandes espèces sont celles dans lesquelles on compte le plus grand nombre d'œufs. La nature a donc placé de grandes sources de reproductions où elle a allumé la guerre la plus constante et la plus cruelle ; mais l'équilibre nécessaire entre le pouvoir qui conserve, et la force consommatrice qui n'en est que la réaction, ne pourroit pas subsister, si la nature qui le maintient, négligeoit, pour ainsi dire, la plus courte durée ou la plus petite quantité. Ce n'est que par cet emploi de tous les instans et de tous les efforts qu'elle met de l'égalité entre les plus petites et les plus grandes puissances : et n'est-ce pas là le secret de cette supériorité d'action à laquelle l'art de l'homme ne peut atteindre que lorsqu'il a le temps à son commandement ?

M. de la Cépède.

§ 167. *Migration des Poissons.*

Ce n'est pas uniquement par des courses très-limitées que les poissons parviennent à se procurer leur proie ou à se dérober à leurs ennemis. Ils franchissent souvent de très-grands intervalles; ils entreprennent de grands voyages ; et, conduits par la crainte, ou excités par des appétits vagues, entraînés de proche en proche par le besoin d'une nourriture plus abondante ou plus substantielle, chassés par les tempêtes, transportés par les courans, attirés par une température plus convenable, ils traversent des mers immenses; ils vont d'un continent à un autre, et parcourent dans tous les sens la vaste étendue d'eau au milieu de laquelle la nature les a placés. Ces grandes migrations, ces fréquens changemens ne présentent pas plus de régularité que les causes fortuites qui les produisent ; ils ne sont soumis à aucun ordre ; ils n'appartiennent point à l'espèce ; ce ne sont que des actes individuels. Il n'en est pas de même de ce concours périodique vers le rivage des mers, qui précède le temps de la ponte et de la fécondation des œufs. Il n'en est pas de même n plus de ces ascensions régulières exéc tées chaque année avec tant de pré sion, qui peuplent pendant plus d'u saison, les fleuves, les rivières, les la et les ruisseaux les plus élevés sur globe, de tant de poissons attachés l'onde amère pendant d'autres saiso et qui dépendent non-seulement des ca ses que nous avons énumérées plus hau mais encore de ce besoin si impérie pour tous les animaux, d'exercer le facultés dans toute leur plénitude, de mobile si puissant de tant d'actions d êtres sensibles, qui imprime à un grand nombre de poissons le désir de n ger dans une eau plus légère, de lutt contre des courans, de surmonter fortes résistances, de rencontrer des ob tacles difficiles à écarter, de se jou pour ainsi dire, avec les torrens et les c taractes, de trouver un aliment moi ordinaire dans la substance d'une e moins salée, et peut-être de jouir d'a tres sensations nouvelles. Il n'en est p encore de même de ces rétrogradatio de ces voyages en sens inverse, de descentes qui de l'origine des ruisseau des lacs, des rivières et des fleuves, propagent vers les côtes maritimes, rendent à l'océan tous les individus q l'eau douce et courante avoit attirés. C longues allées et venues, cette affluen vers les rivages, cette retraite vers haute mer sont les gestes de l'espèce e tière. Tous les individus réunis par même conformation, soumis aux mên causes, présentent les mêmes phénom nes. Il faut néanmoins se bien gard de comprendre parmi ces voyages pér. diques, constatés dans tous les temps dans tous les lieux, de prétendues m grations régulières, indépendantes celles que nous venons d'indiquer, et q l'on a supposées dans quelques espè de poissons, particulièrement dans maquereaux et dans les harengs. O fait arriver ces animaux en colonnes pr sées, en légions rangées, pour ainsi di en ordre de bataille, en troupes condui par des chefs. On les a fait partir mers glaciales de notre hémisphère à temps déterminés, s'avancer avec concert toujours soutenu, s'approc successivement de plusieurs côtes l'Europe, conserver leur disposition, p ser par des détroits, se diviser en p sieurs bandes, changer de direction, diriger vers l'ouest, tourner encore

Digitized by Google

revenir vers le nord, toujours avec le même arrangement, et, pour ainsi dire, avec la même fidélité. On a ajouté à cette narration ; on en a embelli les détails, on en a tiré des conséquences multipliées ; et cependant, combien de faits constans prouvent que lorsqu'on a réduit à leur juste valeur les récits merveilleux dont nous venons de donner une idée, on ne trouve dans les maquereaux et dans les harengs que des animaux qui vivent, pendant la plus grande partie de l'année, dans les profondeurs de la haute mer, et qui, dans d'autres saisons, se rapprochent, comme tous les autres poissons pélagiens, des rivages les plus voisins et les plus analogues à leurs besoins et à leurs désirs.

Au reste, tous ces voyages périodiques ou fortuits, tous ces déplacemens réguliers, toutes ces courses irrégulières peuvent être exécutées par les poissons avec une vitesse très-grande et très-longtemps prolongée. On a vu de ces animaux s'attacher, pour ainsi dire, à des vaisseaux destinés à traverser de vastes mers, les accompagner, par exemple, d'Amérique en Europe, les suivre avec constance malgré la violence du vent qui poussoit les bâtimens, ne pas les perdre de vue, souvent les précéder en se jouant, revenir vers les embarcations, aller en sens contraire, se retourner, les atteindre, les dépasser de nouveau, et, regagnant après de courts repos, le temps qu'ils avoient, pour ainsi dire, perdu dans cette sorte de halte, arriver avec les navigateurs sur les côtes Européennes. En réunissant ces faits à ceux qui ont été observés dans des fleuves d'un cours très-long et très-rapide, nous nous sommes assurés que les poissons peuvent présenter une vitesse telle, que, dans une eau tranquille, ils parcourent deux cent quatre-vingt-huit hectomètres par heure, huit mètres par seconde, c'est-à-dire un espace douze fois plus grand que celui sur lequel les eaux de la Seine s'étendent dans le même temps, et presque égal à celui qu'un renne à un traîneau également dans une seconde.

Pouvant se mouvoir avec cette grande rapidité, comment les poissons ne vogueroient-ils pas à de grandes distances, lorsqu'en quelque sorte aucun obstacle ne se présente à eux ? En effet, ils ne sont point arrêtés dans leurs migrations, comme les quadrupèdes, par des forêts impénétrables, de hautes montagnes, des déserts brûlans ; ni comme les oiseaux par le froid de l'atmosphère au-dessus des cimes congelées des monts les plus élevés ; ils trouvent dans presque toutes les portions des mers, et une nourriture abondante et une température à peu près égale. Et quelle est la barrière qui pourroit s'opposer à leur course au milieu d'un fluide qui leur résiste à peine, et se divise si facilement à leur approche ?

D'ailleurs, non seulement ils n'éprouvent pas, dans le sein des ondes, de frottement pénible, mais toutes leurs parties, de très-peu moins légères que l'eau, et surtout que l'eau salée, les portions supérieures de leurs corps, soutenues par le liquide dans lequel elles sont plongées, n'exercent pas une grande pression sur les inférieures, et l'animal n'est pas contraint d'employer une grande force pour contrebalancer les effets d'une pesanteur peu considérable.

Les poissons ont cependant besoin de se livrer de temps en temps au repos et même au sommeil. Lorsque dans le moment où ils commencent à s'endormir leur vessie natatoire est très-gonflée et remplie d'un gaz très-léger, ils peuvent être soutenus à différentes hauteurs par leur seule légèreté, glisser sans effort entre deux couches de fluide, et ne pas cesser d'être plongés dans un sommeil paisible, que ne trouble pas un mouvement très-doux et indépendant de leur volonté. Leurs muscles sont néanmoins si irritables, qu'ils ne dorment profondément que lorsqu'ils reposent sur un fond stable, que la nuit règne, ou qu'éloignés de la surface des eaux, et cachés dans une retraite obscure, ils ne reçoivent presque aucun rayon de lumière dans des yeux qu'aucune paupière ne garantit, qu'aucune membrane clignotante ne voile, et qui par conséquent sont toujours ouverts.

M. de la Cepède.

§ 167. *Coup-d'œil sur les Facultés des Animaux.*

Les animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines ; le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres

privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute : faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages, très-insensibles au grand spectacle de la nature, très-indifférens pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes ; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières, pour considérer les cabrioles des sapajoux, et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner ; car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage des oiseaux.

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face ; le manque de queue, la similitude de quelques parties du corps avec celles du corps humain, l'amour passionné des mâles pour nos femmes ; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation, ont fait donner au singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes, à la vérité, qui l'étoient à demi, et qui ne savoient comparer que ces rapports extérieurs. Que seroit-ce, si par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du perroquet, et, comme lui, la faculté de la parole ? Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'auroit réduite au point que le philosophe auroit en grande peine à démontrer qu'avec tous ces beaux attributs humains le singe n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes, l'imitation de la parole et celle de nos gestes; et qu'ayant doné tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entre eux de membres et d'organes, semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner ; caractère unique et glorieux qui seul fait notre prééminence, et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

Buffon.

§ 168. *Perfectibilité dont les Animaux sont suceptibles.*

Car il faut distinguer deux genres de perfectibilité, l'un stérile et qui se bo à l'éducation de l'individu, et l'autre cond qui s'étend sur toute l'espèce, qui s'étend autant qu'on le cultive par institutions de la société. Aucun animaux n'est susceptible de cette p fectibilité d'espèce ; ils ne sont aujo d'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu seront toujours, et jamais rien de pl parce que leur éducation étant purem individuelle, ils ne peuvent transmet à leurs petits que ce qu'ils ont eux-n mes reçu de leurs père et mère : lieu que l'homme reçoit l'éducation tous les siècles, recueille toutes les in tutions des autres hommes, et peut, un sage emploi du temps, profiter tous les instans de la durée de son esp pour la perfectionner tous les jours plus en plus. Aussi quel regret ne vons-nous pas avoir à ces âges funes où la barbarie a non-seulement arr nos progrès, mais nous a fait reculer point d'imperfection d'où nous étions p tis ! Sans ces malheureuses vicissi des, l'espèce humaine eût marché marcheroit encore constamment v cette perfection glorieuse, qui est le p beau titre de sa supériorité, et qui se peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage, se refuseroit à toute société, ne recev. qu'une éducation individuelle, ne po roit perfectionner son espèce, et ne roit pas différent, même pour l'inte gence, de ces animaux auxquels or donné son nom ; il n'auroit pas mê la parole, s'il fuyoit sa famille et ab donnoit ses enfans peu de temps ap leur naissance. C'est donc à la tendre des meres que sont dus les premiers g mes de la société ; c'est donc à l constante sollicitude et aux soins assi de leur tendre affection, qu'est dû le veloppement de ces germes précieux : foiblesse de l'enfant exige des attenti continuelles et produit la nécessité cette durée d'affection pendant laqu les cris du besoin et les réponses d tendresse commencent à former une l gne, dont les expressions devienn constantes et l'intelligence réciproq par la répétition de deux ou trois d'exercice mutuel ; tandis que dans animaux, dont l'accroissement est b plus prompt, les signes respectifs de soins et de secours, ne se répétant pendant six semaines ou deux mois, peuvent faire que des impressions légè

fugitives, et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue, soit de paroles, soit par signes, que dans l'espèce humaine, par cette seule raison que nous venons d'exposer ; car on ne doit point attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole, dès que le perroquet peut la prononcer comme l'homme ; mais jaser n'est pas parler, et les paroles ne sont langues que quand elles expriment l'intelligence, et qu'elles peuvent la communiquer. Or, ces oiseaux, auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole, manquent de cette expression de l'intelligence, qui seule fait la haute faculté du langage ; ils en sont privés comme tous les autres animaux, et par les mêmes causes, c'est à dire par leur prompt accroissement dans le premier âge, par la courte durée de leur société avec leurs parens, dont les soins se bornent à l'éducation corporelle, et ne se répètent ni ne se continuent assez de temps pour faire des impressions durables et réciproques, ni même assez pour établir l'union d'une famille constante, premier degré de toute société, et source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes, ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette espèce de talent naturel. Le singe qui gesticule, le perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne dans le perroquet à le rendre plus intéressant pour nous, mais ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres oiseaux, sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole, il doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme ; et ce rapport de conformité, qui dans le perroquet est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieurs autres oiseaux dont la langue est épaisse, arrondie, et de la même forme à peu près que celle du perroquet : les sansonnets, les merles, les geais, les choucas, etc. peuvent imiter la parole ; ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasent ; enfin, ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve reunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence de sensations reçues par cet organe, apprennent aisément à répéter des airs, c'est-à-dire à siffler en musique : le serin, la linotte, le tarin, le bouvreuil semblent être naturellement musiciens. Le perroquet, soit par imperfection d'organes, ou défaut de mémoire, ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes, et ne peut ni chanter, ni répéter des airs modulés ; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du chat, l'aboiement du chien, et les cris des oiseaux aussi facilement qu'il contrefait la parole : il peut donc exprimer et même articuler les sons, mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées, ce qui prouve qu'il a moins de mémoire, moins de flexibilité dans les organes, et le gosier aussi sec, aussi agreste que les oiseaux chanteurs l'ont moëlleux et tendre. *Buffon.*

§ 169. *En quoi consiste la Faculté de l'Imitation dans les Animaux.*

D'ailleurs, il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation, l'une réfléchie et sentie, et l'autre machinale et sans intention : la première acquise, et la seconde, pour ainsi dire, innée ; l'une n'est que le résultat de l'instinct commun répandu dans l'espèce entière, et ne consiste que dans la similitude des mouvemens et des opérations de chaque individu, qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses ; plus ils sont stupides, plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un mouton ne fait et ne fera jamais que ce qu'ont fait et font tous les autres moutons : la première cellule d'une abeille ressemble à la dernière ; l'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu, et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct ; ainsi, l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude, une nécessité d'autant moins intelligente et plus aveugle qu'elle est plus également répartie : l'autre imitation qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir, ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la possède sans pouvoir la donner ; le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme,

reste dans l'individu qui en a l'empreinte, et quoique cette imitation soit, comme la première, entièrement dépendante de l'organisation, cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence, telles que la sensibilité, l'attention, la mémoire ; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation, et qui peuvent recevoir des impressions durables et quelques traits d'éducation de la part de l'homme, sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés ; et si cette éducation est facile, et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme ; car le chien abandonné à sa seule nature, retombe au niveau du renard et du loup, et ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

Nous pouvons donc ennoblir tous les êtres en nous approchant d'eux, mais nous n'apprenons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes. Chaque individu peut emprunter de nous, sans que l'espèce en profite, et c'est toujours faute d'intelligence entre eux : aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous ; mais tous sont à peu près également susceptibles d'éducation individuelle : car quoique les oiseaux, par les proportions du corps et par la forme de leurs membres, soient très-différens des animaux quadrupèdes, nous verrons néanmoins que, comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation ; on apprend aux *agamis* à faire à peu près tout ce que font nos chiens ; un serin bien élevé marque son affection par des caresses aussi vraies, plus innocentes, et moins fausses que celles du chat. Nous avons des exemples de ce que peut l'éducation sur les oiseaux de proie, qui de tous paroissent être les plus farouches et les plus difficiles à dompter. On connoît en Asie le petit art d'instruire le pigeon à porter et rapporter des billets à cent lieues de distance. L'art plus grand et mieux connu de la fauconnerie, nous démontre qu'en dirigeant l'instinct naturel des oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que, si l'homme vouloit donner autant de temps et de soins à l'éducation d'un oiseau ou de tout autre animal, qu'on en donne à celle d'un enfant, il feroit par imit tion tout ce que celui-ci fait par intel gence : l'intelligence toujours fécond se communique et s'étend à l'espèce en tière, toujours en augmentant, au lie que l'imitation nécessairement stérile peut ni s'étendre, ni même se transme tre par ceux qui l'ont reçue.

Et cette éducation par laquelle no rendons les animaux, les oiseaux pl utiles et plus aimables pour nous, sen ble les rendre odieux à tous les autre et surtout à ceux de leur espèce ; d que l'oiseau privé prend son essor et dans la forêt, les autres s'assemblent d' bord pour l'admirer, et bientôt ils le ma traitent. Les sauvages de leur espèce réunissent pour les assaillir et les cha ser ; ils ne les admettent dans leur con pagnie que quand ces oiseaux privés o perdu tous les signes de leur affection po nous, et tous les caractères qui les re doient différens de leurs frères sauvage comme si ces mêmes caractères rapp loient à ceux-ci le sentiment de la crain qu'ils ont de l'homme leur tyran, et haine que mérite ses suppôts ou ses e claves. *Buffon.*

§ 170. *Indépendance des Oiseaux*

Les oiseaux sont de tous les êtres de nature les plus indépendans et les pl fiers de leur liberté, parce qu'elle e plus entière et plus étendue que celle tous les autres animaux ; comme il faut qu'un instant à l'oiseau pour franch tout obstacle et s'élever au-dessus de s ennemis, qu'il leur est supérieur par vitesse du mouvement, et par l'avanta de sa position dans un élément où ils peuvent atteindre, il voit tous les an maux terrestres comme des êtres lour et rampans attachés à la terre ; il n'a roit même aucune crainte de l'homm si la balle et la flèche ne leur av appris que sans sortir de sa place il pe atteindre, frapper et porter la mort loin. La nature en donnant des ailes au oiseaux, leur a départi les attributs l'indépendance et les instrumens de haute liberté : aussi n'ont-ils de pat que le ciel qui leur convient ; ils en pr voient les vicissitudes en changeant climat, en devançant les saisons ; ils s'y établissent qu'après en avoir presser la température ; la plupart n'arrivent q quand la douce haleine du printemp tapissé les forêts de verdure, quand e

Digitized by Google

fait éclore les germes qui doivent les nourrir, quand ils peuvent s'établir, se gîter, se cacher sous l'ombrage, quand enfin le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude, tout à l'heure ils auront à craindre, pour les tendres fruits de leur amour, ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planoient avec mépris ; le chat sauvage, la martre, la belette chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture ; quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster ; et les enfans, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour : souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits ; elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager et de subir le malheur de leur sort, à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant, qui néanmoins pourroit seul la consoler en partageant sa douleur. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte, et plus profond que celui de l'amour, puisque cette affection l'emporte sur les deux dans le cœur d'une mère, et lui fait oublier son amour, sa liberté, sa vie.

Ce couple heureux évite-t il ce danger pour sa famille naissante, parvient-il à l'élever, c'est alors que des ennemis encore plus redoutables, viennent l'assaillir avec plus d'avantage ; l'oiseau de proie arrive comme la foudre et fond sur la famille entière ; le père et la mère sont souvent ses premières victimes, et les petits dont les ailes ne sont pas encore assez exercées ne peuvent lui échapper. Ces oiseaux de carnage frappent tous les autres oiseaux d'une frayeur si vive, qu'on les voit frémir à leur aspect ; ceux même qui sont en sûreté dans nos basse-cours, quelque éloigné que soit l'ennemi, tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent, et ceux de la campagne, saisis du même effroi, le marquent par des cris et par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la nature a donc aussi ses tyrans, et malheureusement c'est à eux seuls qu'appartient cette suprême liberté dont ils abusent, et cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux ; l'aigle méprise le lion et lui enlève impunément sa proie ; il tyrannise également les habitans de l'air et ceux de la terre, et il auroit peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la nature, si les armes de l'homme ne l'eussent relégué sur le sommet des montagnes et repoussé jusqu'aux lieux inaccessibles, où il jouit encore, sans trouble et sans rivalité, de tous les avantages de sa domination tyrannique.

Le coup d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des oiseaux, suffit pour nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des êtres, ils doivent être après l'homme, placés au premier rang. La nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur corps, plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissans ; elle leur a donné plus de légèreté, sans rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitans de l'air, de la terre et des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur le genre entier des insectes, qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celles de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture ; ils dominent de même sur les reptiles dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer ; et enfin sur les animaux quadrupèdes dont ils font également des victimes ; on a vu la buse assaillir le renard, le faucon arrêter la gazelle, l'aigle enlever la brebis, attaquer le chien comme le lièvre, les mettre à mort, et les emporter dans son aire ; et si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vitesse, celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer ; en même temps que par la prérogative unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnoîtrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

Buffon.

§ 171. *De l'Instinct social dans les Oiseaux.*

L'instinct social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celle où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans tous les autres animaux. Non-seulement leurs attroupemens sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union de volonté qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux, suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble ; ce qui les met à même de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence, pour connoître les premières lois de la société qui, dans toute espèce, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit, entre les individus, l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme, et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous voyons les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux ; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont, même dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre la nature ; enfin, nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper dans l'arrière saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureu et des hivers tempérés ; et tout ce s'exécute indépendamment de l'homm quoiqu'à l'entour de lui, et sans qu' puisse y mettre obstacle ; au lieu qu' anéantit ou contraint toute société, tout volonté commune dans les animaux qu drupèdes : en les désunissant, il les a di persés. La marmotte, sociale par in tinct, se trouve reléguée, solitaire à l cime des montagnes ; le castor encor plus aimant, plus uni et presque police a été repoussé dans le fond des déserts l'homme a détruit ou prévenu toute so ciété entre les animaux ; il a éteint cell du cheval, en soumettant l'espèce entièr au frein ; il a gêné même celle de l'élé phant, malgré la puissance et la force d ce géant des animaux, malgré son refu constant de produire en domesticité Les oiseaux seuls ont échappé à la do mination du tyran ; il n'a rien pu su leur société, qui est aussi libre que l'em pire de l'air ; toutes ses atteintes ne pen vent porter que sur la vie des individus ils en diminue le nombre, mais l'espèc ne souffre que cet échec, et ne perd n la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs Il y a même des oiseaux que nous n connoissons que par les effets de cet ins tinct social, et que nous ne voyons qu dans les momens de l'attroupement géné ral et de leur réunion en grande compa gnie : telle est en général la société de l plupart des espèces des oiseaux d'eau, e en particulier celle des pluviers.

Buffon.

§ 172. Oiseaux. *Le Condor.*

Si la faculté de voler est un attribu essentiel à l'oiseau, le condor doit êtr regardé comme le plus grand de tous l'autruche, le casoar, le droote, dont le ailes et les plumes ne sont pas conformée pour le vol, et qui par cette raison n peuvent quitter la terre, ne doivent pa lui être comparés ; ce sont, pour ains dire, des oiseaux imparfaits, des espèce d'animaux terrestres bipèdes, qui sont un nuance mitoyenne entre les oiseaux et le quadrupèdes dans un sens, tandis que le roussettes, les rougettes, et les chauve-souris sont une semblable nuance ; mai en sens contraire, entre les quadrupède et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle, toutes le qualités, toutes les puissances que la na-

Digitized by Google

ture a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres ; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi fortes ; le courage égal à la force.

Bien des naturalistes ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles ; il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier ; il attaque seul un homme, et tue aisément un enfant de dix ou douze ans ; il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend aussi de gros poissons ; il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse ; il se nourrit de proies vivantes, et non pas de cadavres ; toutes ses habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau, qui est encore peu connu parce qu'il est rare partout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie et peut-être même en Europe. En effet, à quelle autre espèce pourroit-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands, qui a été souvent vu en Allemagne et en Suisse en différens temps, et qui est beaucoup plus grand que l'aigle ; et cet oiseau, qui pesoit dix-huit livres et qui avoit dix-huit pieds de vol, qu'on tua, en 1719, au château de Milourdin paroisse de Saint-Martin d'Abat, près de Châteauneuf-sur-Loire. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou et du Chili, est le même oiseau que le *Ruck* ou *Roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes.

Buffon.

§ 173. *Le Grand Aigle.*

Le grand aigle, qu'on appelle aussi aigle royal ou aigle doré, est le plus grand de tous les aigles : la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur, et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure ; elle pèse seize et même dix-huit livres ; le mâle est plus petit, et ne pèse guères que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort et assez semblable à de la corne bleuâtre ; les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur ; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé ; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, et brille d'un feu très-vif ; l'humeur vitrée est de couleur de topaze ; le cristallin qui est sec et solide, a le brillant et l'éclat du diamant ; l'œsophage se dilate en une large poche, qui peut contenir une pinte de liqueur.

L'estomac, qui est au-dessous, n'est pas à beaucoup près aussi grand que cette première poche, mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras surtout en hiver ; sa graisse est blanche, et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion ; la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille et de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lion dans la même partie de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers

et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître, dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Anciennement on s'en servoit en orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd, pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr, pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes, l'attitude fière et droite; les mouvemens brusques et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardoient, dans les augures, comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol, comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres et même les petits agneaux, les chevreaux, et lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire*, c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux.

On assure que les aigles vivent plus d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant et lamentable, et d'un ton soutenu. L'aigle boit très-rarement et peut-être point du to lorsqu'il est en liberté, parce que le sa de ses victimes suffit à sa soif.

Buffon.

§ 174. *Le Duc.*

Les poëtes ont dédié l'aigle à Jupit et le duc à Junon; c'est en effet l'aigle la nuit, et le roi de cette tribu d'oisea qui craignent la lumière du jour, et volent que quand elle s'éteint. Le c paroît être au premier coup d'œil, au gros, aussi fort que l'aigle commun; pendant il est réellement plus petit, les proportions de son corps sont tou différentes. Il a les jambes, le corps la queue plus courts que l'aigle, la t beaucoup plus grande, les ailes b moins longues, l'étendue du vol n'éta que d'environ cinq pieds. . . . . . Son c qu'il fait retentir dans le silence de nuit, lorsque tous les autres animaux taisent, est effrayant; et c'est alors q les éveille, les inquiète, les poursuit les enlève, ou les met à mort pour dépecer et les emporter dans les caver qui lui servent de retraite; aussi n'l bite-t-il que les rochers ou les vieil tours abandonnées et situées au-des des montagnes; il descend rarem dans les plaines, et ne se perche pas v lontiers sur les arbres, mais sur les égli écartées et sur les vieux châteaux. chasse la plus ordinaire, sont les jeu lièvres, les lapins, les taupes, les mulc les souris qu'il avale tout entières; mange aussi les chauve-souris, les s pens, les lézards, les crapauds, grenouilles, et en nourrit ses petits; chasse alors avec tant d'activité, que s nid regorge de provisions; il en rasse ble plus qu'aucun autre oiseau de proi

On garde ces oiseaux dans les mé geries, à cause de leur figure singuliè l'espèce n'en est pas aussi nombreuse France que celle des autres hiboux, e n'est pas sûr qu'ils restent au pays to l'année: ils y nichent cependant qu quefois sur des arbres creux, et plus s vent dans des cavernes de rochers, ou d des trous de hautes et vieilles muraill leur nid a près de trois pieds de dian tre: on ne trouve souvent qu'un œuf deux dans ce nid, et rarement trois; couleur de ses œufs tire un peu sur c du plumage de l'oiseau; leur gross excède celle des œufs de poule: les pe sont très-voraces, et les pères et mè

très-habiles à la chasse, qu'ils font dans le silence, et avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paroît le permettre. Souvent ils se battent avec les buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit; car ils sortent de meilleure heure le soir, et rentrent plus tard le matin; on voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol et l'environnent par milliers; il soutient leur choc, pousse des cris plus fort qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse. Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, surtout à l'heure du crépuscule; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances dans les autres heures du jour. *Buffon.*

§ 175. *La Pie-Grièche.*

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires : on est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les cresserelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au-devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; et dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter : il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux; aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau qui n'est guères plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons, et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levreaux; les grives, les merles, et les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquètent le cou; et après les avoir étranglés et tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Buffon.

§ 176. *L'Oiseau-Mouche.*

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux, légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topase brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat: il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses et paroissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour;

ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avoient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile *(le taon)* pour la grandeur et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paroissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paroissent transparentes ; à peine aperçoit-on leurs pieds tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Maregrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet ; leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paroît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action : on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paroît uniquement destinée ; elle est composée de deux fibres creuses formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Telle est sa manière de vivre.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paroît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une préci[...] tion qui marque leur dépit ; ils [...] pas d'autre voix qu'un petit cri fréq[...] et répété ; ils se font entendre dan[...] bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux [...] miers rayons du soleil, tous pren[...] l'essor et se dispersent dans les c[...] pagnes.

Ils sont solitaires, et il seroit diff[...] qu'étant sans cesse emportés dans les [...] ils pussent se reconnoître et se join[...] néanmoins l'amour, dont la puiss[...] s'étend au-delà de celle des élém[...] sait rapprocher et réunir tous les [...] dispersés ; on voit les oiseaux-mou[...] deux à deux dans le temps des nich[...] le nid qu'ils construisent répond à la [...] licatesse de leur corps ; il est fait [...] coton fin ou d'une bourre soyeuse [...] cueillie sur les fleurs ; ce nid est f[...] ment tissu et de la consistance d[...] peau douce et épaisse ; la femell[...] charge de l'ouvrage, et laisse au mâ[...] soin d'apporter les matériaux ; on la [...] empressée à ce travail chéri, cherc[...] choisir, employer brin à brin les f[...] propres à former le tissu de ce c[...] berceau de sa progéniture ; elle en [...] les bords avec sa gorge, le dedans [...] sa queue ; elle le revêt à l'extérieu[...] petits morceaux d'écorce de gomm[...] qu'elle colle à l'entour pour le défendr[...] injures de l'air, autant que pour le [...] dre plus solide ; le tout est attaché à [...] feuilles ou à un seul brin d'oranger, d[...] tronnier, ou quelquefois à un fétu [...] pend de la couverture de quelque [...] Ce nid n'est pas plus gros que la m[...] d'un abricot, et fait de même en d[...] coupe ; on y trouve deux œufs tout bl[...] et pas plus gros que de petits p[...] le mâle et la femelle les couvent t[...] tour pendant douze jours ; les p[...] éclosent au treizième jour, et ne [...] alors pas plus gros que des mouc[...] « Je n'ai jamais pu remarquer, d[...] « père Dutertre, quelle sorte de bec[...] « la mère leur apporte, sinon qu[...] « leur donne à sucer sa langue en[...] « toute emmiellée du suc tiré des fle[...]

On conçoit aisément qu'il est co[...] impossible d'élever ces petits volati[...] ceux qu'on a essayé de nourrir avec [...] sirops ont dépéri dans quelques semai[...] ces alimens, quoique légers, sont en [...] bien différens du nectar délicat qu'il[...] cueillent en liberté sur les fleurs, et p[...] être auroit-on mieux réussi en leu[...] frant du miel.

Digitized by Google

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane ; ils sont si peu défians, qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri, une verge enduite d'une gomme gluante à la main ; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur ; il meurt aussitôt qu'il est pris, et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes qui portent en pendans d'oreilles deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avoient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux, dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté.

Buffon.

§ 177. *Le Colibri.*

La nature en prodigant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat et formé sur le même modèle ; aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moëlleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom ; cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant ; cette différence est dans le bec : celui des colibris égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur ; il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des colibris paroît plus allongée que celle des oiseaux-mouches.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits des colibris que ceux de l'oiseau-mouche : aussi délicats, ils périssent de même en captivité ; on a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusques dans les mains du ravisseur porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple intéressant : " Je montrai au père Montdidier, dit-il, " un nid de colibri qui étoit sur un ap-" pentis auprès de la maison : il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent " quinze ou vingt jours, et les mit dans " une cage à la fenêtre de sa chambre, " où le père et la mère ne manquèrent " pas de venir donner à manger à leurs " enfans, et s'apprivoisèrent tellement, " qu'ils ne sortoient presque plus de la " chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venoient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vu " souvent tous quatre sur le doigt du " père Montdidier, chantant comme " s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissoit avec une pâtée " très-fine et presque claire, faite avec " du biscuit, du vin d'Espagne et du " sucre : ils passoient leur langue sur " cette pâte, et quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient et chantoient. Je " n'ai rien vu de plus aimable que ces " quatre petits oiseaux, qui voltigeoient " de tous côtés dedans et dehors de la " maison, et qui revenoient dès qu'ils " entendoient la voix de leur père nourricier."

Il ne paroît pas que les colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique Septentrionale que les oiseaux-mouches ; du moins Catesby n'a vu à la Caroline qu'une seule espèce de ces derniers oiseaux, et Charlevoix qui prétend avoir trouvé un oiseau-mouche au Canada, déclare qu'il n'y a point vu de colibris. Cependant, ce n'est pas le froid de cette contrée qui les empêche d'y fréquenter en été ; car ils se portent assez haut dans les Andes, pour y trouver une température déjà froide. M. de la Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre, que dans les jardins de Quito, dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à vingt ou vingt-un degrés de température qu'ils se plaisent, c'est là que dans une suite non-interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité.

Buffon.

§ 178. *Les Grimpereaux et les Soui-Mangas.*

En général, les grimpereaux et les soui-mangas ont le bec plus long, à proportion, que les *guits-guits*, et leur plumage est pour le moins aussi beau même

que celui des brillans colibris : ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moëlleuses, toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté, qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu pétillant, leur inépuisable variété, même dans les peaux desséchées de ces oiseaux qui ornent nos cabinets; on croiroit que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'amétbiste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que seroit-ce donc, si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces oiseaux eux-mêmes, et non leurs cadavres et leurs mannequins; si nous pouvions voir l'email de leur plumage dans toute sa fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs, ou plutôt de nouveaux feux ?

Dans le petit comme dans le grand, il faut pour bien connoître la nature, l'étudier chez elle-même, il faut la voir agir en pleine liberté, ou du moins il faut tâcher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté et avant que l'homme y ait mis la main.

Buffon.

§ 179. *Le Corbeau.*

Le corbeau a été fameux dans tous les temps, mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y a de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans. Les voieries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux foibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, ils se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail après leur avoir crevé les yeux; et ce qui ren-

droit cette férocité plus odieuse, c'i qu'elle seroit en lui l'effet, non de la r cessité, mais d'un appétit de préférer pour la chair et le sang, d'autant qi peut vivre de tous les fruits, de tou les graines, de tous les insectes et mê des poissons morts, et qu'aucun au animal ne mérite mieux la dénominati d'omnivore.

Si aux traits sous lesquels nous venc de représenter le corbeau, on ajoute s plumage lugubre, son cri plus lugut encore, quoique très-foible à proporti de sa grosseur, son port ignoble, son gard farouche, tout son corps exhal l'infection, on ne sera pas surpris q dans presque tous les temps il ait été gardé comme un objet de dégoût d'horreur. Partout on le met au no bre des oiseaux sinistres, qui n'ont pressentiment de l'avenir que pour a noncer des malheurs. Toute sa scier de l'avenir se borne cependant, ainsi q celle des autres habitans de l'air, à cc noître mieux que nous l'élément q habite, à être plus susceptible de moindres impressions, à pressentir moindres changemens, et à nous les noncer par certains cris et certaines tions qui sont en lui l'effet naturel de changemens.

Dans le temps que les aruspices f soient partie de la religion, les corbeau quoique mauvais prophètes, ne p voient qu'être des oiseaux fort intér sans : car la passion de prévoir les é nemens futurs, même les plus tristes, une ancienne maladie du genre humai aussi s'attachoit-on beaucoup à étud toutes leurs actions, toutes les circo tances de leur vol, toutes les différen de leur voix, dont on avoit compté j qu'à soixante-quatre inflexions distinc sans parler d'autres différences plus fi et trop difficiles à apprécier; chac avoit sa signification déterminée : il manqua pas de charlatans pour en p curer l'intelligence, ni de gens simp pour y croire.

Non-seulement le corbeau a un gr nombre d'inflexions de voix r ondar ses différentes affections intérieures, encore le talent d'imiter le cri des au animaux, et même la parole de l'hom et l'on a imaginé de lui couper le f afin de perfectionner cette disposition turelle. Ils n'apprennent pas seulem à parler, ou plutôt à répéter la pa humaine, mais ils deviennent famil

dans la maison ; ils se privent, quoique vieux, et paroissent même capables d'un attachement personnel et durable. Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagne, ne sont point oiseaux de passage, et different en cela plus ou moins des corneilles auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés: on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement : s'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance ; mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs, et c'est la seule influence que la différente température des saisons paroisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles ; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncemens de rocher ; c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses des mêmes rochers, ou dans les trous des murailles au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle à qui il demeure attaché plusieurs années de suite ; car ces oiseaux si odieux, si dégoûtans pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant.

La femelle se distingue du mâle, en ce qu'elle est d'un noir moins décidé et qu'elle a le bec plus foible. Elle pond aux environs du mois de Mars, jusqu'à cinq ou six œufs d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve pendant environ vingt jours, et pendant ce temps le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture ; il y pourvoit même largement, car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'étoit pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles ; elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance, et il paroît qu'ils préfèrent les pieces de métal et tout ce qui brille aux yeux.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de sa famille, il veille aussi pour sa défense ; et s'il s'aperçoit qu'un milan ou tel autre oiseau de proie s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux, il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec : si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage, et ils s'élèvent quelquefois si haut qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce qu'excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux se laissent tomber du haut des airs.

Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point ; ils ont, comme les oiseaux de proie, les ailes longues et fortes ; elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième qui est la plus longue de toutes, et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes, et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces, cependant un peu inégales, les deux du milieu étant les plus longues et ensuite les plus voisines de celles-là, en sorte que le bout de la queue paroît un peu arrondi sur son plan horizontal.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol ; aussi les corbeaux ont-ils le vol très-élevé, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage, traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'étoit autre chose sans doute que celui des éclairs même, je veux dire qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ce temps d'orage ; et pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'ai-

Digitized by Google

gle le titre de ministre de la foudre ; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

Buffon.

§ 180. *Le Jaco, ou le Perroquet cendré.*

C'est l'espèce qui se fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables : tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessus du corps et blanchissant au ventre ; une queue d'un rouge vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais ; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse, qui couvre la joue ; le bec est noir ; les pieds sont gris ; l'iris de l'œil est couleur d'or ; la longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

Ces oiseaux apprennent aisément à parler : ils semblent imiter de préférence la voix des enfans et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard ; néanmoins ils imitent aussi le ton grave d'une voix adulte ; mais cette imitation semble pénible, et les paroles qu'ils prononcent de cette voix sont moins distinctes.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble encore en avoir le désir ; il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter ; et cet effort se réitère à chaque instant ; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne : souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avoit pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnoit pas même d'avoir écoutés ; il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil, il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile ; quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante : mais plus âgé il devient rebelle et n'apprend que difficilement.

L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage plus étroite et plus douce que celle quelle le singe peut prétendre pa imitation capricieuse de nos mouve et de nos gestes ; si celles du chien cheval ou de l'éléphant sont plus int santes par le sentiment et par l'utili société de l'oiseau parleur est quel fois plus attachante par l'agrément récrée, il distrait, il amuse ; da solitude il est compagnie ; dans la versation il est interlocuteur, il ré il appelle, il accueille, il jette l des ris, il exprime l'accent de l'affe il joue la gravité de la sentence ; se tits mots tombés au hasard, égaie les disparates, ou quelquefois sur nent par la justesse. Ce jeu d'un gage sans idée a je ne sais quoi de bi et de grotesque, et sans être plus que tant d'autres propos, il est tou plus amusant. Avec cette imitati nos paroles, le perroquet semble pr quelque chose de nos inclinations nos mœurs : il aime et il hait ; il attachemens, des jalousies, des p rences, des caprices ; il s'admire, plaudit, s'encourage ; il se réjouit e triste ; il semble s'émouvoir et s' drir aux caresses ; il donne des bais fectueux ; dans une maison de deuil prend à gémir, et souvent accout répéter le nom chéri d'une person grettée, il rappelle à des cœurs se et leurs plaisirs et leurs chagrins.

Buffon.

§ 181. *Le Martin-Pêcheur, ou cyon.*

Le martin-pêcheur est l'alcyon d ciens : ce dernier nom étoit bie noble, et on auroit dû le lui cons car il n'y a pas de nom plus célèbr les Grecs : ils appeloient *alcy* les jours de calme vers le solsti l'air et la mer sont tranquilles, jou cieux aux navigateurs, durant le les routes de la mer sont aussi sûr celles de la terre ; ces mêmes étoient aussi le temps donné à l' pour élever ses petits. L'imagi toujours prête à enluminer de merve les beautés simples de la nature, d'altérer cette image en plaçant de l'alcyon sur la mer applanie, Eole qui enchaînoit les vents en de ses petits enfans ; *Alcyone,* plaintive et solitaire, sembloit red

der aux flots son infortuné Céix que Neptune avoit fait périr.

Cette histoire mythologique de l'oiseau alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblème de son histoire naturelle.

Le martin-pêcheur est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse lui comparer pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs : elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie ; tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphyr, et l'œil de la turquoise; le vert se mêle, sur les ailes, au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine, la tête et le dessus du cou sont pointillés de même, de taches plus claires sur un fond d'azur. On peut comparer le jaune-rouge ardent qui colore la poitrine au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse, avec les flots d'une lumière plus pure, tous les trésors des plus riches couleurs. Et en effet, si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire : car, pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et l'on en connoît encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique. Celle de l'Europe est même répandue en Asie et en Afrique.

Buffon.

§ 182. *Le Cygne.*

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs ne règnent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense; il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi, au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi, il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nulle espèce ne le mérite mieux; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces, qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A la plus noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent, en effet, figurer la proue du navire fendant l'onde, son large estomac en représente la carène, son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe. La queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à

recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer ; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité ; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir longeant la rive, s'abriter sur les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quitter sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages, pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cignes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau : ils animoient, égayoient les tristes fossés des châteaux, ils décoroient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs, celui de peupler de ces beaux oiseaux, les bassins de ses maisons royales ; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle dans les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Les cygnes dans la domesticité sont silencieux, et ce n'est point du tout sur ces cygnes presque muets, que les anciens avoient pu moduler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paroît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens : l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, des sons bruyans de clairon, mais dont les tons aigus et peu ‹
versifiés sont néanmoins très-éloignés
la tendre mélodie, et de la variété dou
et brillante du ramage de nos oisea
chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étoient p
contentés de faire du cygne un chant
merveilleux ; seul entre tous les êt
qui frémissent à l'aspect de leur destru
tion, il chantoit encore au moment
son agonie, et préludoit par des sons ha
monieux à son dernier soupir : c'éto
disoient-ils, près d'expirer, et faisant
la vie un adieu triste et tendre, que
cygne rendoit ces accens si doux et
touchans, et qui pareils à un léger et do
loureux murmure, d'une voix bas
plaintive et lugubre, formoient son cha
funèbre ; on entendoit ce chant, lo
qu'au lever de l'aurore, les vents et
flots étoient calmés ; on avoit même
des cygnes expirant en musique et cha
tant leurs hymnes funéraires. Nulle f
tion en histoire naturelle, nulle fa
chez les anciens n'a été plus célébr
plus répétée, plus accréditée, elle s'ét
emparée de l'imagination vive et sensi
des Grecs ; poëtes, orateurs, philosopl
même l'ont adoptée, comme une vér
trop agréable pour vouloir en douter.
faut bien leur pardonner leurs fabl
elles étoient aimables et touchantes ;
les valoient bien de tristes, d'arides vé
tés, c'étoient de doux emblèmes po
les âmes sensibles. Les cygnes sans do
ne chantent point leur mort, mais t
jours en parlant du dernier essor et
derniers élans d'un beau génie prêt à
teindre, on rappellera avec sentim
cette expression touchante : *C'est le ch*
du cygne.

Buffon.

§ 183. *Le Paon.*

Si l'empire appartenoit à la beauté,
paon seroit, sans contredit, le roi
oiseaux ; il n'en est point sur qui la
ture ait versé ses trésors avec plus de p
fusion : la taille grande, le port im
sant, la démarche fière, la figure no
les proportions du corps élégante
sveltes, tout ce qui annonce un être
distinction lui a été donné ; une aigr
mobile et légère, peinte des plus ri
couleurs, orne sa tête et l'élève sa
charger ; son incomparable plumage s
ble réunir tout ce qui flatte nos yeux
le coloris tendre et frais des plus b

Digitized by Google

fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup a paroître, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages, que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; et la vivacité que le plaisir de la voir mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat, les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges, et qu'au contraire, lorsqu'un paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis longtemps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes Orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal: en effet un si bel oiseau ne pouvoit guères manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature.

Buffon.

§ 184. *Le Serin des Canaries.*

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire, et, comme la différence du caractère, surtout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier; il est capable de connoissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocens et sa colère ne blesse ni n'offense; ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous; il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instrumens; il applaudit, il accompagne et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol, plus fier de son talent, semble

vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paroît-il faire assez peu de cas des nôtres: ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler, le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage: son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du serin est un modèle de grâces d'une trempe moins ferme que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaîté dans les âmes innocentes et captives, et ses petites amours ont rappelé, mille et mille fois, à la tendresse, des cœurs sacrifiés; c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections.

Buffon.

§ 185. *La Linotte.*

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la linotte; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités: ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile, et susceptible d'attachement; tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme, et contribuer à ses plaisirs: il étoit difficile, avec cela, que cet oiseau conservât sa liberté; mais il étoit encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés, et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières; il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agrémens de l'art n[i le] charme de la nature.

Le chant de la linotte s'annonce [par] une espèce de prélude. En Italie, [on] préfère les linottes de l'Abruzze u[lté]rieure et de la Marche d'Ancone, [pour] leur apprendre à chanter. On [croit] communément en France que le ram[age] de la linotte rouge est meilleur que c[elui] de la linotte grise: cela est dans l'or[dre,] car l'oiseau qui a formé son chan[t au] sein de la liberté, et d'après les imp[res]sions intérieures du sentiment, doit a[voir] des accens plus touchans, plus expre[ssifs] que l'oiseau qui chante sans objet, et [seu]lement pour se désennuyer, ou pa[r la] nécessité d'exercer ses organes.

Buffon.

§ 186. *Le Chardonneret.*

Beauté du plumage, douceur d[e la] voix, finesse de l'instinct, adresse sin[gu]lière, docilité à l'épreuve, ce charm[ant] petit oiseau réunit tout, et il ne lui m[an]que que d'être rare et de venir d'un [pays] éloigné pour être estimé ce qu'il vau[t.]

Le rouge-cramoisi, le noir-velout[é, le] blanc, le jaune-doré, sont les princi[pales] couleurs qu'on voit briller sur son [plu]mage, et le mélange bien entendu [des] teintes plus douces ou plus sombres [leur] donne encore plus d'éclat; tous les y[eux] en ont été frappés également, et [plu]sieurs des noms qu'il porte en différe[ntes] langues sont relatifs à ces belles coul[eurs.] Lorsque ses ailes sont dans leur éta[t de] repos, chacune présente une suite [de] points blancs d'autant plus apparens q[u'ils] se trouvent sur un fond noir. Ce[s] [p]ointes de petites taches blanches qui [ter]minent toutes les pennes de l'aile, [ex]cepté les deux ou trois premières. [Les] pennes de la queue sont d'un noir e[ncore] plus foncé; les six intermédiaires terminées de blanc, et les deux dern[ières] ont de chaque côté, sur leurs barbe[s in]térieures, une tache blanche ovale [très-] remarquable. Au reste, tous ces p[oints] blancs ne sont pas toujours au m[ême] nombre, ni distribués de la même [ma]nière, et il faut avouer qu'en géné[ral le] plumage des chardonnerets est for[t va]riable.

Les mâles ont un ramage très-a[gréa]ble et très-connu; ils commencent [à le] faire entendre vers les premiers [jours] du mois de Mars, et ils continuent [pen]dant la belle saison; ils le conse[rvent]

même l'hiver dans les poëles où ils trouvent la température du printemps.

A l'égard de la docilité du chardonneret, elle est connue; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger. Mais pour lui apprendre ce dernier exercice, il faut savoir l'*habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous, par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à se regarder dans le petit miroir de sa galère, croyant voir un autre oiseau de son espèce; et ce besoin de société paroît chez lui aller de front avec ceux de première nécessité: on le voit souvent prendre son chènevis grain à grain, et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des chardonnerets, il faut les séparer et les élever seul à seul, ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun. Si l'on élève une nichée entière, les jeunes chardonnerets ne sont familiers que jusqu'à un certain âge, et ils deviennent avec le temps presque aussi sauvages que ceux qui ont été élevés en pleine campagne par les père et mère; cela est dans la nature; la société de l'homme ne peut être, n'est en effet que leur pis-aller, et ils doivent y renoncer dès qu'ils trouvent une autre société qui leur convient davantage.

Buffon.

§ 137. *Le Rossignol.*

Il n'est point d'homme bien organisé, à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourroit citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol: les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et aussi doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de tous ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens; il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions; il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons foibles, presque indécis, comme s'il vouloit essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatans, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec âme, sons enchanteurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, on reconnoît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si

puissamment aux grands effets ; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles ; bientôt on attend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

Les rossignols commencent d'ordinaire à chanter au mois d'Avril, et ne finissent tout à fait qu'au mois de Juin, vers le solstice : mais la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que, dans l'ordre des instincts, la nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus long-temps soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé.

Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix douce et sonore, les excitent beaucoup à chanter ; ils accourent, ils s'approchent, attirés par les beaux sons, mais les duos semblent les attirer encore plus puissamment, ce qui prouveroit qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie ; ce ne sont point des auditeurs muets, ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits ; on prétend qu'on en a vu tomber aux pieds de la personne qui chantoit ; on en a vu un autre qui s'agitoit, gonfloit sa gorge et faisoit entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui étoit près de lui se disposoit à chanter, et il étoit venu à bout par ses menaces de lui imposer silence, tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie ! Seroit-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant, ou bien, à portée d'un écho.

Buffon.

§ 188. *La Fauvette.*

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature. Les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissans et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleroient moins frais et moins touchans, sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter le plaisir.

De ces hôtes des bois les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables ; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens ont l'air du sentiment ; tous leurs accens, le ton de la joie ; et tous leurs jeux, l'intérêt du plaisir. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes, les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaîté.

A ce mérite des grâces naturelles, nous voudrions réunir celui de la beauté, mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne ; excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres, de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer, et se poursuivre ; leurs attaques sont légères, et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. La fauvette fut l'emblème des amours volages, comme la tourterelle de l'amour fidèle : cependant la fauvette, vive et gaie, n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée ; et la tourterelle, triste et plaintive, n'en est que plus scandaleusement libertine. Le mâle de la fauvette pro-

Digitized by Google

digue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille; son amour semble durer encore après le temps des amours.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit bien plus long-temps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées: ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, et en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accens inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Buffon.

§ 189. Quadrupèdes. *Le Cheval.*

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs à la chasse; aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens: non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles. Disons mieux: voilà le cheval réduit en servitude. La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique Espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau.

Le naturel de ces animaux n'est pas féroce, ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent: ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble; car ils n'ont aucune crainte; mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Ils ont les mœurs douces et les qualités sociales: leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation: ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même à s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé; et ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps: la régularité des proportions de sa tête lui donne un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède, en élevant sa tête: dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.

Buffon.

§ 190. *L'Ane.*

L'âne est un âne, et n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espece et son rang; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseut-ils jusques dans les animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et, s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite: il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres, qui le conduisent, le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même, et pour nous le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval: il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade. On le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval: on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce; et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit point avoir.

Il est, de son naturel, aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire, et aux ruisseaux qui lui sont connus: il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau. Comme on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval, dans la fange et dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue: aussi a-t il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Buffon.

§ 191. *Le Bœuf.*

Le bœuf est pour l'homme d'une plus grande utilité que le cheval et l'âne. Il nous sert et nous nourrit tout à la fois: il fait plus, il améliore le fonds sur lequel il vit, et engraisse son pâturage. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent n'étant que des biens arbitraires, des monnoies de crédit qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux: la forme de son dos et de ses reins le démontre: mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. C'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement; et il est singulier que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

Dans les espèces d'animaux où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle. Le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une

Digitized by Google

nourriture aussi abondante que saine et délicate; le lait est l'aliment des enfans: le beurre, l'assaisonnement de la plupart de nos mets; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache. Ces mêmes hommes qui tous les jours, du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux : la chair de cet animal est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge et d'avoine ou de légumes grossiers, et de lait aigre.

Buffon.

§ 192. *La Chèvre et la Brebis.*

La chèvre a de sa nature plus de sentimens et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement : elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile, et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empressement, et produit de très-bonne heure; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament qui, dans tous les animaux, influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas, dans la chèvre, différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas de la pluie, mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, qui dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont, par cette raison, beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sens intérieur; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvemens qui lui sont naturels.

Buffon.

§ 193. *Le Chien.*

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, in-

trument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont fait que pour importuner ; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever : mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux ? Comment pourroit-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier par la douceur et par caresse, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce, par ses mouvemens et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il cherche ses traces ; il les suit pas à pas, et par des accens différens, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés ; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières : mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son

corps, il cherche à en mettre un autre à sa place ; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connoisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie pas à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route ; le seul enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse.

Buffon.

§ 194. *Le Chat.*

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. Car, nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser : l'un est l'usage, l'autre l'abus ; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons : ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques : ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour lui, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; et, par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seroient aussi très-propres à amuser les enfans, si les coups de patte n'étoient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle : et comme ils ne peuvent exercer ces talens, avec quelque avantage, que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent, d'eux-mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d une éducation suivie.

Buffon.

§ 195. Animaux Sauvages. *Le Cerf, Plaisirs de la Chasse.*

Voici l'un de ces animaux innocens, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper, loin de nous, les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt

qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle ; sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois : et comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes ; il a, dans tous les temps, occupé le loisir des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même le précéder ; savoir manier les chevaux et les armes sont des talens communs au chasseur, au guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre : c'est l'école agréable d'un art nécessaire ; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? D'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, et n'existeroient pas pour les autres, s'ils ne se déroboient par instant à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour se rappeler dans l'âme les affections personnelles, les désirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de la solitude : et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse ? Quel exercice plus sain pour le corps ? quel repos plus agréable pour l'esprit ?

Il seroit aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la nature, pour la contemplation des choses abstraites ; et de même que s'occuper, sans relâche, d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, et faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, et où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre, et de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, et aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes : nos vrais biens sont ceux de la nature ; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes.

Buffon.

§ 196. *Le Renard.*

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens, ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. Il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse, ou la porte à son terrier ; il revient quelques momens après en chercher une autre qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième, une quatrième, et jusqu'à ce que le jour, ou le mouvement dans la maison, l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

Buffon.

Digitized by Google

§ 197. *Le Loup.*

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature le moyen de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim ; parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois. Il est naturellement grossier et poltron ; mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité. Pressé par la faim, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux ; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'il ait été blessé ou chassé, et maltraité par les hommes et les chiens : alors, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Quoique la forme du loup et du chien soit semblable, ce qui en résulte est bien contraire : le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles; mais antipatiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient, en tremblant, se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces, se hérisse, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse. Jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, et combattre à outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est plus fort, il déchire, il dévore sa proie : le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, et ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort sente bon.*

Buffon.

§ 198. *Le Lion.*

On a souvent vu le lion dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre, au contraire, des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort, en les lui jetant pour proie ; et, comme s'il se fut attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux ; leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que, dès qu'il est repu, il est en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures ; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité ; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors, par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière,

Digitized by Google

laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens, lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles facultés individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espèce. J'entends, par espèces nobles dans la nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées: ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître, ni les confondre avec aucune des autres.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans le désert, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est encore plus terrible: alors il se bat les flancs de sa queue; il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau, et entamer la chair sans le secours des dents, ni des ongles, qui sont, après ses dents, ses armes les plus cruelles.

Buffon.

§ 199. *Le Tigre.*

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses, où les rangs sont donnés par la force: le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion: celui-ci souvent oublie qu'il est roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux. Marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang: sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embuches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct, qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit!

Le tigre* fréquente les bords des fleuves et des lacs: car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume: et d'ailleurs il attend, près des eaux, les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour. C'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres: il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre; et, lorsqu'il leur fend et déchire le corps,

* L'espèce du vrai tigre, qu'il ne faut pas confondre avec les léopards, les panthères et les onces, n'est pas nombreuse, et paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. C'est un animal terrible dont la taille surpasse celle du lion, et dont le corps est marqué de bandes longues et noires.

Digitized by Google

c'est pour y plonger la tête, et pour sucer, à longs traits, le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force, ni la contrainte ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens: la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir, en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élance souvent, malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

Buffon.

§ 200. *L'Eléphant.*

L'éléphant est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable du monde: il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant est supérieur au chien, au castor et au singe, qui sont, des êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable; il réunit leurs qualités les plus admirables. La main est le principal organe de l'adresse du singe; l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien, il est comme lui susceptible de reconnoissance, et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Enfin, l'éléphant comme le castor, aime la société de ses semblables, il s'en fait entendre: on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert; et, s'ils n'édifient point, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité. Car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans les terres qu'habite l'éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Chaque être, dans la nature, a son prix réel et sa valeur relative: si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, et lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, et de la longue durée de la vie: il ne faut pas oublier ses armes, ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que, sous ses pas, il ébranle la terre; que, de sa main, il arrache les arbres; que, d'un coup de son corps, il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est encore invincible par la résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre, et chargée de plusieurs hommes; que seul, il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour; que dans la colère, il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi souvent que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre.

L'éléphant a les yeux très-petits, relativement au volume de son corps, mais ils sont brillans et spirituels: et ce qui les distingue de ceux des autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment, et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens: il les tourne lentement et avec douceur vers son maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir; il semble réfléchir, délibérer,

Digitized by Google

penser, et ne se déterminer qu'après avoir examiné et regardé à plusieurs fois et sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs, pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations; mais comme l'éléphant est naturellement grave et modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement, l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, et cet organe est, à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans tout autre animal. Ses oreilles sont ordinairement pendantes; mais il les relève, et les remue avec une grande facilité; elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instrumens, et paroît aimer la musique: il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis, et il aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets, et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, et semble les goûter: la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux, il dépouille, avec sa trompe, un oranger de toute sa verdure et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles, et jusqu'au jeune bois. A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs et de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement, et un organe de sentiment; l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tout sens: l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord, qui s'allonge par le dessus en forme de doigt. C'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt, que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts: il ramasse à terre les plus petites pieces de monnoie; il cueille les herbes et les fleurs, en les choisissant une à une; il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et poussant les verrous; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre: elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible, et tout aussi adroite pour saisir, palper en gros, et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice, en manière de doigt, situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe, et laisse, dans le milieu, une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, et il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, et d'attirer, par une forte succion, les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesans, en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, et faisant un vide au-dedans par aspiration. De tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable.

Buffon.

§ 201. *Le Rhinocéros.*

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes: s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant. Mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant reçu de la nature, que ce qu'elle accorde communément à tous les quadrupèdes; privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher; n'ayant au lieu de trompe, qu'une lèvre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans: celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, au lieu que la corne du rhinocéros

défend toutes les parties antérieures du museau, et préserve d'insulte le mufle, la bouche et la face ; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être éventré : là le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur. Sa peau est un cuir noirâtre, de la même couleur, mais plus épais et plus dur que celui de l'éléphant : il n'est pas sensible, comme lui, à la piqûre des mouches ; il ne peut aussi ni froncer, ni contracter sa peau ; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe, pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes qui sont massives, et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue, à proportion, que l'éléphant, mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure, et la lèvre de dessus a du mouvement, et peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces de longueur : elle est terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes, pour cueillir l'herbe, et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe. Cette lèvre musculeuse et flexible est une espèce de main ou de trompe incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec adresse.

Buffon

§ 202. *Le Chameau.*

Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourroient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes qui est très-bonne à leur goût : le poil de ces animaux, qui est fin et moëlleux, et qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent ; avec leurs chameaux non-seulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre, en un seul jour, cinquante lieues de désert entre eux et leurs ennemis : toutes les armées du monde périroient à la suite de plusieurs Arabes ; aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes ; il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante, pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la nature ; elles lui servent d'asile, elles assurent son repos, et le maintiennent dans son indépendance. Mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe, libre, indépendant, tranquille, et même riche, au lieu de respecter ses déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez les nations voisines, enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté : car ses entreprises sont presque toujours heureuses ; malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe, qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur ; en même

temps il instruit ses chameaux, il les élève et les exerce dans cette même vue. Peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint de demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort qu'il les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort : au lieu de les laisser paître à toute heure, et boire à leur soif, il commence par régler leur repas et peu à peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant aussi la quantité de la nourriture. Lorsqu'ils sont un peu forts, il les exerce à la course ; il les excite par l'exemple des chevaux, et parvient à les rendre aussi légers et aussi robustes; enfin, lorsqu'il est sûr de la force, de la légèreté, de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux, arrive sans être attendu, aux confins du désert, arrête les premiers passans, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin ; et s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talens et les leurs. Monté sur un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, ni boire ni manger. Il fait aisément trois cents lieues en huit jours, et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il laisse ses chameaux chargés ; il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelotte de pâte. Souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau ; ils se passent de boire, et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue, la soif qui les presse leur fait doubler le pas, et ils boivent, en une seule fois, pour tout le temps passé, et pour tout le temps à venir : car souvent les voyages sont de plusieurs semaines, et leurs temps d'abstinence durent aussi long-temps que leurs voyages*.

En réunissant, sous un seul point de vue, toutes les qualités du chameau, tous les avantages que l'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnoître pour la plus utile et la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme. L'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'orient ; c'est le chameau qui est le trésor de l'Asie : il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille, pour ainsi dire, autant, et dépense peut-être vingt fois moins : d'ailleurs, l'espèce entière en est soumise à l'homme, qui la propage et la multiplie autant qu'il lui plaît ; au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, et dont il faut conquérir les individus les uns après les autres. Le chameau vaut non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble ; il porte seul, autant que deux mulets ; il mange aussi peu que l'âne, et se nourrit d'herbes aussi grossières. La femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache ; la chair du jeune chameau est bonne et saine comme celle du veau ; leur poil est plus beau, plus recherché que la plus belle laine ; il n'y a pas jusqu'à leurs excrémens dont on ne tire des choses utiles : car le sel ammoniac se fait avec leur urine, et leur fiente desséchée et mise en poudre, leur sert de litière ; on en fait aussi des mottes qui brûlent aisément et font une flamme aussi claire et presque aussi vive que celle du bois sec.

Buffon.

§ 203. *Le Castor.*

Tout le monde convient que le castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît, au contraire, être au-dessous de quelques uns d'entre eux pour les qualités purement individuelles. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme : il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne. Son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables ; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter les piéges grossiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se bien défendre ; il préfère la fuite au combat, Si l'on consi-

* Cette facilité qu'ils ont de s'abstenir long-temps de boire, n'est pas de pure habitude, c'est plutôt un effet de leur conformation. Ils ont un cinquième estomac qui leur sert de réservoir, pour conserver l'eau qu'ils font remonter dans leur panse, par une simple contraction des muscles.

Digitized by Google

dère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans son état de solitude et de dispersion, il ne paroitra pas, pour les qualités intérieures, au-dessus des autres animaux. Il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard, etc. ; il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités inférieures. Il est le seul, parmi les quadrupèdes, qui ait la queue plate, ovale et couverte d'écailles, de laquelle il se sert comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau ; le seul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, et en même temps les doigts séparés dans ceux de devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à sa bouche ; le seul qui, ressemblant aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, paroisse en même temps tenir aux animaux aquatiques par les parties postérieures : il fait la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux. Mais ces singularités seroient plutôt des défauts que des perfections si l'animal ne savoit tirer de cette conformation, qui nous paroit bizarre, des avantages uniques, et qui les rendent supérieurs à tous les autres.

Les castors commencent à s'assembler au mois de Juin ou de Juillet, pour se réunir en société : ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais dans les eaux courantes, et qui sont sujettes à hausser ou baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et, par cette retenue, ils forment une espèce d'étang, ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur : la chaussée traverse la rivière comme une écluse et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur, sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paroit énorme pour des animaux de cette taille ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit, étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue, est ordinairement peu profond ; s'il se trouve, sur le bord, un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme. Ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leur quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est à-dire en travers de la rivière ; ensuite, ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble, pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse : ils les dépècent, et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux ; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils renforcent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues : car, pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse, que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau, pour y creuser, avec les pieds de devant, un trou dans lequel ils font entrer la pointe du pieu afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue ; ils la portent dans leur gueule et avec leurs pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière ; il est rempli et maçonné partout. Ces pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage est, au contraire, en talus

du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie, qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; et lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et y travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Les habitations des castors sont des cabannes, ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur etang, avec deux issues; l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde; il y en a de plus grands ou de plus petits, depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diamètre; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages: les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur; elles sont élevées à plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement et de plancher à la maison. Une voûte en anse de panier, termine l'édifice et lui sert de couvert: il est mâçonné avec solidité, et enduit avec propreté en dehors et en dedans; il est impénétrable à l'eau des pluies, et résiste aux vents les plus impétueux; les parois en sont revêtus d'une espèce de stuc si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé; aussi la queue leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différens matériaux, des bois, des pierres et des terres sablonneuses qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau: les bois qu'ils emploient sont presque tous légers et tendres.

Les castors préfèrent l'eau fraîche et le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires: ils en ont une ample provision pour se nourrir pendant l'hiver. C'est dans l'eau, et près de leurs habitations, qu'ils établissent leur magasin: chaque cabane a le sien, proportionné au nombre de ses habitans, qui tous y ont un droit commun, et ne vont jamais piller leurs voisins. Ces espèces de bourgades sont composées de plus ou de moins de cabanes qui renferment tout autant de tribus distinctes, mais réunies en société. Cette société est souvent composée de cent cinquante ou deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé, d'abord en corps, pour élever le grand ouvrage public, et ensuite par compagnie, pour édifier des habitations particulières. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération; le travail commun a resserré leur union; les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amassent et consomment ensemble, servent à l'entretenir; des appétis modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la chair et le sang leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine et de guerre: ils jouissent de tous les biens que l'homme ne fait que désirer. Amis entre eux, s'ils ont quelques ennemis au-dehors, ils savent les éviter, ils s'avertissent en frappant, avec leur queue, sur l'eau, un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes de leurs habitations. Chacun prend le parti ou de plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs, qui ne craignent que le feu du ciel, ou le fer de l'homme, et qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou de renverser. Ces asiles sont non-seulement très-sûrs, mais encore très-propres et très-commodes: le plancher est jonché de verdure; des rameaux de buis et de sapin leur servent de tapis sur lesquels ils ne font ni ne souffrent jamais aucune ordure; la fenêtre qui regarde sur l'eau, leur sert de balcon pour se tenir au frais, et prendre le bain pendant la plus grande partie du jour. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue et toutes les parties postérieures dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair; celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a l'odeur, la saveur, et toutes les qualités de celle du poisson. Cette queue longue d'un pied, épaisse d'un pouce, et large de cinq ou six, est même une extrémité, une vraie partie de poisson attachée au corps d'un

Digitized by Google

quadropède ; elle est entièrement recouverte d'écailles et d'une peau toute semblable à celle des gros poissons.

Les castors font leur provision d'écorce et de bois, dans le mois de Septembre, ensuite ils jouissent de leurs travaux; ils goûtent les douceurs domestiques; c'est le temps du repos; c'est la saison des amours. Se connoissant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaisirs et les peines d'un travail commun, chaque couple ne se forme pas au hasard, ne se joint pas par pure nécessité de nature, mais s'unit par choix et s'assortit par goût.

Buffon.

§ 204. *L'Homme.*

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans : il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, et la main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres, et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnoître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Buffon.

§ 205. *Principes de l'Homme.*

L'homme intérieur est double, il est composé de deux principes différens par leur nature, et contraires par leur action. L'âme, ce principe spirituel, ce principe de toute connoissance, est toujours en opposition avec cet autre principe animal et purement matériel: le premier est une lumière pure qu'accompagnent le calme et la sérénité, une source salutaire dont émanent la science, la raison, la sagesse; l'autre est une fausse lueur qui ne brille que par la tempête et dans l'obscurité, un torrent impétueux qui roule et entraîne à sa suite les passions et les erreurs.

Le principe animal se développe le premier; comme il est purement matériel, il commence à agir dès que le corps peut sentir de la douleur ou du plaisir, il nous détermine le premier, et aussitôt que nous pouvons faire usage de nos sens. Le principe spirituel se manifeste plus tard, il se développe, il se perfectionne au moyen de l'éducation; c'est par la communication des pensées d'autrui que l'enfant en acquiert et devient lui-même pensant et raisonnable, et sans cette communication, il ne seroit que stupide ou fantasque, selon le degré

d'inaction ou d'activité de son sens intérieur matériel.

Il est aisé, en rentrant en soi-même, de connoître l'existence de ces deux principes : il y a des instans dans la vie, il y a même des heures, des jours, des saisons où nous pouvons juger, non seulement de la certitude de leur existence, mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ce temps d'ennui, d'indolence, de dégoût, où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faisons pas, et faisons ce que nous ne voulons pas ; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *vapeurs*, état où se trouvent si souvent les hommes oisifs, et même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous observons dans cet état, notre *moi* nous paroîtra divisé en deux personnes, dont la première, qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde, mais n'est pas assez forte pour s'y opposer efficacement et la vaincre ; au contraire, cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens et de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, et souvent elle accable la première, et nous fait agir contre ce que nous pensons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayons la volonté d'agir.

Dans ce temps où la faculté raisonnable domine, on s'occupe tranquillement de soi-même, de ses amis, de ses affaires ; mais on s'aperçoit encore, ne fût-ce que par des distractions involontaires, de la présence de l'autre principe. Lorsque celui-ci vient à dominer à son tour, on se livre ardemment à sa dissipation, à ses goûts, à ses passions, et à peine réfléchit-on par instans sur les objets même qui nous occupent et qui nous remplissent tout entiers. Dans ces deux états nous sommes heureux ; dans le premier nous commandons avec satisfaction, et dans le second nous obéissons encore avec plus de plaisir ; comme il n'y a que l'un des deux principes qui soit alors en action, et qu'il agit sans opposition de la part de l'autre, nous ne sentons aucune contrariété intérieure, notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple, et c'est dans cette unité d'action que consiste notre bonheur ; car pour peu que, par réflexion, nous venions à blâmer nos plaisirs, ou que, par la violence des passions, nous cherchions à haïr la raison, nous cessons dès lors d'être heureux, nous perdons l'unité de notre existence, en quoi consiste notre tranquillité ; la contrariété intérieure se renouvelle, les deux personnes se représentent en opposition, et les deux principes se font sentir et se manifestent par les doutes, les inquiétudes et les remords.

De là, on peut conclure que le plus malheureux de tous les états est celui où ces deux puissances souveraines de la nature de l'homme, sont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal et qui fait équilibre ; c'est là le point de l'ennui le plus profond, et de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre désir que celui de cesser d'être, et ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire en tournant froidement contre nous des armes de fureur.

Buffon.

§ 206. *L'Ame comparée au Corps.*

Notre âme n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante ; cette forme est la pensée, il nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement que par la pensée ; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu rien d'impénétrable, rien de matériel ; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatériel ; notre corps, au contraire, et tous les autres corps, ont plusieurs formes ; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différens organes avec lesquels nous les apercevons ; notre corps et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions le saisir et nous assurer de le connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps ; un lépreux, dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître ; un sourd ne peut connoître les sons ; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensation dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins, les fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même : ôtez, au contraire, toutes ses qualités à la matière ; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez ; notre âme est donc

Digitized by Google

impérissable, et la matière peut et doit mourir.

Il en est de même des autres facultés de notre âme comparées à celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'âme veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut; l'âme s'unit indistinctement, à tel objet qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'âme le veut; elle se fait et se fait en un instant; le corps ne peut s'unir à rien; il est blessé de tout ce qui le touche de trop près; il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps; tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, et la contemplation un simple attouchement? Comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait? Comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible? A-t-on jamais conçu du mouvement sans qu'il y eût de l'espace et du temps? La volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel, et si l'union de l'âme à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin? Ce contact n'est-il pas une pénétration? Qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

Buffon.

§ 207. *De l'Homme comparé à l'Animal.*

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejete par instinct, et l'autre par un acte de liberté, ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la régle qui lui est prescrite, même quand il seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pussent très-bien se nourrir de l'aliment qu'ils dédaignent, s'ils s'étoient avisés d'en essayer: c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens; il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister; et c'est surtout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme: car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens, et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie; et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis, et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la per-

Digitized by Google

fectibilité lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même.

J. J. Rousseau.

§ 208. *La Force de l'Homme.*

Quoique le corps de l'homme soit, à l'extérieur, plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts; car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée. Nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes; celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives: heureux, si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

L'homme civilisé ne connoît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Il se trouve cependant parmi nous des hommes d'une force extraordinaire; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, et où le travail des mains ne peut être que celui des hommes du dernier ordre. Les femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les hommes; et le plus grand usage, ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement; ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout, dans la même attitude, pendant des heures entières; car les sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, et rien ne les étonne plus dans nos manières, que de nous voir aller en droite ligne, et revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de leurs femmes, par les services qu'ils exigent avec une dureté vraiment sauvage. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des lois où les femmes sont toujours plus lésées, à proportion de la grossièreté des mœurs, et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse, que les femmes ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société; aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnoître l'empire de la beauté, avantage naturel, plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir. Car les idées que différens peuples ont de la beauté, sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire désirer, que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs désirs. Le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celle du sentiment; et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.

Buffon.

§ 209. *Supériorité de l'Homme sur les Animaux.*

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être. Car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur com-

Digitized by Google

mande : s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire ; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Cependant, parmi les animaux, les uns paroissent être plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi. Son empire sur les animaux n'est donc pas absolu ; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent ? combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ? et enfin, combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnoître leur souverain, l'attaquent à force ouverte ? sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpens dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme : Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la nature ; l'homme ne peut rien sur le produit de la création : tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible. L'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée : lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune, il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels : cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit, et non par la force et par les autres qualités de la matière, que l'homme a su subjuguer les animaux.... Et cet empire, comme tous les autres empires, n'a été fondé que sur la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit et réuni ses forces. Auparavant, l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage, et le moins redoutable de tous : nu, sans armes et sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie, et même, long-temps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes. Mais lorsque après le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux ; et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, et a établi un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraite au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

Buffon.

§ 210. *Etat de pure Nature.*

Dans le premier âge, aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau ; trouvant partout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux ; mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'âge d'or et de la

paix ; la cruauté, le goût de la chair et du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs et les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société : rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière, ils ont exposé ce tableau qui ne vaut que par le contraste, et peut être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé ? N'est-ce pas un apologue, une fable où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples. Peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société ? Peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé ? Oui, car tous les malheurs viennent de la société ; et qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, si l'homme dans cet état, étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est ? La liberté, la santé, la force, ne sont-elles pas préférables à la mollesse, à la sensualité, à la volupté même, accompagnées de l'esclavage ? La privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs ; et pour être heureux, que faut-il, sinon de ne rien désirer.

Si cela est, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien désirer que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir et pour sentir ; consentons à laisser notre âme dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être enfin que des masses de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer, discutons : après avoir dit des raisons, donnons des faits. Nous avons sous nos yeux non l'état idéal, mais l'état réel de la nature : le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ? Est-il un homme heureux ? Car, nous ne supposerons pas avec un philosophe, l'un des plus fiers censeurs de notre humanité (*), qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous ; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes et les langues, parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits, il faut éloigner les suppositions, et se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la nature nous offre. Or, nous voyons qu'on descend par degrés insensibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux ; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des rois, à des lois ; de ces hommes grossiers aux sauvages qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés ; que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs ; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages ; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendans, ne laissent pas de former des familles et d'être soumis à leurs pères. Un empire, un monarque; une famille, un père; voilà les deux extrêmes de la société : ces extrêmes sont aussi les limites de la nature ; si elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles et les femelles dispersés, les petits abandonnés, &c. ? Je dis même, qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fut toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et que son accroissement fut bien plus prompt, il n'est pas possible que l'homme ait jamais existé sans former de familles, puisque les enfans périroient, s'ils n'étoient secourus et soignés plusieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer et se multiplier qu'à la fa-

(*) Rousseau, pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, et déprimé l'homme social, s'est éloigné en double sens de la vérité.

Digitized by Google

veur de la société ; que l'union des pères et mères aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or, cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif et durable entre les parens et l'enfant, et cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot, à toutes les expressions du sentiment et du besoin ; ce qui est aussi prouvé par le fait, puisque les sauvages les plus solitaires ont, comme les autres hommes, l'usage des signes et de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfans, connu d'eux, usant de la parole et se faisant entendre.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'est-à-dire, ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère, il sera bientôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manières, suivront les mêmes usages, et parleront la même langue ; à la troisième, ou au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages et du langage, formeront une petite nation, laquelle, s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra surtout de la proximité, ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés : si sous un climat doux, dans un terrain abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes, ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages, et deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins ; mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate il se trouveront gênés entre eux par le nombre, et serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils sont devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme en tout état, dans toutes les situations, et sous tous les climats, tend également à la société : c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'il tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire, à sa propagation.

Buffon.

§ 211. *Différence de l'Homme sauvage et de l'Homme policé.*

L'homme sauvage et l'homme policé, different tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourne sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection ; et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups, sans avoir auparavant comparé la difficulté avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups

de poings ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires : il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire et au superflu, ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singolier, c'est que moins les besoins sont naturels et pressans, plus les passions augmentent, et qui pis est, le pouvoir de les satisfaire : de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors, et désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est, en abrégé, le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

J. J. Rousseau.

§ 212. *L'Homme Moral dans la Jeunesse et dans l'Age Mûr.*

Le bonheur de l'homme consistant dans l'unité de son intérieur, il est heureux dans le temps de l'enfance, parce que le principe matériel domine seul et agit presque continuellement. La contrainte, les remontrances, et même les châtimens ne sont que de petits chagrins; l'enfant ne les ressent que comme on sent les douleurs corporelles, le fond de son essence n'en est point affecté, il reprend, dès qu'il est en liberté, toute l'action, toute la gaieté que lui donne la vivacité et la nouveauté de ses sensations. S'il étoit entièrement livré à lui-même, il seroit parfaitement heureux ; mais ce bonheur cesseroit, il produiroit même le malheur pour les âges suivans. On est donc obligé de contraindre l'enfant ; il est triste, mais il est nécessaire de le rendre malheureux par instans, puisque ces instans même de malheur sont les germes de tout son bonheur à venir.

Dans la jeunesse, lorsque le principe spirituel commence à entrer en exercice, et qu'il pourroit déjà nous conduire, il naît un nouveau sens matériel qui prend un empire absolu, et commande si impérieusement à toutes nos facultés, que l'âme elle même semble se prêter avec plaisir aux passions impétueuses qu'il produit : le principe matériel domine donc encore, et peut-être avec plus d'avantage que jamais ; car non-seulement il efface et soumet la raison, mais il la prévient et s'en sert comme d'un moyen de plus ; on ne pense et on n'agit que pour approuver et satisfaire sa passion ; tant que cette ivresse dure on est heureux, les contradictions et les peines extérieures semblent resserrer encore l'unité de l'intérieur, elles fortifient la passion, elles en remplissent les intervalles languissans, elles réveillent l'orgueil et achèvent de tourner toutes nos vues vers le même objet, et toutes nos puissances vers le même but.

Mais ce bonheur va passer comme un songe, le charme disparoît, le dégoût suit, un vide affreux succède à la plénitude des sentimens dont on étoit occupé. L'âme, au sortir de ce sommeil léthargique, a peine à se reconnoître ; elle a perdu, par l'esclavage, l'habitude de commander, elle n'en a plus la force, elle regrette même la servitude et cherche un nouveau maître, un nouvel objet de passion qui disparoît à son tour, pour être suivi d'un autre qui dure encore moins : ainsi les excès et les dégoûts se multiplient, les plaisirs fuient, les organes s'usent, le sens matériel, loin de pouvoir commander, n'a plus la force d'obéir. Que reste-il à l'homme après une telle jeunesse ? un corps énervé, une âme amollie, et l'impuissance de se servir de tous deux.

Aussi a-t-on remarqué que c'est dans le moyen âge que les hommes sont le plus sujets à ces langueurs de l'âme, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore à cet âge après les plaisirs de la jeunesse, on les cherche par habitude et non par besoin ; et comme, à mesure qu'on avance, il arrive toujours fréquemment qu'on sent moins le plaisir que l'impuissance de jouir, on se trouve contredit par soi-même, humilié par sa propre foiblesse, si nettement, et si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de se blâmer, de condamner ses actions, et de se reprocher même ses désirs.

D'ailleurs, c'est à cet âge que naissent les soucis, et que la vie est la plus contentieuse ; car on a pris un état, c'est-à-dire, qu'on est entré par hasard, ou par choix, dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir, et souvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formida-

Digitized by Google

bles, le mépris et la haine; on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, et l'on tombe dans le découragement; car lorsqu'à force d'avoir vécu, et d'avoir reconnu, éprouvé les injustices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter, comme sur un mal nécessaire; lorsqu'on s'est enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugemens que de son repos, et que le cœur endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, est devenu plus insensible, on arrive plus aisément à cette tranquillité indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes âmes, et qu'on voyoit de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes et des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans attraits pour ceux qui en ont approché, et un fantôme vain et trompeur pour ceux qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place, et semble offrir à tous des routes plus aisées et des biens plus solides; mais le dégoût la précède et l'ennui la suit: l'ennui, ce triste tyran des âmes qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie.

Buffon.

§ 213. *Source du Bonheur, Causes du Malheur.*

Dans l'homme, le plaisir et la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs; son imagination qui travaille continuellement, fait tout on plutôt ne fait rien que pour son malheur, car elle ne présente à l'âme que des fantômes vains ou des images exagérées, et la force à s'en occuper: plus agitée par ces illusions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'âme perd sa faculté de juger, et même son empire, elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second, et souvent elle veut l'impossible; sa volonté qu'elle ne détermine plus lui devient donc à charge, ses désirs outrés sont des peines, et ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparoissent et s'évanouissent dès que le calme succède, et que l'âme, reprenant sa place, vient à les juger. Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaisirs; nous sommes malheureux dès que nous désirons être plus heureux. Le bonheur est au-dedans de nous-mêmes, il nous a été donné; le malheur est au-dehors et nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que la jouissance paisible de notre âme est notre seul et vrai bien, que nous ne pouvons l'augmenter sans risquer de le perdre, que moins nous désirons et plus nous possédons; qu'enfin tout ce que nous voulons au-delà de ce que la nature peut nous donner, est peine, et que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre?

Or la nature nous a donné, et nous offre encore à tout instant des plaisirs sans nombre.....Et nous avons encore de plus un autre moyen de plaisir, c'est d'exercer notre esprit. Cette source de plaisir seroit la plus abondante et la plus pure, si nos passions, en s'opposant à son cours, ne venoient à la troubler; elles détournent l'âme de toute contemplation; dès qu'elles ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou du moins elle n'élève plus qu'une voix foible et souvent importune; le dégoût de la vérité suit, le charme de l'illusion augmente, l'erreur se fortifie, nous entraîne et nous conduit au malheur; car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il est, que de ne plus rien juger que relativement à sa passion, de n'agir que par son ordre, de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres, et d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner.

Dans cet état d'illusion et de ténèbres, nous voudrions changer la nature de notre âme: elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir; si nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés. . .

Une passion sans intervalle est démence, et l'état de démence est pour l'âme un état de mort. De violentes passions, avec des intervalles, sont des accès de folie, des maladies de l'âme, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus longues et plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces accès nous laissent; cette somme n'est point celle de notre bonheur; car nous sentons alors que notre âme a été malade, nous blâmons nos passions, nous condamnons nos actions. . . .

Digitized by Google

Mais détournons les yeux de ces tristes objets et de ces vérités humiliantes ; considérons l'homme sage, le seul qui soit digne d'être considéré : maître de lui-même, il l'est des évènemens : content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivra que comme il a toujours vécu ; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un foible besoin des autres, et il ne peut leur être à charge ; occupé continuellement à exercer les facultés de son âme, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connoissances, et se satisfait à chaque instant sans remords, sans dégoûts : il jouit de tout l'univers en jouissant de lui-même. Un tel homme est, sans doute, le plus heureux de la nature, il joint aux plaisirs du corps, qui lui sont communs avec les autres animaux, les joies de l'esprit qui n'appartiennent qu'à lui ; et si par quelque accident il vient à ressentir de la douleur, il souffre moins qu'un autre, la force de son âme le soutient, la raison le console ; il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.

Buffon.

§ 214. *L'Homme en Société.*

Parmi les hommes, la société dépend moins des convenances physiques que des relations morales. L'homme a d'abord mesuré sa force et sa foiblesse ; il a comparé son ignorance et sa curiosité ; il a senti que seul il ne pouvoit suffire ni satisfaire par lui-même à la multiplicité de ses besoins ; il a reconnu l'avantage qu'il auroit à renoncer à l'usage illimité de sa volonté, pour acquérir un droit sur la volonté des autres ; il a réfléchi sur l'idée du bien et du mal, il l'a gravée au fond de son cœur à la faveur de la lumière naturelle, qui lui a été départie par la bonté du créateur ; il a vu que la solitude n'étoit pour lui qu'un état de danger et de guerre, il a cherché la sûreté et la paix dans la société, il y a porté ses forces et ses lumières pour les augmenter en les réunissant à celles des autres : cette réunion est de l'homme l'ouvrage le meilleur, c'est de sa raison l'usage le plus sage. En effet, il n'est tranquille, il n'est fort, il n'est grand, il ne commande à l'univers que parce qu'il a su se commander à lui-même, se dompter, se soumettre, et s'imposer des lois ; l'homme, en un mot, n'est homme que parce qu'il a su se réunir à l'homme.

Buffon.

§ 215. *Des différentes Formes de Gouvernement.*

Il faut d'abord distinguer deux sortes de gouvernemens ; ceux où l'utilité publique est comptée pour tout ; et ceux où elle n'est comptée pour rien. Dans la première classe, nous placerons la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, et le républicain proprement dit. Ainsi la constitution peut être excellente, soit que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul, soit qu'elle se trouve entre les mains de plusieurs, soit qu'elle réside dans celles du peuple.

La seconde classe comprend la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie, qui ne sont que des corruptions des trois premières formes de gouvernement ; car la monarchie tempérée dégénère en tyrannie ou despotisme, lorsque le souverain, rapportant tout à lui, ne met plus de bornes à son pouvoir ; l'aristocratie en oligarchie, lorsque la puissance suprême n'est plus le partage d'un certain nombre de personnes vertueuses, mais d'un petit nombre de gens uniquement distingués par leurs richesses : le gouvernement républicain en démocratique, lorsque les plus pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques.

Comme le nom de monarque désigne également un roi et un tyran, et qu'il peut se faire que la puissance de l'un soit aussi absolue que celle de l'autre, nous la distinguerons par deux principales différences, l'une tirée de l'usage qu'ils font de leur pouvoir, l'autre des dispositions qu'ils trouvent dans leurs sujets. Quant à la première, nous avons déjà dit que le roi rapporte tout à son peuple, et le tyran à lui seul. Quant à la seconde, nous disons que l'autorité la plus absolue devient légitime, si les sujets consentent à l'établir ou à la supporter.

Barthelemy.

§ 216. *De la Royauté ou Monarchie.*

La royauté ou monarchie tempérée est celle où le souverain exerce dans ses états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de sa maison. En conséquence, le souverain jouit de

Digitized by Google

l'autorité suprême, et veille sur toutes les parties de l'administration, ainsi que sur la tranquillité de l'état.

C'est à lui de faire exécuter les lois ; et comme d'un côté, il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à sa disposition, et que d'un autre côté, il pourroit abuser de ce moyen, nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir assez de force pour réprimer les particuliers, et point assez pour opprimer la nation.

Il pourra statuer sur les cas que les lois n'ont pas prévus. Le soin de rendre la justice et de punir les coupables, sera confié à des magistrats. Ne pouvant ni tout voir, ni tout régler par lui-même, il aura un conseil qui l'éclairera de ses lumières, et le soulagera dans les détails de l'administration.

Les impôts ne seront établis qu'à l'occasion d'une guerre ou de quelque autre besoin de l'état. Il n'insultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des histrions et des courtisanes. Il faut de plus que, méditant sur la nature du pouvoir dont il est revêtu, il se rende accessible à ses sujets, et vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfans. Il faut qu'il soit plus occupé de leurs intérêts que des siens ; que l'éclat qui l'environne inspire le respect et non la terreur ; que l'honneur soit le mobile de toutes ses entreprises, et que l'amour de son peuple en soit le prix ; qu'il discerne et récompense le mérite, et que sous son empire les riches maintenus dans la possession de leurs biens, et les pauvres, protégés contre les entreprises des riches, apprennent à s'estimer eux-mêmes, et à chérir une des belles constitutions établies parmi les hommes.

La royauté n'étant fondée que sur la confiance, elle se détruit lorsque le souverain se rend odieux par son despotisme, ou méprisable par ses vices.

Barthélemy.

§ 217. *Sentiment des anciens Philosophes sur la Monarchie.*

Aristote n'est pas le seul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philosopes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont considéré, les uns relativement à la société, les autres par rapport au système général de la nature.

La plus belle des constitutions, disent les premiers, seroit celle où l'autorité déposée entre les mains d'un seul homme, ne s'exerceroit que suivant des lois sagement établies ; où le souverain, élevé au-dessus de ses sujets autant par ses lumières et ses vertus, que par sa puissance, seroit persuadé qu'il est lui-même comme la loi, qui n'existe que pour le bonheur des peuples ; où le gouvernement inspireroit la crainte et le respect au-dedans et au dehors, non-seulement par l'uniformité des principes, le secret des entreprises, et la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture et la bonne foi : car on compteroit plus sur la parole du prince, que sur les sermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, disent les seconds : l'univers est présidé par l'être suprême ; les sphères célestes le sont par autant de génies ; les royaumes de la terre le doivent être par autant de souverains établis sur le trône, pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais pour remplir une si haute destinée, ils doivent retracer en eux-mêmes les vertus de ce Dieu dont ils sont les images, et gouverner leurs sujets avec la tendresse d'un père, les soins vigilans d'un pasteur, et l'impartiale équité de la loi.

Tels sont en partie les devoirs que les Grecs ont attachés à la royauté : aussi ont-ils considéré ce gouvernement comme un modèle que, même en formant une république, doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés des particuliers. Si tous les gouvernemens étoient tempérés, disoit Platon, il faudroit chercher son bonheur dans le monarchique.

Barthélemy.

§ 218. *Excellence de la Monarchie.*

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le despotique. Comme il est de sa nature qu'il y ait sous le prince plusieurs ordres qui tiennent à la constitution, l'état est plus fixe, la constitution plus inébranlable, la personne de ceux qui gouvernent plus assurée.

Cicéron croit que l'établissement des tribuns de Rome fut le salut de la république. « En effet, dit-il, la force du « peuple qui n'a point de chef est plus « terrible. Un chef sent que l'affaire

" roule sur lui, il y pense ; mais le " peuple dans son impétuosité ne con- " noit point le péril où il se jette." On peut appliquer cette réflexion à un état despotique, qoi est un peuple sans tribun, et à une monarchie où le peuple a en quelque façon des tribuns.

En effet, on voit partout que dans les mouvemens du gouvernement despotique, le peuple mené par lui-même porte toujours les choses aussi loin qu'elles peuvent aller ; tous les désordres qu'il commet sont extrêmes ; au lieu que dans les monarchies les choses sont très-rarement portées à l'excès. Les chefs craignent pour eux-mêmes, ils ont peur d'être abandonnés ; les puissances intermédiaires ne veulent pas que le peuple prenne trop le dessus. Il est rare que les ordres de l'état soient entièrement corrompus. Le prince tient à ces ordres ; et les séditieux qui n'ont ni la volonté ni l'espérance de renverser l'état, ne peuvent ni ne veulent renverser le prince.

Dans ces circonstances, les gens qui ont de la sagesse et de l'autorité s'entremettent ; on prend des tempéramens, on s'arrange, on se corrige, les lois reprennent leur vigueur et se font écouter.

Aussi, toutes nos histoires sont-elles pleines de guerres civiles sans révolutions ; celles des états despotiques sont pleines de révolutions saos guerres civiles.

Ceux qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de quelques états, ceux mêmes qui les oot fomeotées, prouvent assez combien l'autorité que les princes laissent à de certains ordres pour leur service, leur doit être peu suspecte ; puisque dans l'égarement oième, ils ne soupiroient qo'après les lois et leur devoir, et retardoient la fougue et l'impétuosité des factieux plus qu'ils oe pouvoient la servir.

Le cardinal de Richelieu, pensant peut-être qu'il avoit trop avili les ordres de l'état, a recours pour le soutenir aux vertus du prince et de ses ministres ; et il exige d'eux tant de choses, qu'en vérité il n'y a qu'uo aoge qui puisse avoir taot d'attention, tant de lumières, tant de fermeté, taot de coonoissances ; et on peut à peine se flatter que d'ici à la dissolutioo des monarchies, il puisse y avoir uo prince et des minis' pareils.

Comme les peuples q.. vivent sous une bonoe police, sont plus heureux qoe ceux qui, saus règle et sans chefs, erreut daos les forêts ; aussi les monarques qui vivent sous les lois fondamentales de leur état sont-ils plus heureux que les princes despotiques, qui n'ont rien qui puisse régler le cœur de leurs peuples ni le leur.

Montesquieu.

§ 219. *Grand Avantage de la Monarchie sur tous les autres Gouvernemens.*

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le républicain : les affaires étant menées par un seul, il y a plus de promptitude dans l'exécution. Mais comme cette promptitode pourroit dégénérer en rapidité, les lois y mettront une certaine lenteur. Elles ne doivent pas seulement favoriser la nature de chaque constitution, mais encore remédier aux abus qui pourroient résulter de cette même nature.

Le cardinal de Richelieu veut que l'on évite dans les monarchies les épines des compagnies qui forment des difficultés sur tout. Quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Les corps qui ont le dépôt des lois, n'obéissent jamais mieux que quand ils vont à pas tardifs, et qu'ils apportent dans les affaires du prince cette réflexioo qu'on ne peot guère attendre du défaut de lumières de la cour sur les lois de l'état, ni de la précipitation de ses conseils.

Que seroit devenue la plus belle monarchie du monde, si les magistrats, par leurs lenteurs, par leurs plaintes, par leurs prières, n'avoient arrêté le cours des vertus mêmes de ses rois, lorsque ces monarques, ne consultant que leur grande âme, auroient voulu récompenser sans mesure des services rendus avec un courage et une fidélité aussi sans mesure ?

Montesquieu.

§ 220. *Propriétés distinctives du Gouvernement Monarchique.*

Un état monarchique doit être d'une grandeur médiocre. S'il étoit petit, il se formeroit en république ; s'il étoit fort étendu, les principaux de l'état, grands par eux-mêmes, n'étant point sous les yeux du prince, ayant leur cour

Digitized by Google

hors de sa cour, assurés d'ailleurs contre les exécutions promptes par les lois et par les mœurs, pourroient cesser d'obéir; ils ne craindroient pas une punition trop lente et trop éloignée.

Aussi Charlemagne eut-il à peine fondé son empire, qu'il fallut le diviser, soit que les gouverneurs des provinces n'obéissent pas; soit que, pour les faire mieux obéir, il fût nécessaire de partager l'empire en plusieurs royaumes.

Après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé. Comment ces grands de la Grèce et de la Macédoine, libres, ou du moins chefs des conquérans répandus dans cette vaste conquête, auroient-ils pu obéir ?

Après la mort d'Attila, son empire fut dissous : tant de rois qui n'étoient plus contenus, ne pouvoient point reprendre des chaînes.

Le prompt établissement du pouvoir sans bornes, est le remède qui dans ce cas peut prévenir la dissolution ; nouveau malheur après celui de l'agrandissement !

Les fleuves courent se mêler dans la mer; les monarchies vont se perdre dans le despotisme.

Montesquieu.

§ 221. *Devoir des Rois ou Monarques.*

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature même ; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne, doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive : il peut tout sur les peuples ; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui ; le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfans que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve, par sa sagesse, à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent, par leur misère, à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples. . . . . Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs ... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité. . . . On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi-bien que de toutes les vertus divines.

Souverains, le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine qu'il faut retirer et liquider : il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense, surtout quand vos revenus de domaine sont engagés et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'état. Vous devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une nécessité absolue. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées qui peuvent vous instruire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, pour savoir ce que l'état peut payer sans souffrir ? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année ? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur les peuples par sa seule autorité : c'étoit le *parlement*, c'est-à-dire l'assemblée de la nation qui lui accordoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'état : hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise ? De nos jours on voyoit encore les parlemens, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens *parlemens* ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de votre table, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les grâces excessives prodiguées à vos favoris ?

Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens ;

Digitized by Google

ils sont certainement hommes, et quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leurs vertus, vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrez à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentimens, vous vous exposez volontairement à être trompés, et à faire des injustices.

Sur toute chose ne forcez jamais vos sujets à changer de religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

Fénélon.

§ 222. *De la Corruption du Principe de la Monarchie.*

Comme les démocraties se perdent lorsque le peuple dépouille le sénat, les magistrats et les juges de leurs fonctions; les monarchies se corrompent lorsqu'on ôte peu à peu les prérogatives des corps, ou les privilèges des villes. Dans le premier cas, on va au despotisme de tous; dans l'autre, au despotisme d'un seul.

" Ce qui perdit les dynasties de Tsin " et de Soüi, dit un auteur Chinois, " c'est qu'au lieu de se borner, comme " les anciens, à une inspection géné- " rale, seule digne du souverain, les " princes voulurent gouverner tout im- " médiatement par eux-mêmes." L'auteur Chinois nous donne ici la cause de la corruption de presque toutes les monarchies.

La monarchie se perd lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses qu'en le suivant, lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns pour les donner arbitrairement à d'autres, et lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés.

La monarchie se perd lorsque le prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'état à sa capitale, la capitale à sa cour, et la cour à sa seule personne.

Enfin elle se perd, lorsqu'un prince méconnoît son autorité, sa situation, l'amour de ses peuples, et lorsqu'il ne sent pas bien qu'un monarque doit se juger en sûreté comme un despote doit se croire en péril.

Montesquieu.

§ 223. *De la Tyrannie ou Despotisme*

Sous un tyran, toutes les forces de la nation sont tournées contre elle-même. Le gouvernement fait une guerre continuelle aux sujets; il les attaque dans leurs lois, dans leurs biens, dans leur honneur; et il ne leur laisse que le sentiment profond de leur misère.

Au lieu qu'un roi se propose la gloire de son règne et le bien de son peuple, un tyran n'a d'autre vue que d'attirer à lui toutes les richesses de l'état, et de les faire servir à ses sales voluptés. Comme il ne règne que par la crainte qu'il inspire, sa sûreté doit être l'unique objet de son attention. Ainsi, tandis que la garde d'un roi est composée de citoyens intéressés à la chose publique, celle d'un tyran ne l'est que d'étrangers qui servent d'instrument à ses fureurs ou à ses caprices.

Une telle constitution, si toutefois elle mérite ce nom, renferme tous les vices des gouvernemens les plus corrompus. Elle ne peut donc naturellement se soutenir que par les moyens les plus violens ou les plus honteux; elle doit donc renfermer toutes les causes possibles de destruction.

La tyrannie se maintient lorsque le prince a l'attention d'anéantir les citoyens qui s'élèvent trop au-dessus des autres; lorsqu'il ne permet ni le progrès des connoissances qui peuvent éclairer les sujets, ni les repas publics, ni les assemblées qui peuvent les réunir; lorsqu'à l'exemple des rois de Syracuse, il les assiége par des espions qui les tiennent, à tous momens, dans l'inquiétude et dans l'épouvante; lorsque, par des pratiques adroites, il sème le trouble dans les familles, la division dans les différens ordres de l'état, la méfiance jusque dans les liaisons les plus intimes; lorsque le peuple, écrasé de travaux pu-

Digitized by Google

blics, accablé d'impôts, entraîné à des guerres excitées à dessein, réduit au point de n'avoir ni élévation dans les idées, ni noblesse dans les sentimens, a perdu le courage et les moyens de secouer le joug qui l'opprime ; lorsque le trône n'est environné que de vils flatteurs et de tyrans subalternes, d'autant plus utiles au despote qu'ils ne sont arrêtés ni par la honte ni par les remords.

Il est cependant un moyen plus propre à perpétuer son autorité, c'est lorsqu'en conservant toute la plénitude de la puissance, il veut bien s'assujettir à des formes qui en adoucissent la rigueur, et se montrer à ses peuples plutôt sous les traits d'un père dont ils sont l'héritage, que sous l'aspect d'un animal féroce, dont ils deviennent les victimes.

Comme ils doivent être persuadés que leur fortune est sacrifiée au bien de l'état, et non au sien particulier, il faut que par son application il établisse l'opinion de son habileté dans la science du gouvernement. Il sera très-avantageux pour lui qu'il ait les qualités qui inspirent le respect, et les apparences des vertus qui attirent l'amour. Il ne le sera pas moins, qu'il paroisse attaché, mais sans bassesse, au culte religieux ; car le peuple le croira retenu par la crainte des dieux, et n'osera s'élever contre un prince qu'ils protégent.

Ce qu'il doit éviter, c'est d'élever un de ses sujets à un point de grandeur dont ce dernier puisse abuser : mais il doit encore plus s'abstenir d'outrager des particuliers, et de porter le déshonneur dans les familles. Parmi cette foule de princes que l'abus du pouvoir a précipités du trône, plusieurs ont péri pour expier des injures personnelles dont ils s'étoient rendus coupables, ou qu'ils avoient autorisées.

La tyrannie tend sans cesse vers sa ruine : il faut de toute nécessité qu'un gouvernement si monstrueux finisse tôt ou tard, parce que la haine ou le mépris qu'il inspire, doit tôt ou tard venger la majesté des nations outragées.

Barthélemy.

§ 224. *Propriété distinctive du Gouvernement Despotique.*

Un grand empire suppose une autorité despotique dans celui qui gouverne. Il faut que la promptitude des résolutions supplée à la distance des lieux où elles sont envoyées ; que la crainte empêche la négligence du gouverneur ou du magistrat éloigné ; que la loi soit dans une seule tête, et qu'elle change sans cesse, comme les accidens qui se multiplient toujours dans l'état à proportion de sa grandeur.

Montesquieu.

§ 225. *Que si l'on avoit à choisir, il vaudroit mieux vivre sous la Tyrannie d'un seul, que sous celle de plusieurs.*

Sous quelle sorte de tyrannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il falloit choisir, je détesterois moins la tyrannie d'un seul, que celle de plusieurs.

Un despote a toujours quelques bons momens, une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice, je peux trouver le moyen de le désarmer ; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, et jamais elle ne répand des grâces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front, selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrêts souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage d'un de nos seigneurs, je suis écrasé, si je plaide contre un parent des parens de nos seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

Voltaire.

§ 226. *De la Corruption du Principe du Gouvernement Despotique.*

Le principe du gouvernement despotique se corrompt sans cesse, parce qu'il est corrompu par sa nature. Les autres gouvernemens périssent, parce que des accidens particuliers en violent le principe : celui-ci périt par son vice intérieur, lorsque quelques causes accidentelles n'empêchent point son principe de se corrompre. Il ne se maintient donc que quand des circonstances tirées du climat, de la religion, de la situation ou du génie du peuple, le forcent à sui-

vre quelque ordre et à souffrir quelque règle. Ces choses forcent sa nature, sans la changer ; sa férocité reste ; elle est pour quelque temps apprivoisée.

Montesquieu.

§ 227. *De l'Aristocratie.*

Lorsqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité passa aux sociétés, les unes prirent le parti de l'exercer en corps de nation, les autres de la confier à un certain nombre de citoyens.

Alors s'élevèrent deux puissantes factions, celle des grands et celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un seul, et depuis, beaucoup plus occupées à se détruire qu'à se balancer. Leurs divisions ont presque partout dénaturé la constitution primitive, et d'autres causes ont contribué à l'altérer. D'où il suit qu'il faut distinguer plusieurs espèces d'aristocraties : les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement est susceptible, les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie qui en est la corruption.

La véritable aristocratie seroit celle où l'autorité se trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magistrats éclairés et vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'est autre chose que l'amour du bien public ou de la patrie ; comme on lui déféreroit tous les honneurs, elle seroit le principe de ce gouvernement.

Pour assurer cette constitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvassent les avantages de l'oligarchie, et le peuple, ceux de la démocratie. Deux lois contribueroient à produire ce double effet ; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magistratures suprêmes aux qualités personnelles, sans avoir égard aux fortunes ; l'autre, pour empêcher que les magistrats ne pussent s'enrichir dans leurs emplois, les obligeroit de rendre compte au public de l'administration des finances.

Par la première, tous les citoyens pourroient aspirer aux principales dignités ; par la seconde, ceux des dernieres classes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il seroit à craindre qu'à la longue une vertu revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblît ou n'excitât la jalousie, on a soin, dans plusieurs aristocraties, de limiter le pouvoir des magistratures, et d'ordonner qu'elles passent en de nouvelles mains de six mois en six mois.

S'il est important que les juges de certains tribunaux soient tirés de la classe des citoyens distingués, il faudra du moins qu'on trouve en d'autres tribunaux des juges choisis dans tous les états.

Ce système de gouvernement, où l'homme de bien ne seroit jamais distingué du citoyen, ne subsiste nulle part. S'il étoit question de le développer, il faudroit d'autres lois et d'autres règlemens. Contentons nous, pour juger des différentes aristocraties, de remonter au principe ; car c'est de là surtout que dépend la bonté du gouvernement. Celui de l'aristocratie pure seroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les aristocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins sur le choix des magistrats, concluez-en que la constitution est plus ou moins avantageuse.

La constitution est en danger dans l'aristocratie, lorsque les intérêts des principaux citoyens ne sont pas assez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces classes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité ; lorsque les lois permettent que toutes les richesses passent insensiblement entre les mains de quelques particuliers ; lorsqu'on ferme les yeux sur les premières innovations qui attaquent la constitution ; lorsque les magistrats, jaloux ou négligens, persécutent des citoyens illustres, ou les excluent des magistratures, ou les laissent devenir assez puissans pour asservir leur patrie.

L'aristocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut nécessairement les envisager ensemble, lorsqu'on veut détailler les causes qui détruisent, et celles qui maintiennent l'une et l'autre.

Barthélemy.

§ 228. *De la Corruption du Principe de l'Aristocratie.*

L'aristocratie se corrompt lorsque le pouvoir des nobles devient arbitraire : il ne peut plus y avoir de vertu dans ceux qui gouvernent ni dans ceux qui sont gouvernés.

Quand les familles régnantes observent les lois, c'est une monarchie qui a

Digitized by Google

presque tous ces monarques sont liés par les lois. Mais quand elles ne les observent pas, c'est un état despotique qui a plusieurs despotes.

Dans ce cas la république ne subsiste qu'à l'égard des nobles, et entre eux seulement. Elle est dans le corps qui gouverne, et l'état despotique est dans le corps qui est gouverné; ce qui fait les deux corps du monde les plus désunis.

L'extrême corruption est lorsque les nobles deviennent héréditaires; ils ne peuvent plus guères avoir de modération. S'ils sont en petit nombre, leur pouvoir est plus grand, mais leur sûreté diminue; s'ils sont en plus grand nombre, leur pouvoir est moindre et leur sûreté plus grande: en sorte que le pouvoir va croissant, et la sûreté diminuant, jusqu'au despote sur la tête duquel est l'excès du pouvoir et du danger.

Le grand nombre des nobles dans l'aristocratie héréditaire rendra donc le gouvernement moins violent: mais comme il y aura peu de vertu, on tombera dans un esprit de nonchalance, de paresse, d'abandon, qui fera que l'état n'aura plus de force ni de ressort.

Une aristocratie peut maintenir la force de son principe, si les lois sont telles qu'elles fassent plus sentir aux nobles les périls et les fatigues du commandement que ses délices; et si l'état est dans une telle situation, qu'il ait quelque chose à redouter, et que la sûreté vienne du dedans, et l'incertitude du dehors.

Comme une certaine confiance fait la gloire et la sûreté d'une monarchie, il faut au contraire qu'une république redoute quelque chose. La crainte des Perses maintint les lois chez les Grecs. Carthage et Rome s'intimidèrent l'une l'autre, et s'affermirent. Chose singulière! plus ces états ont de sûreté, plus, comme des eaux trop tranquilles, ils sont sujets à se corrompre.

Montesquieu.

§ 229. *De l'Oligarchie.*

Dans l'oligarchie, l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il est de l'essence de ce gouvernement qu'au moins les principales magistratures soient électives, et qu'en les conférant on se règle sur le cens, c'est-à-dire, sur la fortune des particuliers, les richesses y doivent être préférées à tout. Elles établissent une très grande inégalité entre les citoyens, et le désir d'en acquérir est le principe du gouvernement.

Partout ce système d'administration se diversifie, suivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, suivant les différentes manières dont ils sont conférés, suivant que la puissance du magistrat est plus ou moins restreinte. Partout encore le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les lois qui gouvernent, et non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à la fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puissante.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, et que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, et que nulle loi, nul crédit ne mette obstacle à sa subsistance ou à sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, et lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune, des momens qu'ils doivent à l'état, et d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans.

Quand le cens qui fixe la classe des citoyens destinés à gouverner, est trop fort, cette classe est trop peu nombreuse. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou

par leurs talens, se seront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies: on les verra étendre insensiblement leurs droits, se faire autoriser à se choisir des associés, et à laisser leurs places à leurs enfans; supprimer enfin toutes les formes, et substituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement se trouvera au dernier degré de corruption, et l'oligarchie sera dans l'oligarchie.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne subsistera pas plus long-temps que celle d'un seul; elle s'affoiblira par l'excès de son pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, se mêleront avec la multitude pour le détruire.

On doit s'attendre à la même révolution, lorsque la classe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en esclaves. Dans quelques endroits, ils osent prononcer ce serment aussi barbare qu'insensé: *Je ferai au peuple tout le mal qui dépendra de moi.* Cependant, comme le peuple est également dangereux, soit qu'il rampe devant les autres, soit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il possède exclusivement le droit de juger, et qu'il confère toutes les magistratures: car alors, la classe des gens riches étant obligée de mendier bassement ses suffrages, il ne tardera pas à se convaincre qu'il lui est aussi facile de retenir l'autorité que d'en disposer.

Barthélemy.

§ 230. *De la Démocratie.*

La liberté ne peut se trouver que dans la démocratie, disent les fanatiques partisans du pouvoir populaire: elle est le principe de ce gouvernement; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, et précieux à l'état dont il fait partie.

Il est donc essentiel à ce gouvernement, que toutes les magistratures, ou du moins la plupart, puissent être conférées, par la voie du sort, à chaque particulier; que les emplois, à l'exception des militaires, soient très-rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois; que tous les citoyens soient alternativement distribués dans les cours de justice; qu'on établisse un sénat pour préparer les affaires qui doivent se terminer dans l'assemblée nationale et souveraine, où tous les citoyens puissent assister; qu'on accorde un droit de présence à ceux qui se rendent assidus à cette assemblée, ainsi qu'au sénat et aux tribunaux de justice.

Cette forme de gouvernement est sujette aux mêmes révolutions que l'aristocratie; elle est tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration; dans les lieux où, par de sages règlemens, la première classe des citoyens n'est pas victime de la haine et de la jalousie des dernières classes; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler et de se faire entendre. Mais elle est tyrannique, partout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Plusieurs causes leur ont valu cet excès de pouvoir: la première est la suppression du cens, suivant lequel on devoit régler la distribution des charges; par là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de se mêler des affaires publiques: la seconde est la gratification accordée aux pauvres, et refusée aux riches qui portent leurs suffrages, soit dans les assemblées générales, soit dans les tribunaux de justice; trop légère pour engager les seconds à une sorte d'assiduité, elle suffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux, et de là cette foule d'ouvriers et de mercenaires qui élèvent une voix impérieuse dans les lieux augustes où se discutent les intérêts de la patrie: la troisième est le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis sur la multitude.

Elle étoit autrefois conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de sa confiance, pour la subjuguer; et comme son destin est d'être asservie, il s'est élevé, dans ces derniers temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions et ses vices, à l'enivrer de l'opinion de son pouvoir et de sa gloire, à ranimer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionnée de nos jours que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux; mais partout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, et le peuple

Digitized by Google

contracte les vices et la férocité des tyrans.

Barthélemy.

§ 231. *Du Principe de la Démocratie.*

Il ne faut pas beaucoup de probité, pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout. Mais, dans un état populaire, il faut un ressort de plus, qui est la vertu.

Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et très-conforme à la nature des choses. Car il est clair que dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids.

Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou par négligence, cesse de faire exécuter les lois, peut aisément réparer le mal; il n'a qu'à changer de conseil, ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque dans un gouvernement populaire les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'état est déjà perdu.

Ce fut un assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir les efforts impuissans des Anglois pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avoient part aux affaires n'avoient point de vertu, que leur ambition étoit irritée par le succès de celui qui avoit le plus osé, que l'esprit d'une faction n'étoit réprimé que par l'esprit d'une autre; le gouvernement changeoit sans cesse; le peuple étonné cherchoit la démocratie, et ne la trouvoit nulle part. Enfin, après bien des mouvemens, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avoit proscrit.

Quand *Sylla* voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir; elle n'avoit plus qu'un foible reste de vertu: et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après *César*, *Tibère*, *Caïus*, *Claude*, *Néron*, *Domitien*, elle fut toujours plus esclave; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.

Les politiques Grecs qui vivoient dans le gouvernement populaire, ne reconnoissoient d'autre force qui pût le soutenir, que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses et de luxe même.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets; ce qu'on aimoit, on ne l'aime plus; on étoit libre avec les lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître; ce qui étoit *maxime*, on l'appelle *rigueur*; ce qui étoit *règle*, on l'appelle *gêne*; ce qui étoit *attention*, on l'appelle *crainte*. C'est la frugalité qui y est l'avarice, et non pas le désir d'avoir. Autrefois le bien des particuliers faisoit le trésor public, mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille; et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous.

Athènes eut dans son sein les mêmes forces pendant qu'elle domina avec tant de gloire, et pendant qu'elle servit avec tant de honte. Elle avoit vingt mille citoyens, lorsqu'elle défendit les Grecs contre les Perses, qu'elle disputa l'empire à Lacédémone, et qu'elle attaqua la Sicile. Elle en avoit vingt mille, lorsque *Démétrius de Phalère* les dénombra, comme dans un marché l'on compte les esclaves. Quand *Philippe* osa dominer dans la Grèce, quand il parut aux portes d'Athènes, elle n'avoit encore perdu que le temps. On peut voir dans *Démosthène* quelle peine il fallut pour la réveiller: on y craignoit *Philippe*, non pas comme l'ennemi de la liberté, mais des plaisirs. Cette ville, qui avoit résisté à tant de défaites, qu'on avoit vue renaître après ses destructions, fut vaincue à *Chéronée*, et le fut pour toujours. Qu'importe que Philippe renvoie tous les prisonniers? il ne renvoie pas des hommes. Il étoit toujours aussi aisé de triompher des forces d'Athènes, qu'il étoit difficile de triompher de sa vertu.

Comment *Carthage* auroit-elle pu se soutenir? Lorsque Annibal, devenu préteur, voulut empêcher les magistrats de piller la république, n'allèrent-ils pas l'accuser devant les Romains? Malheureux, qui vouloient être citoyens sans qu'il y eût de cité, et tenir leurs richesses

de la main de leurs destructeurs! Bientôt Rome leur demanda pour ôtages trois cents de leurs principaux citoyens; elle se fit livrer les armes et les vaisseaux, et ensuite leur déclara la guerre. Par les choses que fit le désespoir dans Carthage désarmée, on peut juger de ce qu'elle auroit pu faire avec sa vertu, lorsqu'elle avoit ses forces.

Montesquieu.

§ 232. *De la Corruption du Principe de la Démocratie.*

Le principe de la démocratie se corrompt, non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour lui commander. Pour lors le peuple ne pouvant souffrir le pouvoir même qu'il confie, veut tout faire par lui-même, délibérer pour le sénat, exécuter pour les magistrats, et dépouiller tous les juges.

Il ne peut plus y avoir de vertu dans la république. Le peuple veut faire les fonctions des magistrats; on ne les respecte donc plus. Les délibérations du sénat n'ont plus de poids; on n'a donc plus d'égards pour les sénateurs, et par conséquent pour les vieillards. Que si l'on n'a pas de respect pour les vieillards, on n'en aura pas non plus pour les pères; les maris ne méritent pas plus de déférence, ni les maîtres plus de soumission. Tout le monde parviendra à aimer ce libertinage; la gêne du commandement fatiguera comme celle de l'obéissance. Les femmes, les enfans, les esclaves, n'auront de soumission pour personne. Il n'y aura plus de mœurs, plus d'amour de l'ordre, enfin plus de vertu. On voit dans le *banquet de Xénophon*, une peinture bien naïve d'une république où le peuple a abusé de l'égalité. Chaque convive donne à son tour la raison pourquoi il est content de lui. " Je suis content de moi, dit Chamides, " à cause de ma pauvreté. Quand j'étois riche, j'étois obligé de faire ma " cour aux calomniateurs, sachant bien " que j'étois plus en état de recevoir du " mal d'eux que de leur en faire. La " république me demandoit toujours " quelque nouvelle somme; je ne pou" vois m'absenter. Depuis que je suis " pauvre, j'ai acquis de l'autorité; per" sonne ne me menace, je menace les " autres; je puis m'en aller ou rester. " Déjà les riches se lèvent de leurs pla" ces et me cèdent le pas. Je suis un " roi, j'étois esclave; je payois un tri" but à la république, aujourd'hui elle " me nourrit; je ne crains plus de " perdre, j'espère d'acquérir."

Le peuple tombe dans ce malheur, lorsque ceux à qui il se confie, voulant cacher leur propre corruption, cherchent à le corrompre. Pour qu'il ne voie pas leur ambition, ils ne lui parlent que de sa grandeur; pour qu'il n'aperçoive pas leur avarice, ils flattent sans cesse la sienne.

La corruption augmentera parmi les corrupteurs; et elle augmentera parmi ceux qui sont déjà corrompus. Le peuple se distribuera tous les deniers publics; et comme il aura joint à sa paresse la gestion des affaires, il voudra joindre à sa pauvreté les amusemens du luxe. Mais avec sa paresse et son luxe, il n'y aura que le trésor public qui puisse être un objet pour lui.

Il ne faudra pas s'étonner si l'on voit les suffrages se donner pour de l'argent. On ne peut donner beaucoup au peuple, sans retirer encore plus de lui: mais pour retirer de lui, il faut renverser l'état. Plus il paroîtra tirer d'avantage de sa liberté, plus il s'approchera du moment où il doit la perdre. Il se forme de petits tyrans, qui ont tous les vices d'un seul. Bientôt ce qui reste de liberté devient insupportable; un seul tyran s'élève, et le peuple perd tout jusqu'aux avantages de sa corruption.

La démocratie a donc deux excès à éviter; l'esprit d'inégalité, qui la mène à l'aristocratie, ou au gouvernement d'un seul; et l'esprit d'égalité extrême, qui la conduit au despotisme d'un seul, comme le despotisme d'un seul finit par la conquête.

Il est vrai que ceux qui corrompirent les républiques Grecques ne devinrent pas toujours tyrans. C'est qu'ils étoient plus attachés à l'éloquence qu'à l'art militaire: outre qu'il y avoit dans le cœur de tous les Grecs une haine implacable contre ceux qui renversoient le gouvernement républicain; ce qui fit que l'anarchie dégénéra en anéantissement, au lieu de se changer en tyrannie.

Mais Syracuse qui se trouva placée au milieu d'un grand nombre de petites oligarchies changées en tyrannie; Syracuse qui avoit un sénat dont il n'est presque

Digitized by Google

jamais fait mention dans l'histoire, essuya des malheurs que la corruption ordinaire ne donne pas. Cette ville toujours dans la licence ou dans l'oppression, également travaillée par sa liberté et par sa servitode, recevant toujours l'une et l'autre comme une tempête, et malgré sa puissance au-dehors; toujours déterminée à une révolution par la plus petite force étrangère, avoit dans son sein un peuple immense, qui n'eut jamais que cette cruelle alternative de se donner un tyran, ou de l'être lui-même.

Montesquieu.

§ 233. *De l'Esprit d'Egalité extrême.*

Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. Le premier ne consiste point à faire en sorte que tout le monde commande, ou que personne ne soit commandé, mais à obéir et à commander à ses égaux. Il ne cherche pas à n'avoir point de maître, mais à n'avoir que ses égaux pour maîtres.

Dans l'état de nature les hommes naissent bien dans l'égalité, mais ils n'y sauroient rester. La société la leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois. Telle est la différence entre la démocratie réglée et celle qui ne l'est pas; que dans la première on n'est égal que comme citoyen; et que dans l'autre on est encore égal comme magistrat, comme sénateur, comme juge, comme père, comme mari, comme maître.

La place naturelle de la vertu est auprès de la liberté; mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.

Montesquieu.

§ 234. *Continuation du même Sujet.*

Si cette terre étoit ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire si l'homme y trouvoit partout une subsistance facile et assurée, et un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit convert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies et la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis et d'autre lit que celui des daims et des chevreuils; alors les Gengiskan et les Tamerlan n'auront d'autres valets que leurs enfans, qui seroient assez honnêtes pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles, l'homme seroit aussi heureux qu'eux; la domination seroit alors une chimère à laquelle personne ne penseroit; car pourquoi chercher des serviteurs, quand vous n'avez besoin d'aucun service.

S'il passoit par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique et à bras nerveux, d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose seroit impossible; l'opprimé seroit à cent lieues avant que l'oppresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seroient donc nécessairement égaux, s'ils étoient sans besoins.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats et rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente ou qu'elles l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux pauvres familles va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer et est battue; la famille servante est l'origine des domestiques et des manœuvres; la famille battue est l'origine des esclaves.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, les richesses et les plaisirs; et avec beaucoup de goût pour la paresse: par conséquent, tout homme voudroit avoir l'argent et les femmes des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec de telles dispositions, il est impossible que les hommes soient égaux.

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera point sa terre pour venir labourer la vôtre; et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, et en même temps la plus chimérique.

Chaque homme, dans le fond de son cœur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de là que le cuisinier d'un cardinal

Digitized by Google

doive ordonner à son maître de lui faire à dîner; mais le cuisinier peut dire comme son maître: je suis né, comme lui, en pleurant; il mourra, comme moi, dans les mêmes angoisses et les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux la même fonction animale; si les Turcs s'emparent de Rome, et si alors je suis cardinal et mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable et juste; mais en attendant que le Grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un particulier qui n'est rien et qui ne tient à rien dans l'état, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection et du mépris, qui voit évidemment que plusieurs grands seigneurs n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, et qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre? Celui de s'en aller.

Voltaire.

§ 235. *Ce que c'est que la Liberté.*

Il est vrai que dans les démocraties le peuple paroît faire ce qu'il veut: mais la liberté politique ne consiste pas à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent; et si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent, il n'auroit plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.

Montesquieu.

§ 236. *De la Liberté politique.*

Une liberté honnête élève l'esprit; et l'esclavage le fait ramper.

La liberté consiste à ne dépendre que des lois. Sur ce pied, chaque homme est libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Suisse; on l'est même à Venise et à Gênes, quoique ce qui n'est pas du corps des souverains y soit avili. Mais il y a encore des provinces et de vastes royaumes où la plus grande partie des hommes est esclave.

Un temps viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres, fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'est pas tout à fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou plusieurs chevaux, c'est-à-dire un noble, ait le droit de tuer un paysan en mettant dix écus sur sa fosse. Alors, il pourra se faire que les communes aient part au gouvernement, et que l'administration Angloise s'établisse dans le voisinage de la Turquie.

Tous les hommes sont nés égaux; mais vous n'entendez point par égalité, cette égalité absurde et impossible, par laquelle le serviteur et le maître, le manœuvre et le magistrat, et le plaideur et le juge seroient confondus ensemble, mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des lois, et qui maintient la liberté des foibles contre l'ambition du plus fort.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination: nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au sultan et au bostangi; l'un et l'autre doivent disposer, avec le même pouvoir, de leur personne, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel, quoiqu'ils jouent sur la scène des rôles différens.

Le plus grand nombre des hommes étoit autrefois en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il étoit horrible que le grand nombre semât, et que le petit recueillît; et n'est-ce pas un bonheur pour les Anglois, que l'autorité de ces petits tyrans ait été éteinte en Angleterre, par la puissance légitime des rois, et celle de la nation.

Voltaire.

§ 237. *Que la vraie Liberté est fondée sur l'Autorité des Lois.*

Un peuple gâté par une liberté excessive, est le plus insupportable des tyrans; ainsi, la populace soulevée contre les lois, est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu: ce milieu est qu'un peuple ait des lois écri-

Digitized by Google

tes, toujours constantes et consacrées par toute la nation; qu'elles soient au-dessus de tout; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois; qu'ils ne puissent rien contre ces lois, pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étoient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiroient unanimement pour leur félicité; mais les uns renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats par qui les lois devroient régner; et les autres, par un respect superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devroient faire les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi, les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devroient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne, doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi, n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même sans intérêt et sans passion, la loi vivante, donnée pour le bien des hommes. Aussi tout despotisme, sous quelque forme qu'il se montre, tend-il à sa ruine: le despotisme d'un seul, parce que les peuples ne prennent aucun intérêt au maintien d'un état où ils sont esclaves; et le despotisme du peuple, parce que c'est une puissance folle et aveugle, qui se forcène contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire.

Fénélon.

§ 238. *Du Gouvernement mixte.*

La constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté, est le gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie et la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle s'incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples.

Barthélemy.

§ 239. *Idée générale du Gouvernement Anglois.*

Qui croiroit que de l'abîme épouvantable, du cahos des dissentions, de l'ignorance et du fanatisme, est résulté le gouvernement Anglois, le plus parfait gouvernement peut-être qui soit aujourd'hui dans le monde. Un roi honoré et riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante et éclairée. Les grands d'un côté, et les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le monarque.

Depuis l'établissement de cette heureuse constitution, la tranquillité, la richesse, la félicité publique ont régné chez nous. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers, et les lois mettent en sûreté nos fortunes: jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement; jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé: nous punirions comme des assassins des juges qui oseroient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent, et la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours deux partis qui se combattent avec la plume et avec des intrigues: mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie et la liberté: ces deux partis veillent l'un sur l'autre; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des lois; ils se haïssent, mais ils aiment l'état: ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Voltaire.

§ 240. *De la Constitution de l'Angleterre.*

Il y a dans chaque état trois sortes de pouvoirs, la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différens des particuliers. On appellera cette dernière, la puissance de juger; et l'autre, simplement, la puissance exécutrice de l'état.

La liberté politique dans un citoyen

est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel, qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle étoit jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens seroit arbitraire; car le juge seroit législateur. Si elle étoit jointe à la puissance exécutrice, le juge pourroit avoir la force d'un oppresseur.

Tout seroit perdu, si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçoient ces trois pouvoirs: celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différens des particuliers.

Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gouvernement est modéré, parce que le prince qui a les deux premiers pouvoirs, laisse à ses sujets l'exercice du troisième. Chez les Turcs, où ces trois pouvoirs sont réunis sur la tête du sultan, il règne un affreux despotisme.

Dans les républiques d'Italie, où ces trois pouvoirs sont réunis, la liberté se trouve moins que dans nos monarchies. Aussi le gouvernement a-t-il besoin, pour se maintenir, de moyens aussi violens que le gouvernement des Turcs: témoin les inquisiteurs d'état, et le tronc où tout délateur peut à tous les momens jeter avec un billet son accusation.

Voyez quelle peut être la situation d'un citoyen dans ces républiques; le même corps de magistrature a, comme exécuteur des lois, toute la puissance qu'il s'est donnée comme législateur. Il peut ravager l'état par ses volontés générales; et comme il a encore la puissance de juger, il peut détruire chaque citoyen par ses volontés particulières.

Toute la puissance y est une; et quoiqu'il n'y ait point de pompe extérieure qui découvre un prince despotique, on le sent à chaque instant.

Aussi les princes qui ont voulu se rendre despotiques, ont-ils toujours commencé par réunir en leur personne toutes les magistratures, et plusieurs rois d'Europe toutes les grandes charges de leur état.

Je crois bien que la pure aristocratie héréditaire des républiques d'Italie ne répond pas précisément au despotisme de l'Asie, la multitude des magistrats adoucit quelquefois la magistrature; tous les nobles ne concourent pas toujours aux mêmes desseins; on y forme divers tribunaux qui se tempèrent. Ainsi à Venise le Grand Conseil a la législation; le *Prégady*, l'exécution; les *Quaranties*, le pouvoir de juger. Mais le mal est, que ces tribunaux différens sont formés par des magistrats du même corps; ce qui ne fait guère qu'une même puissance.

La puissance de juger ne doit pas être donnée à un sénat permanent, mais exercée par des personnes tirées du corps du peuple, dans certains temps de l'année, de la manière prescrite par la loi, pour former un tribunal qui ne dure qu'autant que la nécessité le requiert.

De cette façon, la puissance de juger, si terrible parmi les hommes, n'étant attachée ni à un certain état ni à une certaine profession, devient, pour ainsi dire, invisible et nulle; on n'a point continuellement des juges devant les yeux, et l'on craint la magistrature et non pas les magistrats.

Il faut même que, dans les grandes accusations, le criminel, concurremment avec la loi, se choisisse des juges; ou du moins qu'il en puisse récuser un si grand nombre, que ceux qui restent, soient censés être de son choix.

Les deux autres pouvoirs pourroient plutôt être donnés à des magistrats ou à des corps permanens; parce qu'ils ne s'exercent sur aucun particulier, n'étant l'un, que la volonté générale de l'état; et l'autre, que l'exécution de cette volonté générale.

Mais si les tribunaux ne doivent pas être fixes, les jugemens doivent l'être à un tel point, qu'ils ne soient jamais qu'un texte précis de la loi. S'ils étoient une opinion particulière du juge, on vivroit dans la société, sans savoir précisément les engagemens que l'on y contracte.

Il faut même que les juges soient de la condition de l'accusé, ou ses pairs, pour qu'il ne puisse pas se mettre dans

l'esprit qu'il soit tombé entre les mains de gens portés à lui faire violence.

Si la puissance législative laisse à l'exécutrice le droit d'emprisonner des citoyens qui peuvent donner caution de leur conduite, il n'y a plus de liberté; à moins qu'ils ne soient arrêtés pour répondre sans délai à une accusation que la loi a rendue capitale; auquel cas ils sont réellement libres, puisqu'ils ne sont soumis qu'à la puissance de la loi.

Mais si la puissance législative se croyoit en danger par quelque conjuration secrète contre l'état, ou quelque intelligence avec les ennemis du dehors, elle pourroit, pour un temps court et limité, permettre à la puissance exécutrice de faire arrêter les citoyens suspects, qui ne perdroient leur liberté pour un temps, que pour la conserver pour toujours.

Et c'est le seul moyen conforme à la raison, de suppléer à la tyrannique magistrature des *éphores*, et aux inquisiteurs d'état de Venise, qui sont aussi despotiques.

Comme, dans un état libre, tout homme qui est censé avoir une âme libre, doit être gouverné par lui-même, il faudroit que le peuple en corps eût la puissance législative; mais comme cela est impossible dans les grands états, et est sujet à beaucoup d'inconvéniens dans les petits, il faut que le peuple fasse par ses représentans tout ce qu'il ne peut faire par lui-même.

L'on connoît beaucoup mieux les besoins de sa ville, que ceux des autres villes; et on juge mieux de la capacité de ses voisins, que de celle de ses autres compatriotes. Il ne faut donc pas que les membres du corps législatif soient tirés en général du corps de la nation; mais il convient que dans chaque lieu principal, les habitans se choisissent un représentant.

Le grand avantage des représentans, c'est qu'ils sont capables de discuter les affaires. Le peuple n'y est point du tout propre; ce qui forme un des grands inconvéniens de la démocratie.

Il n'est pas nécessaire que les représentans, qui ont reçu de ceux qui les ont choisis une instruction générale, en reçoivent une particulière sur chaque affaire, comme cela se pratique dans les diètes d'Allemagne. Il est vrai que de cette manière la parole des députés seroit plus l'expression de la voix de la nation; mais cela jetteroit dans des longueurs infinies, rendroit chaque député le maître de tous les autres; et dans les occasions les plus pressantes, toute la force de la nation pourroit être arrêtée par un caprice.

Quand les députés, dit très-bien M. Sidney, représentent un corps de peuple, comme en Hollande, ils doivent rendre compte à ceux qui les ont commis: c'est autre chose lorsqu'ils sont députés par des bourgs, comme en Angleterre.

Tous les citoyens dans les divers districts doivent avoir droit de donner leur voix pour choisir le représentant; excepté ceux qui sont dans un tel état de bassesse, qu'ils sont réputés n'avoir point de volonté propre.

Il y avoit un grand vice dans la plupart des anciennes républiques; c'est que le peuple avoit droit d'y prendre des résolutions actives, et qui demandent quelque exécution, chose dont il est entièrement incapable. Il ne doit entrer dans le gouvernement, que pour choisir ses représentans, ce qui est très à sa portée. Car s'il y a peu de gens qui connoissent le degré précis de la capacité des hommes, chacun est pourtant capable de savoir en général, si celui qu'il choisit est plus éclairé que la plupart des autres.

Le corps représentant ne doit pas être choisi non plus pour prendre quelque résolution active, chose qu'il ne feroit pas bien; mais pour faire des lois, ou pour voir si l'on a bien exécuté celles qu'il a faites, chose qu'il peut très-bien faire, et qu'il n'y a même que lui qui puisse bien faire.

Il y a toujours dans un état des gens distingués par la naissance, les richesses ou les honneurs: mais s'ils étoient confondus parmi le peuple, et s'ils n'y avoient qu'une voix comme les autres, la liberté commune seroit leur esclavage, et ils n'auroient aucun intérêt à la défendre, parce que la plupart des résolutions seroient contre eux. La part qu'ils ont à la législation doit donc être proportionnée aux autres avantages qu'ils ont dans l'état; ce qui arrivera, s'ils forment un corps qui ait droit d'arrêter les entreprises du peuple, comme le peuple a droit d'arrêter les leurs.

Ainsi la puissance législative sera confiée et au corps des nobles, et au corps qui sera choisi pour représenter le peuple, qui auront chacun leurs assemblées et leurs délibérations à part, et des vues et des intérêts séparés.

Des trois puissances dont nous avons parlé, celle de juger est en quelque façon nulle. Il n'en reste que deux; et comme elles ont besoin d'une puissance réglante pour les tempérer, la partie du corps législatif, qui est composée des nobles, est très-propre à produire cet effet.

Le corps des nobles doit être héréditaire. Il l'est premièrement par sa nature; et d'ailleurs il faut qu'il ait un très-grand intérêt à conserver ses prérogatives, odieuses par elles-mêmes, et qui dans un état libre, doivent toujours être en danger.

Mais comme une puissance héréditaire pourroit être induite à suivre ses intérêts particuliers, et à oublier ceux du peuple; il faut que dans les choses où l'on a un souverain intérêt à la corrompre, comme dans les lois qui concernent la levée de l'argent, elle n'ait de part à la législation que par sa faculté d'empêcher, et non par sa faculté de statuer.

J'appelle faculté de statuer, le droit d'ordonner par soi-même, ou de corriger ce qui a été ordonné par un autre. J'appelle faculté d'empêcher, le droit de rendre nulle une résolution prise par quelque autre; ce qui étoit la puissance des tribuns de Rome, et quoique celui qui a la faculté d'empêcher puisse avoir aussi le droit d'approuver, pour lors cette approbation n'est autre chose qu'une déclaration qu'il ne fait point d'usage de sa faculté d'empêcher, et dérive de cette faculté.

La puissance exécutrice doit être entre les mains d'un monarque; parce que cette partie du gouvernement, qui a presque toujours besoin d'une action momentanée, est mieux administrée par un que par plusieurs; au lieu que ce qui dépend de la puissance législative, est souvent mieux ordonné par plusieurs que par un.

Que s'il n'y avoit point de monarque, et que la puissance exécutrice fut confiée à un certain nombre de personnes tirées du corps législatif, il n'y auroit plus de liberté; parce que les deux puissances seroient unies, les mêmes personnes ayant quelquefois, et pouvant toujours avoir part à l'une et à l'autre.

Si le corps législatif étoit un temps considérable sans être assemblé, il n'y auroit plus de liberté; car il arriveroit de deux choses l'une, ou qu'il n'y auroit plus de résolution législative, et l'état tomberoit dans l'anarchie, ou que ces résolutions seroient prises par la puissance exécutrice, et elle deviendroit absolue.

Il seroit inutile que le corps législatif fût toujours assemblé. Cela seroit incommode pour les représentans, et d'ailleurs occuperoit trop la puissance exécutrice, qui ne penseroit point à exécuter, mais à défendre ses prérogatives, et le droit qu'elle a d'exécuter.

De plus, si le corps législatif étoit continuellement assemblé, il pourroit arriver que l'on ne feroit que suppléer de nouveaux députés à la place de ceux qui mourroient; et dans ce cas, si le corps législatif étoit une fois corrompu, le mal seroit sans remède. Lorsque divers corps législatifs se succèdent les uns aux autres, le peuple qui a mauvaise opinion du corps législatif actuel, porte avec raison ses espérances sur celui qui viendra après. Mais si c'étoit toujours le même corps, le peuple le voyant une fois corrompu, n'espéreroit plus rien de ses lois; il deviendroit furieux, ou tomberoit dans l'indolence.

Le corps législatif ne doit point s'assembler lui-même. Car un corps n'est censé avoir de volontés, que lorsqu'il est assemblé; et s'il ne s'assembloit pas unanimement, on ne sauroit dire quelle partie seroit véritablement le corps législatif, celle qui seroit assemblée, ou celle qui ne le seroit pas. Que s'il avoit droit de se proroger lui-même, il pourroit arriver qu'il ne se prorogeroit jamais; ce qui seroit dangereux dans les cas où il voudroit attenter contre la puissance exécutrice. D'ailleurs, il y a des temps plus convenables les uns que les autres, pour l'assemblée du corps législatif: il faut donc que ce soit la puissance exécutrice qui règle le temps de la tenue et de la durée de ces assemblées, par rapport aux circonstances qu'elle connoît.

Si la puissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique: car, comme il pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances.

Mais il ne faut pas que la puissance législative ait réciproquement la faculté d'arrêter la puissance exécutrice. Car l'exécution ayant ses limites par sa nature, il est inutile de la borner; outre que la puissance exécutrice s'exerce toujours sur des choses momentanées. Et la puissance des tribuns de Rome

Digitized by Google

étoit vicieuse, en ce qu'elle arrêtoit non-seulement la législation, mais même l'exécution ; ce qui causoit de grands maux.

Mais, si dans un état libre la puissance législative ne doit pas avoir le droit d'arrêter la puissance exécutrice, elle a le droit et doit avoir la faculté d'examiner de quelle manière les lois qu'elle a faites ont été exécutées ; et c'est l'avantage qu'a ce gouvernement sur celui de Crète et de Lacédémone, où les *cosmes* et les *éphores* ne rendoient point compte de leur administration.

Mais quelque soit cet examen, le corps législatif ne doit pas avoir le pouvoir de juger la personne, et par conséquent la conduite de celui qui exécute. Sa personne doit être sacrée, parce qu'étant nécessaire à l'état pour que le corps législatif n'y devienne pas tyrannique, dès le moment qu'il seroit accusé ou jugé, il n'y auroit plus de liberté.

Dans ce cas, l'état ne seroit point une monarchie, mais une république non libre. Mais comme celui qui exécute ne peut exécuter mal sans avoir des conseillers méchans, et qui haïssent les lois comme ministres, quoiqu'elles les favorisent comme hommes ; ceux-ci peuvent être recherchés et punis. Et c'est l'avantage de ce gouvernement sur celui de *Gnide*, où la loi ne permettant point d'appeler en jugement les *amimones*, le peuple ne pouvoit jamais se faire rendre raison des injustices qu'on lui avoit faites.

Quoique en général la puissance de juger ne doive être unie à aucune partie de la législative, cela est sujet à trois exceptions, fondées sur l'intérêt particulier de celui qui doit être jugé.

Les grands sont toujours exposés à l'envie ; et s'ils étoient jugés par le peuple, ils pourroient être en danger, et ne jouiroient pas du privilége qu'a le moindre des citoyens dans un état libre, d'être jugé par ses pairs. Il faut donc que les nobles soient appelés, non pas devant les tribunaux ordinaires de la nation, mais devant cette partie du corps législatif, qui est composée de nobles.

Il pourroit arriver que la loi, qui est en même temps clairvoyante et aveugle, seroit en de certains cas trop rigoureuse. Mais les juges de la nation ne sont, comme nous avons dit, que la bouche qui prononce les paroles de la loi ; des êtres inanimés, qui n'en peuvent modérer ni la force ni la rigueur. C'est donc la partie du corps législatif, que nous venons de dire être, dans une autre occasion, un tribunal nécessaire, qui l'est encore dans celle-ci ; c'est à son autorité suprême à modérer la loi, en faveur de la loi même, en prononçant moins rigoureusement qu'elle.

Il pourroit encore arriver que quelque citoyen, dans les affaires publiques, violeroit les droits du peuple, et feroit des crimes que les magistrats établis ne sauroient ou ne voudroient pas punir ; mais en général, la puissance législative ne peut pas juger ; et elle peut encore moins dans ce cas particulier où elle représente la partie intéressée, qui est le peuple. Elle ne peut donc être qu'accusatrice. Mais devant qui accusera-t-elle ? Ira-t-elle s'abaisser devant les tribunaux de la loi qui lui sont inférieurs, et d'ailleurs composés de gens qui, étant peuple comme elle, seroient entraînés par l'autorité d'un si grand accusateur ? Non ; il faut pour conserver la dignité du peuple et la sûreté du particulier, que la partie législative du peuple accuse devant la partie législative des nobles ; laquelle n'a ni les mêmes intérêts qu'elle, ni les mêmes passions.

C'est l'avantage qu'a ce gouvernement sur la plupart des républiques anciennes, où il y avoit cet abus, que le peuple étoit en même temps et juge et accusateur.

La puissance exécutrice, comme nous avons dit, doit prendre part à la législation par sa faculté d'empêcher, sans quoi elle sera bientôt dépouillée de ses prérogatives. Mais si la puissance législative prend part à l'exécution, la puissance exécutrice sera également perdue.

Si le monarque prenoit part à la législation par la faculté de statuer, il n'y auroit plus de liberté. Mais comme il faut pourtant qu'il ait part à la législation pour se défendre, il faut qu'il y prenne part par la faculté d'empêcher.

Ce qui fut cause que le gouvernement changea à Rome, c'est que le sénat qui avoit une partie de la puissance exécutrice, et les magistrats qui avoient l'autre, n'avoient pas, comme le peuple, la faculté d'empêcher.

Voici donc la constitution fondamentale du gouvernement dont nous parlons. Le corps législatif y étant composé de deux parties, l'une enchaînera l'autre par sa faculté mutuelle d'empêcher. Toutes les deux seront liées par la puissance exécutrice, qui le sera elle-même

par la législative. Ces trois puissances devroient former un repos ou une inaction; mais comme, par le mouvement nécessaire des choses, elles sont contraintes d'aller, elles seront forcées d'aller de concert.

La puissance exécutrice ne faisant partie de la législative que par sa faculté d'empêcher, elle ne sauroit entrer dans le débat des affaires. Il n'est pas même nécessaire qu'elle propose; parce que, pouvant toujours désapprouver les résolutions, elle peut rejeter les décisions des propositions qu'elle auroit voulu qu'on n'eût pas faites.

Dans quelques républiques anciennes, où le peuple en corps avoit le débat des affaires, il étoit naturel que la puissance exécutrice les proposât et les débattît avec lui; sans quoi il y auroit eu dans les résolutions une confusion étrange.

Si la puissance exécutrice statue sur la levée des deniers publics, autrement que par son consentement, il n'y aura plus de liberté; parce qu'elle deviendra législative dans le point le plus important de la législation.

Si la puissance législative statue, non pas d'année en année, mais pour toujours, sur la levée des deniers publics, elle court risque de perdre sa liberté, parce que la puissance exécutrice ne dépendra plus d'elle; et quand on tient un pareil droit pour toujours, il est assez indifférent qu'on le tienne de soi ou d'un autre. Il en est de même si on statue, non pas d'année en année, mais pour toujours, sur les forces de terre et de mer qu'elle doit confier à la puissance exécutrice.

Pour que celui qui exécute ne puisse pas opprimer, il faut que les armées qu'on lui confie soient peuple, et aient le même esprit que le peuple, comme cela fut à Rome jusqu'au temps de Marius. Et pour que cela soit ainsi, il n'y a que deux moyens : ou que ceux que l'on emploie dans l'armée aient assez de bien pour répondre de leur conduite aux autres citoyens, et qu'ils ne soient enrôlés que pour un an, comme il se pratiquoit à Rome; ou si on a un corps de troupes permanent, et où les soldats sont une des plus viles parties de la nation, il faut que la puissance législative puisse le casser sitôt qu'elle le désire; que les soldats habitent avec les citoyens, et qu'il n'y ait ni camp séparé, ni casernes, ni places de guerre.

L'armée étant une fois établie, elle ne doit point dépendre immédiatement du corps législatif, mais de la puissance exécutrice, et cela par la nature de la chose, son fait consistant plus en action qu'en délibération.

Il est dans la manière de penser des hommes, qu'on fasse plus de cas du courage que de la timidité, de l'activité que de la prudence, de la force que des conseils. L'armée méprisera toujours un sénat, et respectera ses officiers : elle ne fera point cas des ordres qui lui seront envoyés de la part d'un corps composé de gens qu'elle croira timides, et indignes par là de lui commander. Ainsi, sitôt que l'armée dépendra uniquement du corps législatif, le gouvernement deviendra militaire; et si le contraire est jamais arrivé, c'est l'effet de quelques circonstances extraordinaires: c'est que l'armée y est toujours séparée; c'est qu'elle est composée de plusieurs corps qui dépendent chacun de leur province particulière; c'est que les villes capitales sont des places excellentes, qui se défendent par leur situation seule, et où il n'y a point de troupes.

La Hollande est encore plus en sûreté que Venise; elle submergeroit les troupes révoltées, elle les feroit mourir de faim; elles ne sont point dans les villes qui pourroient leur donner la subsistance; cette subsistance est donc précaire.

Que si dans le cas où l'armée est gouvernée par le corps législatif, des circonstances particulières empêchent le gouvernement de devenir militaire, on tombera dans d'autres inconvéniens; de deux choses l'une, ou il faudra que l'armée détruise le gouvernement, ou que le gouvernement affoiblisse l'armée.

Et cet affoiblissement aura une cause bien fatale; il naîtra de la foiblesse même du gouvernement.

Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les mœurs des Germains, on verra que c'est d'eux que les Anglois ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois.

Comme toutes les choses humaines ont une fin, l'état dont nous parlons perdra sa liberté; il périra. Rome, Lacédémone et Carthage ont bien péri. Il périra, lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice.

Ce n'est point à moi à examiner si les

Digitized by Google

Anglois jouissent actuellement de cette liberté ou non ; il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage.

Je ne prétends point par là ravaler les autres gouvernemens, ni dire que cette liberté politique extrême doive mortifier ceux qui n'en n'ont qu'une modérée. Comment dirois-je cela, moi qui crois que l'excès même de la raison n'est pas toujours désirable, et que les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrémités ?

Harrington, dans son *Oceana*, a aussi examiné quel étoit le plus haut point de liberté où la constitution d'un état peut être porté. Mais on peut dire de lui qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue ; et qu'il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Bisance devant les yeux.

Montesquieu.

§ 241. *De l'Empire des Lois.*

Tout le monde s'accorde sur la nécessité d'établir de bonnes lois, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des lois dans un état ; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a présenté une bien juste image, quand on a dit que la loi étoit l'âme d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les lois doivent être claires, précises, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la vertu ; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible, à la décision des juges ; elles seront sévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement est une erreur, dans le second c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois, qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, et non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des lois dans un état, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société seroit heureuse, si elle pouvoit se passer de loi.

Quelques-uns souhaiteroient qu'à la tête de la plupart des lois, un préambule en exposât les motifs et l'esprit ; rien ne seroit plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, et de les soumettre par la persuasion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très-grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes.

Plus les lois sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaises et les observer, que d'en avoir de bonnes et les enfreindre.

Rien n'est si dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on resserre si l'on n'approuve pas sa proposition. Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter et d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, et qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paroissent tous deux la corde au cou, et la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejetée. Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux lois qu'avec une extrême circonspection, et dans une extrême nécessité.

Barthélemy.

§ 242. *De l'Empire des Mœurs.*

Mais quel est le fondement solide du repos et du bonheur des peuples ? Ce ne sont point les lois qui règlent leur constitution, ou qui augmentent leur puissance ; mais les institutions qui forment les citoyens, et qui donnent du ressort à leurs âmes ; non les lois qui dispensent les peines et les récompenses, mais la voix du public, lorsqu'elle fait

Digitized by Google

une exacte répartition du mépris et de l'estime. Quand on approfondit la nature, les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve pour dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse.

Les lois, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces uniquement des mœurs, qui sont autant au-dessus d'elles, que la vertu est au-dessus de la probité. C'est par les mœurs que l'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, et ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les lois ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les âmes montreront beaucoup d'élévation dans leurs sentimens, de méfiance pour leurs lumières, de décence et de simplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénétrera d'un saint respect pour les dieux, pour les lois, pour les magistrats, pour la puissance paternelle, pour la sagesse des vieillards, pour elles-mêmes encore plus que pour tout le reste.

De là résulte pour tout gouvernement, l'indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus essentielle, de les élever dans l'esprit et l'amour de la constitution, dans la simplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, leurs sentimens et leurs manières. Tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'étoit de l'institution de la jeunesse que dépendoit le sort des empires; et d'après leurs réflexions, on peut poser ce principe lumineux : que l'éducation, les lois et les mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain : dans tous les états les mœurs du peuple se conforment à celles des chefs.

Barthélemy.

§ 243. *Règle des Mœurs et Obéissance aux Lois, premier Principe de la Félicité des Empires.*

Telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse, que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul; et sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle : chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois; vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves; vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent....

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui

Digitized by Google

doit régler l'usage de l'autorité ; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit ; un secours qui les protège ; une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse.

Les hommes croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans, dès qu'ils veulent l'être plus que les lois : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets, et quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre ; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance, qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit ; des princes bienfaisans, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Egypte, qui avoient donné des lois sages à leurs sujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, et les avoient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspira la reconnoissance, fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle ; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection et de l'estime publique.

Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes : car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux ; et d'ordinaire, ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité ; et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui, il n'a rien fait pour ses peuples ; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis les provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets ; qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité ; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets ; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes ; rendu au culte et à la religion de ses pères, l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité, qui en perpétue le respect parmi les peuples ; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur

Digitized by Google

qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux, et dans chaque famille ce souvenir conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non. Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans ; de tous ces monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain, est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

Massillon.

§ 244. *Que le meilleur des Gouvernemens seroit celui où l'on n'obéiroit qu'aux Lois.*

Le fort et le foible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand seigneur terrier en certains pays, ne seroit pas fâché d'être né en Allemagne, il seroit souverain au lieu d'être sujet. Un pair de France seroit fort aise d'avoir les priviléges de la pairie Angloise, il seroit législateur.

Mais quelle patrie choisiroit un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre et sans préjugés.

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenoit en Europe par terre, avec un Brame plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du Grand Mogol ? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame. Comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Onetas, nos Nababs sont fort contens ; mais les citoyens ne le sont guères, et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brame traversèrent, en raisonnant, toute la Haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré long-temps.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans des îles ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers ; mais à la longue, ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une répuqlique formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière ? Elle se tourna donc bien vite en monarchie ? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre ; mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existoit : il faut bien que tout tombe.

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous vivre ? dit le conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit le compagnon, et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Turquinois, de Persans et de Turcs qui en disoient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? Le brame répondit, celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : il faut le chercher.

Voltaire.

§ 245. *Suites funestes de l'Anarchie ; admirable Effet de l'Ordre. Les Troglodites. Histoire.*

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appelé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours ; ils ne sif-

floient point : ils avoient des yeux ; mais ils étoient si méchans et si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangére, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement ; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement, et après bien des dissentions, ils créèrent des magistrats : mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers ; ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux, que m'importe que les autres le soient ; je me procurerai tous mes besoins ; et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile, je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature, il y en avoit d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres, qui étoient dans les lieux élevés, manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles ; ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux et l'enleva. Il s'émut une grande querelle, et après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons : que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous ou à vous, j'ai mon champ à labourer, je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différens, et travailler à vos affaires tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laisser en repos, et de ne plus m'importuner de vos querelles ; là-dessus il les quitta et s'en alla travailler ses terres. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme, et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin, et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle qui revenoit de la fontaine ; il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur ; il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper ; et effectivement, ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois. Mais un des deux ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nu, vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé, mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, et payer la

prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être, car vous saurez que le blé est extrêmement cher, et que la famine règne presque partout ; mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage ; mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui, cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes ; vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues ; je croirois offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère.

Les Troglodites périrent ainsi, par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la justice, ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, et ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle ; ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différens que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître, et dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse et tranquille ; la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris ; toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant ; ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun, que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter, qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages : le nombre s'augmenta, l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la religion vint adoucir dans les mœurs, ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébroient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre ; on faisoit ensuite des festins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisoit, en rougissant, un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; et c'est là que les tendres mères se plaisoient à prévoir par avance une union douce et fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux ; ce n'étoient pas les richesses, et une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne savoient les désirer que pour leurs compatriotes ; ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans ; les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne leur

Digitized by Google

demandoient d'autre grâce, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient, et dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, et leurs malheurs; la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité: ils chantoient ensuite les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes, qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas: ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence; bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins: dans ce pays heureux la cupidité étoit étrangère; ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille; les troupeaux étoient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

On ne pourroit assez parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour: Mon père doit demain labourer son champ; je me leverai deux heures avant lui, et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même, il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre, il faut que j'aille au temple, remercier les dieux, car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont toujours exposés aux ardeurs du soleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leurs ombres.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites; mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé sa maison, et avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie: les peuples voisins s'assemblèrent, et sous un vain prétexte ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi:

Que vous ont fait les Troglodites? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes? Non; nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que voulez-vous donc de nous? Voulez vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Posez bas les armes; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela; mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense: ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur, l'un vouloit mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfans; celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis: tous pour le peuple Troglodite; la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu; ces peuples lâches qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même

honte de fuir, et ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

Comme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi: ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste; ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge, et par une longue vertu; il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix, qu'on avoit fait de lui: à Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi; vous me déférez la couronne, et si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne: mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naissant les Troglodites libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes: malheureux jour, disoit-il, pourquoi ai-je tant vécu? Puis il s'écria d'une voix sévère; je vois bien ce que c'est, ô Troglodites; votre vertu commence à vous peser, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous, sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères: mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides que vos mœurs; vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté, et que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Eh que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature? ô Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines; je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire, que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu?

Montesquieu.

§ 246. *Maximes sur lesquelles les anciens Législateurs avoient fondé leurs Codes.*

Tous les citoyens doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers les convaincront aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et purifier son âme; car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux, et des magnifiques spectacles dont on embellit ses fêtes; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets, que par une ferme résolution de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et à l'ignominie.

Si parmi les habitans, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui soient naturellement portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance des dieux; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets et de remords, le mal qu'on a fait et le bien qu'on a négligé de faire.

Ainsi, que chaque citoyen ait dans toutes ses actions l'heure de la mort présente à son esprit; et toutes les fois qu'un génie malfaisant l'entraîne vers le crime, qu'il se réfugie dans les temples, aux pieds des autels, dans tous les lieux sacrés, pour demander l'assistance divine; qu'il se sauve auprès des gens de bien, qui soutiendront sa foiblesse, par le tableau des récompenses destinées à la vertu, et des malheurs attachés à l'injustice.

Respectez, dit le législateur des Locriens, vos parens, vos lois, vos magistrats; chérissez votre patrie; n'en désirez pas d'autre; ce désir seroit un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne; c'est au gardien des lois à veiller sur les coupables; mais avant de les punir, ils doivent tâcher de les ramener par leurs conseils.

Que les magistrats, dans leurs jugemens, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice.

Digitized by Google

Dans vos projets et dans vos actions, dit le législateur de plusieurs peuples de la Sicile, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses : pour l'obtenir, abstenez-vous du mal ; car il n'y a point de société entre Dieu et l'homme injuste.

Qu'il règue entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfans et les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie, et songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux se gardent mutuellement la foi qu'ils se sont promise.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes et par une douleur immodérée : mais par le souvenir de leurs vertus et par les offrandes que vous porterez tous les ans sur leurs tombeaux.

Que les jeunes gens défèrent aux avis des vieillards, attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouilloient de la pudeur, ils introduiroient dans l'état, le mépris de la honte, et tous les vices qui en sont la suite.

Détestez l'infamie et le mensonge ; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, et parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au secours du citoyen opprimé ; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté. Méprisez celui qui se rend l'esclave de ses richesses, et décernez l'ignominie à celui qui se construit une maison plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expressions ; réprimez votre colère, et ne faites pas d'imprécations contre ceux même qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux, et qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits.

Barthélemy.

§ 247. *Grands Changemens que la Religion chrétienne a apportés dans le Gouvernement des Etats.*

La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme : c'est que la douceur étant si recommandée dans l'évangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le prince se feroit justice, et exerceroit ses cruautés.

Cette religion défendant la pluralité des femmes, les princes y sont moins renfermés, moins séparés de leurs sujets, et par conséquent plus hommes ; ils sont plus disposés à se faire des lois, et plus capables de sentir qu'ils ne peuvent pas tout.

Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

C'est la religion chrétienne, qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.

Le prince héritier d'Ethiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là, on voit le mahométisme faire enfermer les enfans du* roi de Sennar : à sa mort, le conseil les envoie égorger, en faveur de celui qui monte sur le trône.

Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs Grecs et Romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, *Thimur* et *Gengiskan*, qui ont dévasté l'Asie ; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître.

C'est ce droit des gens qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même.

On peut dire que les peuples de l'Europe ne sont pas aujourd'hui plus désunis que ne l'étoient, dans l'empire Romain devenu despotique et militaire, les peuples et les armées, ou que ne l'étoient les armées entre elles : d'un côté les ar-

---

* Relation d'Ethiopie par le sieur *Ponce*, médecin, au quatrième recueil des Lettres édifiantes.

mées se faisoient la guerre; et de l'autre, on leur donnoit le pillage des villes, et le partage ou la confiscation des terres.

Montesquieu.

§ 248. *Que la Religion est le Fondement le plus solide de la Prospérité des Etats.*

La raison nous propose les idées d'ordre, de justice, de fidélité, de bien public; mais ces idées, lorsqu'elle entreprend de les ériger en devoirs, en préceptes, en lois qui obligent l'homme, si elle ne nous montre ni législateur qui ait droit à nos hommages, ni récompenses pour une vertu préférée au bonheur, ni vengeances pour un bonheur acheté aux dépens de la vertu; alors la raison même s'élève contre la raison; elle aide à détruire l'édifice qu'elle veut établir; et souvent celui qui dans ces circonstances attaque la raison, paroît aussi raisonnable que celui qui la défend. Que fait la religion! Tirant le voile qui nous cache les mystères de notre être et de notre dépendance; elle nous ouvre la source d'où coulent les devoirs et les lois de la société; elle nous fait entendre, dans la voix de la raison, le langage du Dieu suprême, qui, en caractères ineffaçables, a gravé sa volonté au plus intime de l'âme: ce n'est donc plus une raison qui n'est que moi-même, c'est une raison qui, marquée au sceau du Dieu dont elle est l'interprète, est au-dedans de moi avec un titre de supériorité qui lui assujettit mes penchans et mes désirs. Ce n'est plus une société d'hommes commencée par le hasard, aidée par l'instinct et par le penchant, cimentée par l'intérêt, maintenue par la politique; c'est une famille nombreuse dont Dieu est le chef et le père, le maître et le protecteur; partout l'homme s'efface et disparoît, on ne voit que le Dieu auteur et vengeur des lois de la nature.

Grand et sublime spectacle que Saint Paul s'appliquoit à représenter vivement aux fidèles: mes frères, leur disoit il, les devoirs de l'homme composent les premiers devoirs du chrétien; mais ces devoirs sont gênans et pénibles; en mille rencontres, ils demandent des efforts de vertu que la grâce obtient rarement d'un cœur amolli par tant de vices. L'orgueilleuse sagesse du portique a vainement essayé de trouver un soutien ferme et inébranlable du bonheur et de la paix du monde; tandis que vous ne verrez que l'homme dans l'homme, les passions ne seront que trop fortes contre la raison et la raison trop foible contre les passions. Voulez-vous donner à la félicité publique un appui stable et immobile, voyez Dieu, principe et origine de toutes choses, jeter sur tous ses ouvrages l'empreinte de la divinité et remplir par son immensité la distance de tous les rangs et de toutes les conditions; être lui seul au-dessus et dans tout ce qui obéit, comme dans tout ce qui commande dans le monde!

Peuple, continuoit l'apôtre, peuple condamné à la soumission et à la dépendance, ne dégradez pas l'humanité jusqu'à rendre l'homme esclave de l'homme. C'est Dieu qui règne dans les rois, qui décide dans les magistrats, qui ordonne dans les maîtres, qui gouverne dans les pères; à lui seul vont tous les hommages, et l'homme ne les reçoit que pour les lui renvoyer. Grands du monde, dépositaires de la puissance et de l'autorité, ce peuple qui doit respecter en vous ses maîtres, doit y trouver ses pères, parce que ce Dieu qui reçoit par vous les adorations du peuple, reçoit par le peuple les dons de votre reconnoissance; ainsi la douceur, c'est toujours l'apôtre qui parle, je n'en fais que réunir les traits répandus dans ses épîtres, la douceur et l'humanité seront assises sur le trône, parce que Dieu entend les soupirs et venge les pleurs du peuple; l'équité présidera dans le barreau, parce que ce sont les droits et les intérêts de Dieu même qui sont pesés dans la balance de la justice; la paix et la concorde régneront entre l'époux et l'épouse, parce que c'est Dieu qui a formé le lien de leur union; les pères trouveront la tendre reconnoissance et la respectueuse soumission; les enfans, la vigilance attentive et l'amour fécond en bienfaits; parce que c'est Dieu qui parle par la voix du sang et de la nature; tous seront sincères dans leurs paroles, parce qu'ils marchent sous les yeux du Dieu de vérité; fidèles dans leurs promesses, parce que c'est Dieu qui les reçoit et qui les garantit; sensibles et généreux; parce que Dieu a mis toute la ressource du pauvre dans le cœur et dans la main du riche.

Noblesse de sentimens, qui élève une âme magnanime au-dessus de l'intérêt et qui du bien qu'on fait, ne veut d'autre récompense que la satisfaction de le faire en Dieu et pour Dieu; fermeté et intrépidité de zèle qui ose déplaire afin

Digitized by Google

de servir, et qui ne craint point de se rendre odieux pour devenir utile; fidélité que l'espérance ne peut séduire, ni la crainte intimider; reconnoissance des bienfaits qui n'expire point avec le crédit et la fortune du bienfaiteur; amour de la vérité et de la probité, qui regarde comme une disgrâce plus flétrissante les succès et le triomphe de celui qui s'élève par l'imposture, que la chute de celui qui succombe sous la perfidie, et qui pense que ce qu'on souffre n'est rien, quand on n'a rien à se reprocher.

Le P. Neuville.

§ 249. *Paradoxe de Bayle.*

M. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne: il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? ce seroient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiroient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiroient devoir à la religion, plus ils penseroient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques.

Il est étonnant qu'on puisse imputer à ce grand homme d'avoir méconnu l'esprit de sa propre religion, qu'il n'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du christianisme d'avec le christianisme même, ni les préceptes de l'évangile d'avec ses conseils. Lorsque le législateur, au lieu de donner des lois, a donné des conseils, c'est qu'il a vu que ses conseils, s'ils étoient ordonnés comme des lois, seroient contraires à l'esprit de ses lois.

Montesquieu.

§ 250. *République Chrétienne du Paraguay.*

Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les Guarinis, peuples répandus sur les bords du Paranapacé, du Pirapé et de l'Uraguay. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères Mareta et Cataldino, dont il est juste de conserver le nom parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée Lorette, et dans la suite, à mesure que les églises Indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de *réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette république chrétienne, qui sembloit un reste de l'antiquité découvert au nouveau monde. Elles ont confirmé, sous nos yeux, cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade étoit gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeoient toutes les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvoit y demeurer plus de trois jours, et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il étoit défendu d'apprendre à parler la langue Espagnole; mais tous les néophytes savoient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque réduction il y avoit deux écoles; l'une pour les premiers élémens des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servoit aussi de fondement aux lois des anciennes républiques, étoit particulièrement cultivé par les Guarinis: ils savoient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitarres, et tous nos instrumens guerriers.

Dès qu'un enfant avoit atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudioient son caractère. S'il paroissoit propre aux emplois mécaniques, on le fixoit dans un des ateliers de la réduction, et dans celui-là même où son inclination le portoit. Il devenoit orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserant, fondeur. Ces ateliers avoient eu pour premiers instituteurs les Jésuites mêmes; ces pères avoient appris exprès tous les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféroient l'agriculture, étoient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenoient quelque humeur vagabonde de leur première vie, erroient avec les troupeaux.

Les femmes travailloient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuoit une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles

devoient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employoient aussi à des soins champêtres, qui occupoient leurs loisirs, sans surpasser leurs forces.

Il n'y avoit point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnoit à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veilloit à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus, qui se trouvoient dans une cabane.

Les travaux commençoient et cessoient au son de la cloche. Elle se faisoit entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfans s'assembloient à l'église, où leur concert matinal duroit, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistoient ensuite à la messe, d'où ils se rendoient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappeloit les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantoit la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre étoit divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivoit un de ces lots pour ses besoins. Il y avoit en outre un champ public, appelé la *possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communales étoient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes : ils servoient encore de fonds pour la guerre. S'il restoit quelque chose du trésor public, au bout de l'année, on appliquoit ce superflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payoit au roi d'Espagne.

Un *Cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, *des regidor* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formoient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étoient nommés par l'assemblée générale des citoyens ; mais il paroît qu'on ne pouvoit choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires ; c'étoit une loi empruntée du sénat et du peuple Romain. Il y avoit en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public, élu par les vieillards. Il tenoit un registre des hommes en état de porter les armes. Un *tenicute* veilloit sur les enfans ; il les conduisoit à l'église, les accompagnoit aux écoles, en tenant une longue baguette à la main, et rendoit compte aux missionnaires des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin, la bourgade étoit divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avoit un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolens et sans prévoyance, un chef d'agriculture étoit chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux lois, la première faute étoit punie par une réprimande secrète des missionnaires ; la seconde par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles ; la troisième par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien, qui ait mérité ce dernier châtiment. " Toutes leurs fautes sont des fautes " d'enfans, dit le père Charlevoix ; ils " le sont toute leur vie en bien des cho- " ses, et ils en ont, d'ailleurs, toutes les " bonnes qualités."

Les paresseux étoient condamnés à cultiver une plus grande portion du champ commun ; ainsi une sage économie avoit tourné les défauts mêmes des hommes innocens, au profit de la prospérité publique.

On avoit soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes, qui n'avoient point d'enfans, se retiroient, pendant l'absence de leurs maris, à une maison particulière, appelée *maison de refuge*. Les deux sexes étoient à peu près séparés comme dans les républiques Grecques ; ils avoient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes par où ils sortoient, sans se confondre.

Tout étoit réglé jusqu'à l'habillement qui convenoit à la modestie, sans nuire aux grâces. Les femmes portoient une simple tunique blanche, rattachée par une ceinture ; leurs bras et leurs jambes étoient nues ; elles laissoient flotter leur chevelure, qui leur servoit de voile.

Les hommes étoient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils alloient au travail, ils couvroient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étoient distingués par des traits de courage ou de vertu, portoient un sarrau de couleur de pourpre.

Les Espagnols et surtout les Portugais

Digitized by Google

du Brésil, faisoient des courses sur les terres de la république chrétienne, et enlevoient tous les jours quelques malheureux qu'ils réduisoient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid, la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne vouloit pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique; il y avoit des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculoit jamais, et qu'elle se rallioit, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avoit même une telle ardeur, qu'elle s'emportoit dans ses exercices militaires, et l'on étoit souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyoit ainsi au Paraguay, un état qui n'avoit ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvéniens d'une société toute pacifique, comme la fraternité des quakers. Le grand problème politique étoit résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvoient réunis. Les Guarinis étoient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces; immenses et sublimes avantages qu'ils devoient à la religion chrétienne, et dont n'avoient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs ni les Romains.

Ce sage milieu étoit partout observé : la république chrétienne n'étoit point absolument agricole, ni tout à fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce; elle avoit un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'étoit ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes; le citoyen n'étoit ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avoient su distinguer, dans le troupeau, les enfans que la nature avoit marqués pour de plus hautes destinées. Ils avoient, comme le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçoient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appeloient la *congrégation*; ils étoient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à toute la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnoit entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyés aux écoles communes, jetoit un élève dans le désespoir. C'étoit de cette troupe excellente que devoient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des réductions occupoient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve ou sur un beau site. Toutes les maisons étoient uniformes, à un seul étage et bâties en pierre; les rues étoient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade, se trouvoit la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de réfuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étoient fort belles et fort ornées; des tableaux séparés par des festons de fleurs et de verdure naturelle en couvroient les murs. Les jours de fêtes, on répandoit des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire étoit jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formoit un grand carré long, environné de murs à hauteur d'appui. Une allée de palmiers et de cyprès régnoit tout autour, et il étoit coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres, partoient de l'extrémité des rues du hameau, et alloient aboutir à des chapelles bâties dans la campagne, et qu'on voyoit en perspective : ces monumens religieux servoient de termes aux processions, les jours de grandes solennités.

Le Dimanche, après la messe, on faisoit les fiançailles et les mariages, et le soir on baptisoit les cathécumènes et les enfans.

Ces baptêmes se faisoient comme dans la primitive église, par les trois immersions, les chants et les vêtemens de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçoient par une pompe extraordinaire. La veille, on allumoit des feux de joie; les rues étoient illuminées, et

les enfans dansoient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paroissoit, revêtue de toutes ses armes. Le cacique de guerre qui la précédoit, étoit monté sur un cheval superbe, et marchoit sous un dais que deux cavaliers portoient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisoit un festin aux étrangers, s'il s'en trouvoit quelques uns dans la république, et l'on avoit la permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avoit des courses de bagues où les deux Pères assistoient, pour distribuer le prix aux vainqueurs; à l'entrée de la nuit, ils donnoient le signal de la retraite, et toutes les familles, heureuses et paisibles, alloient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint Sacrement présentoit surtout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avoient introduit les danses à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avoit rien à craindre pour les mœurs, chez des chrétiens d'une si grande innocence. " Toutes " les beautés de la simple nature, dit " ce Père Charlevoix, y sont ménagées " avec une variété qui la représente " dans son lustre; elle y est même, si " j'ose parler ainsi, toute vivante; car " sur les fleurs et les branches des arbres " qui composent les arcs de triomphe, " on voit voltiger des oiseaux de " toutes les couleurs, qui sont attachés " par les pattes à des fils si longs, qu'ils " paroissent avoir toute leur liberté, et " être venus d'eux-mêmes pour mêler " leur gazouillement au chant des musiciens et de tout le peuple, et bénir, " à leur manière, celui dont la providence ne leur manque jamais..... D'espace en espace on voit des tigres et " des lions bien enchaînés, afin qu'ils " ne troublent point la fête, et de très-beaux poissons qui se jouent dans de " grands bassins remplis d'eau....... On " fait entrer aussi dans cette décoration " toutes les choses dont on se régale " dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes, pour les " offrir au Seigneur, et le grain qu'on " doit semer, afin qu'il y donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement " des tigres, tout se fait entendre sans " confusion, et forme un concert unique.. Dès que la procession est rentrée " dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles " qui ont été exposées sur son passage. " Ils en font porter aux malades tout ce " qu'il y a de meilleur, le reste est partagé à tous les habitans de la bourgade. Le soir on tire un feu d'artifice, ce qui se pratique dans toutes les " grandes solennités, et au jour des réjouissances publiques."

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs est un miracle opéré à la vue de tout le nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes Indiennes, s'étoient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté.

Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyoit ni procès, ni querelle; le *tien* et le *mien* n'y étoient pas même connus; car, comme l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi, que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie, gouvernés par les mêmes hommes qui les avoient tirés de la barbarie, et qu'ils regardoient à juste titre, comme des espèces de divinités; goûtant dans leur patrie et dans leur famille, les plus doux sentimens de la nature; connoissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le désert; et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude; ces Indiens se pouvoient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avoit point d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découloient tout naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite: *il christianesimo felice*.

M. de Châteaubriant.

§ 251. *Que la Religion est la Base de toute Législation sociale.*

C'est une vérité éternelle que mon cœur m'a persuadée, avant même qu'elle me fût démontrée par ma raison; et que j'attesterois encore avec courage,

quand même l'athéisme formeroit la profession de foi de mes concitoyens, et que l'Europe entière n'admettroit d'autres évangiles que le poëme de Lucrèce, la Lettre de Thrasibule, le Bon Sens, et le Système de la Nature.

Dieu est l'unique frein des délits secrets. Lui seul, quand le glaive des lois s'émousse, vient avec son tonnerre, glacer à l'approche des grands crimes, les âmes scélérates des Locuste, des Borgia, et des Brinvilliers. Que des penseurs audacieux cessent d'affirmer que le frein des crimes secrets peut être la connoissance des rapports éternels qui lient les êtres entre eux ; s'imagine-t-on que le sauvage qui végète dans les sables brûlans du Zaara, ou dans les glaces du Groenland, puisse jamais réfléchir sur l'essence des êtres et sur leurs rapports ? Se flatte-t-on de gouverner les neuf cents millions d'habitans qui peuplent ce globe avec des calculs de métaphysique, ainsi que Platon, Léibnitz, et Montesquieu ?

Enfin, quel autre que Dieu peut être le législateur des êtres intelligens ? est-ce à un homme qu'il appartient d'enchaîner les hommes, de soumettre les mouvemens physiques de notre corps à une moralité, et de créer le vice et la vertu ? La morale est absurde sans l'intervention de Dieu, et elle reste inutile sans le dogme de l'immortalité. Si, quand la frêle machine de mon corps se dissout, tout mon être s'anéantit, pourquoi m'imposerois-je la pénible nécessité d'être vertueux ? Que m'importe des sacrifices qui ne servent qu'à rendre malheureuse la courte carrière d'existence que je tiens de la nature ? Si je ne suis qu'un membre obscur de la société, je travaillerai à dérober au flambeau de la loi les sombres profondeurs de mon âme scélérate ; et l'impunité suffira pour me dérober aux tourmens des remords.

Le hasard m'a-t-il mis au rang des souverains ? Toutes les lois que je n'aurai point faites, se tairont devant moi ; j'opprimerai les nations étrangères avec mon épée, et la mienne avec mes édits ; et si je suis assez heureux pour mourir sur le trône, mon ambition est satisfaite.

Que m'importe, quand je ne serai plus, que la postérité des hommes que j'aurai exterminés, flétrisse ma mémoire ?

Je le demande aux historiens de toutes les nations, qu'ont fait pour la société ces raisonneurs tristes et froids, qui ont osé entourer l'homme du néant ? ils ont glacé et perverti les citoyens destinés aux grandes choses ; ils ont remplacé les héros par des sophistes.

Il n'a été donné de faire avec énergie le bien de l'espèce humaine, qu'à ces hommes sensibles qui savent s'élancer au-delà des limites de leur existence actuelle ; dont l'imagination ardente voit dans les services qu'ils rendent à leurs contemporains l'avantage qui en résultera pour les générations futures, et qui, sûrs de la vénération avec laquelle leur nom sera prononcé, sont flattés d'exercer un jour, du fond même de leur tombe, un pouvoir que pendant leur vie ils ont rendu si utile aux hommes.

Oui, je le dis avec liberté, tous les législateurs qui ont donné un code de morale, sans l'appuyer sur le dogme de notre immortalité, n'ont tissu qu'une toile futile, qui arrête quelque insecte, mais que déchirent sans peine les aigles et les vautours ; ils ont flétri toutes les âmes sensibles, et ont fait croire à l'homme de bien que la nature l'avoit placé dans un désert qui n'étoit habité que par des cadavres. Dieu législateur, et l'homme immortel, voilà donc le double pivot sur lequel roule le monde moral.

Philosophie de la Nature.

§ 252. *Pouvoir de la Religion sur l'Esprit des Peuples.*

Il n'est rien de plus commun dans l'histoire que de voir les ambitieux faire servir la religion à l'établissement, ou à la conservation de leur autorité. Les exemples en sont infinis, et il ne faut pas s'étonner que cette adresse leur ait presque toujours réussi, puisqu'elle est fondée sur l'inclination naturelle et générale de tous les peuples à croire la providence, et une divinité. Mais n'y a-t-il point de raison plus particulière de ce succès ? Le plus grand obstacle que les fondateurs des sectes et des empires aient trouvé à leurs desseins, c'est l'aversion naturelle que les hommes ont à se soumettre les uns aux autres, à reconnoître quelque supériorité de mérite, ou de lumière : ç'a été de tout temps parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute sorte de prééminence, que de

témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Aussi ces grands hommes se sont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires qu'ils avoient reçues de la libéralité de la nature. Ils s'en sont toujours servis avec tant de circonspection, que, pendant que tous les autres les admiroient, ils sembloient être seuls à les ignorer. Ils ont encore par la même raison, évité de se distinguer des autres, soit par le langage, soit par les vêtemens, enfin par toutes les singularités qui frappent les sens du vulgaire; affectations où les faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choses que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles; ils ont fait de plus belles actions, mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils eussent dessein d'exciter, ni envie, ni jalousie, ce qui fait le plus grand plaisir des âmes vulgaires. Mais le plus heureux artifice dont ils se soient servis pour ne pas irriter l'orgueil des hommes et leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est quand ces célèbres imposteurs ont donné lieu au peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent et au-dessus de lui, de l'attribuer, dis-je, à quelque communication secrète qu'ils avoient avec les dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne; parce que cela n'a plus été regardé dès lors, comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître, mais seulement comme l'effet du bonheur et du hasard, ou de la faveur du ciel qui se répand également sur les dignes et sur les indignes, ce qui ne rabaisse ni les uns ni les autres.

Ainsi ce ne fut point à Zoroastre, à un autre homme que les Bactriens se soumirent, mais plutôt à la Divinité avec qui il communiquoit si assidûment dans ses retraites mystérieuses. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des lois et une religion aux premiers Romains, mais bien à la Nymphe qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obéir en si peu de temps à tant de milliers d'hommes, qui ne purent résister au merveilleux pigeon, qu'ils voyoient lui venir parler si souvent à l'oreille; et si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions, c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crût capable d'en faire autant que lui, si on eût assisté aux conférences secrètes qu'il avoit avec Jupiter dans le capitole.

C'est sur ce même fondement que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina, pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans sa conjuration; et ce grand orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui, étoit plus propre dans sa bouche, à aliéner les esprits de ses auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux, en rejetant, dès l'entrée, sur une inspiration céleste, tout ce qu'il avoit fait de merveilleux dans cette occasion. " O dieux ! " (s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée), " dieux immortels ! (car je veux vous " rendre ce qui vous appartient; et je " ne saurois présumer si fort de ma capacité, que de croire que j'aie pu de " moi-même pourvoir à tant d'accidens, " si grands, si différens, si imprévus, " qui accompagnèrent l'affreux orage " dont cette république fut agitée) : " oui, c'est vous qui répandîtes dans " mon âme ce désir ardent de conserver " ma patrie; vous qui me retirâtes de " tout autre soin, pour m'appliquer uniquement au salut de la république; " c'est vous enfin qui portâtes dans mon " esprit des lumières si extraordinaires, " à travers toutes les ténèbres de mes " erreurs et de mon ignorance." *Cicero pro Syllâ.*

C'est ainsi que les plus habiles de ces imposteurs ont voulu faire comprendre au monde que les dieux ne les avoient favorisés de leur commerce, que pour le bien et le service du public. De cette sorte, il sembloit au peuple, que bien loin qu'il eût aucune obligation à ses législateurs et à ses capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ses législateurs et ses capitaines qui lui en avoient, puisqu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses faveurs, que c'étoit uniquement pour lui et à son occasion. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit ni envieux ni jaloux.

Abbé de St. Réal.

Digitized by Google

§ 253. *Des Motifs qui attachent à la Religion.*

Les diverses religions du monde ne donnent pas à ceux qui les professent des motifs égaux d'attachement pour elles : cela dépend beaucoup de la manière dont elles se concilient avec la façon de penser et de sentir des hommes.

Nous sommes extrêmement portés à l'idolâtrie, et cependant nous ne sommes pas fort attachés aux religions idolâtres ; nous ne sommes guère portés aux idées spirituelles, et cependant nous sommes très-attachés aux religions qui nous font adorer un être spirituel. C'est un sentiment heureux, qui vient en partie de la satisfaction que nous trouvons en nous-mêmes, d'avoir été assez intelligens pour avoir choisi une religion qui tire la divinité de l'humiliation où les autres l'avoient mise. Nous regardons l'idolâtrie comme la religion des peuples grossiers ; et la religion qui a pour objet un être spirituel, comme celle des peuples éclairés.

Quand, avec l'idée d'un être spirituel suprême, qui forme le dogme, nous pouvons joindre encore des idées sensibles qui entrent dans le culte, cela nous donne un grand attachement pour la religion ; parce que les motifs dont nous venons de parler, se trouvent joints à notre penchant naturel pour les choses sensibles. Aussi les catholiques, qui ont plus de cette sorte de culte que les protestans, sont-ils plus invinciblement attachés à leur religion que les protestans ne le sont à la leur, et plus zélés pour sa propagation.

Lorsque le peuple d'Ephèse eut appris que les pères du concile avoient décidé qu'on pouvoit appeler la Vierge *mère de Dieu*, il fut transporté de joie ; il baisoit les mains des évêques, il embrassoit leurs genoux ; tout retentissoit d'acclamations.

Quand une religion intellectuelle nous donne encore l'idée d'un choix fait par la divinité, et d'une distinction de ceux qui la professent d'avec ceux qui ne la professent pas, cela nous attache beaucoup à cette religion. Les Mahométans ne seroient pas aussi bon musulmans, si d'un côté il n'y avoit pas de peuples idolâtres, qui leur font penser qu'ils sont les vengeurs de l'unité de Dieu ; et de l'autre des chrétiens, pour leur faire croire qu'ils sont l'objet de ses préférences.

Une religion chargée de beaucoup de pratiques, attache plus à elle qu'une autre qui l'est moins : on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé ; témoin l'obstination tenace des Mahométans et des Juifs, et la facilité qu'ont de changer de religion les peuples barbares et sauvages qui, uniquement occupés de la chasse ou de la guerre, ne se chargent guère de pratiques religieuses.

Les hommes sont extrêmement portés à espérer et à craindre ; et une religion qui n'auroit ni enfer, ni paradis, ne sauroit guère leur plaire. Cela se prouve par la facilité qu'ont eue les religions étrangères à s'établir au Japon, et le zèle et l'amour avec lesquels on les y a reçues.

Pour qu'une religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure. Les hommes, fripons en détail, sont en gros de très-honnêtes gens ; ils aiment la morale ; et si je ne traitois pas un sujet si grave, je dirois que cela se voit admirablement bien sur les théâtres : on est sûr de plaire au peuple par les sentimens que la morale avoue, et on est sûr de le choquer par ceux qu'elle réprouve.

Lorsque le culte extérieur a une grande magnificence, cela nous flatte et nous donne beaucoup d'attachement pour la religion. Les richesses des temples et celles du clergé, nous affectent beaucoup. Ainsi la misère même des peuples est un motif qui les attache à cette religion qui a servi de prétextes à ceux qui ont causé leur misère.

Montesquieu.

§ 254. *Utilité des Mœurs.*

Quel sujet plus intéressant et plus grand ? il touche l'homme tout entier, il touche aussi le citoyen ; car c'est l'homme qui fait le citoyen. Notre politique moderne l'a trop négligé : elle a travaillé sur le faîte, lorsque les fondemens étoient en ruine : oui, les mœurs sont le vrai fondement de la prospérité des empires ; les mœurs peuvent tout, même sans les lois, et les lois sans les mœurs ne peuvent presque rien.

Les lois humaines et positives ne règlent de l'homme que les actions principales,

qui portent de grandes atteintes à l'ordre politique et civil. Vous avez reconnu des supérieurs, et vous refusez d'obéir ; les lois politiques vont fixer les règles du commandement et de l'obéissance : vous croyez un Dieu, et vous négligez d'adorer ; les lois religieuses vous prescriront un culte : vous avez des concitoyens, et vous attaquez leur fortune et leur repos ; les lois civiles vous forceront d'être paisible et juste. Ces actions essentielles, ces saillies des passions qui s'élèvent du fond de la vie commune sont de l'empire des lois, le reste est de celui des mœurs : les lois enregistrent nos actions publiques pour en rendre témoignage au public ; elles conduisent l'homme au temple, au sénat, dans les places, dans les palais, dans les camps ; mais elles le laissent à la porte de sa maison, et c'est là qu'il entre sous le règne des mœurs ; c'est là que la nature l'attend pour le dépouiller des institutions sociales ; c'est là que le citoyen, le magistrat, le monarque, n'est plus enfin qu'un homme : le monarque est un père qui commande à ses enfans, et les sujets sont des enfans qui l'aiment et obéissent ; les concitoyens sont des frères, des époux qui se chérissent ; la patrie, c'est la famille. C'est là qu'au tumulte civil succède tout à coup le silence domestique ; le cœur humain cesse d'être agité de ces mouvemens impétueux qui donnent à la vertu même le caractère de la passion ; rendu à lui-même, il laisse couler ses sentimens doux et paisibles sur le penchant uniforme de la nature.

M. de Servan.

§ 255. *Que les Mœurs devroient être le plus ferme Appui des Institutions sociales.*

Pourquoi a-t-on rendu si compliquée la machine de notre législation ? Le gouvernement tremble à chaque instant pour ma vie et pour ma fortune ; une police défiante m'entoure de satellites invisibles ; la loi, jusque dans le bien que je fais, soupçonne le mal que le méchant médite. Grand Dieu ! Suis-je donc dans une caverne de brigands, et la loi n'est-elle pour moi que cette épée de Denis le Tyran, suspendue par un fil sur ma tête, moins pour me protéger, que pour m'empêcher de vivre ?

Oh ! combien les mœurs seules, sans cet appareil formidable de lois, contribueroient plus à mon bonheur ! Temps heureux de la franchise douce et honnête de nos pères, vous n'êtes plus que dans la mémoire de leurs descendans ! Qu'est devenue cette parole plus sacrée pour les citoyens, que nos sermens, faits sur des autels entourés du parjure ? Ne vaudroit-il pas mieux avoir affaire à des hommes justes, que de se reposer sans cesse sur la justice, du soin de nous défendre ? Je voudrois vivre avec mes amis, et la loi inquiète ne me montre autour de moi, que des tyrans puissans qui la bravent, ou des scélérats obscurs qu'elle punit.

Des mœurs sans lois annoncent une nation sauvage. Des lois sans mœurs prouvent un état dépravé, et qui touche à sa décadence. Le chef-d'œuvre des gouvernemens est celui où on trouve à la fois des mœurs et des lois.

C'est aux lois à maintenir les mœurs ; voilà pourquoi les anciens, nos maîtres peut-être en tout genre, s'occupoient tant à la culture des arts essentiels, veilloient à l'éducation nationale, avoient un si grand nombre de lois somptuaires : ils sentoient assez qu'un législateur ne donne à ses monumens qu'une base de sable, quand il ne bâtit pas sur la nature.

Pour nos instituteurs modernes, on diroit qu'ils ont tenté de refondre l'homme ; mais au lieu de le vivifier, comme Prométhée, ils en ont fait une statue froide, et dont les ressorts ne se montent que pour se détruire. L'Europe presque entière ne s'occupe que de commerce, d'arts somptueux, et d'industrie : le mot de *finances* est le seul que la politique prononce ; l'élément dévorant du luxe, est le seul où le citoyen puisse respirer ; pour les mœurs, on les a reléguées dans les ouvrages des philosophes, et puisque la chose est bannie de nos cœurs, je ne vois pas pourquoi le mot subsiste dans nos grammaires.

O que la nature s'est cruellement vengée, en abandonnant les hommes qui la blasphèment ! Un vil et froid intérêt a achevé d'éteindre en nous la flamme déjà expirante de la sensibilité ; les liens sacrés des familles se sont relâchés ; l'habitant des villes, isolé au milieu de ses concitoyens, sourit de pitié au nom de patriotisme, et ce sentiment noble et généreux, qui fait embrasser le genre humain dans sa bienveillance, on le renvoie

Digitized by Google

avec la chimère du bien possible dans la république de Platon.

Il ne suffit pas que les lois maintiennent les mœurs, il faut que les mœurs, à leur tour, maintiennent les lois; car quel bien peuvent faire à un état les meilleures institutions, quand le scélérat puissant s'en joue, que la mauvaise foi les interprête, et que le cœur des méchans conspire pour tenir lieu lui seul de toute législation? La plus légère atteinte portée aux bonnes mœurs, peut entraîner la dissolution du corps politique. Mais on peut, et on doit quelquefois changer les bonnes lois: les institutions des hommes sont variables; il n'y a que la morale de la nature qui doit être éternelle.

Philosophie de la Nature.

§ 256. *Notion précise des Mœurs. Effets admirables des Mœurs.*

S'il falloit donner une notion précise des mœurs, je dirois que ce sont les actions, sur lesquelles les lois positives n'ont rien prononcé, quoique les lois naturelles les ordonnent ou les défendent.

L'homme a beau conjurer contre lui-même, sa nature est inaltérable; il est né libre, et jamais il ne pourra être véritablement gouverné que par sa volonté propre; quand le cœur n'a point fléchi, la loi n'est qu'une violence des corps, et sans les mœurs, la législation n'est qu'un vain ouvrage de l'art. Les lois toutes seules peuvent faire des esclaves, mais les lois unies aux mœurs font des hommes libres et vertueux: ne l'oublions jamais, avec les mœurs, les lois peuvent tout, et sans les mœurs, elles ne peuvent rien.

Ce que j'aperçois d'abord dans les effets admirables des mœurs, c'est qu'elles fortifient les bonnes lois, suppléent aux lois insuffisantes, et corigent les mauvaises: eh! comment en effet les bonnes mœurs ne feroient-elles pas observer les bonnes lois, puisque les bonnes lois ne sont qu'une image en grand des bonnes mœurs? La perfection des lois humaines est d'imiter les lois naturelles, de transformer l'obéissance des enfans en celle des sujets, l'union des frères en celle des citoyens, l'amour de la famille en celui de la patrie, l'intérêt privé en intérêt public, de serrer en un mot la politique de tous les liens de la nature. Dans un bon gouvernement, quiconque a de bonnes mœurs est un bon citoyen; la vie privée est une leçon continuelle de la vie publique, et souvent la passion de la gloire se joignant à l'habitude de la vertu, l'homme vertueux devient un citoyen sublime.

Que l'obéissance est fidèle, quand un fils respectueux la communique au sujet! que les ordres sont équitables et doux, quand un père tendre les suggère au magistrat! et quelle doit être l'union des cœurs exercés depuis l'enfance à toutes les vertus qui lient les hommes! que ce concert entre les mœurs et les lois est heureux! quelle force active le gouvernement en reçoit! le cœur humain n'éprouve point ces combats déchirans entre la nature et la loi; chaque citoyen est toujours bon et toujours lui-même: le bien qu'il fait prépare à celui qu'il doit faire, et toute une vie n'est qu'une vertu.

Mais que sert d'enchanter nos regards par des tableaux si parfaits? L'homme n'est pas né pour tant de bonheur ni de vertu: revenons au cœur; et dans ce mélange de bien et de mal qui le caractérise, voyons comment les mœurs corrigent quelquefois les vices de nos institutions.

Un des plus grands vices des gouvernemens, c'est de manquer de lois, et peut-être il y a plus d'états malheureux par les lois à faire que par les lois faites, et c'est aussi un des grands avantages des mœurs; elles fortifient les bonnes lois, et suppléent aux lois insuffisantes. Quand un citoyen est inspiré par le génie du bien, il n'est jamais embarrassé dans les cas que les lois n'ont pas prévus; son propre cœur est son législateur. L'habitude de la vertu forme une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, pour discerner partout le bien d'avec le mal; l'honnête homme devine les bonnes lois; et véritablement le génie de la législation est bien moins dans la tête que dans le cœur: j'oserois assurer que Solon, que Lycurgue avoient encore plus de vertus que de lumières; aussi quand Rome étoit en péril, que faisoit-elle? elle ordonnoit aux lois de se taire, et s'abandonnoit à la seule conduite d'un homme de bien. La conscience de Camille fit long-temps toute la législation de Rome; et d'où vient sa fortune étonnante? de la force des mœurs, bien plus que de celle des lois. Cette Rome ne faisoit que de naître, que dis-je? elle expiroit: en nais-

Digitized by Google

sant, sous l'effort des Gaulois; sa tête, cachée dans le capitole, surmontoit à peine les débris où son corps étoit enseveli : mais que ne peut un grand homme, quand il est sûr du courage et de la vertu de ses concitoyens? Camille accourt et brise l'indigne balance où Brennus osoit peser Rome contre un peu d'or : il la remet debout, et déjà avec des mœurs fières et une poignée de lois, du bord de son tombeau elle marche en reine à la conquête de l'univers. La fermeté des Brutus, la bonne foi des Regulus, la modestie des Cincinnatus, la sobriété des Fabricius, la chasteté des Lucrèce et des Virginie, le désintéressement des Paul-Emile, la patience des Fabius, voilà les meilleures lois de Rome. Un homme vertueux est une loi vivante, il est plus; les préceptes guident, mais les exemples entraînent.

Quelle différence entre une loi qui ne parle qu'une fois, et Caton qui agit toujours! Ce Caton étoit à Rome la treizième table des lois, si insuffisantes dans les douze autres.

Un gouvernement qui commence a besoin de lois nouvelles, comme un enfant qui croit, exige une nouvelle nourriture; cependant l'enfance de Rome et de Lacédémone, a été le temps de leur vigueur; c'est que les mœurs y tenoient lieu de législation, c'est que tous les citoyens s'accordoient à bien faire; dans tous les cas particuliers, leur admirable accord produisoit le même effet que la loi, qui n'est qu'une expression générale du bien.

Les noms de Rome et de Lacédémone nous effraient; ces grands cœurs nous semblent plus qu'humains, et notre délicatesse baisse les yeux devant leur mâle austérité, comme la noble pudeur d'une vierge sévère fait rougir un jeune débauché. Mais quoi! nos temps modernes n'ont-ils pas leur héroïsme? Ne trouverois-je pas dans la Hollande, dans la Suisse, des exemples de la prodigieuse efficacité des mœurs? La Hollande n'étoit qu'un limon fangeux, elle n'avoit point encore de lois, puisqu'elle combattoit pour le droit de s'en donner; mais elle avoit à leur place du courage, de la bonne foi, de la frugalité, de l'économie, des mœurs : c'étoient là ses anciennes digues : depuis, elle s'en est fait d'autres; mais de quoi serviroient-elles, si ses premières mœurs étoient perdues? elles peuvent la garantir de la mer, mais non la défendre contre elle-même.

Sur les stériles rochers de la Suisse, voyez fleurir le laurier cultivé par les mœurs. Les bonnes lois n'avoient point encore osé paroître devant la tyrannie, qui achevoit de dessécher ce sol aride; mais la vertu ne les attend pas, les lois acheveront l'ouvrage qu'elle va commencer; sa propre force lui suffit, elle s'arme, et du haut des Alpes, elle appelle à grands cris la liberté, qui répond à sa voix terrible.

M. de Servan.

§ 257. *Continuation du même Sujet.*

Effet admirable des mœurs, de suppléer les bonnes lois! mais plus admirable encore, lorsqu'elles servent à corriger les mauvaises! Une mauvaise loi ment au public, dont elle est l'organe, en faisant le mal sous la promesse du bien. Que ce fléau est terrible! un citoyen n'a que la force et la durée d'un homme, une loi vicieuse a la force et la durée des siècles : on peut opposer le courage à la violence d'un scélérat, on ne peut pas même proposer une excuse contre une loi mauvaise; et ce qui seroit une juste défense contre un particulier, devient une révolte punissable contre la volonté publique. A ces idées, combien un législateur humain et sage trembleroit de la promulgation d'une loi! Quoi! dans la briève enceinte de quelques paroles, il va renfermer le bonheur ou le malheur des générations futures! Quel ouvrage! il sera toujours imparfait sans les mœurs, et toujours les mœurs empêcheront qu'il ne soit dangereux. Oui, les bonnes mœurs forment une conjuration secrète, mais générale contre les mauvaises lois. Des hommes vertueux, sans délibération, mais de concert, renoncent aux funestes facilités que la loi même leur offriroit pour le vice : est-elle violente? l'amour de l'ordre l'adoucit; est-elle licencieuse? la pudeur la voile; est-elle tyrannique? la fière égalité l'abaisse; est-elle insidieuse? la bonne foi l'interprète : on respecte son caractère en détestant son esprit; on la fuit, on évite de se trouver sur ses pas, et les bonnes mœurs savent la rendre inutile sans l'attaquer : ainsi, quand le corps politique est sain, une loi vicieuse n'est qu'une excroissance difforme, plutôt

que dangereuse, et qui le défigure sans l'incommoder.

L'exemple de Rome est bien frappant; cette superbe Rome va mendier des lois dans la Grèce; elle rassemble des étrangères, souvent incompatibles avec son esprit; quelquefois, dans ses lois civiles, elle favorise l'usure, et compromet les fortunes en opprimant les débiteurs; dans ses lois criminelles, la multiplicité des crimes et la disproportion des supplices offense l'humanité; dans ses lois domestiques, en accordant aux pères plus que n'exige la nature, elle s'expose à la corrompre. Dans ses lois politiques, facile pour le peuple et prodigue pour le sénat, elle attaque la liberté des deux côtés; mais ne désespérons point de Rome tant qu'il restera de la vertu dans ses murailles: son effet est étonnant, et l'on ne conçoit point tant de cruauté dans les lois pénales, et tant de respect pour la vie des citoyens; tant d'excès dans la puissance paternelle, et si peu d'abus dans son usage; tant de facilité pour le divorce, et tant d'union dans les mariages; tant de désordres, et si peu de révolution; tant d'oppression et tant de liberté; le *patriciat* adouci par le *patronage*, et l'ambition du sénat arrêtée par la modération des sénateurs; la *licence* corrigée par la *clientelle*, et les inquiétudes du peuple calmées par la probité des citoyens. Jamais il n'y eut dans un empire plus de principes de ruine, et jamais une grandeur si durable; les mœurs, les mœurs seules, avec quelques lois fondamentales, ont fait tout cela: de cette union sortit tout à coup, tout formé, le grand génie de Rome; sa force est donnée, sa carrière est tracée, il la remplira malgré les vices de l'institution; et combattant à la fois dans Rome et dans l'univers, domptant son peuple et tous les autres, il n'expirera qu'avec les mœurs qui le firent naître. C'étoit bien là l'opinion de ces anciens républicains, qui craignoient plus le luxe dans Rome que les Gaulois au Capitole; ainsi pensoit Caton, défendant la loi *opienne*, et criant au salut public sur la brèche des mœurs.

Mais, c'est à Lacédémone, surtout, qu'on admire le pouvoir des mœurs pour corriger les lois. Lycurgue, au milieu des législateurs, contemple profondément les vices de sa patrie; indigné de leur obstination, il pense que pour former des citoyens, il faut *défaire* l'homme; aussitôt tournant le dos à la foule commune des politiques, et s'éloignant à grands pas, il mène ses concitoyens amollis, par des chemins que les yeux vulgaires jugeoient impraticables; il s'arrête à une hauteur inaccessible, et là, proclame ses lois comme un défi à la nature humaine: alors il brise le cœur, et de ses débris, construit un édifice simple, mais grand; grossier, mais hardi; inaccessible au vice, non parce qu'il a fait garder les issues, mais parce qu'il les a fermées. Cet ouvrage admirable et bizarre, qui n'a dû paroître qu'une fois dans la police humaine, dut aux mœurs sa solidité prodigieuse.

Lycurgue ne voulut faire qu'une maison d'une ville, et de tous ses citoyens qu'un seul philosophe: il crut pouvoir se passer de la nature, il s'étoit bien trompé; elle le servoit lorsqu'il l'offensoit; elle tempéroit, par la douceur, l'ivresse trop forte de ses institutions, et les lois politiques de Sparte, en foulant les lois naturelles, s'y asséyoient. Pense-t-on en effet qu'un Spartiate eût été le martyr de sa patrie, s'il n'eût chéri sa famille? Pense-t-on que la licence des unions ne fut pas corrigée par la pudeur naturelle; l'indifférence pour les enfans, par la tendresse maternelle; la rudesse des procédés, par la gaîté des humeurs; l'injustice barbare pour les *Ilotes*, par la sévère équité pour les citoyens? Pense-t-on enfin que la durée des lois qui opprimoient le cœur, ne fut pas tempérée par la douceur des affections naturelles qui le consolent? Sans les mœurs, sans ce qu'elles ont de bon, d'aimable et de juste, cette législation outrée n'eût été peut-être que la démence d'un philosophe vertueux, un chimérique essai sur l'homme.

M. de Servan.

§ 258. *Que c'est des Mœurs que découle le Bonheur public.*

Telle est la puissance des mœurs, telle est leur influence sur les lois; de cette source secrète et profonde découle le bonheur public; c'est dans l'obscurité des maisons que se forment ces grands caractères, ces sublimes vertus qui font l'éclat et la félicité des empires. C'est à force d'obéir comme enfant, qu'on apprend à obéir comme sujet; c'est à force de commander comme père, qu'on apprend à commander comme magistrat; c'est à force d'aimer ses proches, qu'on apprend à

dant que le jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : la vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit, mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence : on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre ; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

Fénélon.

§ 260. *Que dans un Etat il n'est rien de si dangereux que l'Exemple du Vice.*

Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder, comme les nécessités de la vie, les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'au dernier de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence, les grands, celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste et pour se prévaloir de leur richesse : les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine ; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts, vous êtes méprisé, si vos talens ne sont pas relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes, pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération. Faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité.

Fénélon.

§ 261. *Véritable Cause des Révoltes dans un Etat.*

Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un état, lorsqu'on leur a donné trop de licence, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'homme adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans les temps de paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Fénélon.

Digitized by Google

§ 262. *Dangers auxquels s'exposent les Rois en poussant trop loin leur Autorité.*

Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils sappent les fondemens de leur puissance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de gouvernement: chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuple; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cède: les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution subite et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée: souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup si on ne le relache: mais qui est-ce qui osera le relâcher?

Fénélon.

§ 263. *Qu'un Roi est moins puissant à mesure que son Autorité est plus absolue.*

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'état; mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friche et presque désertes; les villes diminuent chaque jour: le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent et d'hommes: cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards: mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples; elle a lassé et irrité tous les corps de l'état; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions, se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Fénélon.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

C50835

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

Eloquence, Tableaux, &c.

N. B. Tous les articles précédés d'un astérisque ne sont pas dans la première édition.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google